

**Chefs-d'œuvres
dramatiques de
P. Corneille**

Pierre Corneille

LIREGRATUITEMENT.COM

**Chefs-d'œuvres
dramatiques de P.
Corneille**

Pierre Corneille

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR

ftVS DK L'BPBBOir, 6.

COMÉDIE'

1 II faut avouer que nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante et la première comédie de caractère qui aient illustré la France. Ne rougissons point d'être venus tard dans tous les genres. C'est beaucoup que, dans un temps où l'on ne connaissait que des aventures romanesques et des turlupinades , Corneille mît la morale sur le théâtre. Ce n'est qu'une traduction ; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible, en effet, que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement. Il y a autant de distance de Mélite au Menteur que de toutes les comédies de ce temps-là à Mélite : ainsi Corneille a réformé la scène tragique et la scène comique par d'heureuses imitations. (V.)

ÉPITRE

Mo:fsiEUR ,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine y croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les

raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait Pompée pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de Polyeucte si puissants que ceux de Cinna, et leur montrer que j'en laurois bien retrouver la pompe quand le sujet le pourroit souffrir; j'ai fait le Menteur pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui, suivant l'humeur des François, aiment le changement , et, après tant de poèmes dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvoient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet ; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourroit l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs , étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvois l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que , pour m'élever à la dignité du tragique , je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avoit donné

' Sénèque le tragique n'est souvent qu'un déclamateur qui ne méritait pas le nom de grand de la part du grand Corneille. (P.)

ÉPÎTRE

■ de Pape. à a. J. l'Épître ; ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues

que fait notre Menteur. En un mot , ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de la Verdad sospechosa ; et , me fiant sur notre Horace , qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres t , j'ai cru que , nonobstant la guerre des deux couronnes , il m'étoit permis de trafiquer eu Espagne. Si cette sorte de commerce étoit un crime , il y a longtemps que je serois coupable , je ne dis pas seulement pour le Cid , où je me suis aidé de dom Guillem de Castro, mais aussi pour Médée, dont je viens de parler, et pour Pompée même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux ; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt , je m'en suis trouvé si bien , que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis,

Monsieur ,

Votre très humble serviteur, CORNEILLE.

Piclorîbus atque poetis

Quidlibet audcndi semper fuit œqaa potestas.

De Arte poelica f v. 10.

Bien que cette comédie soit de Tinvention de Lope de Yoga , je ne tous la donne point dans le même ordre que je vous ai donné le Cid et Pompée, dont en Tun vous avez vu les vers espagnols , et en Tautre les latins , que j^ai traduits ou imités de Guillem de

Castro et de Lucain. Ce n'esf pas que je n'*aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original ; mais , comme j'ai entièrement dépaycé les sujets pour les habiller à la Françoisé, vous trouveriez si peu de rapport entre T'Espagnol et le François, qu'au lieu de satisfaction vous n'en receviez que de Timportunité.

Par exemple , tout ce que je fais conter à notre menteur des guerres d'Allemagne , où il se vante d'avoir été , l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original , n'ont j'usque poiu de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment* Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui , comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste , j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage ; et , s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part , je vous avouerai en mémo temps que l'invention de celle-ci me charme tellement , que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle esl toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite , et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierois peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, si je n'y étois confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non-seule-

meut est le protecteur des savantes muses dans la Hoflande , mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la

poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un "liomme d'État. Je parle de M. de Zuylichem , secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. Ces lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle , puisqu'ils lui ont adressé Tun et Tautre leurs doctes dissertations , et qu'il n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de celle comédie par deux épigrammes \ l'un françois el l'autre latin, qu'i! a mis au-devant de l'impression qu'en onl faite les Elzeviers , à Leyden.

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, lilâ de Géroute.

AIXIPPË, araide Dorante et amant de Clarice.

PUIUSTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, maltresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON , valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris.

* Épi gramme est aujourd'hui du genre fc-minin.

SCÈNE I

DORANTE , CLITON

DORANTE

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée : L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ; Mon père a consenti que je suive mon choix, Et j'ai fait banqueroute à ce fatras tie lois *. Mais puisque nous voici dedans les Tuileries*, Le pays du beau monde et des galanteies, Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier? Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier? Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code On apprenne à se faire un visage à la mode, J'ai lieu d'appréhender...

CUTON.

Ne craignez rien pour vouj^; Vous ferez en une heure ici mille jaloux. Ge visage et ce port n'ont i)oint l'air de l'école, Et jamais comme vous on ne peignit Barthole : Je prévois du malheur pour beaucoup de maris. Mais que vous semble encor maintenant de Pans?

1 On disait alors faire banqueroute , pour abandonner, renoncer, qui/ter, se détacher, mais mal à propos ; banqueroute était impropre, même en ce temps-là, dans l'occasion où l'auteur l'emploie. Dorante ne fait pas banqueroute aux lois, puisque son père consent qu'il renonce à cette profession. (V.)

t Kous avons souvent remarqué ailleurs que dedans est une légère faute, et qu'il faut dans. (Y.)

DORA!<TE

J'en trouve Tair bien doux, et celte loi bien rude Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.

Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir, Ayant eu le bonheur de n'êja jamais sortir, Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne le^ dames.

CLITON

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes S

Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le iin.

Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !

D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,

Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile!

Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour.

Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour * !

Je suis auprès de vous en fort bonne posture

De passer pour un homme à donner tablature;

J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,'^.

Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire. Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire, Qu'on puisse visiter par divertissement, Où l'on puisse en douceur couler quelque moment. Pour me conhoître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche. Et tenez celles-là trop indignes de vous Que le son d'un écu rend traitables à tous ^ :

1 On prend un soin, on a un soin, on se charge d'un soin, on rend des soins ; mais un soin ne vient pas. (Y.)

S On ne pratique point Tamour comme on pratique le barreau, la médecine. (V.)

8 Quoique Corneille ait épuré le théâtre dans ses premières comédies, et qu'il ait imité ou plutôt deviné le ton de la bonne compagnie de son temps, il est pourtant encore ici loin de la bienséance et du bon goût ; mais au moins il n'y a pas de mot dt shonnête, comme Scarron s'en permit dans de misérables farces des Jodelels, qui, à la honte de la nation, et m^me de la cour, eurent tant de succès avant les chefsd'œuvre de Molière. (V.)

* Le son d'un écu et l'idée de ce vers sont des choses honteuses qu'on devrait retrancher pour l'honneur de la scAne française. Ce vers

ACTE I, SCÈNE I

Aussi que tous cherchiez de ces sages coquettes

Où peuvent tous vcDants débiter leurs fleurettes ^

Mais qui ne font Tamour que de l)abil et d'yeux *,

Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.

Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles '.
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égali
Que CCS femmes de bien qui se gouvernent mal.
Et de qui la vertu, quand on leur fait service.
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons;
Ou je me connois mal à voir votre visage.
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
Vos lois ne régloient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE

A ne rien déguiser, Gliton, je te confesse Qu'à Poitiers j'ai vécu
comme vit la jeunesse; J'étois en ces lieux-là de beaucoup de mé-
tiers : Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers. liC climat
diffèrent veut une autre méthode : Ce qu'on admire ailleurs est ici
hors de mode ; La diverse façon de parler et d'agir Doune aux
nouveaux venus souvent de quoi rougir-.. Chez les provinciaux
on prend ce qu'on rencontre; Et là, faute de mieux, un sot passe à
la montre^ : Mais il faut à Paris bien d'autres qualités; On ne
s'éblouit point de ces fausses clartés;

même est imité de la satire de Régnier intitulée Macelte, Les bienséances étaient impunément violées dans ce temps-là ; et Corneille, qui s'élevait au-dessus de ses contemporains, se laissait entraîner à leurs usages. (V.)

1 Cela n'est pas français. On dit bien la maison où j'ai été , mais non la coquette où j'ai été. |V.)

2 Ce vers n'est pas français ; /a trg Vamour d'yeux et de babil ne peut lediPc. (V.)

3 Chandelles; cette expression serait aujourd'hui indigne de la haute romédie. (Y.)

* Ce mot signifie revue. (V.)

II

Et tant d'hennêtes gens, que Ton y voit ensemble, Font qu'on est mal reçu, si Ton ne leur ressemble.

CLITON

Gonnoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés : L'effet n'y répond pas toujours à Tapparence; On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ; Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs. Il y croit des badauds autant et plus qu'ailleurs. Dans la confusion que ce grand monde apporte, Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ; Et dans toute la France il est fort peu d'endroits Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix. Comme

on s'y connolt mal, chacun s'y fait de mise « , Et vaut communément autant comme il se prise ^ : De bien pires que vous s'y font assez valoir. Mais, pour venir au point que vous voulez savoir, Ktes-vous libéral ?

DORANTE

Je ne suis point avare.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien i-are. Mais il faut de l'adresse à le bien débiter, Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter. Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ^ : La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. L'un perd exprès au jeu son présent déguisé, L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé. Un lourdeau libéral auprès d'une maîtresse Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse: Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait S

* Peut-être cette expression pouvait passer autrefois. | V.l

* Vaut autant comme n'est pas français; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

S Molière n'a point de tirade plus parfaite ; Térence n'a rien écrit de plus pur que ce morceau : il n'est point au-dessus d'un valet, et cependant c'est une des meilleures leçons pour se bien conduire dans le monde. Il me semble que Corneille a donné des modèles de tous les genres. (V.)

* On ne dit pas faire d'un contre-temps, mtkls faire à contre-temps.

ACTE I, SCÈNE II. H

Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DOKAMTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames, Et me dis seulement si tu connois ces dames.

CLIXON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi; Ce D*est point là gibier à des gens comme moi ; Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles, Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DOBANTE.

Penses-tu qu'il t'en die ?

Assez pour en mourir ; Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE

CLARICE , faisant un faux pas, et connue se lai&âanl ciiuii- ^»

Ay!

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable oflSce *,

Au reste, cette scène est d'un ton très supérieur à toutes les comédies qu'on donnait alors : elle peint des mœurs vraies ; elle est

bien écrite, à l'exception de quelques fautes excusables. (V.)

1 Une comédie qui n'est fondée que sur un faux pas que fait une « iemoiselle en se promenant aux Tuileries semble manquer d'art dans son exposition ; et les compliments que se font Clarice et Dorante n'annoncent ni intrigue ni caractère. (V.)

2 Si cette Clarice n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas. fût pièce ! Ce défaut est de l'auteur espagnol. L'esprit est plus content quand l'intrigue est déjà nouée dans l'exposition ; on prend bien plus de part à des passions déjà régnantes, à des intérêts déjà établis. Ton amour qui commence tout d'un coup dans la pièce, et dont l'origine est si faible, ne fait aucune impression, parce que cet amour n'est pas assez vraisemblable. On tolère la naissance soudaine de cette passion dans quelque jeune homme ardent et impétueux qui s'enflamme pour le premier objet ; encore y faut-il beaucoup de nuances. On croirait presque que ce Dorante, qui aime tant à mentir, exerce ce talent dans

un LE MENTEUR.

Puisqu'il me donne lieu de ce petit service * ;

Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain

Que cette occasion de vous donner la main.

L'occasion ici fort peu vous favorise.

Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;

Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume.
Puisque enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE

S'il a perdu sitôt ce qui pouvoit vous plaire, Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire, ^t crois qu'on doit trouver plus de félicité A posséder un bien sans l'avoir mérité.

J'estime plus un don qu'une reconnoissance : Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ; Et le plus grand bonheur au mérite rendu* Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû. La faveur qu'on mérite est toujours achetée ; L'heur en croit d'autant plus, moins elle est méritée ; Et le bien où sans peine elle fait parvenir Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende Obtenir par mérite une faveur si grande : J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux, Moins il s'en connolt digne, et plus s'en tient heureux. On me l'a pu toujours dénier sans injure;

«a déclaration d'amour, et que cet amour est un de ses mensonges ; cependant il est de bonne foi. (V.)

t Lieu d'un service n'est pas français : on donne lieu de rendre ser- Tice. (V.)

* Cela n'est pas français : on rend justice au mérite, on ne lui rend pas bonheur (peut-être les premiers imprimeurs ont-ils mis bonheur au lieu d'Aonneur). Cette scène languit par une contestation trop oagae. (Y.)

ACTE I, SCENE III

Et si la recevant ce cœur même en murmure, 11 se plaint du malheur de ses félicités, Que le hasard lui donne et non vos volontés. Un amant a fort peu de quoi se satisfaire Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire : Gomme Tinteutiou seule en forme le prix *, Assez souvent sans elle on les joint au mépris. Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme D'une main qu'on me donne en me refusant Tame. Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain, Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle. Puisque j'en viens de voir la première étincelle. Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment. Le mien ne sut jamais brûler si promptement ; Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie. Le temps donnera place à plus de sympathie. Confessez cependant qu'à tort vous murmurez Du mépris de vos feux, que j'avois ignorés.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, CLITON

DORANTE

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.

Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,

C'est-à-dire du moins depuis un an entier.

Je suis et jour et nuit dedans votre quartier;

Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades;

Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;

Et je n'ai pu trouver que cette occasion

A vous entretenir de mon affection.

CLARICE

Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?

^ Ces dissertations dont les phrases commencent presque toujours par comme, et dont T auteur a rempli ses tragédies, sont une de ces babitades qu'il avait prises en écrivant -, c'est la manière du peintre. (V.

14 LE :MENTEUK.

DORANTE

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON

Que va-t-il lui conter?

DORANTE

Et durant ces quatre ans Il ne s'est fait combats, ni sièges importants ; Nos armes n'ont jamais remporté de victoire, Où celle main n'ait eu bonne part à la gloire ; Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON , le tirant par la basque.

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez !

Tais-toi.

CLITON

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE

Tais-toi, misérable.

CLITON

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ; Vous en revêties hier.

DORANTE, à Clitou.

Te tairas-tu, maraud ?

(à Clarion.)

Mon nom dans nos succès s'éleva mis assez haut pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ; Et je suivrais encore un si noble exercice, K'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour, Je

vous vis, et je fus retenu par l'amour. Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes; Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes; Je leur livrai mon ame; et ce cœur généreux Dès ce premier moment oublia tout pour eux. Vaincre dans les combats, commander dans l'armée, De mille exploits fameux enfler ma renommée, Et tous ces nobles soins qui m'avoient su ranr. Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE , à Clarice tout bas.

Machime, Alcippe vient; il anra de l'ombrage.

ACTE î, SCENE IV

CLABICB.

Nous eo sauroos, monsieur, quelque jour davantage. Adieu.

DOSANTE.

Quoi! me priver sitôt de tout mou bien?

CULIUCE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entrelieu ;

Et malgré la douceur de me voir cajolée,

11 faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DOSANTE*

Cependant accordez à mes vœux inuocents La licence d'aimer des charmes si puissants,

CLAAJCE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime , N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

CLITON

Royale; et l'autre y loge aussi.

Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DOBANTE.

Ne te mets point, Giton, en peine de l'apprendre. Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre, Cest Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit ; Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre.

La plus belle des deux, je crois que ce soit Tautre ^

DORANTE

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos N'a jamais eu Tesprit de mêler quatre mots?

CLITON.I

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,

Elle a des qualités au-dessus du vulgaire;

Cest un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais Tamour n'inquiète mes nuits;
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis*.
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté.
Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot.
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

¹ Je crois que ce soit est une faute de grammaire, du temps même de Corneille. Je crois étant une chose positive, exige Tindicatif; mais pourquoi dit-on, je crois qu'elle est aimable, qu'elle a

de l'esprit! et croyez-vous qu'elle soit aimable, qu'elle ail de l'esprit? C'est que croyez-vous n'est point positif ; croyez-vous exprime le doute de celui qui interroge: Je suis sûr qu'il vous satisfera; êtes-vous sûr qu'il vous satisfasse ? Vous voyez , par cet exemple, que les règles de la grammaire sont fondées , pour la plupart, sur la raison, et sur cette logique naturelle avec laquelle naissent tous les hommes bien organisés. (V.)

* J'en prends par où je puis est un peu licencieux, et l'expression est dégoûtante. Ce n'est point ainsi que Térence fait parler ses valets. (Y.)

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON

PHILISTE, à Aleippe.

Quoi! sur Teau la musique et la collation?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Aleippe.

Hier au soir?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippc.

Et belle?

ALCIPPE, à Phillsle.

Magnifique.

PHILISTE, i Alcippe.

El («ar qui ?

ALCIPPE, à Philiste,

Cest de quoi je suis mal éclairct.

DORANTE, les sataant.

Que mon bonheur est grand de vour revoir ici !

ALCIPPE

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce ; Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE

D'une galanterie.

DORANTE

D'amour?

ALCIPPE

Je le présume.

DORANTE

Achevez, je vous prie,

«s LE MENTEUR.

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité Vous demande sa part de
cette nouveauté.

ALCIPPE

On dit qu'on a donné musique à quelque dame^

DOR-iNTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE

Sur Peau.

DORANTE

Souvent l'onde irrite la flamme.

QueUiefois.

DORANTE

El ce fut hier au soir?

ALCIPPE

Hier au soir.

DORANTE

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir. Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE

Et la musique ?

ALCIPPE

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE

Quelque collation a pu l'accimipagDer?

ALCIPPE

Ou le dit.

DORANTE

Fort superbe?

ALCIPPE

Et fort bien ordonnée.

El vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE

Vous en riez !

DORANTE

Je ris de vous voir étonné D'un divertissement que je me suis donné.

ACTE I, SCÈNE V

ALCIPPE

Vous?

DOÉATÇtE.

Moi-même.

ALCIPPE

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORATfTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adresse, Moi qui depuis un mois suis ici de retour. Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour; De nuit, incognito, je rends quelques visites; Ainsi...

CLITON, à Dorante, à Toreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE

Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...

J'enrage de me taire et d'entendre mentir î

PBILISTE, àAlcippe.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre Votre rival lui-même à vous-même se montre.

nORA'NTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.

J'avois pris cmq bateaux pour mieux tout ajuster; Les quatre contenoient quatre chœurs de musique, Capables de charmer le plus mélancolique. Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ; Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois, Qui tour à tour dans l'air pousoient des harmonies ^ Dont on pouvoit nommer les douceurs inflnies. Le cinquième étoit grand, tapissé tout ex-près De rameaux enlacés pour conserver le frais,

1 Quoique ce substantif Iarmonie n'admette point de pluriel, non plus que mélodie^ musique, physique, et presque tous les noms des sciences et des arts, cependant j'ose croire que, dans cette occasion, ces harmonies ne sont point une faute, parceque ce sont des concerts différents. On peut dire, les mélodies de Lully et de Rameau sont différenles : de plus , le menteur s'égaie dans son récit: tt pousser des harmonies est assez plaisant pour nn menteur, qui «st supposé chercher à tout moment ses phrases. (V.)

Dont chaque extrémité portoit un doux mélange

Do bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.

Je fis de ce bateau la salle du festin :

Là je menai Tobjet qui fait seul mon destin;

De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs,
Répondoient aux accents de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout élément du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune;
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles ; Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

J'avois été surpris; et l'objet de mes vœux

Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE

Il s'est fallu passer à cette bagatelle' :

t Se passer à, se passer de^ sont deux choses absolument différentes. Se passer à signifie se contenter de ce qu'on a; se passer de signifie soutenir le besoin de ce qu'on n'a pas : il a quatre attele-
lages* on peut se passer à moins ; vous avez cent mille écus de
rentes, et je m*en passe. {V)

ACTE ï, SCENE VI

Alors que le temps presse, on n*a pas à choisir.

ALCIPPE

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE

Faites état de moi.

ALCIPPE , à Philiste, en s'en allani.

Je meurs de jalousie !

PBILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre ame en est saisie; Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde, et Theure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON

CLITON

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE

Je remets à ton choix de parler ou te taire ^ ;

Mais quand tu vois quelqu'un, ue fais plus Tinsolenl.

CLITON

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE

Où me vois-tu rêver?

CLITON

J'appelle rêveries Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme
menteries. Je parle avec respect.

DORANTE

Pauvre esprit!

CLITON

Je le perds Quand je vous ois parler de guerre et de concerts*.

1 La grande exactitude de la))rose veut de se taire : mais il
faut

renoncer à faire des vers si cette petite licence n'est pas x>er-
mise. (V.)

• Je vous ois ne se dit plus; pourquoi! cette diphthongue n'est-
elle

«s sonore! Foi, loi, eroiSy bois, révoltent-ils l'oreille! Pourquoi
Vin-

Vous voyez sa»» péril nos batailles 4ef Hièi^ Et faites des fes-
tins qui ne vous coûtent guères. Pourquoi depuis ua au vous
feindre de retouf?

DORANTE

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux n^ cour.

CLITON

Qu'à de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTS.

o le beau compliment à charmer une dame^ De lui dire d'abord : a J'appoile à vos beautés « Un cœur nouveau venu des universités ; « Si vous avez besoin de lois et de rubriques» « Je sais le Code entier avec les Authentiques, « Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat, « Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! » Qu'un si riche discours nous rend considérables! Qu'on amollit par là de coeurs inexorables! Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant : Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace, A mentir à propos, jurer de bonne grâce, Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ; Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas i ; Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares. Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares; Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés, Vedette, contrescarpe, et travaux avancés : Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne, On leur fait admirer les baies qu'on leur donne' :

finitif otitr est-il resté , et le présent est-il proscrit î La syntaxe cf5t toujours fondée sur la raison: l'usage et l'abolition des mots dépendent quelquefois du caprice; mais on peut dire que cet usage tend toujours à la douceur de la prononciation : Je VoiSy J'oist est sec et rude; on s'en défait insensiblement. (V.)

1 Généraux de l'empereur Ferdinand III. (V.)

t Baies signifie ici bourdes, cassades. Il faut éviter soigneusement au milieu des veis ces mots baies, ?iaies, et ne les jamais faire rencontrer par des syllabes qui les heurtent. On est obligé de faire baies de deux syllabes, et ce son est très désagréable :

c'est ce qu'on appelle ltv<iul-Aûi<>><. Noua avons des règles
certaines dliarBionie dans

ACTE 1 , SCENE VI. «i

Et tel, à la faveur d'un semblable débit.

Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CUTON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire; Mais celle-ci
bientôt peut savoir votre Iristoire.

DORANTE

Taurai déjà gagné chez [elle quelque accès; Et, loin d'en re-
douter un malheureux succt's, Si jamais un fâcheux nous nuit par
sa présence. Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence '.
Voilà traiter Tamour, Clilon, et comme il faut.

CLrroN.

A vous dire le vTai, je tombe de bijen haut. Mais parlons du
festin : Urgande et Mélusine N'ont jamais sur-le-champ mieux
fourni leur cuisine; Vous allez au delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans ; Ayant si bien en
main le festin et la guerre *, Vos gens en moins de rien courroient
toute la teire. Et ce seroit pour vous des ti'avaux fort légers. Que
d'y mêler partout la pompe et les dangers. Ces hautes fictions
vous sont bien naturelles.

DORANTE

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui rétonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
I>e leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
la poésie ; pour peu qu'on s'en écarte, les vers rebutent, et c'est
eu partie pourquoi nous avons tant de mauvais poètes. (V.)

^ On n'entend pas bien ce que l'auteur veut dire. Comment
Doran(c 8«ra-t-il d'intelligence avec sa maîtresse sous les mots
de contrescarpe «tde/owc?(V.)

* Lefu/in en main; mauvaise expression do ce temps-là. IV)

Vous peuvent engager en de fôcheux inlriqus K

DORANTE

Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours M'em-
pêchent de chercher l'objet de mes amours; Tâchons de le re-
joindre, et sache qu'à rac suivre * Je t'apprendrai bientôt d'autres
façons de vivre.

¹ Ce mot intriqués n'est plus d'usage. Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des Œuvres de son frère (1692), substitua :

Mais enfin ces pratiques

Vous couvriront de honte en devenant publiques. (V.)

À me suivre est un barbarisme. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

SCÈNE I

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous : Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux, Par quelque haut récit qu'on en soit conviée S'est grande avidité de se voir mariée; D'ailleurs, en recevoir visite et compliment. Et lui permettre accès en qualité d'amant, À moins qu'à vos projets un plein effet réponde. Ce seroit trop donner à discourir au monde. Trouvez donc moi moyen de me le faire voir. Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice ; Ce que vous m'ordonnez est la même justice *; Et comme c'est à nous à subir votre loi. Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi. Je le tiendrai

longtemps dessous votre fenêtre. Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoltre ',

t Cette expression conviée^ prise en ce sens, n'est plus d'usage ; mais j'ose croire que, si on voulait l'employer à propos, elle reprendrait ses premiers droits. Remarquez ici que la scène change. Le premier acte s'est passé dans les Tuileries ; à présent nous sommes dans la maison de Clarice, à la place Royale : on aurait pu aisément supposer que la maison est voisine du jardin des Tuileries, et que le spectateur voit l'iim et l'autre. Nous avons déjà dit que l'unité de lieu ne consiste pas à rester toujours dans le même endroit, et que la scène peut se passer dan plusieurs lieux représentés sur le théâtre avec vraisemblance : rien n'empêche qu'on ne voie aisément un jardin, un vestibule, une chambre. (Y.)

> La wièmeJHtlice ne signifie pas la justice même. Voyez ce qui est dit lor cette règle dans les notes sur la tragédie de Cinna. (T.)

) Cette manière de présenter un amant à sa maîtresse, ou'il dcit II. 5

Examiner sa taille, et sa mine, et son air, Et voir quel est Té-
poux que je. vous veul donner *, Il vint hier de Poitiers, mais il
sent peu Técole; Et si Ton pouvoit croire un père à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui Peu de nos
gens de cour sont mieux taillés que lui. Mais vous en jugerez
après la voix publique. Je cherche à Tarrêter, parcequill m'est
unique •, Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix. Je l'attendrai, monsieur, avec impatience; Et je l'aime déjà sur cette confiance.

CLARICE, ISABELLE

ISABELLE

Ainsi VOUS le verrez, et sans vous engager.

CLARICE

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger? J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;

épouser, paraît un peu singulière dans nos mœurs; mais la pièce est espagnole, et, de pins, ce n'est point ici une entrevue : le père ne veut que prévenir Clarice par la bonne mine de son fils.
(V.)

1 Son air... donner. Il faut rimer à l'oreille, puisque c'est pour elle que la rime fut inventée, et qu'elle n'est que le retour des mêmes sons,, ou du moins de sons à peu près semblables. On prononçait donner en faisant sonner la finale r, comme s'il y avait eu donnait. (T.)

2 On ne dit pas il m'est unique comme il m'est cher^ il m'est agréa" bht parceque unique n'est pas un adjectif, une qualité susceptible de régime; il est agréable pour moi, agréable à mes yeux. Unique est absolu. Mais pourquoi dit-on, cela m'est agréable^ et ne peut-on pas dire, cela m'est aimable î cela est plaisant à mon

goUty et non pas cela m'est plaisant tX^etSt qn'agréable vient d'agréer; cela m'agréée, au datif. Plaisant vient de plaire ; cela me plaît, aussi au datif, comme s'il y avait plaît à moi. Il n'en est pas ainsi d'aimer : j'aime «<tte pièce, et non cette pièce aime à moi; ainsi on ne peut dire, m'eit ai-*mable. (V.) * ,

ACTE U, SCENE If. tî

Mais du reste, Isabelle, ou prendre FassunAoef

Le dedans parolt mal en ces raireirs flaUeurs;

Les visages souvent sont de doux imposteun.

Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs gmctt!

Et que de beaux semblants cacbeut des SNoeg baaaes!

Les yeux en ce grand choix ont la première part ;

Mais leur déferer tout, «'est tout mettre ihi basavd :

Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaiFFE ;

Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire.

En croire leur refus, et non pas leur aveu.

Et sur d'autres conseils laisser naître sou lidu.

Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,

Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,

Si Ton n^y prend bien garde, attache assez souvent

Le contraire au ^xmtraire, et le mort au vivant ^ :

Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donoe^un nuiUre,

Avant que l'accepterje voudrois le connollre,

Mais connoltre dans l'ame.

USABELLE.

.£h lûeu I qu'il parle ii ^ous.

CLARICE

Alcippe le sachant en deviendroil jaloux.

ISABELLE

Qu*importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLABÎCE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente;

Et raccord de Thymen entre nous concerté.

Si son père venoit, seroit exécuté.

Depuis plus de deux ans il promet et diffère;

Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque afl'aire;

Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts;

Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.

Je prends tous ces délais pour une résistance.

Et ne suis pas d'humeur à mourhr de constance.

Chaque moment d'attente ôte de notre prix,

1 Cette allégorie ne paraît-elle pas un peu forte dans une scène de comédie, et surtout dans la bouche d'une fille ? Mais toute cette tirade est de la plus grande beauté ; il n'y a point de fille qui parle mieux, et peut-être si bien, dans Molière. (V.)

28 LE MEXTEUR.

Et fiHe qui vieillit tombe dans le mépris : C'est un nom glorieux qui se garde avec honte; Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte ^ . Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver, Et son honneur se perd à le trop conserver > .

ISABELLE

Ainsi vous quitteriez' Alcippe pour un autre

De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre?

GLARICE.

Oui, je le quitterois; mais pour ce changement

H me faudroit en main avoir un autre amant,

Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée

Dût bientôt à la sienne unir ma destinée ^ .

Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien.

Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;

Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde, Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup Jour vous; Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :

i L'usage permet qu'on dise : cette fille est de défaite, c'est-à-dire elle est belle, on peut aisément s'en défaire, la marier. Mais sa dé/aile exprime figurément qu'elle s'est rendue ; dé/aire^ se dé/aire^ un visage lié/ait^ un ennemi défait^ défaite d'une marchandise, défaite d'une armée, toutes acceptions différentes. (V.)

2 II semble qu'une fille perde son honneur en se mariant. Ce ver;» gâte un très beau morceau. (V.) — Où Voltaire a-t-il pu prendre le sens étrange qu'il substitue ici au véritable sens de Corneille! L'honneur d'une fille se perd à être gardé trop longtemps ; voilà le sens naturel et évident de ce vers, qui n'est qu'une répétition de ce que Clarice elle-même vient de dire :

Chaque moment d'attente ôte de notre prix, Et fille qui vieillit tombe dans le mépris; C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.

Trouve-t-on là quelque chose qui ressemble au sens qu' imagine Voltaire! Comment pouvoit-il tomber dans ces distractions! (P.) • On retrouve le même vers à peu près dans la bouche d'Achille :

On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée , Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

Iphigénie en Aulide, act. I, se. ii.

ACTE II, SCENE 111. tM

Qu'elle écrive à Dorante, et lui fosse paroUre Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre. Gomme il est jeune encore, on ÿ verra voler; Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler. Sans qn^Alcippe jamais en découvre Tadresse, Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE

L'invention est belle; et Lucrèce aisément

Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :

J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse. Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas?

CLARICE

Ah, bon Dieu! si Dorante avoit autant d'appas. Que d'Alcippe aisément il obtieudroit la place!

ISABELLE

Ne parlez point d*Alcippe; il vient.

' ^ CLARICE

Qu*il m*embarr.isse!

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet ; Et tout ce qu'on peut dire en im pareil sujet

CLARICE, ALCIPPE

ALCIPPE

Ah, Clarice! inconstante! volage!

CLARICE

Auroit-il deviné déjà ce mariage?

Alcippe, qu'avez- vous? qui vous fait soupirer?

ALCIPPE

Ce que j'ai, déloyale! eh! peux-tu Tignorer? Parle à ta conscience, elle devrait t'apprendre...

CLARICE

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre;

sa LE MENTEUR.

ALCIPPE

Ton père va descendre, ame double et sans foi ^ f Confesse que tu n^as un père que pour moi. La nuit, sur la rivière...

CLARiceS.

Eh bien! sur la rivière?

La nuit! quoi? qu'esÉ-ce enfin?

ALCIPPB.

Oui, la nuit tout entière.

CLAMCE.

Après?

ALCIVPE.

Quoi! sans rougir?...

CLARICE

Bougir! à quel propes?

ALCIPPE

Tu ne meurs pas de bonté, entendant ces deux mots !

CLABICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE

Tu peux donc les ouïr et demander le reste !

1 Tout cela parait choquer tin peu la bienséance ; mais on pardonne au temps où Corneille écrivait : on tutoyait alors au théâtre. Le tutoiement, qui rend le discours plus serré, plus vif, a souvent de la noblesse et de la force dans la tragédie; on aime à voir Rodrigue et Chimène l'employer. Remarquez cependant que Télégant Racine ne se 'permet guère le tutoiement que quand un père irrité parle à son fils, ou an maître à un confident, ou quand une amante emportée se plaint à son amant.

Je ne l'ai point aimé? Crue!, qu'ai-je donc fait? Hermione dit :

Ne devais-tu pas lire au fond de ma peiisé*? Phèdre dit :

Eh bien, connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Mais jamais Achille, Oreste, Britanniciis, etc., ne tutoient leurs mattresses. A plus forte raison cette manière de s'exprimer doit-elle être bannie de la comédie, qui est la peinture de nos mœurs. Molière en fait usage dans le Dépit amoureux; mais il s'est ensuite corrigé qu'i-même. (V.)

ACTE II, SCENE 111. M

Ne sanrois-ta rougir, si je ne te dis tout?

GLAUCB.

Quoi, tout?

ALCIPPE

Tes passe-temps, de Tun à Tautre bout.

€LABICS.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre.

ALCIPPE

Quand je te veux parler, ton père va descendre ; Il t'en souvient alors; le tour est excellent! Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE

Je n'ai plus lieu de Têtre, A présent que le ciel me fait te mieux
connoltre. Oui, pour passer la nuit en danses et festin, Être avec
ton galant du soir jusqu'au matin (Je ne parle que d'bier), tu n'as
point lors de père.

CLABICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystère?

ALCIPPE

Ce mystère est nouveau, mais nou pas fort secret. Choisis une
autre fois un amant plus discret ; Lui-même il m'a tout dit.

CLABICE.

Qui, lui-même?

ARCIPPE.

Dorante.

CLARICE

Dorante!

ALCIPPE

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE

Si je le vis jamais, et si je le connoi!...

ALCIPPE

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi i ?

* Voilà exicore connais ou connoi qui rime avec toi. Voilii une nouvelle preuve qu'on prononçait>e connais^ ou bienje cannois en retran-

Tii passes, infidèle, ame ingrate et légère, La nuit avec le lils, le jour avec le père i !

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien *.

ALCIPPE

Cette vieille amitié>faisoit votre entretien? Tu te sens convaincue, et tu m^oses répondre î Te faut-il quelque chose en-
cor pour te confondre?

CLARICE

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCÏPPE.

La nuit étoil fort noire alors que tu le vis. Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique. Une collation superbe et magnifique, Six services de rang, douze plats à chacun ? Son entretien alors t'étoit fort importun? Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage, Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage? Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour? Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour? T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte!

CLARICE

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE

Quoi? je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux ^f *

CLARICE

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,

chant la lettre s, comme nous prononçons faperçots^ je vois y
2ot, roi ; tous les oi étaient prononcés comme écrits avec Vo. Au-
jourd'tiui qu'on prononce ^'e connais^ je parais, je verrais^ j'ai-
merais, il est clair qu'il faut un a. (V.)

i Cette idée ne serait pas tolérable, s'il n'était question d'une
fête qu'on a donnée. Le théâtre doit être l'école des mœurs. (Y.)

t On ne dit point de vieux tempsy mais dès longtemps^ depuis
longtemps^ de tout temps., toujours^ en tout lemps^ en tous les
temps. {Y.)

3 II semble que l'auteur espagnol n'ait pas tiré assez de parti
du mensonge de Dorante sur cette fête. La méprise d'un page qui
a pris ime femme pour une autre n'a rien d'agréable et de co-
mique. D'ailleurs ce mensonge de Dorante, fait à son rirai, devait
servir au nœud de la pièce et au dénouement; il ne sert qu'à des
incidents. (Y.)

ACTE II, SCENE II!. 5ô

Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE

Ne cherche point d'excuses; Je connois tes détours, et devine tes ruses. Adieu : suis ton Dorante, et Taime désormais; Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE

Ton père va descendre.

CLARICE

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre; Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser, A moins qu'en attendant le jour du mariage, M'en donner ta parole et deux baisers en gage > . '

CLARICE

Pour me justifier vous demandez de moi, Alcippe?

ALCIPPE

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE

Que cela?

ALCIPPE

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

1 Cette indécence ne serait point soufferte aujourd'hui. On demande comment Corneille a épuré le théâtre. C'est que de son temps on allait plus loin : on demandait des baisers, et on en donnait. Cette mauvaise coutume venait de l'usage où l'on avait été très longtemps en France de donner, par respect, un baiser aux dames sur la bouche quand on leur était présenté. Montaigne dit qu'il est triste pour une dame d'apprêter sa bouche pour le premier mal tourné qui viendra à elle avec trois laquais. Les soubrettes se conformèrent à cet usage sur le théâtre. De là vient que dans la Mère coquette de Quinault, jouée plus de vingt ans après, la pièce commence par ce vers :

Je t'ai baisé deoz fois. — Qaoi! ta baises par compte?

Il faut encore observer que, quand ces familiarités ridicules sont inuaites à l'intrigue, c'est un défaut de plus. (V.)

CLABICB.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCENE IV

ALCIPPE

Va, ris de ma douleur alors que je te perds; Par ces indignités romps toi-même mes fers; Aide mes feux trompés à se tourner en glace; Aide un juste courroux à se mettre en leur place. Je cours à la vengeance, et porte à ton amant Le vif et prompt effet de mon ressentiment. S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes

Régleront par leur sort tes plaisirs ou les larmes * ; Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien, Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien ^l Le voici ce rival, que son père ramène ' :

1 Cela n'est pas français. Régler ne veut pas dire causer; on ne peut dire, régler des larmes^ régler des plaisirs. (V.)

S L'auteur paraît ici quitter absolûmes 1 1« ton de la comédie, et s'élever à la noblesse des images et des expressions tragiques; mais il faut observer que c'est un amant au désespoir qui veut appeler son rival en duel : les expressions suivent ordinairement le caractère des passions qu'elles expriment.

Interdum tamen et voceni comoediai tollit. (V.)

3 On ne conçoit pas trop comment Alcippe peut voir entrer Dorimte. Le premier vers de la cinquième scène prouve que Dorante et Géronte? son père sont dans une place publique, ou dans une rue sur laquelle, donnent les fenêtres de Clarice, ou à toute force dans le jardin des Tuileries, qui est le premier lieu de la scène, quoiqu'il soit assez peu vraisemblable que tous les personnages de cette comédie passent leur Journée, et ne fassent leurs affaires, qu'en se promenant dans un jardin. Or, Alcippe est encore dans la maison de Clarice ; car ce n'est sûrement ni dans la rue, ni dans un jardin public que Géronte vient rendre visite à Clarice, et lui proposer son fils en mariage. Ce n'est pas non plus dans la rue que Clarice découvre à sa soubrette les secrets de son cœur. Enfin ce ne peut pas être dans la rue qu'Alcippe vient débiter à sa mattresse deux pages d'injures, et lui demander ensuite deux baisers ; cela ne serait ni vraisemblable ni décent : ce n'est pas dans le

SCÈNE V

GÉRONTE, DORANTE, CUTON.

GÉBOMTE.

Dorante, arrêtons-Doiis; le trop de promenade Me mettroil bors d^aleine, et me feroit malade *. Que l'ordre est rai*e et bea» de ces grands b&timenU f

DOBANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans. J'y croyois ce matin voir une lie enchantée : Je la laissai déserte, et la trouve habitée; Quelque Ampbioo nouveau, sans Taide des maçons, Eq superbes palais a changé ses Imissons.

GÉBOHTK.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses : Dans tout le Pré-aux-Glercs tu verras mêmes choses; Et l'univers entier ne peut rien voir d^égal Aux superbes dehors du palais Cardinal *.

milieu d'un jardin, poisque Clarice le prie de parler plus bss» decrmini» que son père ne Tentende. Il faut donc conduire que le Heu de lasoèss change souvent dans cette comédie, et qu'en cet endroit Âlcippe, qui est chez Clarice, ne peut pas voir entrer Dorante, qui est dans la rue. fiemarquez aussi que les scènes iv et v ne sont point liées, et que le théâtre reste vide : seulement Alcippe annonce que Dorante paraît ; mais il l'anDouce mal à propos, puisqu'il ne peut le voir. (V.)

* Quereller signifie aujourd'hui reprendra, faire des reproches^ réprinwnder; il signifiait alors insullery défier ^ et

même m battre. Dans nos provinces méridionales, les tribunaux se servent dn mot quereller pour icnser un homme, attaquer un testament, une convention : c'est un *bu8 des mots ; le langage du barreau est partout barbare. (T.)

* Il semble par ces vers que Géronte et Dorante soient dans les Tui- •eries. Comment Alcippe a-t- il pu les voir dé la maison de Clarice à la place Royale! (Y.)

' Aujourd'hui le palais Royal. Ce quartier, qui est à présent un des plus peuplés de Paris, n'était que des prairies entourées de fossés lorsque le cardinal de Richelieu y fit bâtir son palais. Quoique les embel-

r>6 LE MENTEUR.

Toute une ville entière, avec pompe bâtie.

Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,

Et nous fait présumer, à ses superbes toits.

Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois ^

Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi, Et que je te vois prendre un périlleux emploi. Où Tardeur pour la gloire à tout oser convie. Et force à tout moment de négliger la vie. Avant

qu'aucun malheur te puisse être avvenu. Pour te faire marcher un peu plus retenu, Je te veux marier.

DORANTE, ipart.

O ma chère Lucrèce!

GÉRONTE

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse. Honnête, belle, riche.

DORANTE

Ah ! pour la bien choisir.

Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE

Je la connois assez. Clarice est belle et sage Autant que dans Paris il en soit de son âge; Son père de tout temps est mon plus grand ami. Et l'affaire est conclue.

Ah ! monsieur, j'en frémi ; D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

lisements de Paris n'aient commencé à se multiplier que vers le milieu du siècle de Louis XIV, cependant la simple architecture du palais Cardinal ne devait pas paraître si superbe aux Parisiens, qui avaient déjà le Louvre et le Luxembourg. Il n'est pas surprenant que Corneille, dans ses vers, cherchât à louer indirectement le cardinal de Richelieu, qui protégea beaucoup cette pièce, et même donna des habits à quelques acteurs. Il était mou-

rant alors, en 1642, et il cherchait à se dissiper par ces amusements. (V.) 1 Des dieux I cela est un peu fort. (T.)

ACTE 11, SCENE V

GÉBONTB.

Fais ce qae je Tordonne.

DOIUlf TE , i part.

Il fout jouer d'adresse.

(iiMt.) Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

6ÉRoNTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole. Je veux dans ma maison avoir qui m'en console; Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang. Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang. En un mot, je le veux.

DORANTE

Vous êtes inflexible?

GÉBONTB.

Fais ce que je te dis.

DOBANTE.

Mais s'il est impossible?

GÉBONTE.

Impossible! et comment?

DORANTE

Souffrez qu'aux yeux de tous Pour obtenir pardon j'embrasse
vos genoux. Je suis...

GÉBONTE.

Quoi?

% DORANTE

Dans Poitiers...

GÉBONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE

Sans mon consentement?

DORANTE

On m*a violenté :

Vous ferez tout casser par votre autorité; Mais nous fûmes
tous deux forcés h J'hym<^m'?e Par la fatalité la plus inopîuée...

Ah î si vous le saviez !

GÊRONTE.

Dis> ne wne cache rien.

eOftAHTB.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; el pour son tnen, S'il n'est du tout si grand que voti« Inmevr sotrfiaite...

GERONTE.

Sachons, à cela près, puiscfue c'est chose faite. Elle se nomme?

DORANTE

Oi^ise; et son père, Ârmédon.

GÉRONTE

Je n'ai jamais ouï ni Tun ni l'autre nom. Mais poursuis.

DORANTE

Je la vis presque à mon arrivée.

Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée, Tant elle avoit d'ap-pas, et tant son œil vainqueur Par une douce force assujettit mon cœur! Je cherchai donc chez elle à faire connoissance ; Et les soins obligeants de ma persévérance Surent plaire de sorte à cet objet charmant, Que j'en fus em six mois autant aimé qu'amant. J'en reçus des faveurs secrètes, mais hotmêtes; Et j'étendis si loin mes petites conquêtes, Qu'en son quartier souvent je me cou lois sans bruit. Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venois de monter dans su chambre (Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre *,

1 Ces parUcularité» rendent la narration de Dorante plus vraisemblable : on ne peut se refuser au plaisir de dire que cette scène est une des plus agréables qui soient au théâtre. Corneille, en imitant cette comédie de l'espagnol de Lope de Vega^ a, comme à son ordinaire, eu la gloire d'embellir son original. Il a été imité à son tour par le célèbre Goldoni. Au printemps de l'année 1750, cet auteur, si naturel et si fécond, a donné à Mantoue une comédie intitulée le Mentevr. Il avoue qu'il en a imité les scènes les plus frappantes de la pièce de Corneille ; il a m^me quelquefois beaucoup ajouté à son original. H y a dans Goldoni deux oboses fort plaisantes : la première, c'est un rival du Menteur, qui reedit bonnement pour des vérités toutes les fableâ qtie le

ACTE n, SCÈNE V

Oui, ce fut ce jour-là que je fus attra^),

Ce soir même sob père en TiOe aToit soupe;

U monte à son retour, il ftrappe à la porte :*6lle

Transit, pâiit, rougit, me cache en sa ruelle,

Ouyre enfin, et d'abord (qu*elle eut d^esprit et d*ait !)

Elle se jette au cou de oc pauvre vieillard,

Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :

Il se sied; il lui dit quil veut la voir pourvue;
Lui propose un paarti qu'on lui venoit d'offrir.
Jugez combien mon cceur avmt l<irs à sonfirir!
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire.
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina;
Le bon homme partoît quand ma montre sonna :
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée,
« Depuis quand cette montre? et qui vous Ta donnée?
<« Acastc, mon cousin, me la vient d'envoyer,
« Dit-elle; et veut id la faire nétoyer,
« N'ayant point d'horlogiers < au lieu de sa demeure :
<c Elle a déjà sonné deux fois en un quart d*benre.
« Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrâce,

Menteur lui a débitées, et qui est pris pour un menteur lui-même, i qui on dit mille injures; la seconde est le valet, qui veut imiter son maître, et qui s'engage dans des mensimges ridicules dont il ne peut se tirer. II est vrai que le caractère du Menteur de Goldoni est bien moins noble que celui de Corneille. La pièce française est plus sage; le style en est plus vif, plus intéressant. La

pièce italienne n'approche point des vers de l'auteur de Cinna. Les Ménandre, les Térence, écrivirent en vers ; c'est un mérite de plus : et ce n'est guère qu'« put impuissance de mieux faire ou par envie de faire vite que les modernes ont écrit des comédies en prose. On s'y est ensuite accoutumé. JL'Avaf€ surtout, q«ie Molière s'eut pas le temps de versifier, détermina plusieurs auteurs à faire en prose leurs comédies. Bien des gens prétendent aujourd'hui que la prose est plus naturelle, et sert mieux le comique. Je crois que dans les farces la prose est assez convenable : mais que le Misanthrope et le Tartuffe perdraient de force et dNnergie s'ils étaient en prose 1 (V.)

1 Ce mot venoit d'être créé, et portoit encsw, du vtvaMl es Corneille, toutes les tTftces de son étymologie.

Avec mon pistolet le cordon s'embaiTasse, Fait marcher le déclin : le feu prend, le coup part; Jugez de notre trouble à ce triste hasard. Elle tombe par terre; et moi, je la crus morte. Le père épouvanté gagne aussitôt la porte; Il appelle au secours, il crie à l'assassin : Son fils et deux valets me coupent le chemin. Furieux de ma perte, et combattant de rage, Au milieu de tous trois je me faisais passage. Quand un autre malheur de nouveau me perdit; Mon épée en ma main en trois morceaux rompit. Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise, De sa frayeur première aucune-ment remise. Sait prendre un temps si juste en son reste d^efiroi, Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi. Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles. Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelies; Nous nous barricadons, et dans ce premier feu Nous croyons gagner tout à différer un peu. Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille, D'une chambre voisine on perce la muraille : Alors, me voyant pris, il fallut composer.

(Ici CURIACE les voit de sa fenêtre; et LUCRÈCE, avec ISABELLE, les Toit aussi de la sienne.)

6BRONTE.

C'est-à-dire en français qu'il fallut l'épouser?

DORANTE

Les siens m'avoient trouvé de nuit seul avec elle. Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle. Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit ; A ne le faire pas, ma tête en répondoit; Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes, A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes : Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur» Et me mettre avec elle au comble du bonheur. Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace. Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place. Choisissez maintenant de me voir ou mourir. Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

ACTE II, SCÈNE VI. 4j

GÉROINTE.

Non, Don, je ne suis pas si mauvais que tu penses, Et trouve en ton malheur de telles circonstances, Que mon amour Texcuse, et mon esprit touché Te blâme seulement de r'avoir trop caché.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GÉRONTE

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père : Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu, Tu Vaines, elle faime; il me suffit. Adieu : Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI

DORANTE, CUTON.

DORANTE

Que dis-tu de Thistoire, et de mon artifice? Le bon homme en tient-il? m'en suis-je bien tiré? Quelque sot en ma place y seroit demeuré; Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre, Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre. Oh! rutil secret que mentir à propos!

CLITON.

Quoi! ce que vous disiez n'est pas vrai!

DORANTE

Pas deux mots, Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrèce.

CLITON

Quoi! la montre, Pépée, avec le pistolet...

DORANTE

Indostrie.

CLITON

Obligez, monsieur, votre valet. Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de matre, IK>nnez-lui quelque signe à les pouvoir connottre; Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

SCÈNE Vii

DORANTE, CLİTON, SABINE.

SABINE , donnant uo- billet, & Dorante.

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE

D'où vient-il?

SABINE

De Lucrèce.

DOSANTE , après l'avoir l«.

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante coatiaoe.)

Doute encore, Cliton, A laquelle des deux appartient ce beau nom. Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître, Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre. Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot. Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot?

CLITON

Monsieur, pour ce SMJet n'ayons point de querelle; .Celte nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens Sache subtilement sa famille et ses biens.

MoDsienr.

DORANTE, LYCAS

LTCAS , lui pré««aiant un billet.

DOBANTE.

Ou^W

Autre billet.

(II continue après aroir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense PeuttfAlcippe avec moi rompre Fintel-
ligence; ^

Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers. Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers, D'aujourd'hui seulement je
produis i^on visage, Et j'ai déjà querelle, amour, et mariage. Pour
un commencement ce n'est point mal trouvé. Vienne encore un

procès, et je suis achevé. Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes. Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes, Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler. Mais allons voir celui qui m'ose quereller *.

1 u Je dois beaucoup au Menteur^ disoit Molière à Boileau. Lors- <iuïl parut, j'avois bien l'envie d'écrire; mais j'étois incertain de ce <luej'écrirois: mes iàécèéUAcnt. confiées; Cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir corauient cftusaieut les konnêtes | ^s ;)a grare <t l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il falloit toujours choisir un héros da bon ton ; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il falloit établir un caractère ; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie ; €t celle où il est obligé de se battre, par suite de ses mensonges, me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans ^« Menteur^ Jaurois sans doute fait quelques pièces d'intrigue, VÉtourdi, le Dépit amoureux; mais peut-être n'aurois-je pas fait le Misanthrope. — Embrassez-moi, dit Despréaux : voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie. >» (Extrait du Bolaana.)

FIN ou SECOMD ACTB. '

ACTE TROISIÈME- SCÈNE I

DORANTE, ALCÏPPE, PHILISTB.

PHILISTE

Oui, VOUS faisiez tous deux eu hommes de courage^ Et n'aviez Tua ni Taulre aucun désavantage. Je rends grâces au ciel

de ce qu'il a permis Que je sois i survenu pour vous refaire amis.
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare : Mon heur en est extrême, et Taventurerare.

DORANTE

L'aventure est encor bien plus rare pour moi. Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi. Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine. Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ? Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir ? Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE

Vous le savez assez.

DORANTE

Plus je me considère, Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement. Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ; Mon affaire est d'accord « , et la chose vaut faite;

1 Voltaire a fait imprimer que je suis survenUy et a pris de là occasion de rappeler la règle du que entre deux verbes, qui veut le second au subjonctif toutes les fois qu'on n'assure pas positivement quelque chose. Cette leçon n'existe dans aucune des éditions publiées du vivant «le Corneille, que nous avons sous les yeux.

« Les hommes sont d'accord; les affaires sont accordées j terminées, accommodées^ finies. (V.)

ACTE III, SCENE II

Mais pour quelque raison nous la tenons secrète. Cependant à Tobjet qui me tient sous sa loi. Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi. Vous avez donné bal, collation, musique; Et TOUS n'ignorez pas combien cela me pique. Puisque, pour me jouer un si sensible tour, Vous m'avez à dessein caché votre retour, Et n'avez aigourd'hui quitté votre embuscade Qn'afin de m'en conter l'histoire par bravade. Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

Si vous pouviez encor douter de mon courage. Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage. Et nous nous reverrions si nous étions rivaux ; Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux. Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :

Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régalée N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux. Car elle est mariée, et ne peut être à vous ; Depuis peu pour affaire elle est ici venue. Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE

Je suis ravi. Dorante, en cette occasion. De voir sitôt finir notre division.

DORANTE

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance Aux pre-
fiers mouvements de votre défiance; Jusqu'à mieux savoir tout
sachez vous retenir. Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu; je suis à vous.

SCÈNE IL

ALCIPPE, PHIUSTE.

PHILISTE

ê Ce cœur encor soupire?

ALCIPPE

Hélas! je sors d'uu mal pour tomber dans un pire.

m LE MeriTEUR.

Cette collatioA, qià VvÊn po donaert

A qui piiiis-je m*eB prendre? et que minagiBei*?

PRILISTS.

Que l'ardeur de Clarice est égare à vos flammes*. Cette galan-
terie étoit pour d^autres dames. L'erreur de votre page a causé
votre ennui ; S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.

Il avoit vu chez elle entrer votre maîtresse; Mais il n'avoit pas
su qu'Hippolyte et Daphné, Ce jour-là, par hasard, chez elle a
voient dîné. Il les en voit sortir, mais à coiflb abattue. Et sans les

approcher H suit de rue en rue ; Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien ; Tout étoit à Lucrèce, et le dupe si bien, Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice, Il rend à votre amour un très mauvais service. Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau, Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ; Il voit porter des plats, entend quelque musique, A ce que Ton m'a dit, assez mélancolique. Mais cessez d'en avoir Tesprit inquiété. Car enfin le carrosse avoit été prêté ; L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE

Quel malheur est le mien! Ainsi donc sans sujet J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet!

PHI LISTE

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.

Celui qui de ce trouble est la seconde cause.

Dorante, qui tantôt nous en a tant conté

De son festin superbe et sur l'heure apprêté.

Lui qui depuis un mois nous cachant sa venue,

La nuit, incognito¹ visite une inconnue.

Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit, [^]

¹ Ce mot au pluriel étoit alors en usage; et, en effet, pourquoi ne pas dire à vosjiammfis, aussi bien qu'à vôê/eux[^] à vos amours f{Y.)

ACTE m, SCENE II

Chez lui paisiblement a domi loate nvU*.

ALClFn.

Quoi! sa collation... ?

PHIUSTE.

N'est rien qu'un pur mensonge ; Ou bien, s'il Ta donnée, il Ta donnée en songe *.

ALCIPPE

Dorante, en ce combat si peu prémédité.

M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.

La valeur n'apprend point la fourbe en son école;

Tout homme de courage est homme de parole;

A des vices si bas il ne peut consentir,

Et fuit plus que la mort la honte de mentir.

Cela n'est point.

PHI LISTE

Dorante, à ce que je présume, Est vaillant par nature, et menteur par coutume. Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité; Et vous-même admirez notre simplicité.

A nous laisser duper nous sommes bien novices' : Une collation servie à six services, Quatre concerts entiers, tant de plats,

tant de feux. Tout cela cependant prêt en une heure ou deux. Comme si l'appareil d'une telle cuisine Fût descendu du ciel dedans quelque machine. Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,

1 On disait alors toute nuit en lien de toute la nuit; Mais, < on ne pouvait pas dire tout jour^ à cause de l'équivoque de toujours^ on a dit toute la nuit, comme on disait tout le jour. (V.)

î II est évident que ce dernier vers n'est placé là que pour la rime : ce sont de légères taches que la difficulté de notre poésie doit faire excuser; dès qu'on voit songe , on est presque sûr de mensonge. \y.) — Rien ne nous paroît moins évident. Philiste sait que Dorante, au lieu de passer la nuit à donner des fêtes, comme il s'en est vanté, ne l'a réellement passée que dans son Ut, sans autre projet que d'y bien dormir. S'il a donné une fête, il n'a donc pu la donner qu'en songe. La plaisanterie est non-seulement amenée , mais elle a de la grâce

P.| ^ Ce vers signifl» à la lettre, nous ne savons pas être dupé» : c'est le contraire de ce que l'auteur veut dire. (V.)

S'il a manqué de sens, n*a pas manqué de foi *. Pour moi, je voyois bien que tout ce badinage Répondoit assez mal aux remarques du page ; Mais vous?

ALCIPPE

La jalousie aveugle un cœur atteint, Kt, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint. Mais laissons là Dorante avecque son audace; Allons trouver Clarice, et lui demander grâce : Elle pou voit tau tôt m'en tendre sans rougir.

PHILISTE

Attendez à demain, et me laissez agir ;

Je veux par ce récit vous préparer la voie.

Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.

Ne vous exposez point, pour gagner un moment.

Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle, Je pense Pentrevoir
avec son Isabelle.

Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux Jusqu'à ce qu'elle
ait ri de m'avoir vu jaloux.

CLARICE, ISABELLE

CLARICE

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse. Vous avez un
pouvoir bien grand sur son esprit : A peine ai-je parlé, qu'elle a
sur Theure écrit.

CLARICE

Clarice à la servir n'en seroit pas moins prompte. Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu G ron te?

* Philiste avoue ici qu'il a cru ce que disoit Dorante ; et, le vois d'après, il dit qu'il ne l'a pas cru. (V.)

t Les scènes ici cessent encore d'être liées ; le théâtre ne reste pas tout   fait vide ; les acteurs qui entrent sont du moins annoncés. (V J

ACTE III, SCENE III

Et sais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE

A Lucrèce avec moi je Tai fait reconn tre; Et sitôt que G ron te a voulu dispar tre. Le voyant resté seul avec un vieux valet, Sabine   nos yeux même a rendu le billet. Vous parlerez   lui.

CLARICE

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle?

Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,

Pour être mieux reçu s'érige en cavalier?

Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne ,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne;
Sur chaque occasion tranchent des entendus.
Content quelque défaite, et des chevaux perdus;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage.
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village.
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tons ces grands combats qu'il ont lus ou rêvés!
Il aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée;
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paroltre,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est o[^] promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE

En matière de fourbe il est maître, il y pipe * ; Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe. Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau. Juge un

peu si la pièce a la moindre apparence ! Aldppe cependant m'accuse d'inconstance,

I Cette expression ne serait plus admise aujourd'hui. On dit piper nu jeUf piper la bécasse : voilà tout ce qui est resté en usage. (V.)

tO LE MENTEUR.

Me fait une querelle oà je ne comprends rie». Xai, dit-il, toute nuit, souffert sou eutretien; Il me parle del)al, de daose, de musique, D'une collation superbe et magniGque, Servie à tant de plats, tant de fois redoublés, Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE

Reconnoissez par là que Dorante vous aime. Et que dans son amour son adresse est extrême; Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous, Et pour Ten éloigner il Ta rendu jaloux. Soudain à cet effort il en a joint un autre; Il a fait que son père est venu voir le vôtre. Un amant peut-il mieux agir en un moment Que de gagner un père et brouiller Tautre amant? Votre père Tagrée, et le sien vous souhaite; Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CUIRICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE

Quoi ! votre cœur se change, et désobéira ?

CLARICE

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures i . Explique, si lu
ptiux, encor ses impostures :

Il étoit marié sans que Ton en sât rien ; Et son père a repris sa
parole du mien, Fort triste de visage et fort confus dans Tame.

ISABELLE

Ah! je dis à mon tour: Qu'il est fourbe, madame! C'est bien ai-
mer la fourbe, et l'avoir bien en main, Que de prendre plaisir à
fourber sans dessein.

1 Cette métaphore, tirée de l'art des armes, paraît aujourd'hui
peu convenable dans la bouche d'une fille parlant à une fille ;
mais quand une métaphore est usitée, elle cesse d'être une figure.
L'art de Tescrime étant alors beaucoup plus commun qu'au-
jourd'hui , sortir de garde, être en garde, entrait dans le discours
familier, et on employait ces expressions avec les femmes même;
comme on dit à la boule-^vue à ceux qui n'ont jamais vu jouer à
la boule, servir sur les deux toits À ceux qui n'ont Jamais vu jouer
à la paume, le dessous des cartes , etc.

ACTB m, SCEm IV. 51

Car, pour moi, i^us j*y so^e, et moins je puis oomprendre
Qael fruit auprès de vous il ea ose prétendre. Hais qu'allez-YOUs
donc faire? ei pourquoi lui parler? Est-ce à dessein d'en rire, ou
de le quereller?

CLAUCE.

Je prendrai du plaisir du moins à le eonfen^lre.

I8ABBt.LB.

Tea prendrais davantage à ie laisser morfondre.

CLA&ICE

Je yeux Tentreteair par cufiosilé.

Hais j^entreTois quelqu'un dans cette obscurité, Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connaître : Entrons donc chez Lucrèce, aUons à sa fenêtre. Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler. Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller. Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée. Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV

DOBANTE, CLITON.

DORANTE, . , -J_

Voici l'heure et le lieu que marque le billet. (^ /'^^^

CUTON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet*.

Son père est de la robe, et n'a qu'elle de lille ;

t Remarquez <}ae le théâtre ici ne reste pas tout à fait vide, et que si les scènes ne sont pas liées, elles sont du moins annoncées. Il sort deux acteurs, et il en rentre deux autres ; mais les deux premiers ne sortent qu'en, conséquence de l'arrivée des deux seconds : c'est toujours la même action qui continue, c'est le même

objet qui occupe le spectateur. Il est mieux que les scènes soient toujours liées : les yeux et l'esprit en sont plus satisfaits. (Y.)

Autrefois un auteur; selon sa volonté, faisait hier d'une syllabe, et ancien de trois : aujourd'hui cette méthode est changée ; ancien de trois syllabes rend le vers plus languissant ; ancien de deux syllabes devient dur : on est réduit à éviter ce mot, quand on veut faire des vers où rien ne rebute l'oreille. (V.)

Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille,

Je le vois, monsieur, ce seroit pour me bien divertir, Si comme vous Lucrèce excelloit à mentir. Le divertissement seroit rare, ou je meure; Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure; Qu'elle pût un moment vous piper en votre art, Rendre conte pour conte, et martre pour renard : D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes : il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins. Ne se brouiller jamais, et rougir encore moins. Mais la fenêtre s'ouvre, Te, approchons.

SCÈNE v

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, & la fenêtre; DORANTE,

CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle, Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir, Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.) LUCRÈCE, àClarice.

Il conte assez au long ton bistoire à mon père. Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE

Êtes-vous là, Dorante?

1 Cette scène est tout espagnole : c'est un simple jeu de deux femmes, une simple méprise de Dorante, dont il ne résulte rien d'intéressant ni de plaisant, rien qui déploie les caractères ; et c'est probablement la raison pour laquelle le Menteur n'est plus si goûté qu'autrefois. (V.) — La remarque de Voltaire est très Juste; mais le Menteur est toujours goûté, parceque, malgré ses défauts, c'est une de nos plus agréables comédies. (P.)

ACTE m, SCENE V

DORANTE

Oui, madame, c'est moi, Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, àClarice.

.Sa fleurette pour toi prend eocor même style.

CLARICE, kLneriee.

Il devrait s'épargner cette gène inutile : Mais m'auroit-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, à Dorante.

(Test elle; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORAhte, àClarie«.

Oui, c'est moi qui voudrais eflacer de ma vie f^s jours que j'ai vécu sans vous avoir servie. Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux ! C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ; <rest une longue mort; et, pour moi, je confesse Que pour vivre il faut être esclavti de Lucrèce.

CLARICE, iLocrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour ^

LUCRÈCE , i Ciarice.

11 aime à promener sa fourbe et son amouc.

DORANTE

A vos commandements j'apporte donc ma vie; Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie! Disposez-en, madame, et me dites en quoi Vous avez résolu de vous servir de moi.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose; Mais il n'est plus besoin que je vous la propose. Car elle est impossible.

DORANTE

Impossible! ah! pour vous Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

1 II paraît que Ciarice ne dit pas ce qu'elle devrait dire, et ne jo:ic pas le rôle qu'elle devrait jouer : elle est convenue que Lucrèce men.tirait an Menteur, et qu'elle lui ferait croire que cette Lucrèce est la. même personne qu'il a vae aux Tuileries : c'est la demoiselle des Tuileries que Dorante aime ; c'est à elle qu'il croit parler : par conséquent il n'en conte point à chacune à son tour ; il n'est point fourbe, il tombe dans le piège qu'on lui a dressé. (Y.)

54 LE MENTEUa.

CLAIICE.

Jusqu^à vous narier quand je sais que vous Têtes.

DORANTE

Moi, marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites ; Quiconque vous Ta dit s'est voulu divertir*

CLARiCB, àLucrèco.

Est-il un plus ^and fourbe?

LUCRÈCE, àCUrie.

Il ne sait que mentir.

DORANTE

Je ne le fus jamais ; et si, par cette voie, On pense...

CLAR1CE

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE. ,

Que la foudre à vos yeux m'écrase si je mens!

CLARICE

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée Qui sur ce faux rapport puisse être balancée, Cessez d'être en balance, et de vous défier De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, i Lucrèce.

On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE

Pour vous ôter de doute, agréez que demain En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville. Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE

C'est tout ce que mérite uu homme tel que vous. Un homme qui se dit un grand foudre de guerre. Et n'en a vu qu'à coups

d'écritoire ou de verre; Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour. Que depuis une année il fait ici sa cour;

ACTE m» SCENE V

Qui donne t<mle miil festin, rouffiqie, H (base.

Bien qu'il Tait dans «ûb lit passée ea tout sileace;

Qui se dit marié, puk sotiMi s'en dédit.

Sa méthode est jolie à se neitro en crédit !

Vous-même appreoess-Hnoi eonnie il iiiit q«*on le nonne.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

'> BORAKTB, iCUtoR.

Ne t'épouvante point, tout vient en aa saison.

(à Clarice.)

De ces inventions diacune a sa raison;

Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente :

Hais à présent je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer Ce qui vous forcera vous-même à me louer?); Je rai feint, et ma feinte à vos mépris m'<expose. Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLAaiCE.

Moi?

DORANTE

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE , i ClitoB.

Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(à Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune. L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE

Cette adresse A conservé mon ame à la belle Lucrèce; Et, par ce maris^ au besoin inventé, J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté. Bl&mez~moi de tomber en des fautes si lourdes, Appelez-moi graod fourbe et grand donoeur de bourdes ^ ;

i Cette expromton mt w^outd^hui un pen hmm ; «lie vkot de 1*aii^ den mot hourdeUêK» bñrdêlert qui ao ligiiHiait que teré^omir, (Y.)

Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment. Et joignez à ces noms celui de votre amant. Je fais par cet hymen banque-

route à tous autres; J évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres; Et, libre pour entrer en des liens si doux. Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE

Votre flamme en naissant a trop de violence. Et me laisse toujours en juste défiance. Le moyen que mes yeux eussent de tels appas Pour qui m'a si peu vue et ne me connolt pas?

Je ne vous connois pas! Vous n'avez plus de mère;

Périandre est le nom de monsieur votre père ;

Il est homme de robe, adroit et retenu ;

Dix mille écus de rente en font le revenu ;

Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie;

Vous aviez une sœur qui s'appeloit Julie.

Vous connois-je à présent? dites encor que non.

CLARICE , à Lucrèce.

Cousine, il te connolt, et l'eu veut tout de bon.

LUCRÈCE , en elle-même.

Plût à Dieu!

CLARICE, à Lucrèce.

Découvrons le fond de Tartifice.

(à Dorante.)

J'avois voulu tantôt vous parler de Glarice, Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier. Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE

Par cette question n'éprouvez plus mu flamme. Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame. Et vous ne pouvez plus désormais ignorer Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer. Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service. Et ne puis plus avoir que mépris pour Glarice.

CLARICE

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ; Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté : Si Lucrèce à vos yeux parolt un pçu plus belle,

ACTE m, SCENE V

De bien mieux fiiits que vous se contenteroient d*elle.

DOBANTE.

Oiii, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICB.

Quel est-il ce dé&ut?

doiautb.

Elle ne me platt pas; Et, plutôt que rhymer avec elle me lie, Je serai marié, si Ton veut, en Turquie.

CLARICE

Am'ourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour Vous lui serriez la main et lui parliez d'amour.

DORANTE

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE

Que du ciel...

CLARICE, à Lucrèce.

L'ai-je dit?

DORANTE

J'éprouve le courroux Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

Je ne puis plus souffrir une telle impudeur. Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence : Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer, ' Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer? Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie, Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie, Et que, pour me donner des passe-temps si doux, J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous '.

* Foti* cùchez d'imposture. Cette manière de s'exprimer n'est plus *«iini»e ; elle vient du jeu. On disait, couché de vingt pistoles de trente pistoles, couché belle. (V.)

* Cette scène ne peut réussir, elle est trop forcée ; il était naturel «iuc Clarice loi dit : C'est moi que vous avez trouvée aux Tuileries; tous devez reconnaître ma voix; et alors tout était fini. (V.)

58 LE MENTEUR,

SCÈNE VL

DORANTE!, CLITON

CLITON.

Eh bien! vous le voyez, l'ivstolre est découverte.

BORÂTE.

Ah, Cliton! je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès. Et vous avez gagné chez elle un grand accès. Mais je suis ce fâcheux qui nuit par ma présence. Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

Peut-être : qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part. Et tienne tout perdu pour un peu de traverse?

CLITON

Si jamais cette part tomboit dans le commerce, Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché. Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable^

CLITON

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE

Je disois vérité.

CUTON.

Quand un menteur la dit.

En passant par sa bouche elle perd son crédit*.

DORANTE

Il hni donc essayer si par quelque autre bouche

1 Voilà deux vers qui sont passés en proverbe : c'est une vérité fortement et naïvement exprimée ; elle est dans l'espagnol , et on Pa imitée dans l'italien. (Y.) *

ACTE m, SCENE VI

Elle pourra trouver un accueil moins farouche. Allons sur le chevet rêver quelque moyen * D'avoir de Tincrédiile un pins doux entretkfn. Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune ; Telle rend des mépris qui veut qu'on Timportune. Et, de quelques effets que les siens soient suivis, Il sera demain jour, et la nuit porte avis*.

1 ÎKini rêver à quelque moyen. (V.)

5 On ne peut guère finir un acte moins vivement : il faut toiijouni tenir le spectateur en haleine, lui donner de la crainte ou de l'espérance. Quand un personnage se borne à dire, nous verrons demain ce que nous ferons, allons-nous-eii, le spectateur est tenté de s'en aller aussi, à moins que les choses auxquelles le personnage va rêver ne soient très intéressantes. (V.)

SCÈNE

DORANTE, CLITON

CLITON

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce * ? Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver; Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver : J'en puis voir sa fe-

nêtre, et de sa chère idée Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé Pour servir de remède au désordre arrivé?

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même

Me donnoishier pour grand, pour rare, pour suprême* :

Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON

J.C secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal : Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE

Jî sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ^ ;

1 Nous avons déjà remarqué que le lieu de la scène changeait souvent dans cette comédie, et que, par conséquent, l'unité de lieu n'y était pas scrupuleusement observée. (V.)

* Un secret suprême ! voUk à quoi l'esclavage de ia rime réduit tro]» souvent les auteurs ; on emploie les mots les plus impropres, parcequ'ils riment. C'est le plus grand défaut de notre poésie : il vaut mieux rejeter la plus belle pensée que de la mal exprimer. (Y.)

8 D'où le sait^il, lui qui arriva hier de Poitiers? (V.) — II le sait de Cliton même, à qui il a donné ordre de s'en informer à la sep-

tième scène du second acte , et qui lui en a rendu compte à la quatrième

ACTE IV, SCENE I

A lui faire présent mes efiibrts seroient vains* ;

Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains ;

Et, bien que sur ce point elle les désavoue.

Avec un tel secret leur langue se dénoue :

lis parlent; et souvent on les daigne écouter.

A tel prix que ce soit, il m'en fout acheter.

Si celle-ci venoit qui m*a rendu sa lettre^.

Après ce qu*elle a fait j'ose tout m*en promettre ;

El ce sera basard si sans beaucoup d'effort

Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même : Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ; Et comme c'est m'aimer que me faire présent. Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu * ,
11 court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE

Contre qui ?

CLITON

L'on ne sait, mais ce confus murmure D'un air pareil au vôtre
à peu près le ligure; Et, si de tout le jour je vous avois quitté. Je
vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce !

scène du troisième. Voltaire mit trop de précipitation dans
quelques parties de son travail ; ces observations en sont la
preuve. (P.)

ï II faut dire : faire un présent^ ou faire présent de quelque
chose.

' Ce vers n'est pas français ; il faudrait celle-là, ou celle. Celle
ne doit point se séparer du qui; mais ce n'est qu'une petite faute.
(V.)

5 On dit : ne faire une vertu , faire -une vertu d'un vice : tobXb
faire vertu, quand il signifie /«trc effet, n'est plus d'usage ; ei
faire vertu SUT quelque chote est un barbarisme. (V.)

CXITON.

Ah! inoBsieur, m'auriez-vous joué ce tour (l*acvesse?

DORANTE

Nous nous batlhncs hier, et j^avois fait serment De ne parler jamais de cet événement ; Mais à toi, de mon cœur Tunique secrétaire, A loi, de mes secrets le grand dépositaire, Je ne cèlerai rien, puisque je l'ai promis.

Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis : Il passa par Poitiers, où nous primes, querelle; Et comme on nous fit lors une paix telle quelle, Nous sûmes Tua à Fautre en secret protester Qu'à la première vue il en faudroit tâter. Hier nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille. Fait de notre embrassade un appel à Toreille; Je me défais de toi, j*y cours, je le rejoins. Nous vidons sor le pré Taffaire sans témoins; Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade. Je le mets hors d'état d'être jamais malade : Il tombe dans son sang.

CLHON.

A ce compte il est mort?

Je le laissai pour tel.

CLITON

Certes, je plains son sort :

Il étoil honnête homme; et le ciel ne déploie...

ACTE IV, SCENE III

CLITÛH, à Domte.

Cette place pour tous est commode à rêter.

DOSANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCII[^]PB.

Un esprit que la joie entièrement saisit Présume qu'on Fentend au moindre mot qu[^]ll dft. Sabe donc que je touche à Theureuse journée Qui doit atec Clarice unir ma destinée; On attendoit mon père afin de tout signer.

Cestce que mon esprit ne pouvoit deviner; Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle; Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnoissant. Enfin donc ton amour ne craint plus de disgracet

ALCIPPE

Cependant qu'au logis mon père se délasse, J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON , i Dgrante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance : Excuse d'un amant la juste impatience.

Adieu.

DORANTE

Le ciel te donne un hymen sans souci !

SCÈNE II

DORANTE, CLITON

CLITON

Il est mort î Quoi î monsieur, vous m'en donnez aussi, A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,

A moi, de vos secrets le grand dépositaire ! Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer*.

DORANTE

Quoi! mon combat te semble un conte imaginaire?

CLITON

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ; Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux, Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux. Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE

Alcippe te surprend! sa guérison t'étonne!

L'état où je le mis étoit fort périlleux ;

Mais il est à présent des secrets morveilleux :

Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie

Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?

On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ; Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace*. Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place, Qu'on a de deux grands coups percé de part en part, Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE

] ^ poudre que tu dis n'est que de la commune;

On n'en fait plus de cas : mais, Cliton, j'en sais une

Qui rappelle sitôt des portes du trépas.

Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas :

Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE

Je te le donnerois, et tu serois heureux ;

Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,

t Dans ces deux vers, que Cliton répète ici après les avoir dits à la fin du second acte, on peut remarquer qu'espérer, ne se prenant jamais en mauvaise part, ne peut pas servir de synonyme à craindre, et qu'ici l'expression n'est point juste. (V.)

> Efficace, pris comme substantif, n'est plus d'usage ; on dit effica* ciléf ou plutôt on se sert d'un autre mot. (V.)

ACTE IV, SCENE IV

Qui tous à prononcer sont si fort difficiles, Que ce seroit pour loi des trésors inutiles.

CLITON

Vous savez doncThébreu?

DORANTE

L'hébreu]! parfaitement :

J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries, Pour fournir tour à tour à tant de menteries ; Vous les hachez menu comme chair à pâtés >. Vous avez tout le corps bien plein de vérités. Il o^en sort jamais une.

Ah ! cervelle ignorante !

Mais mon père survient.

SCÈNE IV

GÉRONTE, DORANTE, CUTON.

GÉRONTE

Je VOUS cherchois, Dorante.

DORANTE. ^ j

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal à propos ^ ,pc^^^

Son abord importun vient troubler mon repos»! Et qu'un père incommode un. homme de mon âge ' !

GERONTE.

Vu étroite union que fait le mariage,

* Ces vers ne paraissent-ils pas d'un genre de plaisanterie trivial, et même trop bas pour le ton général de la pièce t (V.)

* Il ne peut pas dire qu'il est en repos : il ne pourrait trouver son père incommode qu'en cas qu'il sût que son père vient troubler son amonr : il serait excusable alors par l'excès de sa passion

; mais il n'a de véritable passion que celle de mentir assez mal à propos. (V.)

S Corneille auroit pu se dispenser de donner à Dorante, dont il a voulu faire un personnage agréable, ce sentiment très immoral d'irrévérence envers son père. Cette remarque n'eût pas été déplacée dans le commentaire de Voltaire. (P.)

J^estime qu'en effet c'est n'y consentir point Que laisser désunis ceux que le ciel a joint. La raison le défend, et je sens dans mon ame Un violent désir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son père; écris-lui comme moi : Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi, Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille, Si sage, et si bien née, entre dans ma famille* ; J*ajoute à ce discours que je brûle de voir Celle qui de mes ans devient Timique espoir; Que pour me l'amener tu t'en vas en personne : Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne : T^'envDyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DOUANTE.

De vos civilités il sera bien surpris; Et pour moi je suis prêt : mais je perdrai ma peine ; Il ne souffrira pas encor qu'on vous ramène ; Elle est grosse.

GÉRONTE

Elle est grosse !

DORANTE

Et de plus de six mois.

GÉRONTE

Que de ravissements je sens à celte fois!

DORANTE

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ; Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux. A ce coup ma prière a pénétré les cieux. Je pense en la voyant que je mourrai de joie.

Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie. En écrire à son père un nouveau compliment. Le prier d'avoir soin de son accouchement, Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, bas à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

' 1 Si sage, et si bien née, une fille qui a été surprise avec un homme pendant la nuit! (V.)

ACTE IY, SCENE IV. 6T

GÉRONTE, se rfli»nraaiit.

■Écris-lui comme met.

Je n'y manquerai pas. ^ u ^

Qu'il est bon! ^ f*!^

CLITON

Taisez-vous, il revient s'asseoir ses pas.

GÉRONTE

Il ne me souvient plus du nom de ton l'au-père. Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE

Il n'est pas nécessaire; Sans que vous vous donniez ces soucis superflus -, En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉROMTE.

Étant tout d'une main, il sera plus bonnête.

DORANTE.

Ne lui pourrai-je ôler ce souci de la tête ? Votre main ou la tête ? Me, H n'importe ées deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province ont un peu (l'air).

DOILEN.

Son père sait la cour.

BRONTE

Ne me laissez plus attendre, Dis-moi..

BOIANTE. V (l'air)

Que lui dirai-je? iK f(^

GERONTE.

Il s'appelle?

DORANTE

Pyrandre.

GÉRONTE

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom : C'étoit, je m'en souviens, oui, c'étoit Armédon.

DORANTE

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre; Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre, Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom, Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE

C'est un abus commun qu'^autorise Tusage, Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge. Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V

DORANTE, CLITON

DORANTE

Enfin j'en suis sorti.

CLITON

- II faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE

1/esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLrroN.

Mais on éclaircira bientôt toute Thistoire. Après ce mauvais pas où vous avez bronché, I^ reste encoi* longtemps ne peut être caché : On le sait ctiez Lucrèce, et chez cette Glarice, Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice. Dans sou ressentiment prendra l'occasion De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse, Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce. Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

1 Qu'il me soit permis de dire en passant que , dans les quatre scènes précédentes, la résurrection d'Alcippe, le nouvel embarras de Dorante avec Géronte, la noble confiance de ce dernier, forment les situations les plus heureuses et les plus comiques. On ne voit point de tels exemples chez les Grecs ni chez les Latins : aussi l'auteur italien n'a-t-il pas manqué de traduire toutes ces scènes. (V.)

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON, SABINE

Chère amie, hier au soir j'étois si transporté, Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre : Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE

Tiens.

SABINE

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE

Prends.

SABINE

Hé, monsieur!

DORANTE

Prends, tedis-je; Je ne suis point ingrat alors que Ton m'oblige; Dépêche, tends la main.

CLITON

Qu'elle y fait de façons î Je loi veux par pitié donner quelques leçons.

Chère amie, entre nous, toutes tes révérences En ces occasions ne sont qu'impertinences; Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux : I^ métier que tu fais ne veut point de honteux. Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre, Kt que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre. Cette pluie est fort douce; et, quand j'en vois pleuvoir, J'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.

» Toutes les fois qu'un acteur entre ou sort du théâtre , l'art exige *ine le spectateur soit instruit des motifs qui l'y déterminent : on ne ^«»t pas trop ici quelle raison ramène Sabine. (V.)

Od prend à toutes maias dans le siècle où nous sommes, Et refuser n'est plus le vice des grands hommes^. Retiens bien ma doctrine; et, pour faire amitié, Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

^ SABINE

Cet article est de trop.

DORANTE

Vois-tu, je me propose De &ire avec le temps pour toi toute autre chose. Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi. En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE

Je la donnerai bien ; mais je n*ose vous dire

Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire :

J'y ferai mon effort.

CUTON.

Voyez, elle se rend Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE

(bas à Cliton.) (haut à Sabhie. }

Le secret a joué. Présente-la, n'importe; Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte. Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait*.

CLITON, SABINE

CLITON

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;

t Que veut dire le vice des grands hommes^ quand il s'agit d'une femme de chambre! (V.)

* Ces scènes, qui ne consistent qu'à donner de l'argent à des suivantes qui font des façons et qui acceptent, sont devenues aussi insi- 4)ides que fréquentes; mais alors la nouveauté empêchait qu'on n'en sentît toute la froideur. (V.)

ACTE IV, SCENE VU

C*est un homme oui Dnit litière de pistoles i :

Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi..*

SABINE

Fais tomber de la pLuie, et laisse faire k moi.

CUTON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABIKE.

Avec mes révérences, Je ne suis pas encor si dupe que tu penses. Je sais bien mon métier, et ma simplicité Joue aussi bien sou jeu que ton avidité.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance Doit obtenir HKm maître à la persévérance. Sera-t-elle insensible? en viendrons-nous à bout?

SABINE

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.

Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce

N'est rien moins qu'insensible à Tardeur qui le presse ;;

Durant toute la nuit elle n*a point dormi ;

Et, si je ne me trompe, elle Taime à demi.

CtlTOS.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde, Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde? Il n'en a cette nuit reçu que des mépris. Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix. Ces amours à demi sont d'une étrange espèce; Et, s'il me voulait croire, il quitteroit Lucrèce.

SABINE

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ; Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles*;

^ Litière de pitié; expression aujourd'hui presque, en im-
mense hors d'usage. (V.)

* Le proverbe ne paraît-il pas un peu trivial, et la scène un peu
^ P longue dans la situation où sont les choses! (T.)

Elle aime, et son cœur n'y sauroit consentir, Parce que d'ordi-
naire il ne fait que mentir. Hier même elle le vit dedans les Tuile-
ries, Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries. Il en a fait au-
tant depuis à deux ou trois.

CLITON

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance : Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE

Peut-être que tu mens aussi bien comme luf ^ ?

CLITON

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE

Mais, dis-moi , sais-tu bien qu'il n'aime plus Glarice?

CLITON.

li ne l'aima jamais.

SABINE

Pour certain ?

CLITON

Pour certain.

SABINE

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain. Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître, Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroltre, Pour voir si par hasard il ne me diroit rien ; Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien. Va-t'en : et, sans te mettre

en peine de m'instruire, Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir. Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

1 On a déjà dit que comme est ici un solécisme, et qu'il faut que. (V.)

SABINE, LUCRECE

SABINE

Que je vais bientôt voir une fille contente ! Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente ! Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE

Le maître et le valet m'ont dit la même chose ; Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE , après avoir lu.

Dorante avec cbaleur fait le passionné :

Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ;

Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE

Il l'a donc fait présent ?

SABINE

Voyez.

LUCRÈCE

Et tu l'as pris ?

SABINE

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits, Et vous mieux témoigner ses flammes véritables. J'en ai pris les témoins les plus indubitables ; Et je remets, madame, au jugement de tous Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous. Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRÈCE

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;

Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,

Do moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?

II

£^ oc'>At

LDCRÈCB.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE. ^ I

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ? ck 1^ arJ^

LUCRBCB. ^

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ; Conte-lui dextrement le naturel des femmes * ; Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes ; Et Tavertis surtout des heures et des lieux Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux. Parcequ'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE

Ah ! si vous connoissiez les peines qu'il endure, Vous ne doubteriez plus si son cœur est atteint ; Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE

Pour apaiser les maux que cause cette plainte. Donne-lui de Tespoir avec beaucoup de crainte; Et sache entre les deux toujours le modérer. Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE

CLABICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite * : Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ; Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCBÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARlEtE.

M'en voilà bientôt quitte; et toi, te voilà prête

1 Dextrement n'est pas d'usage : on ne conte point le naturel ; ou le peint, on le décrit. ^V.)

2 Ces scènes de Clarice et de Lucrèce ne sont ni comiques ni intéressantes : aucune îles à eux n'aime ; elles jouent un tour assez grossier à Dorante, qui doit reconnaître Clarice à sa voix : et ce sont elles qui sont véritablement menteuses avec lui. (V.)

ACTE IV, scàm IX. n

A ^enrichir bientôt d^une étrange conquête. Tu sais ce qu'il m'a dit.

êàMmu

S*il tous ttlMitolt tàùTÈf

A présent il dit vrai; j'en répons corps pour corpi.

CLAWCS.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LirciukCE.

Dorante est un grand feurie, et nous l'a fidt oMmoltfe; Mais s'il continuoît encore à n'en conter, Peut-être avec le temps il me feroU douter.

CLAUCB.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie, Prends bien garde à ton &it, et fois bien ta partie ^

LUCIÉCE.

Cen est trop ; et tu dois seulement présumer Que je penche à le croire, et non pas à Taimer.

CLAfilCE.

De le croire à l'aimer la distance est petite : Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ; Ces deux points en amour se suivent de si près, Que qui se croit aimée aime Inentôt après.

LScnkCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes Produit le même effet que prodniroieut des flammes.

CLARICE

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE

Vous me feriez id toutes deux enrager.

Voyez, qu'il est besoin de tout ce badlnagef Faites moins la su-crée, et changez de langage, Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent*.

1 Cette ezpreesioB> prise en ce sens, n'est plus d'usage. Au-JourdTiuif, prendre garde à ton fait est une phrase très populaire. On a remarqué que ces scènes de Clarice et de Lucrèce sont toutes très froides. On en demande la rsuson : c'est que ni l'une ni l'autre n'a une vraie passion ni na grand intérêt. (Y.)

S Façom de sTexprimer prise d'un ancien proverbe trivial, et indigo* d'être écrit, surtout en vers. (V.)

LUCRÈCE

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant, Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries «, Qu'il te conta d'abord tant de galanteries, Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté. Étoit-ce amour alors, ou curiosité î

CLARICE

Curiosité pure, avec dessein de rire

De tous les compliments qu'il auroit pu me dire.

LUCRÈCE

Je fais de ce billet même chose à mon tour ; Je Tai pris, je Tai lu, mais le tout sans amour : Curiosité pure, avec dessein de rire De tous les compliments qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté ; L'un est grande fa-
veur; l'autre, civilité : xMais trouve -s-y ton compte, et j'en serai
ravie; En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRÈCE

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré. Tu n'es que curieuse.

LUCRECE

Ajoute à ton exemple.

CLARICE

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple*.

1 Ce vers prouve deux choses : d'abord , que la pièce dure deux
journées; ensuite, que la scène a changé, que le théâtre ne doit
plus * représenter les Tuileries, mais la place Royale. Il était, à la
vérité, assez extraordinaire que ces dames se promenassent si ré-
gulièrément dans un jardin deux journées de suite ; mais il ne
l'est pas moins qu'elles aient de si longues conférences dans une
place. Au reste, la règle des vingt-quatre heures peut très bien
subsister, la pièce commençant à six heures du soir , et finissant
le lendemain à la même heure. (V.)

S n est saison, pour il est temps, il est Vheure, ne se dit plus ;
de ^lus, voilà une manière bien froide et bien maladroite de finir

im acte : II est tonps d'aller à l'église, parceque nous n'avons plus rien à dire.

ACTE IV, SCÈNE IX. TT

LUCRÈCE, iClanec.

Allons.

(i Sabiae.)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABIKE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais ^ :

Je connois à tous deux où tient la maladie ;

Et le mal sera grand si je n'y remédie.

Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert *.

LUCRÈCE

Je te croirai.

SABIlfE. ^ k 4^

Mettons cette pluie à couvert. ^ r^^

i Tu sais ne rime pas avec essais; c'est ce qu'on appelle des rimes provinciales. La rime est uniquement pour l'oreille. On prononce tu sais comme s'il y avait tu sés^ et essais est long et ouvert. Si on ne voulait rimer qu'aux yeux, cuiller rimerait avec

mouiller. Tous les mots qui se prononcent à peu près de même doivent rimer ensemble : il me paratt que c'est la règle générale concernant la rime. (V.)

s On appelait alors le vert le gazon de rempart sur lequel on se promenait, et de là vient le mot houlev^{er}t^ vert à jouer à la boule, qu'on prononce aujourd'hui boulevard. Le nom de vert se donnait au marché aux herbes. (Y.)

riN DU QUATRIEME ACTE.

SCÈNE I

GÉROffTE, PHtUSTE.

6ÉRoNTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse

Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.

Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,

£t TU, comme mon tils, les gens de ces quartiers :

Ainsi vons me pouvez facilement apprendre

Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE

Quel est-il, ce Pyrandre 7

GBRONTE.

Un de leui*s citoyens :

Noble, à ce qu'on m*a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE

Vous le connoltrez mieux peut-être à l'autre nom ; ^e Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE

Et le père d'Orphise, Cette rare beauté qu'en ces lieux même on pn^ ?

¹ Dans la première édition da Menteur, Corneille introduisoit ici un personnage nommé Àrgante , qui tenoit à Géronte à peu près le même langage que Philiste ; mais, pour prévenir les critiques qu'exciteroit l'apparition d'un nouveau personnage à la fin de sa pièce, il le supprima, et refit la scène telle que nous la donnons ci- dessus. Par une bizarrerie inconcevable, Voltaire n'a tenu aucun compte à Corneille de cette importante correction.

ACTE V, SCENE I

Vous connoissez le nom de cet objet charmant Qui fait de ces ct-Blofis le plus digne orneoient?

PBium.

Croyez que cette Orf[^]se, Arméôesk el Pyrasdie Sont gens dont à Poitiers oa oc peut rien appreadie. S'il vous faut sur ce point en-cor qvelqtte garant...

OBBOIITB.

En faveur de mon fils vous faites Tigaorant; Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise» Et qu'après les douceurs d'une longue hantise, On Ta seul dans sa chambre avec elle trouvé; Que par son pistolet un désordre arrivé L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle. Je sais tout ; et, de plus, ma bonté paternelle M'a fait y consentir; et votre esprit discret ITa plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE

Quoi! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

Qui vous Ta dit ?

GÉRONTE

Lui-même.

PHILISTE

Ah ! puisqu'il vous Ta dit, Il vous fera du reste un fidèle récit ; Il en sait mieux que moi toutes les circonstances : Non qu'il vous

faillie en prendre aucunes défiances; Mais il a le talent de bien imaginer.

Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE

Vous me feriez par là soupçonner sou histoire.

PHILISTE

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire :

Mais il nous servit hier d'une collation

Qui partoît d'un esprit de grande invention;

Et, si ce mariage est de même méthode,

U pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTB.

Prenez- VOUS du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTB.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous ; Et, pour vous en parler avec toute franchise, Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise, Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien. Vous m'entendez ; adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE IL

GÉRONTE

O vieillesse facile! ô jeunesse impudente! O de mes cheveux gris honte trop évidente! Est-il dessous le ciel père plus malheureux ? Est-il affront plus grand pour un cœur généreux? Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime, Après m'avoir fourbe, me fait fourber moi-même; Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur, Il me fait le trompette et le second auteur! Gomme si c'étoit peu pour mon reste de vie De n'avoir à rougir que de son infamie. L'infâme, se jouant de mon trop de bonté. Me fait encor rougir de ma crédulité!

GÉRONTE, DORANTE, CLITON

GÉRONTE

Étes-vous gentilhomme ^ ?

1 Cette scène est imitée de l'espagnol. Le génie mâle de Corneille quitte ici le ton familier de la comédie ; le sujet qu'il traite l'oblige d'élever sa voix : c'est un père justement indigné, c'est Iratas Qiremes (qui) tamido delitigat ore.

On Toit ici la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. Il n'est point de père qui ne doive faire lire cette belle scène à ses en-

ACTE V, SCENE

DOIANTE. ^ * ^

Ah, rencontre fôcbeuse! ^ f^*^

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÈRONTE.

Croyez-vous qu'il suflSt d'être sorti de moi?

DORANTE

Ayec toute la France aisément je le croi.

GÉROifTE.

Et ne savez-YOus point avec toute la France

D*où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,

Et que la vertu seule a mis en ce haut rang

Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang!

DORANTE

J'ignorerois un point que n'ignore personne, Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne ?

GÉRONTE

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert, Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd. Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire; Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire; Et, dans la lâcheté du vice où je te voi. Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE

Moi?

GÉRONTE

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture Souille honteusement ce don de la nature : Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais, 11 ment quand il le dit, et ne le fut jamais. Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,

futs; et, si Ton disait anx farouches ennemis du théâtre, aux persécuteurs du plus beau des arts : Osez-vous nier que cette scène, biej» représentée, ne fasse une impression plus heureuse et plus forte sur l'esprit d'un jeune homme que tous les sermons que Ton débite journellement sur cette matière 1 je voudrais bien savoir ce qu'ils pournient répondre. Goldoni, dans son Bugiardo^ n'a pu imiter cette belle scène de Corneille, parceque^ antalon Bisognosi est le père de son Menteur, et que Pantalon, marchand vénitien, ne peut avoir l'autorité et le ton d*mi gentilhomme : Pantalon dit simplement à son fils qu'il teut qu'un marchand ait de la bonne foi. (Y.)

Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?

Est-il quelque foiblesse, est-^1 quelque action

Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,

Puisqu^un seul démenti lui porte une infimie

Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie.

Et si dedans le sang il ne lave l'affront

Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DOBANTK.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTB.

Qui me le dit, infâme?

DisHUoi, si tu le peux, dis le nom de ta femme. Le eonte qu'hier au soir tu m'en lis publier...

GLITON, i Dorante.

Dites que le sommeil vous Ta fait oublier.

GÉROMTB.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie

Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;

Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, iDonuite.

. Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉaONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse Que ton effronterie a surpris ma vieillesse, Qu'un homme de mou âge a cru l^èrement Ce qu'un homme du tien débite impudemment? Tu me fais donc servir de fable et de risée. Passer pour esprit foible, et pour cervelle usée ! Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard? Voyois-tu violence ou courroux de ma part? Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice, Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice? Et pouvois-tu douter que mon consentement Ne dût tout

accorder à ton contentement, Puisque mon indulgence, au dernier point venue, Consentoit ^ à tes yeux l'hymen d'une inconnue?

1 Consentir est un verbe neutre qui régit le datif, c'est-à-dire notre préposition à^ qui sert de datif. On ne dit pas consentir quelque chose, mais à quelque chose. Dans quelques éditions, on a substitué optprimvait h consentait. (V.)

ACTB V» SCEIfE UI.

Ce grand excès d'amour que je fa! témoigné N^a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné : Ingrat, tu m'as pajé d'une impudente feinte, Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte. Va, je te désaToue.

DOIANTE.

Eh! mon père, écoutez.

^lOHTe.

Quoi? des contes en l'air et sur l'heure inventés?

OMMNVB

Non, la vérité pure.

GiaoïrTE.

En est-il dans ta bouche?

CUTON , i Donnte.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTS.

Épiis d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir

Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,

De Lucrèce, en un mot : vous la pouvez connottre...

GÉRONTE

Dis vrai : je la connois, et ceux qui l'ont fait naître ; Son père est mon ami.

DORANTE

Mon cœur en un moment Étant de ses regards charmé si puissamment. Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice, Sitôt que je le sus, me parut un supplice : Mais comme j'ignorois si Lucrèce et son sort Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport. Je n'osois pas encor vous découvrir la flamme Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame; Et j'avois ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour. Mais si je vous osois demander quelque grâce, A présent que je sais et son bien et sa race. Je vouscoiyurerois, par les nœuds les plus doux Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous. De seconder mes vœux auprès de cette belle; . Obtaiez-la d'un père, et je Tobtiendrai d'elle;

8é LE MENTEUR.

6ÉRoMTE.

Tu me courbes encor.

DORANTE

Si VOUS ne m'en croyez, Croyez-en pour le moins Cliton, que vous voyez; Il sait tout mon secret.

' GÉRONTE

Tu ne meurs pas de honte Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte, Et que ton père même, en doute de ta foi, Donne plus de croyance à ton Valet qu'à toi ! Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère, Je veux encore un coup montrer un cœur de père ; Je veux encore un coup pour toi me hasarder. Je connois ta Lucrèce, et la vais demander; Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE

Pour vous mieux assurer, souffirez que je vous suive.

GÉRONTE

Demeure ici, demeure, et ne suis point mesipas :

Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.

Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce

Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse.

Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais;

Autrement souviens-toi du serment que je fais :

Je jure les rayons du jour qui nous éclaire

Que tu ne mourras point que de la main d'un père,

Et que ton sang indigne à mes pieds répandu

Kendra prompt justice à mon honneur perdu.

ACTE V, SCÈNE IV

Tontes tierces, dit-on, soot bonnes ou mao?aisesi.

BORAIM

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies : D'un trouble tout nouveau f ai Tesprit agité.

CLITON

PTest-ce point du remords d'avoir dit vérité? Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse; Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce t, Et vous vois si fertile en semblables détours. Que, quoi que vous disiez, je Tentends au rebours.

DORANTJi

Je Taime; et sur ce point ta défiance est vaine : Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne. Si son père et le mien ne tombent point d'accord. Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port. Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux seroit conclue, Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue? J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant : Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément. Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée. De mon ptemier amour j'ai l'ame un peu gênée ; Mon cœur entre les deux est presque partagé >; Et celle-ci l'auroit, s'il n'étoit engagé.

CLITOIf.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande, Et porter votre père à faire une demande?

DORANTE

Il ne m'auroit pas cru, si je ne l'avois fait.

1 Cette plaisanterie est tirée de Topinon où Ton était alors que le troisième accès de fièvre décidait de la guérison ou de la mort. (T.)

1 On ne sait, en effet, qui Dorante aime ; il ne le sait pas lui-même : c'est une intrigue où le lecteur n'a aucune part. Dorante, Lucrèce et Clarice prennent si peu de part à cet amour, que le spectateur n'y prend aucun intérêt. C'est un très grand défaut , comme on Ta déjà dit ; et l'intrigue n'est point assez plaisante pour réparer cette faute : la pièce ne se soutient que par le comique des menteries de Dorante.

(V.) S Cela seul suff&t pour refroidir la pièce. S'il ne se toucie d'aucun*^ qu'importe ctlle qu'il aurai (T.)

CUTOIf.

Quoi ! même eu disant vrai, vous mentiez en effet ^ t

DORAIMt.

G'étoit le seul moyen d'apaiser sa colère.

^ue maudit soit quiconque a détrompé mon père î

Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir

De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLTTON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DOKANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office. Oh I qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus! Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refds. N'y pensons plus, Gliton, puisque la place est prise.

en TON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé.

Que l'autre à ses yeux même a voit presque volé.

Mais Sabine survient.

SCÈNE V

DORANTE, SABINE, CUTTON

DORANTE

Qu'as-tu fait de ma lettre f En de si belles mains as-tu su ki remettre ?

iABiNl.

Oui, monsieur, mais...

DORANTE

Quoi! mais?

SABINE

Elle a tout déchiré.

DORANTE

Sans lire t

SABINE

Sans rien lire.

t Tottà mie excellente plaisanterie , qui prépare le dénaeuement
d« l'intrigue. (V.)

ACTE V, SCÈNE V. ST

Et tu Tas enduré?

SABIIIB.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m^a grondée ! Elle me va
chasser, raffaire en est vidée.

BOLAIfTK.

Elle s'apaisera; mais pour fen consoler, Tends la main.

SABINE

Eh! monsieur!

DORANTS.

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON

Voyez la bonne pièce avec ses révérences ! Comme ses déplaissirs sont déjà consolés, Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire?

SABINE

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ; Mais, à i^arler sans fard...

CLITON. ^ L 4-

Sait-elle son métier ! ca /P <nr

SABINE

Elle n'en a rien fait, et Ta lu tout entier.

Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON. I

Si quelqu'un Tentend mieux, je Tirai dire à Rome. «^ ^oaK

DORANTE

Elle ne me hait pas à ce compte ? ^f^cÀ^f^^^

SABINE. '^IT

Elle? non. "^

DORANTE

iTaime-t-elle?

8ABINI.

Non plus.

BORANTS.

Toulrde bon f

SABINE

Toot de bon.

DOSANTE.

. Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE

Encor moins.

DORANTE

Qu*obtieQdrai-je?

SABINE

Je ne sais.

DORANTE

Mais enfin, dis-moi.

SABINE

Que VOUS dirai-je?

DORANTE

Vérité.

SABINE

Je la dis.

DORANTE

Mais elle m'aimera?

SABINE

Peut-être.

Et quand encor?

SABINE

Quand elle vous croira.

DORANTE

Quand elle me croira? que ma joie est extrême!

X SABINE

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter. Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter^ : Mon père...

SABINE

La voici qui vient avec Clarice.

' Cette scène participe de cette froideur causée par l'indifférence de Dorante ; il demande avec empressement comment on a reçu sa lettre écrite à une personne qu'il n'aime guère , et qu'il appelle ce cher objet. (V.)

SCÈNE VI

GLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CUTON.

CLARICE, i Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice. Gomme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, i Clarice.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, i Lucrèce.

On diroit qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE , i Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde. Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah! que loin de vos yeux Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux ! Et que je reconnois, par mon expérience. Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE , à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, à Clarice.

Hélas! que cette amour vous est indifférente! Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, à Lucrèce.

Grois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRÈCE , à Clarice.

^ ne sais où j'en suis !

CLARICE , à Lucrèce.

Oyons la fourbe entière.

II

LUCRÈCE, à Qaricee.

Va ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, à livcvèoe.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour; Il te iatte de nuit, et m>n conte de jour.

DORANTE , i Clarice.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die, Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie; Le sien auprès de vous me seroit trop fatal ; Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE , en elle-même.

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE , à Dorante.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

Je le crois ; mais enfin me recoimoiissez-vous?

DORANTE

Si je vous reconnois î quittez ces railleries, Vous que j'entre-
tins hier dedans les Tuileries, Que je fis aussitôt maîtresse de
mon sort?

CLARICE

Si je veux toutefois en croire son rapport. Pour une autre déjà
votre ame inquiétée...

DORANTE

Pour une autre déjà je vous aurois quittée? Que plutôt à vos
pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE

Vous me jouez, madame ; et, sans doute pour rire, Vous pre-
nez du plaisir à m'entendre redire Qu'à dessein de mourir en des
liens si doux Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie. Vous serez
marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,

ACTE V, SGÈNB YI. M

Je serai marié, si Ton veut, en Alger ^

CLARICB.

Biais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DOBilIfTE.

Mais enfin vous savez le nœud de Tartlfcice, Et que pour être à vous je fats ce que je puis.

CLARiCK.

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis. Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, àCUton.

Lucrèce! que dit-elle?

CLITON , k Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle : Mais laquelle des deux? J'en ai le mieux jugé, Et TOUS auriez perdu si vous aviez gagé.

DO&AKTB , i CUlon.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoitre.

CUTON , à D«rMle.

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre; Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTS , i CUton.

Bonne bouche ! j'en tiens : mais Tauti'e la vaut bien; Et, comme dès tantôt je la tfouvois bien faite. Mon cœur déjà pene-boit où mon erreur le jette. Ne me découvre point; et dans ce nouveau fea Ta me vas voir, Gliton, jouer un nouveau jeu. Sans changer de discours, changeons de bâttetiei.

LUCSèCB, à CbriM.

Voyons le dernier point de sou eâionterie. ^ Quand tu lui diras tout, il sera lûen surpris.

1 Être marié en Turquie ou bien à Algtr n'est pas fort difTérent ; ce n'est pas là enchérir, c'est répéter. (Y.)

* La méprise de Dorante serait plaisante et intéressante, si, aimant passionnément une des deux , il disait à l'une tout ce qu'il croit dire à l'autre. L'auteur espagnol et le français semblent avoir manqué leur l>at. Clarice fait connaître, au second acte, qu'elle n'aime ni Borante ni Alcippe, et qu'elle ne reut qu'un mari. Ainsi nul intérêt dans cette pièce : elle se souti^it seulement par des méprisée et des mensonges coniques. Faire un entretien n'est pas français. Bonne kêmçA* est trifialy et cette longue méprise est froide» (V.)

CLARICE , i Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris. Cette nuit vous Taimiez, et m'avez méprisée. Laquelle de nous deux avez-vous abusée?

Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ? Et je ne vous ai point reconnue à la voix?

CLARICE

Nous diroit-il bien vrai pour la première fois?

DORANTE

Pour me venger de vous j'eus assez de malice Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice, Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez, Je vous eu donnai plus que vous ne m'en donniez. Je vous embarrassai, n'en faites point la fine. Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine : Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouois, Mais par de faux mépris que je désavouois : Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air. Quand un père pour vous est venu me parler? Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE , à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE , i Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés. Je ne vous déplaïs pas, puisque vous voiez fâchez. Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse; Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE , i Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe! et peux-tu l'écouter *?

t Elle devait lui dire ; Jt suis Clarice^ cUs! mon nom, et vous avez •m qu9 je m* appelais Lueriee. (V.)

ACTE V, SCENE VI

DORANTE , à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter. Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre, Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître : Comme en y consentant vous m'avez affligé, Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCBÉCB.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries?

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE , à Lucrèce.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur?

DORANTE , à Lucrèce.

Elle avdt mes discours, mais vous aviez mon cœur. Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait taire. Jusqu'à ce que ma flamme ail eu l'aveu d'un père : Comme tout ce discours n'étoit que fiction. Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE , à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse, Et ne fait que jouer des tours de passe-passe i.

DORANTE , i Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE , à Doraute.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE

Si mon père à présent porte parole au vôtre.

Après son témoignage, en voudrez- vous quelque autre"*?

LUCRÈCE

Après son témoignage il faudra consulter

Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

1 Passe-passe ; cette exprettsion populaire ne parait-elle pas ici déplacée! (T.)

* De pareils dénouements sont toujours froids et vicieux, parcequHls n'ont point ce qu'on appelle la périπέtie : ils n* excitent

aucune surprise ; il n'y a ni comique ni intérêt. Si mon père consent à mon mariage, y consentez-vous ? Oui» Ce n'est pas la peine de faire cinq actes pour amener quelque chose de si trivial ; et, encore une fois, le caractère du Menteur est l'unique cause du succès. (Y.)

FIORAUTA, à Lucrèce.

Qu'à de telles clartés "votre erreur se dissipe.

(à Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ; Sans rien me dire de Poitiers il ne tenoit plus rien ; ' Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ; Mais entre vous et moi vous savez le mystère. Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON

ALCIPPE, sortait de chez Clarice et parlant à elle.

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE ^ Sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle*

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Locrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCtFPB.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÂCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance '.

GERONTE , à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE , à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(Alcippe rentre chcs Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.)

1 Faire un mauvais en^rc/icn' est un barbarisme. (V.) ' Il est assez singulier de remarquer que Corneille a placé ce vers et le sui\'ant dans la bouche de Camille et de Curlacc, dans sa belle tragédie des Horaces, (V.)

ACTE V, SCÈNE VII

SABINE , à Dorante, eoam e rentre.

Si VOUS VOUS oiariez, il ne j^leovra plus guères.

DOBAim.

Je changerai pour toi cette ploie en rivières <.

SABIHK.

Vous n'aurez pas loisir seulement d*y penser.

Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

GLrrON, Mal.

Gomme en sa propre fourbe un menteur s^embarrasse! Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grâce.

Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir, Par un si rare exemple apprenez à mentir '.

* Plaisanttrie bien rechercliée. Vu défont de cette pièce est la répétition des façons et des gaietés d'une soubrette à qui Ton fait qudqvM petits présents. (Y.)

) Cestid une plaisanterie de ralet ; mais elle paraît déplacée. On attend la morale de la pièce, qui est toute contraire au propos de Cliton*. Goldoni ne manque jamais à ce devoir ; tous ses dénouements sont accompagnés d'une courte leçon de vertu : chez lui , le Menteur est pBu , et il doit Tête ; il en a fait un malhonnête homme, odieux et méprisable. Le Menteur, dans le poète espagnol et dans la copie faite par Corneille, n'est qu'un étourdi. Il

y a peut-être plus d'intérêt dans l'italien, en ce que tous les mensonges du Bugiardo servent à ruiner les espérances d'un honnête homme discret, timide et fidèle. (V.) — La comédie du Menteur, qui précéda de vingt ans celles de Molière, fut empruntée des Espagnols, comme le Cxd : ainsi nous devons à d'heureuses imitations, embellies par la muse de Corneille, la première tragédie touchante, et la première comédie de caractère que l'on ait ▼nés sur notre théâtre ; et l'auteur fut, dans l'une et dans l'autre, également supérieur à tous ses contemporains. C'est dans le Menteur Qu'on entendit pour la première fois sur la scène la conversation des honnêtes gens. On n'avait eu Jusque-là que des farces grossières, telles <ue le» JodeletB de Scarron, et de mauvais romans dialogues. L'intrigue <la Menteur est faible, et ne roule que sur une méprise de nom qui n'amène pas des situations fort comiques. Mais la facilité et l'agrément des mensonges de Dorante, et la scène entre son père et lui, où le P<^te a su être éloquent sans sortir du ton de la comédie, font toujours «voir cette pièce avec plaisir. (La H.)

* la morale de la pièce est dans la belle scène du père et du fils ; elle seroit <i'l>lacée dans la bouche de Cliton. (P.)

RN DV cmQmÈMs Acn.

EXAMEN DU MENTEUR

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de Trespagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je Youdrois avoir donné les deux plus belles que j'aye faites, et qu'il fût de mon invention. Ou Ta attribué au fa-

meux Lope de Yega ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon , où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des impri[^]meurs qui Tout fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse ; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire a notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les a parte, dont je n'aurois pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer en deux ce qu'il est accoutume de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours

EXAMEN DU MENTEUR

au nom, on croit que Glarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé Tautre, et dit hautement^ lorsqu'on Tayertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se Irompe point a la personne. Sur quoi le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après TaToir demandée et obtenue; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

FIN DU MBNTBUR.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE

Monseigneur,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connoissance de votre bonté pour craindre que vous vouliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la foiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur,

qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, Monseigneur, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouverat-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essais furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre ; et ce grand courage, qui n'avoit encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avoit lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La gêné-

m y ' . ' : ' • À MONSIEUR raie consternation où la perte de notre grand monarque nous avoit plongés, enflait Torgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osoient se persuader que du siège de Rocroi dépendoit la prise de Paris; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensoient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étoient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là. Monseigneur, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques uns des malheurs qui s'étoient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Norlinghen, étoient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvoit entendre les noms

sans gémir ; elle ne pouvoit y porter sa pensée sans soupirer; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachoit des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâce qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a (^tenus. Dispensez-moi, Mûnseigneue, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination , et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires.

LE PRINCE

Tous nos havres en étoient comme assiégés ; il n'en pouvoit échapper nn yaisseau qii*à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venoient de faire voile : et maintenant, par la conquête d^one seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de saa secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévws sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez -moi donc. Monseigneur, de profaner des effets si mer- ' veilleux et 'des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MON^IGNEUR,

DES GUERRES DE SYRIE, SUR LA FIN

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit « la guerre contre les Parthes, et, étant devenu leur prison- <(nier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa « la sœur, nonunée Rodogune. Cependant Diodotus, domes- « tique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, et « y fit asseoir un Aleiandre encore enfant, iils d'Alexandre <(le bâlard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quel- ((que temps comme son tuteur, il se défit de ce malheureux « pupille, et eut Tinsolence de prendre lui-même la cou-' « ronne sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. « Mais Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris à i(Rhodes sa captivité, et les troubles qui l'avoient suivie, (1 revint dans le pays, oî, ayant défait Tryphon avec beau- ((coup de peine, il le fit mourir : de là il porta ses armes « contre Piiraates, lui redemandant son frère; et, vaincu « dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retourné tt en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui <(dressa des embûches en haine de cette seconde fenmie Ro- « ^logune qu'il avoit épousée, dont elle avoit con^u une telle « indignation, que, pour s'en venger, elle avoit épousé ce « même Antiochus, frère de son mari. Elle avoit eu deux fils ((de Démétrius, l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus, « dont elle tua le premier d'un coup de fièche, sitôt qu'il eut o pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle crai- « gnît qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la « même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus <(lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère de boire ((le

poison qu'elle lui avoit préparé. C'est ainsi qu'elle fut u enfin punie.))

APPIAN ALEXANDRIN

Yoilà ce que m'a prêté Thistoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis senri du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le yen souffroit plus aisément Fun que Tautre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements de l'invention, et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentoi l'histoire, et que les lois du poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avois fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de Rodogune plutôt que celui de Cléopdtre, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de

la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paroissent dans le cinquième, il n'y a rien que Thisloire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poème devoit plutôt porter le nom de Cléopâtre que de Rodogune; mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccupé des idées de cette fameuse reine d'Egypte, et ne confondit cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine ; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, II. 8

106 APPIAN ALFÏXANDBIN.

que j'ai remarqué parmi nous «Bciens maîtres ^Ils se sont fort peu mis en peine de cacher à leurs poèmes le nom des héros qu'ils y faisoient paroître, et leur ont souvent fait paroître celui des clûeurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques, comme Rodogune : témoin les Trachiniënne» de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la Mort ^Hercule.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne : j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les usages de l'histoire, toutes les circonstances^ ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étoient en notre pouvoir; au moins je ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que

j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie ; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans HércKlmSy que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux Electre de Sophocle et d'Euripide» qui, conservant le même effet, .y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout à fait de l'invention de l'auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur Viphigénie in Tauris *, que notre Aristote nous donne pour exemple d^une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sa-* crifice dans une nuée, et supposa une biche en sa place. Enfin, ils pourront prendre garde à VHélène d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la com* mence au trente-sixième livre, et l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente-huitième, et l'achève au trente-neuvième. 11 la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que

t LlpiagéQic en Taucide.

APPIAN ALEXANDKIN. 407

Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle Tabandonna, et qu'il fut tué par le commandement d W des capitaines d^un Alexandre qu'il lui oppose. 11 varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Try-

phon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre des Machabées, aux chapitres xi, xiii, xiv et IV, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes ; mais il nomme ce pupille Antiochus ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josèphe, au treizième livre des Antiquités judaïques, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Juslin touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

PERSONNAGES

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS,) « , , TV * . . A m ^ . ANTIOCHUS I Demetrius et de Cleopâtre,

RODOGUNE, sœur de Phraates, loi des Parthes. TIMAGÈNE , gouverneur des deux princes.

ORONTE , ambassadeur de Phraates.

LAOXICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTE .PREMIER

SCÈNE I.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE

Eu(in ce j6iir pompeux, cet heureux jour nous luit, Qui d'an trouble si long doit dissiper la nuit i ; Ce grand jour où Thymen, étouffant la vengeance, Entre le Parthe et nous remet rintelligence, Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais Du motif de la guerre un lien de la paix; Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine. Cessant de plus tenir la couronne incertaine, Doit rompre aux yeux- de tous son silence obstiné >,

1 A ce magnifique début, qui annonce la réunion entre la Perse et la Syrie, et la nomination d'un roi, etc., on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts (quoiqu'un prince ne dise guère qu'un jour est pompeux) ; ce sont malheureusement deux subalternes qui ouvrent la pièce. Corneille, dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était presque le seul qui eût appris aux Français à juger; avant lui, ou n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaisseurs quand il n'y a point de modèles. Les défauts de cette exposition sont : 1o qu'on ne sait point qui parle ; 2o qu'on ne sait point de qui Ton parle ; 3o qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait, autant qu'il est possible. (Y.)

> Quelle reine 1 elle n'est pas nommée dans cette scène. On ne dit point que l'on soit en Syrie : et il faudrait le dire d'abord. (V.)
— Corneille en donne une raison dans l'argument qui précède la

pièce. Il craignit que l'on ne confondit la Cléopâtre de Syrie avec celle d'Egypte, beaucoup plus célèbre. Cette excuse ne couvre pas le défaut -, une exposition plus claire et plus soignée n'eût permis aucune méprise.

i\o RODOGUNE.

De deux pripces gémeaux * nous déclarer Tatné : Et Fayantage seul d'un moment de naissance, Dont elle a jusquMci caché la connoissance, Mettant au plus heureux le sceptre dans la main. Va faire Tun sujet, et Taulre souverain. Mais n'admirez-?ous point que cette même reine Le donne pour époux à Tobjet de sa haine >, Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner Celle que dans les fers elle aimoit à gêner '? Rodogune, par elle en esclave traitée, Par elle se va voir sur le trône montée *, Puisque celui des deux qu'elle nommera roi Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TOfÀOÈME.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,* Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie *. J'en ai vu les premiers, et me souviens «icor Des malheureux succès du frand roi Nicanor^, Quand, des Partbes vaincus pressant l'adroHe fuite ',

1 Le mot de jumeaux n^étoit pas encore généralement reçu.

î Sa haine se rapporte à Vépoux^ qui est le substantif le plus roisin; cependant l'auteur entend la haine de Cléopâtre : ce sont de ces fautes de grammaire dans lesquelles Corneille, qui ne châtiait pas son style, tombe souvent, et duis lesquelles Racine ne tombe jamais depnis Andromaque, (V.)

8 Le mot gêner ne signifie panni nous qxi'embarragser, inquiéter. Ainsi Pyrrhus dit à Andromaque : Ah / que vous me gênez I 11 vient, à la vérité, originaiement de géhene, vieux mot tiré de la Bible, qui signifie torture^ prison; mais jamais il n'est pris en ce dernier sens.

* Cela n'est pas français ; une machine est montée par quelqu'un ; une reine n'est pas montée au trône par un autre, et se voir montée est ridicule. (V.)

» Pour le, etc. ; ce /« ne se rapporte à rien ; et pour le mieux admirer est un peu du style comique : trouvez bon, Je vous prie, etc. ; tout cela ressemble trop à une conversation familière de deux domestiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres sans aucun art. (V.>

6 Succès veut dire au propre événement heureux; mais il est permis de dire malheureux, mauvais, /uneste succès. (Y.)

7 II semble qu'il ait pressé les Parthes de fuir : l'auteur veut dire que Nicanor poursuivait les Parthes fuyant. (V.)

ACTE I, SCÈNE I. III

n tomba dans lenn tears »ii bcwt de sa poursuite. Je n'ai pas onblié que cet événement Du perfide Trypbon fit le sonlèvematt ^^ Voyant le roi captif, la reine désolée^ n cmt pouvoir saisir la couronne ébranlée t ; Et le sort, favorable à son lÀeche attentat. Mit d'abord sous ses lois la moitié de i*État. La reine, craignant tout de ces nouveaux oraget. En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages i; Et, pour n'exposer pas l'^fance de ses fils. Me les fit chez

son frère enlever à Memphis ^ . Là, nous n'avons rien su que de la renommée, Qui, par un bruit confus diversement semée », N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles, Ayant su nous réduire à ces seules murailles ^ ,

1 Le spectateur ne sait pas quel est ce Tryphon ; il fallait le dire.

î Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore soit juste. (V.)

5 En sut mettre à l'abri est louche et incorrect ; le mot de gages seul n'a aucun sens, que quand il signifie appointements : il a reçu ses gages ; mais il faut dire les gages de mon hymen, pour signifier mes enfants, [y.]

* Me les fit enlever, phrase louche. Elle peut signifier, les fit enlever de mes bras ou m'ordonna de les enlever; en ce dernier sens, elle est mauvaise. Enlever à Memphis est impropre ; elle les porta, les conduisit à Memphis, les caclia dans Memphis. Enlever à Memphis signifie tout le contraire ; enlever à signifie âler « , dérober à : enlever le Palladium à Troie, enlever Hélène a Paris. Élever, au lieu d'enlever, ôterait toute équivoque. Peut-être y a-t-il eu dans la première édition une faute d'impression, qui a été répétée dans toutes les autres. (Y.)

5 II ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée soit intelligible : OB ne dit pas semer la renommée, comme on dit, dans le discours familier, semer un bruit. Im renommée diversement

semée par un bruit, cela n'est pas français : la raison en est qu'un bruit ne sème pas, et que toute métaphore doit être d'une extrême justesse. (V.)

6 Qadles sont ces murailles ¹ ne fallait-il pas d'abord nommer Seleuciet Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convesamces ne diminue point le mérite de l'invention. (Y.)

En forma tôt le siège * ; et, pour comble d'effroi, Un faux bruit s'y coula « touchant la mort du roi. Le peuple, épouvanté, qui déjà dans son ame, Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme. Voulut forcer la reine à choisir un époux. Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous? Croyant son mari mort, elle épousa son frère *. L'effet montra soudain ce conseil salutaire ^. Le prince Antiochus, devenu nouveau roi *, Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi * :

¹ Tôt ne se dit plus; il est devenu bas. (Y.)

* S*y coula n'est pas du style noble. (V.)

3 II semble qu'elle épousa son propre frère ; ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frère de son maril l'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque avec d'autant plus de soin, qu'on pouvait épouser son frère en Perse, en Syrie, en Egypte, à Athènes, en Palestine ? Ce n'est là qu'une très légère négligence; mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue, et d'être toujours clair. |V.)

* Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle

est telle; il montrait ses blessures mortelles ne dit pas, il montrait que ses blessures étaient mortelles. (V.)

L'effet montra soudain ce conseil salulaire est une tournure elliptique qui sied très bien à la poésie, et que Racine a imitée dans ces vers de Bajazet :

J'entretins la sultane[^] et, cachant mon dessein, Lui montrai d'Âmurat le retour incertain.

Corneille sous-entend les deux mots dont la prose ne pourroit se passer : l'effet montra soudain que ce conseil étoit salulaire. Racine est plein d'ellipses plus hardies. Tout le monde connolt, tout le monde a cité cti vers d'Hermione dans Andromaque:

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle?

Le poète y sous-entend quatre mots qu'il sacrifie à la précision. (P.)

5 Ce mot nouveau est de trop ; il gêne le sens et le vers. (T.)

6 On a déjà remarqué que Vheur ne se dit plus, mais on ne traîne avec soi ni l'heur ni le bonheur; traîner donne toujours l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant : on traîne sa misère, sa honte ; on traîne une vie obscure, les rois vaincus étaient traînés au Capitole. Et traîné sans honneur autour de nos murailles. Le mot traîner est encore heureusement employé pour signifier une [^]oucé vio-

ACTE I» SCÈNE I. in

La victoire attachée au progrès de ses armes Sur DOS fiers ennemis rejeta nos alarmes * ; Et la mort de Tryphon dans un dernier combat, Changeant tout notre s[^]t, lui rendit tout T^État '. Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère De remettre ses fils au trône de leur père *, Il témoigna si peu de la vouloir tenir. Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.

Ayant régné sept ans, son ardeur militaire ^ Ralluma cette guerre où succomba son frère *,

lence, et alors il est mis pour entraîner : Charmant^ jeune, trahinnt tous les cœurs après soi. (Y.)

1 Le mot est impropre, oa ne rejette point des alarmes sur un autre comme on rejette une faute, un soupçon, etc., sur un autre ; les alormes sont dans les hommes, parmi les hommes, et non sur les hommes. Oi\ ne peut trop répéter que la propriété des termes est toujours fondée en raison. (V.) — On fait retomber ou l'on rejette sur l'ennemi l'épouvante qu'O avoit d'abord causée. Les alarmes sont ici le synonyme d'épouvante ; et, en prose même, nous ne verrions rien à reprendre dans cette expression de Corneille. (P.)

s Cela ressemble à un gendre du gouverneur de toute la province. On est malheureusement obligé de remarquer des négligences^ des obscurités, des fautes presque à chaque vers. (Y.)

8 II n'est pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopâtre, mère des deux princes, et que le roi Ântiochus avait promis de rendre la couronne aux enfants du premier lit. Le spectateur a besoin qu'on lui débrouille cette histoire. Cléopâtre n'est pas

nommée une seule fois dans la pièce. Corneille en donne pour raison qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopâtre de César ; mais il n'y a guère d'apparence que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de César. Et puis comment cet Antiochus avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes et devaient-ils régner tous deux ensemble ! Tout cela est un peu confus dans le fond, et est exprimé confusément ; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation. (Y.)

* Ce mot militaire est technique, c'est-à-dire un terme d'art ; le poA militaire f la discipline militaire, l'ordre militaire de Saint-Louis. 11 faut en poésie employer les mots guerrière, belliqueuse. (V.)

* Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement, que l'erreur où jette ce mot succomba ; il fait croire qu'un frère d' Antiochus succomba dans cette nouvelle guerre : point du tout , il est question du roi Nicanor, qui avait succombé dans la guerre précédente : il fallait avoir succombé ; cela seul jette des obscurités sur cette exposition.

Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort Pour en venger sur lui la prison et la mort ^ . Jusque dans ses tentes il lui porta la guerre ; Il s'y fit partout craindre à Fégas du toonerre ; Il lui donna bataille, où mille beaux exploits... Je vous achèverai le reste une autre fois *. Un des princes survient*.

(Elle le veut retirer.)

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE

ANTIOCHUS

Demeurez, Laonice * ;

N'oublions jamais que la pureté du style est d'une nécessité indispensable. Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt aux mille beaux exploits de cet Antiochus, craint à Végal du tonnerre., et qui donna bataille^ cette interruption, qui laisse le spectateur si peu instruit, lui ôte l'envie de s'instruire ; et il a fallu tout l'art et toutes les ressources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'faitérêt. (V.)

1 La construction est encore obscure et vicieuse ; en se rapporte au frère, et lui se rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms et les conjonctions, sans nuire à la clarté et à l'élégance, est très grande en français. (V.)

2 Est du style comique. (V.)

3 On ne sait point quel prince ; et Antiochus, ne se nommant point, laisse le spectateur incertain. (V.)

4 On ne sait encore si c'est Antiochus ou Séleucus qui parle ; on ignore même que l'un est Antiochus, l'autre Séleucus. Il est à remarquer qu'Antiochus n'est nommé qu'au quatrième acte, à la scène troisième, et Séleucus à la scène cinquième, et que Cléopâtre n'est jamais nommée. Il fallait d'abord instruire les spectateurs. Le lecteur doit sentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choses dans une seule scène, et de les énoncer d'une manière intéressante. Mais voyez l'exposition de Bajazet : il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler ; cependant quelle netteté !

comme tous les caractères sont annoncés! avec quelle heureuse facilité tout est développé, quel art admirable dûxa cette exposition de Bajazet! (Y.)

ACTE I, SCENE II

Vous poatez, corarae hii, me rendre un bon oiBce < .

Dans l'état où je sois, triste, et plein de souci *, Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi. Un seul mot aujourd'hui, m'effrite de ma fortune, HTôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune *, Et de tous les mortels ce secret révéle Me rend le plus content ou le plus désolé *. Je Tois dans le basant tous les biens que j'espère <^, Et ne puis être beureuil sans le malheur d'un frère, Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié. Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre ®; Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre ',

1 Bon office. Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le style tragique. (V.)

* Plein de souci n'est pas assez noble. (V.)

S II vaudrait mieux qu'on sût déjà qui est Rodogune. Il est encore plus important de faire connaître tout d'un coup les personnages auxquels on doit s'intéresser, que les événements passés avant l'action.

* n semble par la pbrase que ce secret ait été révélé par tous les mortels. On n'insiste ici sur ces petites fautes que pour faire

voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers.
(V.)

8 Est impropre et louche. Voir dans le hasard ne signifie pas : Mon bien est au hasard , mon bien est hasardé; cette expression n'est pas française. (V.)

* Donc ne doit presque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer. Quoi donc se dit très bien, parceque la syllabe quoi adoucit la dureté de la syllabe donc.

Racine a dit :

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance.

Mais reonarquez que ce mot est glissé dans le vers, et que sa rudesse est adoucie par la voyelle qui le suit. Peu de nos auteurs ont su employer cet enchaînement harmonieux de voyelles et de consonnes. Les vers les mieux pensés et les plus exacts rebutent quelquefois ; on en ignore la raison : elle vient du défaut d'harmonie. (V.)

7 J'ai déjà remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repousse ; de plus, on prononce ces mots comme rompre le cou ; il faut éviter cette équivoque. Si l'expression rompre le cou est prise des jeux, comme, par exemple, du jeu de dés où l'on dit rompre le coup, quand on arrête les dés de son adversaire, cette figure alors est indigne du style noble. (V.)

i\6 RODOGUNE.

Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux, M'assurer de celui qui m'est plus précieux ^ : Heureux si, sans attendre un

fâcheux droit d'aînesse. Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse >, Et puis par ce {lartage épargner les soupirs ^ Qui naltroient de ma peine ou de ses déplaisirs ^ !

Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire Que pour cette beauté je lui cède Tempire ^ ; Mais porte-lui si haut la douceur de régner ^, Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner "^^ ; Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoltre A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

(Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.)

Et vous, en ma faveur, voyez ce cher objet ^,

1 On est étonné d'abord qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette seule idée fit tomber Perlharite, qui redemandait sa propre épouse, et dont la vertu pouvait excuser cette faiblesse. Mais, dans Pertharite, cette cession est la catastrophe : ici elle commence la pièce. Antiochus est déterminé par son amitié pour son frère Séleucus, ainsi que par son amour pour Rodogune. Ce qui déplait dans Perlharite ne déplaît pas ici. Tout dépend des circonstances où l'auteur sait mettre ses personnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperdument amoureux, et qu'on s'intéressât déjà à sa passion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône. (V.)

1 Le mot propre, au dernier hémistiche du premier vers, est incertain; car ce droit d'aînesse n'est point /àcétiz pour celui qui aura le trône et Rodogune : fâcheux, d'ailleurs, n'est pas noble. (V.) . S II faut absolument Et si Je puis épargner des soupirs : on dit bien je vous épargne des soupirs : mais on ne peut dire />ar^n« des soupirsSt comme on dit j'épargne de V argent. (V.)

^ Cela veut dire de ma peine ou de sa peine. Les déplaisirs et la peine ne sont pas des expressions assez fortes pour la perte d'un trône. (V.)

» Pour cette beauté^ termes de comédie, et qui jettent une espèce de ridicule sur cette ambassade : Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté. (Y.)

6 On ne porte point haut une douceur ; cela est impropre, négligé, et peu français. Racine dit : OEnone, fais briller la couronne à ses yeux: c'est ainsi qu'il faut s'exprimer. (Y.)

^ Qu'il se laisse éblouir est le mot propre; mais se laisser gagner à un éclat affaiblit cette belle idée. (V.)

8 Ce cher objet n'est-il pas un peu du style de l'idylle! le ton de la

ACTE I, SCÈNE nu H

Et t&chez d'abaisser ses jeux sur an sujet

Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,

S'il n'attachoit les sieus à sa seule personne,

Et ne la préféroit à cet illustre rang

Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

(Tinagène rentre lur le théâtre.) TIMAGÂNE.

Seigneur, le prince vient; et votre amour lui-même Lui peut sans interprète offrir le diadème ^ .

ANTIOCHUS

Ah ! je tremble; et la peur d'un trop juste refus Rend ma langue muette et mon esprit confus > .

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE

SÉLEUCUS

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée '?

ANTIOCHUS

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui. L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ; C'en est le fondement, la liaison, le gage; Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,

pièce n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, et est trop vicieux. (V.)

1 Quel prince Y le spectateur peut-il savoir si c'est Séleucus ou Antiochus? La réponse de Timagène ne semble-t-elle pas un reproche! et si ce Timagène était un homme de cœur, son discours sec ne parattrait-il pas signifier. Chargez -vous vous-même d'une

proposition si humiliante; dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner 1 (V.)

S Antiochus, qui tremble que son frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des sentiments bien élevés! ne devrait-il pas préparer les spectateurs à cette aversion qu'il a montrée pour régner! J'ai vu de bons critiques penser ainsi : je soumetts au public leur jugement et mes doutes. (Y.)

* On ne sait point encore que c'est Séleucus qui parle. Il était ais de remédier à ce petit défaut. (V.) '

Avec juste raison je crains qu'entre nous deux L'égalité rompue en rompe les doux nœuds» Et que ce jour fatal à rebours de notre vie Jette sur Tun de nous trop de honte ou d'envie *.

ANTIOCHUS

Gomme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment, Cette peur me touchoit, mon frère, également; Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède *.

SÉLEUCUS

Si je le veux! bien plus, je l'apporte et vous cède Tout ce que la couronne a de charmant en soi 3. Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi, Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune, Et je n'envierai point voire haute fortune. Ainsi notre destin n'aura rien de honteux. Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux; Et nous mépriserons ce foible droit d'aïnesse, Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS

Hélas!

SÉLEUCCS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir, Qui, de la même main qui me cède un empire» M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SELEUCUS

Rodogune ?

1 Pourquoi trof de honte î y a-t-il d« la honte à n'être pas l'aîné ! «t, s'il est honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône si vite ?

S Ce vêts est de la haute comédie. On a déjà dit que cet usage dura trop longtemps. (V.)

3 II paraît singulier que Séleucus ait précisément la même idée que s<œ frère. Il y a beaucoup d*art à les représenter unis de l'amitié la plus tendre ; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même temps une idée si contraire au caractère de tous les princes 1 cela est-il bien naturel! peut-être que non. Cependant les deux frères intéressent : pourquoi! parcequ'ils s'aiment ; et le spectateur Toit déjà dans quel «nbarras ils vont se précipiter l'un et l'autre. (V.)

ACTE I, SCÈNE III

MtnOCMOB,

EHe-même; ils en sont les téoMint.

Quoi ! l*estinwi-?oas tant ?

AMTKCMUS,

Quoi! l'estimez-vous moiDS?

SÉLBOCOfw

Elle vaut bieD un trdne, il ftiot que je le die *.

AMTIOCRUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a TAsie.

SÉLKUC₃₇₈.

Vous Taimez donc, mon frère?

AlfTIOCWS.

Et vous Taimes aussi *; Cest là tout mon malheur, c'est là tout mon souci. J'espérois que Téclat dont le trdne se pare Toucheroit vos désirs plus qu'un objet si rare; Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu, Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu. Ah! déplorable prince!

SÉLECCVS.

Ah! destin trop contraire!

t Ces discoloars sont d'un style familier ; et il faut que je le die est plus qu'inutile ; car, lorsqu'on se sert de ces tours , t7 faut que Je le diie, que je Vavoue, qttej'en convienne, c'est pour exprimer sa répugnance. Mon ennemi a de» vertus, il faut que j* en convienne ; je vais vous apprendre une chose désagréable, mais il faut que je la dise. Séleucus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune est préférable aux trônes de l'Asie. (V.)

s Plusieurs critiques demandent ccHnment deux frères si unis, et qui n'cmt tous deux qu'un même sentiment, ont pu se cacher une passion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent î comment >e sesont^ls pas au moins soupçonnés l'un l'autre d'être rivaux ! Quoi 1 tous deux débutent par se céder le trône pour une maîtresse I A peine serait-U permis d'abandonner son droit à une couronne pour une femme dont on serait adoré ; et deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas seulement déclaré leur HBour. C'est au lecteur à slnterroger lui*4nême, à se demander quel «ffet cette idée fait sur lai, si ce double sacrifice est vraisemblable ,. *^ A'est pas un peu romanesque -, mais aussi il faut considérer que ces fiaoes ne cèdent pas absolument le trône, mais un droit incertain au tvÔM : voUà ce qui les justifie. (Y.)

ANTIOCHUS

Que ne ferois-je point contre ui autre qu'un frère !

SBLEUCUS.

o mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux * ! Que ne ferois-je point contre un autre que vous !

ANTIOCHUS

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle *?

ANTIOCHUS

L'amour, Vamour doit vaincre ^, et la triste amitié

Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.

Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire :

Cet effort de vertu couronne sa mémoire;

Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer.

Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer ^.

1 Ceci répare tout d'un coup ce que leur proposition semble avoir de trop avilissant et de trop concerté ; mais ces répétitions par écho, que l'on ferois-je point contre w« antre , sont-elles assez nobles, assez tragiques, et d'un assez bon goût! (V.)

8 Cette apostrophe à l'amour est-elle digne de la tragédie! (V.)

3 Cette réponse ne sent-elle pas un peu plus l'idylle que la tragédie ! Remarquez que Racine, qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit : l'amour doit vaincre. Il n'y a pas une maxime pareille, même dans Bérénice. En général, ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine sacrifiait tout à l'amour, et que les héros de Corneille étaient toujours supérieurs à cette passion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il est très commun de lire, et très rare de lire avec fruit. (V.)

* Cette maxime n'est-elle pas encore plus convenable à un berger qu'à un prince t Qui cède sa maUresse est un lâche, et ne sait pas aimer; et qui cède un trône est un grand cœur. Avouons que dans Cyrus ni dans Clélie on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. Louis Racine , fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées, dans son Traité de la Poésie^ page 353, et ajoute: » La femme qui mérite ce grand sacrifice est « cependant une femme très peu estimable ; et l'on peut remarquer que, « dans les tragédies de Corneille, toutes ces femmes adorées par leurs u amants sont, par les qualités de leur ame, des femmes très cornu munes ; ce n'est que par la beauté que Cléopâtre captive César, et « qu'Emilie a tout empire sur Cinna. » Cet auteur judicieux en excepte sans doute Pauline, qui immole si noblement son amour à son devoir.

ACTE I, SCENE III. 12f

De tous deux Rodogune a charmé le courage; Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage : Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi. Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi. La couronne entre nous flotte encore incertaine; Mais sans incertitude elle doit être reine : Cependant, aveuglés dans notre vain projet, Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet ! Régnons; Tambition ne peut être que belle, Et pour elle quittée, et reprise pour elle; Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer, Souhaitons-le tous deux, afln de Ty placer : C'est dans notre destin le seul conseil à prendre; Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie % Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie <, N'eurent pour fondements à leurs maux infinis Que ceux que contre nous ie sort a réunis. 11 sème entre nous deux toute la jalousie Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie : Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ; Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux. Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre. Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre '. En vain votre amitié tftchoit à partager; Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger.

Ajoutons à cette remarque que les deux frères disent leurs secrets devant deux subalternes, et que Timagène est le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères, qui sont si unis, ne se sont-ils pas avoi* ce qu'ils ont avoué à un domestique! (V.)

1 Les citations des sièges de Troie et de Thèbes sont peut-être étrangères à ce qui se passe. Ne pourrait-on pas dire : Non erat his exemple, his sermonibus locus! (V.)

1 On ne met point en sang une ville, on ne la met point en proie ; on ht livre, on l'abandonne en proie. (V.)

S Le mot cAotV, même du temps de Corneille, ne pouvait être ttaployé pour tomber en partage. {V.)

li î>

i22, RODOGUIIB.

Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère Va combler
Tun de gloire, el Tautre de misère. Que de sujets de plainte en ce
double intérêt Aura le malheureux contre un si foible arrêt! Que
de sources de baine! Hélas! jugez le reste *; Craignez-en avec moi
l'événement funeste. Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort. Malgré Téclat du
trône et l'amour d'une femme. Faisons si bien régner Tamitié sur
notre ame, Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur.
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur. Ainsi ce qui
jadis perdit Thèbes et Troie Dans nos cœurs mieux unis ne verse-
ra que joie ' : Ainsi notre amitié, triomphante à son tour. Vaincra
la jalousie en cédant à Tamour; Et, de notre destin bravant
Tordre barbare, Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous
prépare.

1 Jugez du reste était Vex pression propre ; mais elle n'est
pas plus digne de la tragédie : juger quelque chose, c'est porter
un arrêt : juger de quelque chose, c'est dire son sentiment. (V.)

t Ne versera que joie ne se dirait pas aujourd'hui, et c'était
même alors une faute: on ne verse point joie. La scène est belle
pour le fond,, et les sentiments l'embellissent encore. Oo de-
mande à présent un style plus châtié, plus élégant, plus soutenu :
on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui
avait ouvert la carrière ; et c'est à présent surtout qu'on peut dire
:

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin Est toujours,
quoi qu'il fasse, un méchant crin.

Quand les pièces romanesques réussissent de nos jours au
théâtre par les situations, si elles fourmillent de barbarismes,

d'obscurités, de vers durs, elles sont regardées par des connaisseurs comme de très mauvais ouvrages. Je crois que, malgré tous ses défauts, cette scène (luit toujours réussir au théâtre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord : on excuse leur dessein de céder le trône , parcequ'ils sont jouns, et qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée et sans expérience, mais surtout parceque leur droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent doit plaire au public. T.eurs réflexions, que Rodogune doit appartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la pièce; et le triomphe de l'iumitié sur ra-T.oUr et sur l'ambition finit cette scène parfaitement. (V4

ACTS I, SCKfl IV. «t!^

ANTIoCBU6.

' Le pourrez-Toas, mon frère?

8ÉLEUCUS.

Ah! que vous me pressez!

Je le Toudrai du moins, mon frère, et c'est assez; Et ma raison sur moi gardera tant d'em|nre, Que je désavouerais mon cœur sMl en soupire.

ANTIOCeUS.

Xembrasse comme vous ces nobles sentiments. Mais allons leur donner le secours des serments. Afin qu'étant témoins de Tamitié jurée Les dieux contre un tel coup assurent sa- durée.

SÉLEUCUS

Allons, allons Tétrcindre au pied de leurs autels Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

LAONICE, TIMAGÈNE

LAONICE

Peut-on plus dignement mériter la couronne ^Y

TIVAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne ; Confident de tous deux, prévoyant leur douleur, J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur. Hais, de grâce, achevez Thistoire commencée.

LAOMICE.

Ptor la reprendre donc où nous l'avons laissée s. Les Parthes, an combat par les nôtres forcés. Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés. Sur Tune et l'autre armée également heureuse, Virent longtemps voler la victoire douteuse :

t Mériter plu8 dignement signiâe à la lettre, être digne phu dignement : c'est an pléonanne ; mais la fante est légère. (Y. |

S Ges disooœt de confidents, cette histoire interrompiK et Mcom- OMMeée, sont condamaés amversslement.

Toa« deux, débrouillant mal une pénible intrigue, I>'nA di-Tertissement me font nne fatigue. (V.)

124 RODOGUNB. .

Mais la fortune enfin se tourna contre nous. Si bien qu'Antiochus ^ percé de mille coups, Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie. Lui voulut dérober les restes de sa vie, Et, préférant aux fers la gloire de périr. Lui-même par sa main acheva de mourir.

La reine ayant appris cette triste nouvelle, En reçut tôt après une autre plus cruelle : Que Nicanor vivoit; que, sur un faux rapport. De ce premier époux elle avoit cru la mort; Que, piqué jusqu'au vif contre son byménée, Son ame à Timiter s'étoit déterminée; Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur. Il alloit épouser la princesse sa sœur *. (Test cette Rodogune, où l'un et l'autre frère Trouve encor les appas qu'a voit trouvés leur père '.

La reine envoie en vain pour se justifier ^ ; On a beau la défendre, on a beau le prier, On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable; Et son amour nouveau la veut croire coupable : Son erreur est un crime; et, pour l'en punir mieux, Il veut même épouser Rodogune à ses yeux, Arracher de son front le sacré diadème Pour ceindre une autre tête en sa présence même; Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité. Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité *,

1 Si bien que, tôt aprèsy piqué jusqu'au vi/, expressions trop familières qu'il faut éviter. (V.)

t Sœur de quit ce n'est pas de Qéopâtre, c'est Rodogune. Elle est ■ommée, dans la listé des personnages, sœur de Phraates , roi des Parthes ; on n'est pas plus instruit pour cela, et le nom de Phraatek «'est pas prononcé dans la pièce. (Y.)

* Cet encor semble dire que Rodogune a conservé sa beauté, que le» ieux fils la trouvent aussi belle que le père l'avait trouvée.

Le théâtre, qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parcequ'elle est belle : un tel amour n'est jamais tragique. (Y.)

* Ce tour n'est pas assez élégant; il est un peu de gazette. (Y.)

s On ne voit pas ce que c'est que Vautorité d'un hymen, ni pourqaoi cç second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse té* pudiée, ni pourquoi cette insulte à Cléopâtre eût mieux assuré le Uttit aux enfants d'an second lit. (Y.)

ACTE I, SCENE IV

Et qiiMl assurikt mieux par cette barbarie Aux enfants qui nat-
troient le trâne de Syrie. Mais tandis qu*animé de colère et
d^amoar Il vient déshériter ses fils par son retour, Et qu'un gros
escadron de Parthes pleins de joie Conduit ses deux amants, et
court comme à la proie i , La reine, au désespoir de n'en rien ob-
tenir, Se résout de se perdre ou de le prévenir «. Elle oublie un
mari qui veut cesser de Têtre, Qui ne veut plus la voir qu'en im-
placable maître; Et, changeant à regret son amour en horreur ',
Elle abandonne tout à sa juste fureur.

Elle-même leur dresse une embûche au passage. Se mêle dans
les coups, porte partout sa rage s En pousse jusqu'au bout les fu-
rieux eficts. Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits; Le
roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine; Rodogune captive
est livrée à sa haine. Tous les maux qu'un esclave endure dans les
fers Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts. İJk reine, à
la gêner pi'enant milles délices >, Ne commettoit qu'à moi l'ordre

de ses supplices * ; Mais, quoi que m'ordonnât* cette ame toute en feu ", Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu. Le Parthe cependant en jure la vengeance * ;

1 Plaignons ici la gêne où la rime met la poésie. Ce plein de joie est poar rimer à proie: et comme à la proie est encore une faute; car pourquoi ce commet (V.)

t Se résout de se perdre est un solécisme. Je me résous à je résous de; il s'est résolu à mourir ; il a résolu de mourir. (V.)

s On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime, à regret ; mais < »i n'a point de l'horreur à regret. (V.)

4 II valait mieux dire, se mêle aux combattants, (V.)

5 On prend plaisir, et non des délices à quelque chose ; et on n'en prend point mille. (Y.)

i II fallait le soin de ses supplices; on ne commet point un ordre. (V.) f Ame toute en feu , expression triviale pour rimer à peu. Dans

quelle contrainte la rime jette ! (Y.) S Cet «n est mal placé ; il semble que le Parthe jure la vengeance du

peu. (Y.)

12p RODOGU^æ.

Sur nous à main armée il fond en diligence i , Nous surprend, nous assiège* et fait un tel effort. Que la ville aux abois, on lui parle d'accord. Il veut fermer Toreille, enflé de Tavantage *; Mais voyant parmi nous Rodogime en otage, Enfin il craint pour elle et

nous daigne écouter ; Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter
*.

La reine de l'gypte a rappelé nos princes Pour remettre à
l'aîné son trône et ses provinces. Rodogune a paru, sortant de sa
prison, Comme un soleil levant dessus notre horizon. Le Parthe a
décampé *, pressé par d'autres guerres Contre l'Arménien qui ra-
vage ses terres ; D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui *; La
paix finit la haine ^, et, pour comble aujourd'hui, Dois-je dire de
bonne ou mauvaise fortune ? Nos deux princes tous deux adorent
Rodogune.

TIHAGÉNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,

Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour;

Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,,

Connoissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.

Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE

Vous me trouvez mal propre à cette confidence ' ;

% Expression trop commune. (V.)

s Ce mot indéfini de l'avantage ne peut être admis ici ; il faut
de cet avantage j ou de son avantage. (V.)

3 Cela est louche et obscur ; il semble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté. (V.)

* Expressions trop négligées ; mais il y a un grand germe d'intérêt dans la situation que Timagène expose. Il eût été à désirer que les détails eussent été exprimés avec plus d'élégance : on a remarqué déjà que Racine est le premier qui ait eu ce talent. (V.)

* Il fallait, d'ennemi qu'il éttit. Je me fais votre ami d'un ennemi n'est pas français : on pourrait dire , d'un ennemi je suis devenu un ami. (V.)

* La ha|nc finit ; on ne la finit pas. (Y.)

"J Mal propre ne doit pas entrer dans le style noble ; et que Timagène,

SCÈNE V

RODOGUNE, LAONIGE.

nODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace.

Et coule dans ma joie une secrète glace ' :

Je tremble, Laonice, et le voulois parler,

Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler k.

LAONICE

Quoi I madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire. La fortune me traite avec trop de respect s ; Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect. L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice, Le trône sous mes pas creuser un précipice « ; Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,

soit propre ow non à une confidence, c'est un trop petit objet.
(V.)

i A qud dessein 1 (Y.)

t Timagène doit du respect à Rodogune, indépendamment de ce mariage ; et il doit se retirer quand elle veut parler à sa confid^{te}. (V.)

* Coule «ne glace n'est pas du style noble , et la glace ne coule point. (V.)

* Cet en se rapporte à la crainte par la phrase ; il semble qu'elle veuille se consoler de sa crainte. Il faut éviter soigneusement ces amphibologies. (V.)

* La fortune ne traite point avec respect : toutes ces expressions impropres, hasardées, lâches, négligées, employées seulement pour la rime, doivent être soigneusement bannies. (V.)

6 La poésie française marche trop souvent avec le secours des antithèses, et ces antithèses ne sont pas toujours justes : comment un kyvien cache-t-il un supplice f comment un trône creuse- l-il un précipice 1 Le précipice peut être creusé sous le trône, et non par lui. L'antithèse des premiers fers et des nouveaux[^] des biens et des maux, vient ensuite. Cette figure tant répétée est une puérilité dans im rhéteur, à plus forte raison dans une princesse. (Y.)

m RODOGUNE.

Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés : En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICB.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine *.

La haine entre les grands se calme rarement; La paix souvent n'y sert que d'un amusement * ; Et, dans Têlat où j'entre, à te parler sans feinte ', Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte *. Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats ^ : J'oublie et pleinement toute mon aventure; Mais une grande offense est de cette nature, Que toujours son auteur impute à l'offensé

1 On ne doit jamais se servir de la particule en dans ce cas-ci ;
iV fallait: la paix qu'elle a Jurée a dû calmer sa haine. Cet en n'est pas français ; on ne dit point : j'en crains le courroux^ j'en vois Vamour, \iO\yt je crains son courroux , je vois son amour. (V.) — Voilà une de ces corrections heureuses que les comédiens devroient s'empresse d'adopter. (P.)

* Ces réflexions générales et politiques sont-elles d'une jeune femme! Qu'est-ce que la paix qui sert d'amusement à la haine 1 (V.)

•) On n'entre point dans un état ; cela est prosaïque et impropre. (V.)

* Cela ressemble trop à un vers de parodie. (V.)

5 Elle n'a point parlé de ces attentats : l'auteur les a en vue ; il répond à son idée : mais Rodogune, par ce mot tels , suppose

qu'elle a dit ce. qu'elle n'a point dit. Cependant le spectateur est si instruit des attentats de Cléopâtre, qu'il entend aisément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence, très légère, que pour faire voir combien l'exactitude du style est nécessaire. (V.)

6 Maxime toujours trop générale, dissertation politique qui est un jeu longue, et qui n'est pas exprimée avec assez d'élégance et de force. De cette nature que,, jamais ne se fie,, etc. ; il vaut toujours mieux faire parler le sentiment ; c'est là le défaut ordinaire de Corneille : Rodogune se plaignant de Cléopâtre, et exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une dissertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la proposition atroce que fera Rodogune à ses amants ; mais aussi toutes ces sentences, dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendresses de l'amour, et à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt : cela fait voir combien cette pièce était difficile à faire, et de quel embarras l'auteur à eu à se tirer. (V.)

ACTE I, SCÈNE V

Un vif ressentiment dont il le croit blessé i ; Et, qncHque en apparence on les réconcilie. Il le craint, il le hait, et jamais ne s*y fie; Et, toujours alarmé de cette illusion, Sitôt qu'il peut le perdre il prend Toccasion. Telle est pour moi la reine.

LAOMICB.

Ah ! madame, je jure Que par ce faux soupçon vous lui faites injure. Vous devez oublier un désespoir jaloux Oii força son courage un infidèle époux >. Si, teinte de son sang et toute furieuse. Elle vous traita lors en rivale odieuse, L'impétuosité d'un premier mouvement Engageoit sa vengeance à ce dur traitement; 11 falloit un prétexte à vaincre sa colère. Il y falloit du temps, et, pour ne rien vous taire. Quand je me dispensois à lui mal obéir *, Quand en votre faveur je semblois la trahir. Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie ^ Eile en dissimuioit la meilleure partie ; Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux. Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux. A présent que l'amour succède à la colère. Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère; Et si de cet amour on la voyoit sortir >, Je jure de nouveau de vous en avertir :

1 Blessé d'un ressentiment ! Une iniore blesse; et le reasentiment est la blessure même. | V.)

^ Oublier un désespoir ^ et un désespoir jaloux, oit un in/Idele époux a forcé son courage ! Presque toutes les scènes de ce premier acte sont remplies de barbarismes ou de solécismes intolérables. Est-ce là rau-> teur des belles scènes de Cinna f (V.)

3 Ce vers n'est pas français : on se dispense d'une chose, et non à une chose. (V.)

^ Repentie ne Test pas non plus, du moins aujourd'hui : on ne peut pas dire, cette princesse repentie. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expression nécessaire dont l'équivalent est reçu dans toutes les langues de l'Europe 1 (Y.)

S Sortir d'un amour! De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'esprit du lecteur. (Y.)

RoDo6UNE

Vous savez comme cpioi je voas suis tout acquise «. Le roi souffriroit-ii d*aiReurs quelque sui^rise?

Qui que ce soit des deux qu*oii couronne aujourd'hui. Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore : Gonnoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

BODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d*ôtre à l'un des deux.

LAONICE

Quoi î sont-ils des sujets indignes de vos feux ? •

Comme ils ont même sang avec pareil mérite *, Un avantage égal pour eux me sollicite ^ ; Mais il est malaisé dans cette égalité Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté. Il est des nœuds secrets, il est des sympathies. Dont par le doux rapport les âmes assorties S'attachent Tune à Pautre, et se laissent piquer Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer *. C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence ; Je crois voir l'autre encore avec indifférence ; Mais cette indifférence est une aversion

1 Comme quoi ne se dit pas davantage ; et teute aeqmUe est en. style comique. (V.)

î Avoir même sang est encore un barbarisme ; ils sont du même sang, ils sont nés, formés du même sang : il y avait plus

d'une manière de se bien exprimer. (V.)

3 Un avantage ne sollicite point ; et il n'y a point d'avantage dans l'égalité. (V.)

* C'est toujours le poète qui parle ; ce sont toujours des maxhnes : la passion ne s'exprime pas ainsi. Ces vers sont agréables, quoique dont par le doux rapport ne soit point français ; mais ces âmes qui sr laissent piquer, et ces je ne sais quoiy appartiennent plus à Iahaut<> comédie qu'à la tragédie. Ces vers ressemblent à cenx de la Suite du Menteur : Quand les ordres du ciel nous ont faits Vun pour Vautre^ comme on Ta déjà remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils sont du style de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chefs-d'œuvre véritables dç Racine en ce genre. (Y.)

ACTE I, SCÈNE V

Lorsque je la compare aTCc ma passion.

Étrange efl'et d*amour! incroyable chimère ^ ! Je voudrois être à lui si je n*aimois son frère ; Et le plus grand des maux toutefois que je crains, C^est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICB.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme • ?

ROnOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame ' : Quelque époux
que le ciel veuille me destiner, C'est à lui pleinement que je veux
me donner; De celui que je crains si je suis le partage, Je saurai
Taccepter avec même visage; L'hymen me le rendra précieux à
son tour *, Et le devoir fera ce qu'aucoit fait Tamour, Ssui&
crainte qu'on reproche à mon humeur forcée Qu'un autre qu'on
mari r^e sur ma pensée >.

LAONIGB.

Véns eraigttez que ma foi vous Tose reprodierr

RODOCUVE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher *r

LAONIGE.

Quoi que youls me cachiez, aisément je devine ^;

1 Elle voudrait bien être à Séleucus si elle n^aimait pas Aniiio-
chas ; ce n'est pas là une chimère incroyable ; mais cet examen,
cette disses tation, cette comparaison de ses sentiments pour les
deux frères, ne sont-ils pas l'opposé de la tragédie ? (V.)

* N'est-ce pas là un discours de soubrette! (V.)

» Tirer n'est pas noble ; cet en rend la phrase incorrecte et
louche.

^ A son toxir est de trop ; mais il Taut rimer au mot amour :
cette gêne extrême se fait sentir à tout moment. (V.)

5 Ces vers sont dans le style comique. Racine seul a su enno-
blir ces sentiments qui demandent les tours les plus délicats. (V.)

6 Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

est d'une jeune fille timide et vertueuse qui craint d'aimer ; c'est au lecteur à voir si cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, et surtout avec la conduite qu'elle aura. (V.)

7 Quoi que vous me cachiez, aisément je devine, est d'une sou-brette. (V.)

Et, pour vous dire enfin ce que je m'imaginais, Le prince...

Garde-toi de nommer mon vainqueur :

Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur ^ Et je te voudrois mai de cette violence Que ta dextérité feroit à mon silence; Même de peur qu'un mot par hasard échappé Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé, Je romps un entretien dont la suite me blesse : Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

1 Remarquez que tous les discours de Rodogune sont dans le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentiments tendres et honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune : elle épousa Nicanor lorsque les deux frères étaient en bas âge ; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge ; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique ; elles conviennent encore moins à une

femme qui bientôt demandera la tête de sa bellennère aux enfants mêmes de cette belle- mère. (V.)

SCÈNE I

CLÉOPATRB.

Serment fallacieux, salutaire contrainte >, Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte. Heureux déguisements d'un immortel courroux , Vains fantômes d'État , évanouissez-vous * ! Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître. Avec ce péril même il vous faut disparoltre, Semblables à ces vœux dans Torage formés. Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés K

i Corneille réparait ici dans toute sa pompe : l'éloquent Bo-Muet est le seul qui se soit servi après lui de cette belle épithète, fallacieHx. Pourquoi appauvrir la langue 1 Un mot consacré par Corneille et Bos* suet peut-il être abandonné 1 Salutaire contrainte; il est difficile d'expliquer comment une salutaire contrainte est un vain fantôme d'Etat : il manque là un peu de netteté et de naturel. (Y.)

< Voltaire parolt avoir imité ces vers dans le monologue de Catilina^ qui ouvre sa tragédie de J^ome sauvée :

Titres chers et sacrés, et de père et d'époux , Faiblesse des ha-mains, évanoïsses-Toas. (P.)

3 Une comparaison directe n'est point convenable à la tragédie. Les personnages ne doivent point être poètes ; la métaphore est toujours plus vraie, plus passionnée : il serait mieux de dire,

mes vœux/ormét dans l'orage sont oubliés quand lesjlots sont calmés; mais il faudrait le dire dans d'aussi beaux vers. (V.) — U nous semble qu'une comparaison aussi courte peut n'être pas déplacée dans une tragédie. Vol-* taire s'en est permis même dans ses comédies, où les pœsonnages do^ vent beaucoup moins s'exprimer en poètes. Telle est, entre aiUrcs^ €ll9-ci dans l'Enfant prodigue : ""

Il faut an moins, ponr se mirer dans Fonde, Laisser calmer la tempête qui gronde, Et que l'orage et les vents en repos 19c rident pins U snrfaee des eani. (P.)

Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée, Recours des impuissants, baine disâmulée <, Digne vertu des rois, noble secret de cour, Éclatez, il est temps, et voici notre jour. Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes ', Mais telle que je suis, et telle que vous êtes. Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser : Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser; Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques » Et quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques : Faisons-en avec gloire un départ éclatant *, Et rendons-le funeste à celle qui l'attend. C'est encor, c'est encor celte même ennemie

1 Cela paraît un peu d'un poète qui cherche à montrer qu'il connaît la cour ; mais une reine ne s'exprime point ainsi. Recours des impuissants paraît un défaut dans ce monologue noble et mâle ; cso- un recours d'impuissants n'est pas une digne vertu des rois : la r^ne n'est point ici impuissante, puisqu'elle dit que le Parthe est éloigné, et qu'elle n'a rien à craindre. Heeours des impuissants^ éclatez^ est une contradiction ; car ce recours est la haine dissimulée ^ la dissimulation ; et c'est précisément ce qui n'éclate pas : le sens de tout cela est cestmu de dissimuler^ écla-

tons; mais ce sens est noyé dans des paroles qvâ semblent plus pompeuses que justes. Secret de cour ne peut se dire, comme on dit homme de cour, habit de eeur. (V.)

S Qui sont ces deux! estree la haine dissimulée et Qéop&trel voilà un assemblage bien extraordinaire t Comment Cléopâtre et sa haine sont-elles deuxt comment sa baine est-elle sujette! C'est bien dommage que de si beaux morceaux soient si souvent défigurés par des tours si alambiqués. (V.)

S Je hais, je règne encor, est un coup de pinceau bien fier ; mais laissons ^illustres marques est faible; on laisse des marques de quelque chose : marques n'est là qu'un mot impropre pour rimer à monarques. Plût à Dieu que du temps de Corneille un Despréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement!

Haut rang des monarques : haut rang suffisait, des monarques est 4e trop : la rime subjugué souvent le génie, et s^aiblit Péloquence.

(T.) Faisons-en avec gloire un départ éclatuit.

est barbare ; /aire un départ n'est pas français ; en avec révolte l'oreille. Mais si elle n'a rien à craindre, comme elle le dît , pourquoi quitterait-elle le trône! elle commence par dire qa"ette ae veut plus dissimuler, qu'elle veut tout oser. (T.)

ACTE II, SCÈNE II

Qui cberchoit ses boaneurs dedans moo inCunte, Dont la haine à son tour croit me faire la loi. Et régner par mon ordre et sur vous

et sur moi K Ta m'estimes bien lâche, imprudente rivale. Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale, QvCiï souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain Te mette ta vengeance et mon sceptre k la main. Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème. Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même : Tremble, te dis-je; et songe, en dépit du traité, Que, pour t'en &ire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE IL

CLÉOPATEE, LAONICE.

CLÉOPATIE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête Au pompeux appareil de cette grande fête »¹

LAONICE

La joie en est publique, et les princes tous deux Des Syriens ravis emportent tous les vœux : L'un et l'autre fait voir un mérite si rare Que le souhait confus entre les deux s'égare² ; Et ce qu'en quelques uns on voit d'attachement³

¹ A quoi se rapporte ce vous ? il ne peut se rapporter qu'au recours des impuissants, à cette haine dissimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec sa haine dans ce monologue : convenons que cela n'est point dans la nature. Il régnait dans ce temps-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à se défaire : ces apostrophes à ses passions, ces jeux d'esprit⁴ ces efforts qu'on faisait pour ne pas

parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Espagne, en Angleterre. Corneille, dans les moments de passion, se livra rarement à ce défaut ; mais il s'y laissa souvent entraîner dans les morceaux de déclamation : le reste du monologue est plein de force, (V.)

* 8*apprécie à V appareil est encore un barbarisme. (V.)

3 Le souhait confus n'est pas français. (Y.)

^ Cela forme on concoude syllabes trop dures. IY-l

i:S6 RODOGUN£.

N*est qu^uii faible ascendant d*un premier mouvement i . Ils penchent d*un côté, prêts à tomber de Tautre * : Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre; Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux, Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATBE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que Ton pense?

LAONICE

Xattends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATBE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands, Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants s. Apprends, ma confidente, apprends à me connaître. Si je cache en quel rang le sang les a fait naître s Vois, vois que, tant que Tordre en demeure douteux. Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux : Quoique ce soit un bien que Tun et l'autre attende. De crainte de

le perdre aucun ne le demande ; Cependant je possède, et leur droit incertain Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main" :

1 N'est qu'on faible ueendant d'an premier raouTement,

est impropre ; l'ascendant veut dire la supériorité ; un mouvement n'a pas d'ascendant : on ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté. (Y.)

t Ht penchent d'un côté, prêts i tomber de l'autre ,

ne signifie pas ce que l'auteur veut dire , se déclarer pour un des deux princes : le mot de tomber est impropre; il ne signifie jamais qu'une chute, excepté dans cette phrase, ^e tombe d'accord. (Y.)

S Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands.

Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants ,

n'est pas le langage d'une reine. Esprit de cour est une expression bourgeoise; d'ailleurs pourquoi Cléopâtre dit-elle tout cela à sa confidente! elle ne l'emploie à rien ; et, pour une si grande politique* Cléopâtre paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement.

k C'est ainsi qu'on s'exprimerait si on voulait dire qu'ils ignorent leurs parents; mais je cache leur rang n'exprime pas 7> cache qui dei deux a le droit d'aînesse, et c'est ce dont il s'agit. (V.)

• Je possède demande un régime : jouir est neutre quelquefois ; pot-

ACTE II, SCENE n

Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère Je les lalssois tous deux en dépd^t chez mon frère ^ ?

LAONICE

rai cru qu*Antiochus les tenoit éloignés Pour jouir des États quMI avoit regagnés.

CLÉOPATBB.

Il occupoit leur trône, et craignoit leur présence, Et cette juste crainte assuroit ma puissance. Mes ordres en étoient de point en point suivis Quand je le menaçois du retour de mes fils : Voyant ce foudre prêt à suivre ma colères, Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire *; Et content malgré lui du vain titre de roi. S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.

Je te dirai bien plus. Sans violence aucune^ Taurois vu Nicenor épouser Rodogunc, Si, content de lui plaire et de me dédaigner. Il eût vécu chez elle en me laissant régner. Son retour me fâchoit plus que son hyménée *, Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée •.

téder ne Test pas ; cependant je crois que cette hardiesse est très permise, et fait un bel effet. (Y.)

i II semble que Cléopâtre se fasse un petit plaisir de faire valoir ses méchancetés à une fille qu'elle regarde conmie un esprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous servir dans ce qu'un leur confie, ou à des amis qui arrachent un secret. (V.)

s Ce foudre peut-il convenir à des enfants en bas âge! (Y.)

* Toute répétition qui n'enchérit pas doit être évitée. (V.)

^ Cet aucune à la fin d'un vers n'est toléré que dans la comédie. On peut voir une chose sans colère, sans dépit, sans ressentiment; le mot de violence n'est pas le mot propre. (V.)

5 Ce mot /âcher ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

* Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner ; ou, s'il l'a épousée en eîTet, Rodogune veut donc épouser le fils de son mari : cette obscurité n'est point éclaircie dans la pièce. (V.) — Cette prétendue obscurité n'existe que pour ceux qui auroient lu la pièce sans aucune attention. Relisez (acte I, scène vi) le récit de Laonice à Timagène : 11 est évident que Nicanor vouloit épouser Rodogune, sous les yeux même de Cléopâtre, et déshériter en même temps les fils qu'il avoit eus d'elle ; mais il périt alors, ou de la main de Cléopâtre, ou dans une «cnbûche qu'elle lui avoit dressée. (P.)

II

Tu vis comme il y it des effbm superCU» :

Je fis beaucoup alors, et ter<M encor pins ^

S*il étoit quelque voie, infâme ou légitime.

Que m^enseign&t la gloire, ou que m'ouvrit le crime ',

Qui me pût conserver un Nen que j'ai chéri

Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari 3.

Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite ^,

Délices de mou cœur, il faut que je te quitte > ;

On m'y force, il le faut : mais ou verra quel fruk *

En recevra bientôt celle qui m'y réduit.

L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle "^ :

Autant que l'un fut grand Tautre sera, cruelle * ;

Et, puisqu'on te perdant j'ai sur qui m'en venger,

< Il y fit des efforts; je fis heancowp alors, et fieraï encore pins. Que de négligences ! (V.)

< Infame est trop tort. Un défaut trop cohuhub an théAtre, «vuK Eacine, était de faire parler les méchants princes comme «a parle d'eux, de leur faire dire qu'ils sont méchants, exécrables; eda est trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infâme est^Ue enseignée par la gloire! elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a Qéopâtre de dire tant de mal d'elle-même (V.) — La T«ic légitime est celle que lui enseigneroit la gloire; l'autre est celle que lui ouvreroit le crime. Corneille a voulu s'exprimer avec prédsioB, mais l'emploi des mots nous parott exact. Noua pensons cependant, coaune Voltaire, qxxHnfame passe la mesure, et que Cléopâtre fait ici, sans nécessité, d'étranges confidences. (P.)

S Ce pour lui gâte la phrase, aussi bien que le que, qui. Yerser du sang pour un bien ! (V.)

♦ C'est la suite du sang qu'elle a versé ; cela n'est pas net j et cet en n'est pas heureusement placé. (V.^

I Ce sont des expressions faites pour la tendresse, et non pour le trône. Un amour du trône qui se tourne en haine pour Kodogune, et l'un qui est grand, l'autre cruelle; tout cela n'est nullement dans la nature, et l'expression n'en vaut pas mieux que le sentiment. (V.)

« Ne faudrait-il pas expliquer comment elle est forcée à résigner la couronne, puisqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril est passé? ne devrait-elle pas dire seulement, on l'exige. Je Val promis î

7 L'amour du trône fait sa haine pour Rodogune, mais ne tourne peint en haine. (Y.)

* La poésie n'admet guère ces Vun et Vautre,

ACTE n, BCKSE U

Ma perte est sup|MMrtfidi>le, et meB mal est léger >.

uomci.

Quoi! vous parlez encor de TeDgeance et de baine Pour celle dont vonsHnôme ailes faire une reine*!

CUÊOrATRE.

Qaoi! je ferois un roi pour être «on époux,

Et m'exposer aux traits de son juste courroux !

N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossière ',
 A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
 Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
 Lâchement d'une femme il suit les étendards;
 Que, sans Antiochus, Tryphon m'et[^]l dépouillée ;
 Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée*;
 Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi,
 C'est pour le commander, et combattre pour moi'?
 J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse*;
 Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma folblesse*[^],
 f Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend
 forcenée lui sera supportable! (V.)

2 La particule |Joiir ne peut convenir à vengeance : on n'a point de vengeance pour quelqu'un. (V.) — La particule pour s'applique très bien au mot de haine qui la précède immédiatement, et c'en est assez pour l'exactitude de la phrase. Racine et Boileau en ont tiré une foule d'exemples. (i*.)

3 Ce n'est point cette confidente qui est grossière ; n'est-ce pas Quéopâtre qui semble le devenir en parlant à une dame de sa cour comme on parlerait à une servante dont l'imbécillité mettrait en colère! et ici c'est une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile ; elle appelle cette dame grossière. En vérité, cela est dans le goût de la comtesse

d*Bgcmrboğnas^ qui appelle sa femme de chambre bouvière,
(Y.)

^ Il semble que ce soit l'ardeur d'Antiochus ; il s'agit de celle
du peuple. Et qu'est-ce qu'une ardeur réveillée sous quelqu'un!
{\.)

S On commande une armée, o» commande à nne nation ; on
ne com- >niWMie point un homme, excepté lorsqu'à la guerre on
homme est com^ mandé par un autre pour être de ttanchée, pour
aller reeonnatre, pour «traquer. Pour U commander et emnba-
Ure n^t paa français : elle veut «iirt, pmir ^[uêjt lui commande,
et •qwâil camèaite pour moi; ces tinax IHntr font m nuLUTsis ef-
fet. { Y.)

* iiMtr «« «A«ûe«n M«*n «^t«i («égflita'ni Boble. (Y.)

^ Ifnt aide à ma faiblesse est du style familier. (Y.)

Que la guerre sans lui ne peut se rallumer i, J'userai bien du
droit que j'ai de le nommer. On ne montera point au rang dont je
dévale >, Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale * : Ce
n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir ^ ; Et je ferai ré-
gner qui me voudra servir.

LAONICK.

Je vous connoissois mal ^.

CLÉOPATRE

Connois-moi tout entière *, Quand je mis Rodogune en tes
mains prisonnière, Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang. Qui
m'arrêta le bras et conserva son sang. La mort d'Antiochus me

laissoit sans armée. Et d'une troupe en hâte à me suivre animée; Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours" M'exposaient à son frère, et foible et sans secours^. Je me voyois perdue à moins d'un tel otage : Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage; 11 m'imposa des lois, exigea des serments,

* Sans lui; elle entend, sans que je fasse un roi. (V.)

* Dévaler est trop bas ; mais il était encore d'usage du temps de Corneille. {V.)

3 Épouser une haine au lieu d'une femme est un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter. (Y.)

^ Ce le se rapporte au rang, qui est trop loin. (V.)

5 Ce mot devrait, ce semble, faire rentrer Cléopâtre en elle-même, et lui faire sentir quelle imprudence elle commet d'ouvrir sans raison un<? ame si noire à une personne qui en est effrayée. (Y.)

. ConnoisHDoi tout entière,

paraît d'une femme qui veut toujours parler, et non pas d'une taaa» habile ; car quel intérêt a-t-elle à vouloir se donner pour un monstre à une fenune étonnée de ces étranges aveux! (Y.)

T Phrase obscure, et qui n'est pas française : on ne sait si sa vengeance les a fait périr, ou s'ils sont morts en voulant la venger ; et 6eaiV- Gomp d'une troupe n'est pas français. (Y.)

S Quel était ce frère! on ne l'a point dit. YoUà, je crois, bien de» Hntes ; et cependant le caractère de Cléopâtre est imposant, et exdXm m» très grand intérêt de curiosité; le spectateur est

comme la confia dente ; il apprend de momtat en moment des choses dont il attend la mite. (Y.)

ACTE H, SCENE III. 14t

Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :

Ten obtins, et je crus obtenir la victoire.

J'ai pu reprendre baleine, et, sous de faux apprêts.. «

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.

Écoute, et tu verras quel est cet byméee

Où se doit terminer cette illustre journée.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUGUS, LAONICE

CLÉOPATBE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour

Si doux à mes souhaits, si cber à mon amour.

Où je puis voir briller sur une de vos têtes

Ce que j'ai cousen'é parmi tant de tempêtes,

Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs*.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes.
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups.
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux! n'ai-je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit;
Je crus mort votre père; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître»
Il fallut satisfaire à son brutal désir*.
Et de peur qu'il n'en prit, il m'en fallut choisir'.
Pour vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire ^?

1 II faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'est qu'une négligence. (Y.)

t Brutal désir est bas, et conviait à toute autre chose qu'au désir d'avoir un roi. (V.)

S Il faut, dans la rigueur, de peur qu'il n'en prit un, parcequ'il s'agit ici d'un roi, et non pas d'un nom générique. (Y.)

^ Ce n'est pas français; on ne peut dire, y« vou\$ sauvai l'État^
le

ut RODpGUNKe

Je choisis un époux avec des yeux de mère.

Votre oncle Antiochus , et j'*espérai qu'en lui

Votre trône tombant trouveroit un appui :

Mais à peine son bras en relève la chute,

Que par lui de nouveau le sort me persécute * ;

Maître de votre État, par sa valeur sauvé,

Il s'obstine à remplir ce trône relevé :

Qui lui parle de vous attire sa menace.

Il n'a défait Thryphon que pour prendre sa place ;

Et de dépositaire et de libérateur

Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.

Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre;

Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.

Nicanor, votre p^re et nK)u piremier époux

Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux. Puisque,
l'ayant cru mort, il sembla ne revivre Que pour s'en dépouiller

aûa de nous poursuivre? Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler Du coup dont l'empêchai qu'il nous pût accabler < : Je ne sais s'il est digne ou d'honneur ou d'estime, SMI plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ; Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils, Que mon amour pour vous fit tout ce que je fia : Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie. J'étois lasse d'un trône où d'éternels malheurs Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.

peuple, lu nation, an lien, de je conservai vos droits; on dit,y« voua ai sauvé votre fortune, parceque votre fortune vous appartenait, tous la perdiez sans moi ; j'ai sauvé l'État^ mais non je vous ai sauvé l'État. (V.) .

1 On ne relève point une chute; on relève un trône tombé. Le reste du discours de Cléopâtre est très artificieux, et plein de grandeur. Il semble que Racine Tait pris en quelque chose pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron : mais la situation de Cléopâtre est bien plua frappante que celle d'Agrippine ; l'intérêt est beaucoup plus grand, et la scène bien autrement intéressante. (V.)

« Il semble, par cette phrase, que Cléopâtre trembla du coup que voulait porter Nicanor^ et qu'elle l'empêcha de porter ce coup : «U« veut dite lecontraie, (V.)

ACTE n, SCENE m

Ma vie est presque «sée, et ce reste invûe Chez mon frère avec vous troaveit m aèr asile : Mais Toir, après douze aas et de soins

et de nmix. Un père vous 6ter le fruit de mes travaux ! Mais voir
votre couiMuie après Im destinée Aux enfants qui ntltroient d'un
second byméaée ! A cette indignité je ne connus plus rien ; Je me
cm» tout permis pour garder votre bien ^. Recevez donc, mes
fils, de la main d'une mère, Un trône racheté par le malheur d'un
père. Je crus qu'il lit lui-même un crime en vous Fôtant, Et si j'en
ai fait un eu vous le rachetant, Daigne du juste ciel la bonté sou-
veraine. Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine, Ne lan-
cer que sur moi les foudres mérités. Et n'épandre sur vous que
des prospérités !

ANTIOCHUS

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute *

Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;

Et nous croyons tenir des soins de cet amour

Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour 5;

Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre

Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre :

Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir.

Épargnez le dernier à notre souvenir;

Ce sont fatalités dont i'anie embarrassée^

A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée ^.

Siu* les noires couleurs d'un si triste tableau

* Il fallait, pour vous garder votre bien. (V.)

< Ce discours d'Antiochas est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs. — S'il y a notre amour (toutes les éditions le portent), c'est un barbarisme : notre amour ne peut jamais signifier l'amour que vous avez pour nous : s'il y a votre amour, il peut signifier l'amour de Qéopâtre pour ses enfants. (V.)

3 Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour I (V.)

* Il faudrait au moins des fatalités ; mais des fatalités dont l'ame -est embarrassée; une femme qui débute sa os raison par avouer à ses

enfants qu'elle a tué leur père, doit leur causer plus que de l'embarras. (V.)

* Souvent est de trop. (V-)

Ui RODOGUNE.

Il faut passer Tépage ou tirer le rideau i-: Uu fils est criminel quand il les examine; El, quelque suite enfin que le ciel y destine*, J'en rejette ridée, et crois qu'en ces malheurs Le silence ou Toubli nous sied mieux que les pleurs. Nous attendons le sceptre avec même espérance : Mais si nous Tattendons, c'est sans impatience; Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ; C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps : Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ; Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ; Et l'accepter sitôt semble nous reprocher De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère > Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère*. L'ambition n'est pas notre plus grand désir >. Réglez, nous le verrons tous deux avec plaisir; Et c'est bien la raison que pour tant de puissance Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance •, Et que celui de nous dont le ciel a fait choix Sous votre illustre exemple apprenne Tart des rois.

CLÉOPATRE

Dites tout, mes enfants; vous fuyez la couronne, Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;

1 On sent assez que cette alternative â.*éponge et de rideau fait un mauvais effet : il ne faut employer l'alternative que quand on propose le choix de deux partis ; mais on ne propose point, en parlant à sa reine et à sa mère, le choix de deux expressions. De plus, ces expressions un peu triviales ne sont pas dignes du style tragique. Il en faut dire autant de la suite que le ciel destine à ces noires couleurs, \\\.

2 Le ciel qui destine une suite! (V.)

3 Séleucus ne parle pas si bien que son frère ; il dit, j'ajouterai, et il n'ajoute rien. (V.)

* Que bien qu'avec est trop rude à l'oreille ; on ne dit point, et l'un et l'autre, à moins que le premier et ne lie la phrase. (Y.)

^ L'ambition est une passion, et non le désir. (Y.)

6 C'est bien la raison est du style de la comédie. Pour tant de puissance ne forme pas un sens net ; est-ce pour la puissance de

la reineY est-ce pour la puissance de ses enfants, qui n'en ont aucunet est-ce pour celle qu'aura l'un d'eux! (Y,)

ACTE II, SCÈNE III

L'unique fondement de cette aversion, C'est la honte attachée à sa possession. Elle passe à vos yeux pour la même infamie, S'il faut la partager avec notre ennemie *, Et qu'un indigne hymen la fasse retomber Sur celle qui vénoit pour vous la dérober t.

O nobles sentiments d'une ame généreuse! O fils vraiment mes fils ! 6 mère trop heureuset Le sort de votre père enfin est éclairci ; Il étoit innocent, et je puis l'être aussi; Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ; Et dans cette embuscade où son effort fut vain, Rodogune, mes fils, le tua par ma main >. Ainsi de cet amour la fatale puissance Vous coûte votre père, à moi, mon innocence ^ ; Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,

i Ces vers ne forment aucun sens ; la honte passe à vos yeux pour)& même infamie, si un indigne h3rmen la fait retomber sur celle qui venait, etc. Le défaut vient principalement de la même infamie^ qui n'est pas français, et de ce que ce pronom e//e, qui se rapporte par le sens à couronne^ est joint à honte par la construction. (V.)

S Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas soupçonné que ses enfants pou voient aimer Rodogune? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parceque leur père a voulu autrefois l'épouser? Rodogune sera-t-elle autre chose que

femme du roi* Celui qui régnera ti«aidra-t-il d'elle la couronne! doit-elle s'écrier : O mère trop heureuse! cet artifice n'est-il pas un peu grossier! ne sent-on pas que Cléopâtre cherche un vain prétexte que la raison désavoue! si ses deux fils étaient des imbéciles, parlerait-elle autrement! Que ce second discours de Cléopâtre est au-dessous du premier ! Sur celle qui venoit, expression incorrecte et familière. (Y.) — Non- seulement Cléopâtre peut ignorer la passion de ses fils, mais même elle peut douter qu'ils aient assez remarqué Rodogune pour qu'eHe ait pu faire sur eux une impression bien profonde. Elle n'est sortie de prison que depuis très peu de temps, et l'arrivée des deux princes à Séleucie n'est pas moins -récente : Cléopâtre n'a donc aucune raison de soupçonner un amour que d'ailleurs ils ont pris tant de soin de cacher. (F.) S Cette fausseté est trop sensible et trop révoltante ; et c'est bien là le cas de dire : Qui prouve trop ne prouve rien. (V.)

* De cet amour ne se rapporte à rien ; elle entend l'amour que Nicaot avait eu pour Rodogune. (Y.)

I4€ BOoOGUNE.

L*effet de cet amour vvM MuroH tout eoilé. Ainsi vous me rendrei rinaoeence et resUioe ^^ Lorsque vous puiâreE U cause à mon crime. De celte même main qui tous a tout sanré» Dans son sang odieui je l*aurois biaï lavé; Mais comme vous aviez votre part a»x offenses. Je vous ai réservé votre pari aun vengeaaœB; Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits. Si vous voulez régner, le tWJne est à ce^prtK*.

1 Vous me rendrez Vestime ne peut se dire comme vous me rendrez Vinnocence : car l'innocence appartient à la personne, et l'estime est le sentiment d'autrui. Vous me rendrez mon inno-

cence, ma raison, mon repos, ma gloire; mais non pas mon estime. (V.)

î La proposition de donner le trône à qui assassinera Rodogune est-elle raisonnable? Tout doit être vraisemblable dans une tragédie. Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées? Je dis plus : il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point réduite à faire assassiner Rodogune, et encore moins à la faire assassiner par ses fils : elle vient de dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans aucun danger : Rodogune est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que Cléopâtre invite à ce crime ses deux enfants, dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut, sans recourir à ses enfants. Cependant cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des événements d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne soit ni dans l'histoire, ni dans la vraisemblance. La situation est théâtrale; elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très mauvaise ; une invention théâtrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très grand effet : c'est que l'imagination, émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir. Mais je doute qu'une telle scène pût être soufferte par des hommes d'un goût et d'un jugement formé, qui la verraient pour la première fois». (V.) — La proposition de Cléopâtre peut n'être pas raisonnable, car une passion violente ne raisonne pas ; mais elle est vraisemblable de la part d'une femme qui a tué son mari de sa propre main, et qui est capable de tout sacrifier à son ambition.

Elle se souvient que, dans le temps où Tr3rphon ravageoit la Syrie, le peuple, qui n'obéissoit qu'à regret à une" femme, voulut la forcer, et la força en effet à se donner un maître. Elle a lieu de craindre que ce peuple, à qtti elle a promis de nommer un roi, et qui l'attend ce jour-là même, ne se révolte centre

ACTE U, SOniE m. f4t

Entre deux fils que j*i^rae a^rae même tendresse Embrasser ma querelle est le seui droit d'atnesse; La mort de Rodogune en nommera Taîné.

Quoi! Vous montrez tous deux un visage étonné^! Redoutez-vous son frère ? après la paix infâme Que même en la jurant je détestois dans Tame, J'ai fait lever des gens par des ordres secrets > Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouvera tout prêts; Et tandis qu'il fait tête aux princes d^Arménie Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie. Qui vous fait donc pMir à cette juste loi? Est-ce pitié pour elte^ estnse batnt pour moi T Voulez-vous répouser afin qu'elle me brave, Et mettre mon destin aux mains de mon esclave t Vous ne répondez pdnt! Allez, enfants ingrats» Peur qm je cres en vain conserver ces États : J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien on autre >;

elle, ri elle osoit àuder ta promesse. Cependant, sieHe nomme un roi, Rodogune règne. CTett la condition du traité qu'elle a fait avec les Partfaes ; et ce traité, qu'elle a rendu public, elle n'ose le violer ouTerteoMut: elle Tent en laisser le crime et le danger à celui de ses iOs qu'^e nommera roi, et qui pourm la mettre à l'abri du ressentiment du peuple. Vindicative, et pins ambitieuse oi-

core, elle a lieu de croire que l'offrande d'une couronne séduira du moins un de ses fils. Il nous semble que Voltaire n'a pas assez fortement conçu le caractère de Cléopâtre, qui ne se dément pas un seul moment, et que nous regardons comme un des chefs-d'œuvre de Corneille : il n'en existe aucun de cette force au théâtre. (F.)

1 Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte? elle veut que le crime tiennne lieu du droit d'aînesse ; celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet, et perdra le trône : mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi? Il est clair que la proposition de Cléopâtre est absurde autant qu'abominable ; et cependant elle forme un grand intérêt, parcequ'on veut voir ce qu'elle produira, parceque Cléopâtre tient en sa main la destinée de ses enfants. En nommera-t-elle Vauxné; cet en se rapporte à ses deux fils ; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se présente pas naturellement. Il faut encore éviter de finir un vers par aîné quand l'autre finit par aînesse, (V.)

« Style de gazette. (V.)

Cléopâtre n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très habile ; dès qu'elle s'aperçoit que ses enfants ont horreur de sa proposition, elle ne doit pas insister : on ne persuade point un

Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SBLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit. Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande; Mais si vous me devez et le sceptre et le jour. Ce doit être envers moi le sceau de votre amour : Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie; Ce n'est qu'en m'imitant que Ton me justifie.

crime horrible par de la colère et des emportements. Quand Phèdre a laissé voir son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond : Oubliezvous que Thésée est mon père et votre époux 1 elle rentre alors en elle-même, et dit: Et sur quoi Jugez-vous que j'en perds la mémoire î Cela est dans la nature ; mais peut-on supposer qu'une reine qui a de l'expérience persiste à révolter ses enfants contre elle en se rendant horrible à leurs yeux î De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit, dans la scène précédente, qu'elle est forcée de descendre du trône Et comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maîtresse de tout î Cette contradiction n'est-elle pas palpable! Faut-il que toute cette pièce, pleine de traits si fiers et si hardis, soit fondée sur de si grandes inconséquences 1 (V.)— La comparaison de Phèdre est ici très déplacée, et confirme encore ce que nous avons dit : Voltaire ne s'étoit point assez fortement pénétré du caractère de Cléopâtre; caractère unique, et qui ne peut avoir aucun rapport avec celui de Phèdre. En proie à une passion incestueuse qu'elle déteste, Phèdre ne paroît sur la scène que poursuivie par des remords, qu'elle garde pendant toute la pièce» et qui ne finissent qu'avec sa vie. Cléopâtre, au contraire, non-seulement n'a point de remords, mais n'en a pas même l'idée. Furieuse d'avoir laissé pénétrer ses sentiments à ses fils, elle ose les menacer dès qu'elle ne peut plus se flatter de les séduire. Le respect de ces princes, et la soumission

qu'ils paroissent toujours conserver pour elle, lui laissent
Quelque espérance de pouvoir du moins les intimider par ses me-
naces. Nous ne disons pas que la conduite de cette femme atroce
soit raisonnable ; mais nous répétons que les passions effrénées
ne raisonnent pas, et que tout ce qui parott choquant, ou même
incroyable à Voltaire, est rendu vraisemblable par le caractère de
Cléopâtre, tel que Corneille Ta conçu : c'est ce que démontre as-
sez le succès constant de la pièce. (P.)

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS

SÉLBUCUS.

Est-il une constance à Péprenve du foudre Dont ce cruel arrêt
met notre espoir en poudrent

< Expression trop triviale, surtout dans une circonstance si
tragi- .lae. (V.)

3 Cet y se rapporte à irône^ qui est quatre vers auparavant :
les pronoms les adverbes doivent toujours être près des noms
qu'ils désignent ; c'est une règle à laquelle il n'y a point d'except-
tion. (Y.)

9 Ce vers est très beau . Mais comment une reine habile
peut^elle avouer son crime à ses enfants, et les presser d'en com-
mettre un autre! (Y.)

^ Yoilà donc encore un foudre dont un arrêt met un espoir en
poudre ; et Antiochus répond par écho & cette figure incohérente
: nouvelle preuve du peu de soin qu'on prenait alors de châtier

son style. Despréaux est le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur respectueuse d' Antiochus est aussi contraire à l'histoire qu'à la politique ordinaire des princes. Plusieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopâtre vient d'avouer à ses enfants qu'elle a assassiné leur père; elle veut les forcer à assassiner leur maîtresse ; elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemnestre ne le fut pour Oreste. Est-ce là le cas de dire, j'aime ma mère ! Mais ce sentiment d'amour respectueux pour une mère est si profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les spectateurs pensent comme Antiochus. Telle est la magie de la poésie ; le poète tient les cœurs dans sa main : il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreste, et alors le public s'intéressera à sa vengeance : il peut le peindre comme un prince sévère et juste, qui, pour le bien de son État, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets ; alors les spectateurs applaudiront à sa justice : il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mère autant qu'indigné ; et alors le public partage les mêmes sentiments. Cette dernière situation est la seule convenable à la construction.

àSÛ RODEGUMI.

Bst-41 un coup de foudre à comparer aux coups Que ce cruel arrêt vieai de knoer sur nous ?

SÉLBCCUS.

O haines, 6 fureurs cUgnes d*nne Mégère! O femme, que je n*o8e appeler ettcor mère ! Après que tes forfaits ont régné pleinement, Ne saurois-tu souffrir qu'on règne innocemment? Quels attrails penses-tu qu'ait pour nous la couronne, S'il faut qu'un

crime égal par ta main nous la donne ? Et de quelles horreurs nous doit-elle combler. Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS

Gardons plus de respect aux droits de la nature. Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure : Nous le nommions craci; mais il nous étoit doux Quand il ne nous donnoit à combattre que nous. Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre, Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre; Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux. Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS

Une douleur si sage et si respectueuse.

Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse.

Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort

D'en connottre la cause, et l'imputer au sort.

Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse ;

Plus leur cause m'est chère, et plus l'eflet m'en blesse :

Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;

Je donuerois encor tout mon sang pour Je siun :

Je sais ce que je dois : mais dans cette contrainte.

Si je retiens mon bni6 je laisse aller ma plainte ;

Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,

Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.

Voyez-vous bien quel est le ministère infâme

Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?

tioa de cette tragédie, d'autant plus qu'AntinôikUB «st représenté comme un jeune IwBUite «Muuls ; «tala wami son «arftd^ve est mm

ACTE II, SCENE IV. Ist

tz-Yons fii*8splnnt à 4es tritaes Boaretin, De deax prinees 66»
fils elle bit ses kranetcn T Si vous pouvez le Toir, p<NnreK-?ow
toss en ttiref

AimOCBUS.

Je vois bies plus eacor, je vois qo*ellc est nM mère ;

Et plus je Tois son crime indigne de ce rang*,

Plus je lui vois souHler ht source de num sang.

Teu sens de ma douleur croître la videiice;

Mais ma confusion m'impose le ^lenoe,

Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés

Je vois les traits botitem dont nous sommes formés*.

Je t&che à cet objet d'être aveugle on stupide;

rose me déguiser jusqu'à son parricide;

Je me cache à moi-même un excès de malheur

Où notre ignominie égale ma douleur;

Et, détournant les yeux d'une mère emêlée»

J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.

Je conserve pourtant encore un peu d'espoir : Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir; Et le sort Teût-il faite encore plus inhumaine. Une larme d'un fils peut amollir sa haine *.

SÉLEUCUS.

Ah! mon frère, Tamour n'est guère véhément

Pour des fils élevés dans un bannissement,

Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage

Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.

De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ♦ ;

* Ce mot de rang ne convient point à mère : on n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine. { V.)

2 On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front. (V.)

' Il n'est peut-être pas bien naturel qu'Antiochus dise qu'une larme peut changer le cœur ^ Cléopâtre , après qu'elle lui a proposé de l'engager le plus grand des crimes ; mais ce contraste du caractère d'Antiochus avec celui de Séleucus est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur vertueux d'Antiochus. (V.)

^ Le fard des pleurs est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès , le fard des pleurs^ pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot de fard n'est pas recevable : c'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du faite, dans l'ap-

Nous avons en son cœur vous et moi peu de part : Elle fait bien sonner ce grand anioir de mère i ; Mais elle seule enfin s'aime et se considère , Et quoi que nous étale un langage si doux, Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous. Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine; Nous ayant embrassés, elle nous assassine. En veut au eber objet dont nous sommes épris. Nous demande son sang, met le trône à ce prix. Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre; Il est, il est à nous si nous osons le prendre : Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ; Il est à l'un de nous si l'autre le consent * : Régnons, el son courroux ne sera que foiblesse ; C'est l'unique moyen de sauver la princesse : Allons la voir, mon frère, et demeurons unis; C'est l'unique moyeu de voir nos maux finis. Je forme un beau dessein, que son amour m'inspire; Mais il faut qu'avec lui notre union conspire : Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié. Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS

Cet avertissement marque une défiance

Que la mienne pour vous souffre avec patience.

Allons, et soyez sûr que même le trépas

Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

pareil d'une douleur qu'on étale ; mais on ne peut mettre réellement du fard sur des larmes : cette figure n'est pas juste , parcequ'elle n'est pas vraie. (V.)

1 Cette expression est trop triviale ; de plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme si criminelle ne travaille que pour elle seule. (V.)

* Le consent n'est pas français ; mais ce seul vers suffit pour démontrer combien Cléopâtre a été imprudente avec ses deux enfants.

SCÈNE I

RODOGUNE, ORONTE, LAONIGB.

LODOGUNE.

Voilà comme Tamour succède à la colère. Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère. Gomme elle aime la paix, comme elle fait un roi. Et comme elle use enfin de ses fils et de moi *.

1 Ce vers est da ton de la comédie. Vier de quelqu'un est du style Camilier, et Qéopâtre n'a point usé de Rodogune. Il est triste que Rodogone n'apprenne son danger et le dessein barbare de Cléopâtre que par one confidente qui trahit sa maîtresse : n'eût-il pas été plus théâtral et plus touchant de l'apprendre par les deux frères! tous «lenx brûlants pour elle, tous deux consternés en sa présence; Antiochos n'avouant rien, par respect pour sa mère ; et Séleucus, qui la ménage moins, dévoilant ce secret terrible avec horreur I cette situation ne ferait-elle pas une impres-

sion plus forte qu'une suivante qui recommande le secret à Rodogune, de peur d'être perdue? à quoi Rodogune répond qu'elle reconnoît ce service en son lieu. Cet avertissement que donne la suivante à Rodogune démontre combien Cleopâtre a été imprudente de vouloir charger ses enfants d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme ; et il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à proposer à deux jeunes princes qu'on sait ^ vertueux de tuer leur maîtresse. Mais conunent Cléopâtre, après avoir vu avec quelle juste horreur ses enfants la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette proposition à ses fils! quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle méprise tout ce qui peut la rendre exécration et avilie aux yeux de cette confidente t (Y.) — Elle n'a pas eu besoin de confier cette proposition à l'aonice. Voltaire oublie que non-seulement Laonice étoit présente à la scène de Cléopâtre et de ses deux Dis, mais que Cléopâtre ellemême l'a engagée à demeurer, et à écouter ce qu'elle alloit leur dire :

Mais voici me\$ deax fils que j'ai nandé\$ exprè«« Éeonte, et tu verrM quel e\$t cet byménée Où «e doit tei^iner cette illustre journée. (P.) II. li

I5i RODOGUNE.

Et tantôt mes soupçons lui faisoient une eflense? Elle n*avoit rien Tait qu'en sa juste défense? Lorsque tu la trompois elle fermoit les yeux? Ab! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux! Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame.

Quelle fidélité vous conserve mon ame, Et qu'ayant racorniv
sa baine et mon errevr , Le cœur gros de soupirs, et frémissant
d'borreur. Je romps une foi due aux secrets de ma reine, Et vous
viens découvrir mon erreur et sa baine.

■eSOGUNE.

Cet avis salutaire est Tunique secours

A qui je crois devmr le reste de mes jours.

Mais ce n'est pas assez de m'a voir avertie ;

Il faut de ces périls m*aplanir la sortie;

11 faut que tes conseils m'aident à repousser...

UkONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser;

C'est assez que pour vous je lui sois infidèle.

Sans m'engager encor à des conseits contre elle.

Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,

Devoit de cet hymen honorer la splendeur * ;

Comme c'est en ses mains que le roi votre frère

A déposé le soin d'une tête si chère.

Je vous laisse avec lui pour en délibérer.

Quoique vous résolviez, laissezHOftoi T ignorer.

Au reste, assurez-vous de l'amour des deux pnoces;

Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces :

Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain

Ne veuille, à leur refus, s'armer d'une autre main.

Je vous parle en tremblant; si j'étois ici vue»

Votre péril croît, et je serois perdue.

1 Cet Oronte qui, comme ambassadeur, devait honorer la splendeur d'un hymen, et qui ne dit pas un mot, joue dans cette scène un bien mauvais personnage; mais votre confidente dit de sa maîtresse en jouant un plus mauvais caractère. C'est «a me semble trop petit, trop commun dans les comédies V.

ORONTE

Notre fuite, madame, est assez difficile : J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville. Si l'on veut votre perte, on vous fait observer; Ou, s'il vous est permis encore de vous sauver. L'avis de Laonice est sans doute une adresse *;

1 Au lieu d'une situation tragique et terrible, que la fureur de Cléopâtre faisait attendre, on ne voit ici qu'une scène de politique entre Rodogune et l'ambassadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, son amour et la haine de Cléopâtre : ces deux objets ne produisent ici aucun mouvement; ils sont écartés par des discours de politique. On a déjà observé que le grand art de la tragédie est que le cœur soit toujours frappé des mêmes coups, et que des idées étrangères n'affaiblissent pas le sentiment dominant. Cet Oronte, qui ne paraît qu'au troisième acte, lui dit qu'il

auroil perdu l'esprit s'il lui conseillait la résistance; et il lui conseille de faire l'amour politiquement. Mais d'où sait-il que les deux fils de Cleo pâtre aiment Rodogune! Les deux frères avaient été jusque-là si discrets, qu'ils s'étaient caché l'un à l'autre leur passion ; comment cet ambassadeur peut-il donc en parler comme d'une chose publique! et si l'ambassadeur s'en est aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignorée! (V.) — Il vient de l'apprendre de Laonice à l'instant même. C'est en sa présence que Laonice vient de dire à Rodogune :

Au re»te, assurez-vous de l'amour des deux princes ;

Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces. (P.)

* Pourquoi cet inutile Oronte, qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis «st faux, et que c'est un piège

Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse. La reine, qui surtout craint de vous voir régner. Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner; Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure, Elle en veut à vous-même imputer la rupture. Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits, Et vous accusera de violer la paix ; Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle. Vous voyant lui porter une guerre nouvelle, Blâmera vos frayeurs et nos légèretés.

D'avoir osé douter de la foi des traités; Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie, Vous laissera moquée, et la reine impunie.

A ces bonteux moyens gardez de recourir. C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr. Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ; Et Ton s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

Ah ! que de vos conseils j'aimerois la vigueur Si nous avions la force égale à ce grand cœur ! Mais pourrons-nous braver une reine en colère Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère?

ORONTE

Taurois perdu l'esprit si j'osois me vanter Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister. Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance : Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux Vous portez le grand maître et des rois et des dieux < ! L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire. Faites-vous un rempart des fils contre la mère; Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous;

^ne Cléopâtre tend ici à Rodogune ! ne connaît-il pas les crimes d<: Cléopâtre! ne la doit-il pas croire capable de tout! ne doit-il pas balancer les raisons! il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un grot fin, et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé. (Y.)

t Comment une femme porte-t-elle ce grand mattre! V amour muttire de\$ dieux est une expression de madrigal indigne d'un ambassadeur. — Remarquons encore qu'on n'aime point à voir un ambassadeur jouer nn rôle si peu considérable. (V.)

ACTE m, SCENE HI

El ces astres naissants sont adorés de tous. Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle, Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'eUe. Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités Je tâche à rassembler nos Parthes écartés; Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage Empêcher la surprise et le premier outrage. Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour, Si vous voulez régner, faites régner Tamour.

SCÈNE III

Quoi! je pourrois descendre à ce lâche artifice D*aller de mes amants mendier le service >, Et, sous rindigne appât d*un coup d*œil affété, Jlois jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté •! Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ; Leur sang tout généreux hait ces molles adresses s. Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir, Je croirai faire assez de le daigner souffrir ^ :

1 Yoici Rodogune qui oublie, dans le commencement de ce monologue, et son danger et son amour : elle prend la hauteur de ces princesses de roman qui ne veulent rien devoir à leurs amants ; celles de m naissance ont, dit-elle, horreur des bassesses; et cette scrupuleuse et modeste princesse qui a dit qu'iZ est des nœuds secrets, quHl est des sympathies^ dont par le doux rapport les âmes assorties, etc., et qui craint de s'avouer à elle-même la sympathie qu'elle a pour Antiochus; cette fille si timide va (la scène d'après) proposer à ses deux amants d'assassiner

leur mère, et elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur service I
Quoi I elle craint de leur avoir la moindre obligation, et elle va
leur demander le sang de Cléopâtre ! C'est au lecteur à s« rendre
compte de l'impression que ces contrastes font sur lui. (Y.)

S Je ne sais si cette figure est bien juste : Chercher sa sûreté
sous Vappât d'un coup d'œil affété. (V.)

S Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux,
comment •ette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide! (V.)

^ On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous
propose quelque chose d'indigne de nous ; dans tout autre cas, la
fierté wt méprisable. Cette fierté de Bodogune ne parait point
placée : elle

158 KODOGimE.

Je verrai leur amomr, j'éprouverai sa force. Sans flatter leurs
désirs, sans leur jeter d'amorce; Kt, s'il est assez fort pour me ser-
vir d'appui, Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.

Sentiments étouffés de colère et de haine. Rallumez vos flam-
beaux à celles de la reine ^, Et d'un oubli contraint rompez la
dure loi. Pour rendre enfin justice aux mftnes d*un grand roi ;
Rapportez à mes yeux son image sanglante. D'amour et de fureur
encore étincelante ', Telle que je la vis, quand tout percé de coups
Il me cria : « Vengeance.' Adieu; je meurs pour vous! » Chère
ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie, J'allois baiser la
main qui t'arracha la vie. Rendre un respect de tiUe à qui versa
ton sang? Mais pardonne au devoir que m'impose mon cang :
Plus la haute naissance approche des counniMS» Plus cette gran-
deur même asservit nos persoBais ' ;. > Nous n'avons point de

cœur pour aimer ni brâr^;> Toutes nos passions ne savent
qtt.*obéir. Après avoir armé pour vqo§^ cet outrage» D'une paix
mal conçue on m'a hi\le le gage; Et moi, fermant les yeux sur ce
noir attentat,

éprouvera la force de leur amenr sans flatter leurs désirs, sans
leur jeter d'amorce; et si cet amotir est asseï fort peur lui servir
d'appui, elle fera régner cet amour en régnant sur lui. Et c'est
pour débiter ce galimatias que Rodogune fait un monologue de
soixante vers. (V.)

1 Dos sentiments qui rallument des flambeaux à la haine de la
reine, et qui rompent la loi dure d'un oubli contraint pour rendre
justice, ce sont des paroles qui ne forment point un sens net ;
c'est un style aussi obscur qu'emphatique ; et on doit d'autant
plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes. (V.)

î On dirait bien : Je crois le voir encore étincelant de courroux;
mais ce n'est pas Timage qui est encore animée ; de plus, on
n'étincdle point d'amonr. (V.)

3 Ces réflexions sur la haute naissance qui approche des cou-
rones et qui asservit les personnes^ sont de ces lieux communs
qui étaient pardonnables autrefois. (V.)

* Ici, elle n'a point de coeur pour aimer ni haïr ; et, dans le
même monologue, elle reprend un cœur pour aimer et haïr : ces
antitièses, ces jeux de vers ne sont plus permis. (V.y

ACTE m, SCÂNE III

Je suivais num destin ea tictime d*Étfst :

Mais aujourd*biri <|ii*ob ^ (Ât ectta «ahi purridéOt

Des restes de ta vie insolemment avide, Vouloir encor percer
ce sein infortuné Pour y chercher le cœur que ta in^avois donné.
De la paix qu*elle rompt je ne suis plus le gage; Je brise avec
honneur mon illustre esclavage; J*ose reprendre un cœur pour
aimer et haïr, Et ce n'est plus qu'à loi que je veux obéir.

Le consentirasHtt cet effort sur jna flamme % Toi, son vivant
portrait, que j'adore dans Tane, Cher prince, dont je n'ose en mes
plus doux souhaits Fier encor le nom aux murs de ce palais? Je
sais quelles seront tes douleurs et tes craintes; Je vois déjà tes
maux, j'entends déjà tes plaintes : Mais pardonne aux devoirs
qu'exige enfin un roi A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ; S'il t'en coûte
un soupir, j'en verserai des larmes *.

Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux >;

> Consentir à, et ntm consontir le : ce verbe gouverne
tot^ours le ^tif, expEuné chez nous par la préposition à. Il est
vrai qu'au barreau << viole cette règle ; mais le style du barreau
est celui des barbatitties.(V.)

< Que veut dire «la ? veut^elle parkr de Tordre qu'elle va de-
naer i ses deux amants de tuer leur mère! est-ce là le cas d'an
soupir t ne fftut-il pas avouer que presque tous les sentiments de
ce monologue ne •est ni assez vrais ni assez touchants 1 (Y.)

S Enfin cette même Rodogune, qui songe à faire assassiner une mère par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, et le prie de ne pas p'traire dans ses yeux ^ voilà une singulière timidité pour une fille qui n'est plus jeune, qui a voulu épouser le père, qui est amoureuse du fils, et qui veut faire assassiner la mère ! La force de la situation a dû apparemment passer tous ces défauts , qui aujourd'hui seraient relevés sévèrement dans une pièce nouvelle. (V.) — Tout est altéré dans la manière dont Voltaire présente ici les objets. Il n'est pas vrai que Rodogune ne soit plus jeune. Ce n'est pas dieu qui a voulu épouser l'incertain ; elle lui avoit été promise peut-être sans la consulter, et « on ne dispose de la main des jeunes princesses sans leur aveu, et des conventions politiques. La proposition qu'elle va

160 BODOGUNE.

Et content de mon cœur dont je te fais le maître. Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE

ANTIOCHUS

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir

De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir *.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent ' ;

A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :

Mais un profond respect nous fit taire et brûler ' ;

Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre destinée Semble être aucunement à la nôtre enchaînée *, Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous ^ La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux. C'est trop d'indignité que notre souveraine De l'un de ses captifs tienne le nom de reine *;

faire aux deux princes d'assassiner leur mère n'est pas sérieuse ; ello sait trop que ni l'un ni l'autre n'en seroit capable, et elle-même Tavouera dans une autre scène. |P.)

1 Et de quoi yeut-il qu'elle s'offense 1 de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouser et la faire reine, joignent à l'offre du trône un sentiment dont elle doit être charmée et honorée ! Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans lesquels un héros était sûr de l'indignation de sa dame, quand il lui avait fait sa déclaration ; et ce n'était qu'après beaucoup de temps et de façons qu'on lui pardonnait.

IV

i Cet en ne paraît se rapporter à rien, car les cœurs ne soupirent pas d'expliquer un pouvoir. (V.)

8 Un profond respect ne fait pas brûler, au contraire. (V.)

4 Aucunement est un terme de loi qu'une doit jamais entrer dans un vers. |V.^

B Incertain parmi nous^ û veut dire incertain entre nous deux; mais parmi ne peut jamais être employé pour entre. (Y.)

< Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui q^ sera roi de Syrie 1 Quoi ! parceque ces deux princes s'appellent ses eaptifâyû y aura de l'indignité qu'elle soit reine! Cest jouer sur les

ACTE III, SCENE IV

Notre amonr s*en offeuse, et changeant cotte loi. Remet à notre reine à nous choisir un roi >. Ne vous abaissez plus à suivre la couronne >; Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne; Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux; Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux ; L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure Préfère votre choix au choix de la nature, Et vient sacrifier à votre élection ' Toute notre espérance et notre ambition.

Prononcez donc, madame, et faites un monarque : Nous céderons sans honte à cette illustre marque ^; Et celui qui perdra votre divin objet * Demeurera du moins votre premier sujet : Son amour immortel saura toujours lui dire Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire; Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur, L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence De voire ambition et de votre espérance; Et j'en recevrais Tofire avec quelque plaisir, Si celles de mon rang avoient droit de choisir *.

mots de reine et de captif; et c'est un ton de galanterie qui est bien loin du tragique. (Y.)

1 II faudrait, lui remet le choix : on ne dit point, je vous remets à décider ; mais il vous appartient de décider , je m'en remets à votre décision. (V.)

On ne suit point une couronne, on suit l'ordre, la loi qui dispose de la couronne. (V.)

' Élection ne peut être employé pour choix; élection d'un empereur, d'un pape, suppose plusieurs suffrages. (V.)

^ On ne cède point à une illustre marque , même pour rimer avec monarque; il faudrait spécifier cette marque. (V.)

& Votre divin objet ne peut signifier votre divine personne ; une femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un, et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois Vobjet aimé; mais une femme n'est point son propre objet. (V.)

< Cette expression, celles de mon rang, est souvent employée : nonseulement elle n'est pas heureuse , mais ce n'est pas de rang qu'il s'agit; elle parle du traité qui l'oblige d'épouser l'aîné des deux frères.

U2 mODOGUITE.

Comme sans leur avis les rois disposent d'elles Pour affermir leur Irôe en Mr leurs «loeiéUesi» Le destin des États est aitttre du leu», Et Tordre des traités règle tout dans leur cœur *. Cest lui que suit le mien, et ikon j^ la eoovotme* : J'aimerai i^ttn de tous, parce<|u'il me Tordonne; Du secret révélé j'en j^ndrai le pouvoir a, £1 mon amour pour nsâtre attendra mon devoir ^. N'attendez rien de plus, ou votre atteme est valée. Le choix que vous m'oUrez appartient à la reine; J'entreprendrais sur elle à Taocepter de vous ^ Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux;

Mais je dois par épreuve assez bien le connoître Pour fuir l'occasion de le faire renaître. Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé ! Je veux croire avec vous que tout est apaisé; Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime Cette haine mourante à quelque nouveau crime : Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli Que la paix entre nous doit avoir établi ^.

Ces mots, celles de mon rang[^] semblent être un terme de fierté qui n'est pas ici convenable. (V.)

1 II n'y a d'ordre des traités que par les dates ; il fallait, la lui des traités, à moins qu'on n'entende par ordre cette loi même ; mais le mot à! ordre est impropre dans ce sens. (V.)

S Un cœur qui suit une couronne, tour impropre et forcé ; orste faute est répétée deux fois. (V.)

S Je prendrai du secret révélé le pouvoir de vous aimer ; cela n'est pas français : j'en prendrai est obscur. (V.)

* Un amour peut bien attendre le dérolr pour «e mairifester, mais non pas pour naître; car, s'il n'est pas né, comment peut-il attendre! •Il eût fallu peut-être, et pour oser aimer J'attendrai mon devoir[^] ou bien, et j'attendrai pour aimer l'or die de mon devoir. Voilà doBc Rodogune qui déclare qu'elle se donnera à l'atné, et qu'elle l'aimera : comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne se donnera qu'à l'assassin de Cléopâtre, quand elle a promis d'obéir à Cléopâtre[^] (V.)

8 On entreprend sur les droits, et non sur une personne. Entreprendre sur quelqu'un à accepter un choix , cela n'est pas français.

< Ranime ne peut gouverner le datif; c'est un solécisme. (Y.)

7 On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage;
Toubli ne peut être personnifié. (V .)

ACTB IH, SCÈNE IV

Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre; Qui rose réveiller peut s'en laisser surprendre * ; Et je mériterois qu'il me prît consumer, Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SÉLERCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante, S'il est en votre main de la rendre impuissante? Faites un roi, madame, et régnez avec lui ; Son courroux désanné demeure sans appui, Et toutes ses fureurs sans effet rallumées Ne pousseront en Tair que de vaines fumées «. Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez. Pour eu craindre les maux que vous vous figurez *¹ La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure[^] Sans manquer de respect aux (j)loirs de la nature. Chacun de nous à fautre en peut céder sa part» Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard [^]. Qu'un si foible scrupule en notre fhveur cesse : Votre inclination vaut bien un droit d'aïnesse» Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur •, S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur. On vous applaudirait quand vous serifi à pUindre *. Pour V4MI8 Cure régner [^] saroit voue coolniadra,

1 Se laisser surprendre d* un feu qu'on réveille ne paraît fMui jittitt i vm B?ttt point mpri» d'un Imi qa'on «ttîM , vais <m p«ttt «»a être

atteint. (V.)

* Ih vaines Jkméss poussàm en> Voir par dM/umutts n» font pas^ cfflonoe je Pu vtviasqué ailleure, une belle iroaf e ; et Co-
neille emploie tiop souvent ces (umées poitaeeés en Tair. (V.)

3 n parait naturel que Cléopâtre ait intérêt à ce choix, pqisquo
Hodogune peut choisir le cadet, et que Cléopâtre doit cluMsir
l'aîn»» : de plus, la phrase est trop louche ; a-t-elle intérêt pour
en craindre f

* Chacun de nous peut céder sa part de son espérance, et
rendre «u choix de Rodogune ce qu'il doit au hasard : quel lan-
gage ! quel tour! il faudrait au moins, ce qu'il devrait au hasard;
car les deux frères n'ont encore rien. (V.)

* Un droit d'aînesse dont on est traité avec rigueur ; cela n'est
pas français, et le vers n'est pas bien tourné. | V.) ,

« Applaudirait n'est pas le mot propre ; c'est on vous félicite'
'«7. (V.)

Vous donner la couronne en tous tyrannisant, Et verser du
poison sur ce noble présent. Au nom de ce beau feu qui tous deux
nous consume. Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume < ;
Et permettez que Theur qui suivra Totre époux ' Se puisse redou-
bler à le tenir de vous s.

BODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle; Et,
t&cbant d'avancer, son effort vous recule ^ . Vous croyez que ce
choix que Tun et Tautre attend Pourra faire un heureux sans faire
un mécontent; Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare *,
Je crains d*en foire deux si le mien se déclare ^ : Non que de Tun
et Tautre il dédaigne les vœux ; Je tiendrois à bonheur d'être à

Tun de vous deux " ^ : Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne : Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne; Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi, Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi. Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services. Voudront de mon orgueil exiger les caprices ^ ?

1 Qu'est-ce qa'ôter l'amertume à un espoir 1 (V.)

t Un heur qui suit un époux, et qui redouble à le tenir ! tout cela est impropre, et n'est ni bien construit, ni français ; ce sont autant dts barbarismes. (Y.)

S C'est encore un barbarisme : un heur qui redouble à le tenir! il semble que ce soit cet heur qui tienne. (V.)

^ Cela n'est ni français, ni noble, ni exact. Aveugler et reculer sont des figures qui ne peuvent aller ensemble : toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'est-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer 1 (Y.)

> Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare

ne paraît pas bien dit ; on ne prépare pas une vertu comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, etc. (Y.)

< Elle craint d'en faire deux. On ne sait , par la construction, si c'est deux heureux ou deux mécontents ; le mien veut dire mon cœur : toute cette tirade est un peu embrouillée. (Y.)

^ Tenir à bonheur est une façon de parler de ce temps-là ; mais la telle poésie ne l'a jamais admise. (Y.)

S II est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, et qu'elle appelle eapriee l'abominable proposition qu'elle va faire. (Y.)

ACTE III, SCÈNE IV

Par quels degrés de gloire on me peut mériter <? En quels affreux périls il faudra vous Jeter? Ce coeur vous est acquis après le diadème, Princes; mais gardez- vous de le rendre à lui-même *. Vous y renoncerez peut-être pour jamais Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices * ? Et quels affreux périls pourrons-nous redouter. Si C'est par ces degrés qu'on vous peut mériter* î

AMTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre ; Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre; Et dites hautement à quel prix votre choix Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS

C'est notre unique envie.

RODOGUKE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉI^UCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

BODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS

Nous vous en conjurons.

1 Elle appelle un parricide degré de gloire; si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse -, si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur. (V.)

t Ces idées et ces expressions ne sont pas nettes. Cœur acquis après le diadème I elle veut dire, je dois mon cœur à celui qui, étant roi xKra mon époux. Rendre à lui-même veut dire, gardez-vous de faw. dépendre la couronne du service que je vais exiger de vous, (V.)

S On peut faire un sacrifice de son devoir, de ses sentiments, de «« vie, et non de ses travaux et de ses services; mais c'est par des services et des travaux qu'on fait des sacrifices : et quelle expression que de» sacrifices amoureux! (V.)

* Des périls ne sont point des degrés ; on ne mérite point par d^ degrés : tout cela est écrit barbarement. (V.)

166 EIKMHHJNB.

Eh bien donc! il esl tei^ps de me ûiire eonottliA. J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'êlre {; Mais quand j'aurai parlé, si

vous vous en i[^]gnez. J'atteste tous les dieux que vous m'y oon-
traignes. Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue J'écoute
une chaleur qui m'étoit défendue \ Qu'un devoir rappelé me rend
un souvenir Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père ; Il est mort,
et pour moi, par les mains d'une mère : Je Pavois oublié, sujette à
d'autres lois ^ ; Mais libre, je lui rends enfin ce que je dots. C'est
à vous de choisir mon amour ou ma haine. J'aime les fils du roi,
je hais ceux de la reine ^ : Réglez- vous là-dessus; et, saus plus
me presser, Voyez auquel des deux vous voulez renoncer. Il faut
prendre parti ; mon choix suivra le VÔtre : Je respecte autant l'un
que je déteste l'autre. Mais ce que j'aime en vous du sang de ce
grand roi, S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi. Ce sang
que vous portez, ce trône qu'il vous latese ^

1 N'est-il pas étrajige que Rodogune prenne le prétexte d'obéir
à son roi pour demander la tête de la mère de ce roi 1 comment
peutelle attester tous les dieux qu'elle est contrainte par les deux
enfantai à leur faire cette proposition! Ces subtilités sont-elles
naturelles! ne voit-on pas qu'elles ne sont employées que pour
pallier. une horreur qu'elles ne pallient point ! (V.)

t Une chaleur dé/endue, un devoir qui rend un souvenir^un
souvenir que les traités ne peuvent retenir, font un amas de
termes impropres, et une construction trop vicieuse. (V.)

8 On sent bien qu'elle veut dire, je ne l'avais pas vengé ; maifi
le mot d'Houblier, quand il est seul, signifie perdre la mémoire,
excepté dans les cas suivants : je veux bien l'oublier, voue devez
l'oublier, il faut oublier les injures, etc. : on n'est point siyctte à

des lois; cela n'est pas français ; et de quelles lois veut-elle parler!
(V.)

4 Cette antithèse est-elle bien naturelle! une situation terrible permet-elle ces jeux d'esprit! comment peut-on en effet haïr et aimer les mêmes personnes! J'! ce n'est point ainsi que parle la nature. (V.)

B On ne porte point un sang ; il était aisé de dire, ce tan^ qui coule en vous, ou le sang dont vous sortez. (V.)

ACTE m, scÈm IV. i^i

Valent bien que pour loi Totre eœov t^Intéresse. Votre gloire le veut, Tamour vous le prescrit. Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit *? Si vous leur préférez une mère cruelle. Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle : Vous devez la punir, si vous la condamnez ; Vous devez Timiter, si vous la soutenez ^. Quoi! cette ardeur s*éteint! Tun et Tautre soupire! J'avois su le prévoir, j*avois su le prédire *...

ANVIOCHUS.

Princesse...

RODOGULFE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché 4 : Quand j'ai voulu me taire, en vain je Tai tâché ^. Appelez ce devoir baine, rigueur, colère ^, Pour gagner Rodogune il faut venger un père; Je me donne à ce prix : osez me mériter » ;

t Le »eoB est louehe ; conir» elle signifie contre voire gloire; et lui signifie voire amour : c'est là le sens ; mais il faut le chercher : clarté est la première loi de l'art d'écrire ; et puis, comment l'esprit de ces princes peut-il être soulevé contre leur gloire ? est-ce p«reeqii*il9 s'effraient d'un parricide? (V.)

5 Rien de tout cela ne paraît vrai ; un fils n'est point du tout oMige de punir sa mère, quoiqu'il condamne ses crimes ; il doit encore mois* l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raisonnement faux po«r persuader une action détestable ? Que veut dire en effet, vous devea rimiler, si vous la soutenez î Cléopâtre a tué son mari, ses enfants doivent-ils tuer leurs femmes! (Y.)

3 Si die a su le prévoir, comment s'expose-t-elle à toute llierrevr qu'elle mérite qu'on ait pour elle ! (V.)

* Il semble que cette idée alfreuse et méditée lui soit échappée dans le feu de la conversation ; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait. (V.)

5 Bn vain Je Vai tâché n'est pas français ; on dit, je Vai voulu, je Vai essayéf parceqtt'on veut une chose, on l'essaie, mais on ne la tâche pas. (V.)

* Ob voit trop que eolire n'est là que po«r rimer. (V.)

7 II est VHÛ que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si de«ce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qai craiffiait de devoir qudque chose à ceux qui prétendaient à eHe, or^ dooime de saag-Aroid un parricide à des princes qu'elle connaît vsei*> tu«uac, et dofft «Be se SMait pM ^n moment auparavant qu'elle fût

Et voyez qui de vous daignera m'accepter. Adieu, princes ^

aimée ; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la pièce de-
vail se rassembler. Cette situation pourtant inspire un intérêt de
curiosité ; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopâtre est trop
odieuse ; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, et
beaucoup plus méprisable, parceque, contre toutes les lois que la
raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractère. L'a-
mour, dans cette pièce, ne peut toucher le cœur, parcequ'il n'agit
qu'à reprises interrompues, qu'il n'est point combattu, qu'il ne
produit point de danger, et qu'il est presque toujours exprimé en
vers languissants, obscurs, ou du style de la comédie. L'amitié
des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, par-
ceque l'amitié seule ne peut produire de grands mouvements au
théâtre que quand un ami risque sa vie pour son ami en danger.
L'amitié qui ne va qu'à ne se point brouiller pour une maîtresse
est froide, et rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être
dans cette pièce est que tout y est ajusté au théâtre d'une manière
peu vraisemblable, et quelquefois contradictoire ; car il est
contradictoire que cet ambassadeur Oronte soit instruit de
l'amour des deux frères, et que Rodogune ne le sache pas. Il n'est
guère possible qu'Antiochus aime une mère parricide ; et c'est
une chose trop forcée que Cléopâtre demande la tête de Rodo-
gune, et Rodogune la tête de Cléopâtre, dans la même heure et
aux mêmes personnes, d'autant plus que ce meurtre horrible
n'est nécessaire ni à l'une ni à l'autre ; toutes deux même, en fai-
sant cette proposition, risquent beaucoup plus qu'elles ne
peuvent espérer. Les hommes les moiQS instruits sentent trop
que toutes ces propositions si forcées, si peu naturelles, sont
l'échafaud préparé pour établir le cinquième acte. Cependant
l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre sa !mère et sa
maîtresse, quand elles s'accuseront l'une et l'autre d'un parricide

et d'un empoisonnement ; mais il était impossible qu'Antiochus fût raisonnablement indécis entre ces deux princesses, si elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la pièce. Il fallait donc nécessairement qu' Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance ; mais aussi Rodogune, en se rendant si coupable, changeait de caractère et devenait odieuse : il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractère de Rodogune ; il fallait qu'elle parût coupable, et qu'elle ne le fût pas : ce moyen eût encore eu de grands inconvénients. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, et c'est sur quoi je n'ose prononcer ; mais je doute qu'une pièce remplie de ces défauts essentiels, et en général si mal écrite, pût au jourd'hui être soufferte jusqu'au quatrième acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième. (V.) i Adieu, après une pareille proposition 1 et observez qu'elle n'a pas

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS

ANTIOCHUS

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite Les plus profonds respects
d'une amour si parfaite i î

SÉLEUCrS.

Elle nous fuit, mou frère, après cette rigueur.

ANTIOCHDS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur >.

SÉLEUCUS

Que le ciel est injuste! Une ame si cruelle Méritoit notre mère,
et devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS

Plaignons-nous sans blasphème ^.

SÉLEUCUS

Ah î que vous me g<>nez Par cette retenue où vous vous obsti-
nez ! Faut-il encor régner? faut-il Taimer encore?

ANTIOCHUS

11 £aiut plus de respect pour celle qu'on adore ^.

dit un seul mot de la seule chose qui pourrait en quelque façon
lui faire pardonner cette horreur insensée, elle devait leur dire au
muins : Cléopâtre vous a demandé ma tête : ma sûreté me force à
vous demander la sienne, < V.)

1 Est-ce ici le temps de se plaindre qu'on a mal reçu les pro-
fondf respects de l'amour, quund il s'agit d'un parricide t (Y.)

^ Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit qui di-
minue l'horreur de la situation. On dit que les Partbes lançaient
des flèche en fuyant ; mais ce n'est pas parceque Rodogunc sort
qu'elle afflige ces princes, c'est parcequ' elle leur a fait aupara-
vant une proposition &ffre\l8e, qui n'a rien de commun avec la
manière dont les Purthus combatUient. (V.)

3 Ne croirait- on pas entendre un héros de roman qui traite sa
maîtresse de divinité! (V.)

* Peut-on employer ces idées et ces expressions de roman dans un

moment si terrible 1 il n'y a rien de si plat et de si mauvais que ce vers.

* V.) — Le vers n'est pas tragique; il convient mal à la situation : mais

VolUire ne devait-il pas s'exprimer moins durement 1 la bienséance

II

170 RcmaGune.

SÉLEUCUS

C'est ou d'elle on du trône èlre ardemment épris. Que vouloir ou Paimer ou régner à ce prix *.

AirriocHus.

(Test et d'elle et de lui tenir bien peu de compte •, Que faire une révolte et si pleine et si prompte ^.

SÉLEUCUS

Lorsque Tobéissance a tant d^mpiété* La révolte devient une nécessité.

ANTIOOHUS.

I^ révolte, mon frère, est bien précipitée *

Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ^;

Kt c'est à nos désirs trop de témérité •

1)O vouloir de tels l^ens avec facilité :

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;

Pour gagner un triomphe il faut une victoire ?.

n'est-elle pas blessée! Nous ne nous permettrions pas, en parlant d'un mauvais vers de Voltaire, d'écrire qu'il n'y a rien de si plat. (P.)

t On ne sait , par la construction , si c'egt au prix du sang de sa mère. (V.)

* Lui se rapporte au trône; mais on ne se sert pas de ce pronom pour les choses inanimées. Ces vers jettent de l'obscurité dans le dialogue : tenir bien peu de compte d'un tréne, termes d'une purose rwnpante. (V.)

3 Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque chose de si noir 1 cette expression ne serait pas pardonnée à Céladon ; faire une révolte n'est pas français.

* La révolte^ trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonstance ; on voit que cette idée de traiter de souveraine et de divinité une maîtresse qui exige un parricide est indigne non-seulement d'un héros, mais de tout honnête homme. — Non-seulement cet amotir romanesque est froid et ridicule, mais cette dissertation sur le respect et l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang-froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théâtre, aux yeux des connaisseurs. (V.l

5 On ne rompt point une loi ; on ne la rétracte pas; révoquer est le mot propre : on rétracte une opinion. (T.)

* Que veut dire ce trop de témérité à ses désirs, de vouloir de teU biens f de quels biens a-t-on parlé 1 de quelle g(lotTC s'agit-il fqne prétend-il par ces sentences! Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pa» ftire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire. I "V.1

î On gagne une victoire et non un triomphe. (V.) — Cette obMrvii»

ACTE III. SCKPiE V

Mais que je 4&che ea msàm île iaUer iid6 loucnieots! Nos malheurs sloat plus ibrts que ces déguisenttfote i . Leur excès à mas yeux. |MroU «u noir, abîme *, Où la haine s^apprête à coun-Hiaer le crime, Où la gloire est sans aorn* la verlv sans bouneur^ Où sans tm pairicideil n'est pomi 4e boaheiu; Et, voyant de ces. maux i'épouTaotahle imaise^ Je me sens afimiilir quand je veus encourage; Je frémis. Je chancelle, et mon cœur abattu Suit tantôt sa doulelir, et tanlût sa vertu. Mon frère, pardonnez à des discours sans suite. Qui font trop voir le trouble où mon.ame est réduite.

SÉLSUCUS.

J*en ferois comme vous, si mon esprit troublé 3

Ne secouoit le joug dont il est accablé.

Dans moù ambitiou^ dans Tardeur de ma flamme,

Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme * ;

Et, jugeant par l'prix de leur possession ,

J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;

Et je vous oédérois l'un et l'autre avec joie ,

Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,

La crainte de vous faire un funeste présent

tion manque d'exactitude : on remporte une victoire, un triomphe, on gagne une bataille. (P.)

» Un déguisement n'est point fort : il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juste. Antiochus veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs. (V.)

* Un abîme noir où. la haine s'apprête ! et une gloire sans nom ! on dit bien un nom sans gloire ; mais gloire sans nom n'a pas de sens. (V.)

3 J'en ferois comme vous

n'est pas français, H Je ferais comme vous est du Bt] ^e d£ la comédie.

(V.) ^ Il Tott bien ce qu'est Rodogime ; mais il a'y a jamais eu que cette femme au monde qui ait ^t, tuez vite mère., ni vous voulez que jr TOUS épouse. Le trotte s'a rioi de coaiua avec la monstrueuse idée de la douce Rodogime. Ce qu'il y a de pis, c'est que tous les caïonnements d' Antiochus et de Séleucus ne produisent rien : ils dissertent ; les deux frères ne premeat accablés de résolution ; et le maître de leur personnage jusqu'ici méritait de ne rien faire, et d'attendre ce qu'on fera d'eux. (V.)

Ne me jetoit dans Famé un remords trop cuisant. Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles. Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu *, L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu >; Et son reste confus me rend quelques lumières ' Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières ^. Oroyez-moi, Tune et l'autre a redouté nos pleurs : Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ; Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes. Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez. Et je craindrai pour vous ce que vous espérez. Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles. Il vous faudra parer leurs haines mutuelles >, Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups, Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous : C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère PTont plus de choix ici ni de lois à nous Êlire *,

« Beaucoup et un peu; cette antithèse n'est pas digne du tragique.

î Un feu où brûle l'espoir ! (V.) — Corneille ne dit point un feu où brûle V espoir. Nous ne prétendons pas justifier son vers ; mais il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. (P.)

9 Ce reste confus du feu de l'amour peut-il donner des lumière^ parcequ'on se sert du mot /eu pour exprimer l'amour!

n'est-ce pas abuser des termes? Est-ce ainsi que la nature parle?
(Y.)

4 II semble que l'auteur ait été si embarrassé de cette situation forcée, qu'il ait voulu exprès se rendre inintelligible : une fuite qui dérobe des cœurs à des soupirs 1 une haine qui attend des larmes et qui rend les armes! (V.)

> On ne pare point une haine conune on pare un coup d'épée.
(V.)

• II veut dire, nous n'avons plus à choisir entre CUopâtre et Rodogune. N*oni plus de ehoixy dans le sens qu'on lui donne ici, n'est pas français. (V.) —Ce n'est point M du tout la pensée de Séleucus; il vent dire : « Ni Cléopâtre ni Rodogune n'ont plus désormais à choisir .< entre nous, puisque je vous fais roi, et que je vous cède Rodogune. » C3 ne peut être que par distraction que Voltaire lui prête ici un sens si opposé à celui de Corneille. (P.)

SCÈNE VI

ANTIOCHUS

Que je serois heureux si je n'aimois mou frère !

Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu^il se veut faire,

Mon amitié s'oppose à son aveuglement :

Elle agira pour vous, mon frère, également,

El n'abusera point de cette violence

Que l'indignation fait à votre espérance *.

La pesanteur du coup souvent nous étourdit » :

On le croit repoussé quand il s'approfondit;

Et, quoiqu'un juste orgueil sur l'heure persuade,

Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade;

Ces ombres de santé cachent mille poisons.

Et la mort suit de près ces fausses guérisons.

Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !

Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage *,

1 Lorsqu'on prend la résolution de renoncer à un royaume, un si grand effort doit-il être si soudain 1 fait-il une grande impression sur les spectateurs, surtout quand cette cession ne produit rien dans 1» piècê (V.)

^ Cela est très obscur, et à peine intelligible ; on ne fait point violence à une espérance. (V.)

* Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des sentences : est-ce l'occasion de dissenter, de parler de malades qui ne sentent point leur •nal, et d'ombres de santé qui cachent mille pqisonst On ne peut trop répéter que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, et que tout doit être sentiment, jusque dans le raisonnement même. (V.)

^ Vaincre un orage est impropre ; on détourne, on calme un orage ; *in s'y dérobe, on le brave, etc., on ne le vainc pas : cette

métaphore <l'orage vaincu ne peut convenir à des ombres de santé qui cachent <lc> poisons. iV'.l

f74 RODOGf!N6.

Et si, contre rcfToPt d*tin si poissant comireiix, La nature et Tamoiir voudront porter pour nous t.

1 La nature et l^mour q«i partent contre Teffbrt â^an commmx 1 Voilà encore des expressioBB improfures : je se me lasBeraï p<nnt à dire qu'il les faut remarquer^ non pas pour o4>8erver 'des fautes» ma» pour être utile à ceux qui ne lisent pas avec assez d'attentirn, à ceux qui veulent se former le goût et posséder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui mMis- Hveat» On a passé beaucoup de fautes contre la langue, et contre Télégance et la netteté de la construction : le lecteur attentif peut les sentir. On a craint de faire trop de remarques, et de marquer une affectation de critiquer. (V.)

PW DU TCbOWnhiK .AOTS»

SCÈNE L

AffTKXHIUS. RDiM>Gllif£.

AoDo6IINE.

Prince, ^*ai«je entendu? paroequeje toopire. Vous présumez que j^aime, et vous m^osez le dire * !

1 L'ame du spectateur était remplie de deux assassinats proposés par deux femmes ; on attendait la suite de ces horreurs : le

spe<rtatear est étonné de voir Rodogune qui se fâche de ce qu'on présume qu'elle pourrait aimer un des princes destiné pour être son époux ; «Ile me parle que de la témérité d'Antioctam, qui, en la voyant soupirer, ose supposer qu'elle n'est pas insoMible. C'était un des ridicules i l>mMlidans les romanade chevalerie, comme ou Va d^a dit; il fallait qu'iiu chevalier n'imaginât pas que la dame de ses pensées pût être sensible avant de très loi^s services» : ces idées infectèrent notre théâtre. Antiochus, qui ne devrait parler à cette princesse que pour lui dire qu'elle est indigne de lui, et qu'on n*épouse point la vieille maitres^e de son père * quand elle demande la tête de sa beUcMnère pour précant de noce, oublie tout d'un coup ht conduite révoltante et contradictoire d'une fille modeste et parricide, et lui dit que personne n'est assez té" tûraire jusqu'à s'imaginer qu'il ait Pheur de lui plaire, que c'est présomption de croire ce miracle; qu'elle est un oracle, qu'il ne /but pas éteindre un bel espoir. Peut- on souffrir, après ees vers, que Bodofune, qui mériterait d'être enfermée toute sa vie pour avoir proposaun pareil assassinat, trouve trop de vanité dans l'espoir trop prompt des termes obligeants de sa civilité f ces propos de conédie s«nt-il.s «outenables? il faut dire la vérité courageusement; il faut admirer, encore une fois, les grandes beautés répandues dans Cinna, dans lea fforaees, dans le Cid^ dans Pompée ^ dans Polyeucte; mais, si on veut être utile su public, il fhut faire sentir des défauts dont l'imitation rendrait la scène française trop vicieuse. — Remarquez encore que cette conjonction parceque ne doit jamais entrer dans un vers noble elle est dure et sourde à l'oreille. (V.)

Voltaire ne se contente ploi de dire que Rodogune n'est p«8 jeun«, il v«tt «etaelleiMDt qu'elle soit vieille. (P.)

Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité S' imagine...

▲ NTIoCHU8.

Apaisez ce courage irrité, Princesse ; aucun de nous ne seroit téméraire Jusqu'à s'imaginer qu'il eût Theur de vous plaire : Je vois votre mérite et le peu que je vaux. , Et ce rival si cher connott mieux ses défauts ^ . Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche, Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche» Et qu'il daigne écouter quelques uns de nos vœux , Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'Un de nous deux. Si c'est présomption de croire ce miracle, C'est une impiété de douter de Foracle, Et mériter les maux où vous nous condamnez, Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez. Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame; Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité Des termes obligeants de ma civilité.

Je l'ai dit, il est vrai ; mais, quoi qu'il en puisse être , Méritez cet amour que vous voulez connottre. Lx)rsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous «; * J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ';

1 Est-ce à Antiochus à parler des défauts de son frère! comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaissent trop bien leurs défauts pour oser croire qu'elle puisse aimer l'un des deux ?

t Ce vers paraît trop comique, et achève de révolter le lecteur judicieux, qui doit attendre ce que deviendra la proposition d'un assassinat horrible. (V.)

S Voici qui est bien pis. Quoi 1 elle prétend avoir été l'épouse du père d' Antiochus 1 elle ne se contente pas d'être parricide, elle se dit incestueuse I En effet, dans les premiers actes, on ne sait si elle a consommé ou non le mariage avec le père de ses amants. Il faudrait au moins que dételles horreurs fussent un peu cachées sous la beauté de la diction. (V.) — On sait très bien, et il est expliqué très clairement dans les premiers actes, que jamais Rodogune n'a épousé Nicanor. Elle étoit, comme nous l'avons dit, promise à ce prince, et c'est dans ce sens qu'elle peut le nommer son époux ; mais il n'exista] oint df

ACTE IV, SCEXE I. ' ill

Et ce sont les cftets du souvenir fidèie

Que sa mort à toute heure en mon anie rappelle.

Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

AMTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti i ;

Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire ,

Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,

Ce cœur, en vous aimant indignement percé.

Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé * ;

Il le reprend en nous, il revit, il vous aime.

Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.

Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis.

Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

Si c'est son cœur en vous qui ravit et qui m'aime, Faites ce qu'il feroit s'il vivoit eu lui-même ' ; A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras : Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas * ?

mariage. Rodc^une, en un mot, ne fut jamais, à l'égard de Nicanor, que ce que Monime croyoit être à l'égard de Mithridate, veuve sans avoir eu d'époux. (P.)

* Il semble, par ce discours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a étt^ la femme de son père : s'il est ainsi, quel effet doit faire un amour, (i'ailleurs assez froid, qui devient un inceste avéré, auquel ni Antiorhus ni Rodogune ne prennent seulement pas garde t Mais qu'est-ce qu'un cœur réparti en deux! (V.) — Ce discours d'Ântiochu s ne prouve en aucune façon que Rodogune ait été la femme de son père ; il suppose seulement qu'elle en a été aimée ; ce qui est très différent. (P.)

* C'est donc le cœur de Nicanor réparti entre ses deux fils, qui, ayant été percé, reprend le sang qu'il a versé; c'est-à-dire son propre i^ang, pour aimer encore sa femme dans la personne de ses deux enfants. Que dire de telles idées et de telles expressions? comment ne pas remarquer de pareils défauts! et comment les excuser! que gagneraiton à vouloir les pallier! ce serait trahir l'art qu'on doit enseigner aux jeunes gens. (V.)

3 Rodogune continue la figure employée par Antiochus, mais on ne peut dire vivre en soi-même; ce style fait beaucoup de peine : mais ce qui en fait bien davantage, c'est que Rodogune

passé ainsi tout d'un coup de la modeste fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle (l'amour, à l'exécrable empressement d'exiger d'un fils la tête de sa mère. (V.)

* Prêter un bras à un cœur, le porter, et ne pas l'écouter, sont des

I7S RoDo6UNE

\$*il TOUS explique mal ce qu'il eii doit attendre. Il emprunte ma voix pour se mieui fidre entendre. Une seconde fois il tous le dit parmoi ^ : Prince, il faut le venger.

AIftIOCHDS.

Xaccepte cette loi.

Nommez les assassins, et j'y cours.

IOOOGUNE.

Quel mystère Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mère?

ANTIoGHU8.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins, Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

IOBOGULfe.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre ame; Prince, vous le po^nez.

AMTIOGHUS.

Oui, je le prends, madame < ; Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang Que la nature enferme en ce malheureux flanc.

Satisfaites vous-même à cette voix secrète Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète : Exécutez son ordre; et bêtez-vous sur moi De punir une reine et de veuger un roi : Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,

expressions si forcées, si fausses, qu'on voit bien que la situation n'est point naturelle ; car d'ordinaire, comme dit Boileau,

Ce que l'on conçoit bien s'exprime cluiraient. (Y.)

1 Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopâtre ' « ne-m^e n'a pas fait. Est-il possible qu'Anliochus puisse lui dire : Nommez les assassins ! Quel faux artifice! ne le » comatt-il pas? bc sait-il pas que c'est sa mère! ne s'en est-elle pas vantteà lui-mêmet Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me foat les fautes de ce grand homme ; elles consolent au moins en faisant voir l'extrtée difficulté de faire une bonne pièce de théâtre. (T.)

t Quelle froideur dans de tels éclaircissements, et quelles étranges expressions. Vous le prenez ! Ouû Je le prends / Je ne parle pas ici du sens ridicule que les Jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la bassesse des mots. (V.)

ACTB nr, SOiNE I. 179

Écoutez-en un autre « ■ ftnpenrde nM ft^eve. de don priBces «eis à soupirer po«r fvfvf « Prenez Tun pour Tietine, 6t L'avtre pour épevx ; Punissez un des ils des crimes de ta mère *, Mais

payez Tautre aussi des services du père; Et laissez un exemple à la postérHé Et de rigueur entière, et d^entière équité. Quoi ! n'écouterontous ni Tameur ni la haine T Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni iieine? Ce cœur qui tous adore, et cpie vous dédaigMi...

Hélas, priace*!

ioanoiTs.

Est-ce encor le roi que vous plaiguez ^t Ce flovpir ne va-Mi que vers Tombre d*utt père?

kODOCUHK.

Allez, ou pour le moins rappelez votre Trère : Le combat pour mon ame étoit moins dangereux Lorsque je vous avois à combattre tous deux : Vous êtes plus fort seul qpe vous n'étiez ensemble; Je vous bravoïs tantôt, et maioteiiant je traabileL J'aime; n*abiisec pas, prince, de mou seeret : Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ; Mais enfin il m'échappe, et cette retenue

* Il fallait au moins unis en soupirant ^ car on ne peat dire unis à soupirer. (V.)

* Peut-on sérieusement dire à Rodogune : Tuez l'un de nous deux^ et épousez Vautre, et se complaire dans cette pensée anssi froide que barbare, et la retourner en deux ou trois façons t — Corneille fait dire à Sabine, dans le» Horaces : Que l'un de vous me tue et que Vautre me t^enge : il répète ici cette pensée ; mais il la délaie, il la rend insipide : tous ces froids efforts de Tcsprit ne sont que des amplifications de rhéteur. Ce n'est pas là Virgile, ce n'est pas là Racine. (V.)

3 Enfin Rodogune passe tout d'un coup de l'assassinat à la ten- «Iresse. La petite finesse du soupir qui va vers l'ombre d'un père, et Rodogune qui tremble d'aimer, focment ici une pastorale. Quel contraste! est-ce là du tragique! La proposition d'assassiner une mère est d'nne furie ; et cet hélas et ce soupir sont d'une bergère. Tout cela n'est qne trop vrai ; et, encore imc fois, il faut le dire «t le redite. (W.)

^ Cela serait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange-de tendresse naïve et d'atrocités affreuses n'est pas supportable. (V.)

lâO RODOGUNE.

Ne peut plus soutenir Teffort de votre vue i. Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux, Et ce dernier soupir dit assez que c'est tous. Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose : Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause; Vous l'avez fait rcnatti'e en me pressant d'un choix * Qui rompt de vos traités les favorables lois. D'un père mort pour moi voyez le sort étrange s : Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ^ ; Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner s. Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner : Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ^ Votre refus est juste autant que ma demande.

1 Ce soupir échappe donc ; et la retenue de cette parricide ne peut plus se soutenir à la vue de celui qui doH être son mari ; ai cependant elle lui tient encore de longs discours, malgré l'effort de sa vue. — Remarquez qu'une femme qui dit deux fois mon soupir m'échappe, est une fenmie à qui rien n'échappe, et qui met un art grossier dans sa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaises finesses. Ne peut plntt .soutenir l'effort de votre vue;

quelle expression ! jamais le mot propre. Ce n'est pas là le vultuë nimium lubricus aspici d'Horace. (Y.)

S Cela n'est pas français : on ne presse point d'une chose. (V.)

* Le sort étrange est faible ; étrange n'est là qu'une mauvaise épithète pour rimer à venge. (V.)

^ Pourquoi! elle a donc été sa femme! mais si elle ne l'a point été, «ille n'est point du tout obligée de venger Nicanor ; elle n'est obligée qu'à remplir les conditions de la paix, qui interdisent toute vengeance ; ainsi elle raisonne fort mal. (Y.) — Elle n'a point été sa femme ; mais <^lle pourroitse croire obligée de venger un prince dont elle étoit aimée, et à qui elle avoit été promise. (P.)

5 Des /eux qui se mutinent! cela est impropre; et s'en mutinent est encore plus mauvais : on ne se mutine point de: mutiner est un verbe qui n'a point de régime. Cette scène est un entassement de barbarismes et de solécismes, autant que de pensées fausses. Ce sont cest défauts, applaudis par quelques ignorants entêtés, que Boileau avait «D vue quand il disait, dans son Art poétique :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme. Ni d'avers ampoulé l'orgueilleux solécisme. (Y.)

• Pourquoi l'a-t-elle donc demandé! Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mère; une faute en attire cent autres. (Y.)

ACTE IV, SCÈXE I

A force de respect votre amour 8*est trahi. Je Toudrois tous haïr
s*il m*aToit obéi ; El je n*estiine pas l'honneur d*uiie vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense ^ Bénirons donc
sous les lois que m'impose la paix , Puisque m'en affranchir c'est
vous perdre à jamais. Prince, en voire faveur je ne puis davantage
: L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage, * El,
quelque graud pouvoir que l'amour ait sur moi. Je n'oublierai ja-
mais que je me dois un roi. Oui, malgré mon amour, j'attendrai
d'une mère Que le trône me donne ou vous ou votre frère. Atten-
dant son secret, vous aurez mes désirs; El s'il le fait régner, vous
aurez mes soupirs s : Cest tout ce qu'à mes feux ma gloire peut
permettre , El tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS

Que voudrois-je dç plus ? son bonheur est le mien ; Rendez
heureux ce frère, et je ne perdrai rien. L'amitié le consent, si
l'amour l'appréhende :

1 Y a-t-il de Thonneur dans cette vengeance! Elle change à
présent d'avis; elle ne Tondrait plus d'Antiochus, s'il avait tné sa
mère : c« ^'est pas là assurément le caractère qu*exigent Horace
et Boileau : Qu'en tout avec soi-même il »e montre d'accord, Et
qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord. (V.)

— Elle ne change ni d'avis ni de caractère ; elle prouve seule-
ment que jamais elle n'avoit eu l'intention de faire sérieusement
aux deux princes une proposition dont elle savoit bien que Tun et
l'autre seroient infail- Hblement révoltés. Voilà du moins ce que,
dans l'examen de sa pièce, ("Orneille oppose aux objections

qu'on lui fit de son temps, et que Voltaire n'a fait que renouveler. Quant à nous, il nous semble que le grand succès de cette tragédie, principalement dans sa nouveauté, est une preuve très forte que le public ne se méprit jamais sur la véritable intention de Corneille. Il n'imagina point, puisqu'il n'en fut point révolté, à la proposition de Rodogune pût être sérieuse. Mais quand il vit, tu dénoûment, toutes les beautés que Corneille avoit su tirer d'une invention qui peut n'être pas exempte de reproche, mais qui lui fournit le plus beau cinquième acte qu'il y ait peut-être sur aucun théâtre, alors il ne sut plus qu'admirer. (P.)

* Elle voulait tout à l'heure tuer Oéopâtre, et à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui/serait régner t (V.)

ISS RODOGUNE.

Je bénirai le ciel d'une perte si grande;

Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,

Je mourrai de douleur»» mais je mourrai content.

Et moi, si mon dessein entre ses bras s'élève en vain, Pour un autre que tous ne m'ordonne de vivre, Mon amour... Adieu; mon esprit se confond. Vraiment, si votre fémur à la jointure répond, Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime. Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II

ANTIOCHUS

•Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés. Tu viens de vaincre, amour; mais ce n'est pas assez : Si tu veux triompher en cette conjoncture. Après avoir vaincu, fais vMncre la nature; Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments -Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants, Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses. Voici la reine; amour, nature, justes dieux, Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux ^.

1 n est assurément impossible de mourir affligé et content. (Y.) * Voilà encore Bodogane qui se recueille pour dire qu'elle est troublée, qui fait une pause pour dire qu'elle se confond. Toujours cette grossière ftiesse, toujours cet art qui manque d^art. (V.)

3 Si voxu n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aiae,

n^estpas fraBçais; on dit ingrat envert quel^*iin, et non ingrat h 4^8lqu*im. J%i déjà remffirqué allleirs ifQ*htgrnt vU-à-vis de quel- ^He» est une de ces' roatUTaises-expressims qu'on a mis» à la mode depuis quelque temps. Ptcaque personne ne s'étudie à Iften parïer sa langue. (V.)

4 I^e me retoyex point qu'avec le diadème, m'est pas français ; il faut, ne me mwyejr i ^'onec (V,)

5 TofttceUi ressemble à desatiniGe8.de.Boi«ao^eKi,,oii'kft'V-faitMnfti)ts Tcvienaent à tcr,t| propos.
~4*oiUAIus.J2oiiikigiie^vCka»è«E3 paflait»ils

SCÈNE II

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONIGE.

Eh bien! AiiUodias,,v<ius éoisr^e la owuvniie »?

ANTIOCHW.

Madame, vous savez si le ciel «e la dosne^

GLÉOKATW.

Votts ssM^ez mieux que moi si vous la méiiAez.

ANTiOQilll&

k sais que je^péris 91 v«us ne mîéeovtMi.

GKÉOPiVaB.

Un peu trop lent peindre à servir ma colère ^ Vous vous êtes
laissé prévenir par un frère; Il a sa me y^iger qnaiMl vous
dé}il)értef', Et je dois à son bras ce que vou& espériez ^.

si bien, et Ântiochus et Bodagime ai nuUf C'est que l'amour de
CU^ mène est véritablement tragique, et q«e celui de Roâegwitô
et d'An-'

tiochus ne Test point du tout ; c'est un amour froid dans un
sujet ter<» rible. (V.)

1 Je ne sais si je me trompe, mais cette scène ne me paraît pas
plu» naturelle ni mieux fedte que les précédentes. Il me semble
que Cléopâtre, après avoir dit à ses deux fils qu'elle couronnera
celui qui aura assassiné sa maîtresse, ne doit point parler familiè-
rement à Antiochus.

* C'est-à -dire voulez- vous tuer Rodogune* cela ne peut s'entendre autrement; cela même signifie avez-vous tué Bodogunet car elle n'a promis la couronne qu'à l'assassin. (Y.)

) On ne peut imaginer que Qéopâtre veuille dire ici autre chose,, sinon Séleucus vient de tuer sa maîtresse et la nôtre. A ce mot seu], Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur!'

• Ce vers confirme encore la mort de Bodogune ; il n'en est rien, à la vérité, mais Cléopâtre le dit positivement. Comment Antiochus n'est- il pas saisi du plus affreux désespoir à cette nouvelle épouvantable! comment peut-il raisonner de sang-froid avec sa mère, comme si elle ne lui avait rien dit! Rien de tout cela n'est vraisemblable ; il ne l'est pas que Cléopâtre veuille faire accroire que Rodogane est morte; iLne l'est par qu'Awtlochus soutienne cette conversation : s'il croit Cleo-

RoDo6UNE

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est exti'ème ; Cest périr en effet que perdre un diadème. Je n*y sais qu'un remède, encore est-il fôcheux, Étonnant, incertain, et triste pour tous deux; Je périrai moi-même avant que de le dire ^ : Mais enfiiv on perd tout quaud on perd un empire.

ANTIOCHUS

Le remède à nos maux est tout en votre main *, Et n'a rien de fôcheux, d'étonnant, d'incertain; Votre seule colère a fait notre infortune. Nous perdons tout, madame, en perdant Rodoguue :

Nous Tadorons tous deux ; jugez en quels tourments Nous jette
la rigueur de vos commandements.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense : Mais enfin nos
malheurs croissent par le silence ; Et votre cœur, qu'aveugle un
peu d'inimitié, S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié. Au
point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLEOPATRE

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ! Avez-vous
oublié que vous parlez à moi ? Ou si vous présumez être déjà
mon roi ?

ANTIOCHUS

Je tâche avec respect à vous faire connaître

Les forces d'un amour que vous avez fait naître s.

pâtre, il doit être furieux; s'il ne la croit pas, il doit lui dire :
Osez¹ vous bien imputer ce crime à mon frère 1 (V.)

1 On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux
couplets paraissent remplis d'obscurités. (V.)

t Comment ce remède aux maux est-il dans la main de Cléo-
pâtre ! entend-il qu'en nommant Tatné, elle finira tout! mais il
dit : Nous perdons tout en perdant Rodogune. Il n'y aura donc
point de remède aux maux de celui qui la perdrai Peut-il ré-
pondre que le cœur de Cléopâtre est aveuglé d'un peu d'inimitié!
que si ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en
prendre pitié, et qu'au point où il les voit, c'en est le seul remède t
Quel discours 1 quel langage ! Et dans une telle occasion, il parle

avec la plus grande soumission ; et Cléopâtre lui répond : Quelle fureur vous possède ! En vérité, ces discours sont-ils dus la nature ? (Y.)

• On a déjà remarqué qu'on ne dit point les forces au pluriel, excepté quand on parle des forces d'un État. (V.)

ACTE I^{er}, SCÈNE III

CLÉOPÂTRE.

Moi, j'ai-je allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS

Quel autre prétexte a fait notre retour ?

Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'attribution

Donnât à Tunis de nous le trône et la princesse ?

Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;

Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.

Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,

Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?

Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,

Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux « ;

Le désir de régner eût fait la même chose * ;

Et, dans Tordre des lois que la paix nous impose.

Nous devons aspirer à sa possession

Par amour, par devoir, ou par ambition.

^ous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire;

Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère :

Et cette crainte enfin cédant à l'amitié.

J'implore pour tous deux un moment de pitié.

Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,

Que la foi des traités n'avoit point arrachée ^ ?

t Un prétexte qui fait un retour n'est pas français. (V.)

* Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si Cléopâtre a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour Rodogune -, ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter. Il doit trembler que Qéopâtre n'ait déjà fait assassiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déjà dit, ou du moins qu'elle n'emploie le bras de quelque autre : cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui ; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur et de la pitié, et c'est la seule qui ne vienne pas dans la tête d'Ântiochus ; il s'amuse à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune : il veut le prouver en forme ; il parle de V ordre des lois. (V.) •

3 II dit que le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle. Comment on devoir attache- t-il des vœux! Cela n'est pas français. (V.)

^ Le désir de régner qui eût/ait la même cfv>*€f et les deux
princes Qui devaient aspirer à la poss^ci^on de Rodogune dans
l'ordre des lois, vtqai ont donc aimét Quel langage! (V.)

* Ce verbe arracher exige une préposition et un substantif : on
ar- Mche la haine du cœur. (Y.) .

il. 15

fm nODOGUMBI

Non, mais vous avez dû garder le souvenir

Des hontes que pour vous j'avois su prévenir < ,

Et de l'indigne état où votre Rodogune

Sans moi, sans mon courage, eAl mis votre fortune^

Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,

En sauroient conserver un généreux courroux > ;

Et je le retenois avec ma douceur feinte»

Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,

Ce torrent de colère et de ressentlûnent

Fût plus impétueux en son débordement.

Je fais plus maintenant : j,e presse, sollicite.

Je commande, menace, et rien ne vous irrite.

Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser»

N'a point de quoi vous foire un moment balancer;

Vous ne considérez ni lui ni mon injure;

L'amour étouffe en vous la voix de la nature :

Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS

La nature et l'amour ont leurs droits séparés; L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non, non ; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux. Nous périrons tous deux s'il (aut périr pour vous ; Mais aussi...

CCÉORMISK

Poursuivez, fuyez l'ingrat et l'odieuse.

1 La honte n'a point de pluriel, du moins dans le style noble. (V.) Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups, se rapporte, par la construction de la phrase, au courage de Cléopâtre, dont il est parlé au vers précédent, et, par le sens de la phrase, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit que leurs cœurs conserveraient un généreux courroux ? Pou-
vait-elle retenir un courroux dont ses deux fils ne lui donnaient aucune marque ! Au reste, je suis toujours étonné que « Qéopâtre
Touille tromper toi-même grossièrement des princes qui la connaissent, et qui doivent tant se défier d'elle ». Observez surtout

que léeik B^cat*ti fsoéd queees discussions dans des scènes où il s'agit d'un grand intérêt. (Y^.

ACTE IT, SCEXE III. Hd

ANTIOCHUS

Nous périrons tous deux s'il hM périr pour elle.

Périssiez, périssiez, TOtre rébellioii

Mérite pins d'borreur qm de conpaBswm

Mes yeux sauront le voir sans verser wme Isnae,

Sans regarder en vous que rofa|eC<| «ii vous charme;

Et je triompherai, vofant périmes fils,

De ses adorateurs et de mes eimemisw

Eh bien! triorapbez^n, «piei^ieB le vous rrti^— t ;

Votre main tremble-t-elle? y voulez-vous la mienne * ?

Madame, commandée, je suis pvèt d'oli^;

Je percerai ce coàwt qui vous oio trainr :

Heureux si par ma mort je puis vo«s satisfaire,

Et noyer dans mon sang toute votre colère i

Mais si la dureté de votre aversion

Nomme enoor notre amour une rébelli«iLy

Du moins souvenes-voos qu'elle ii'a pris pour armo»

Que de foibles soupirs et d'impuissantes larmes >.

ciaopAnB.

Ah! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer! Que j)ien plus aisément j'en saurois triompher! to larmes dans mon cœur ont trop d'intëlUgenoe; l^es ont presque éteint cette ardeur de vengeance : le ne puis refuser des soupirs à vos pleurs; JiB sens que je suis mère auprès de vos douleurs*. Cen est fait, je me rends, et ma colère expire, ftodogune est à vous aussi bien ^ue Tempire; Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait îiûâé ^ :

< Cet y ne se rapporte à rien. (Y.)

> S'il n'a eu que dUmpuissantes larmes, comment Cléopâtre a-t-elle pa Itti dhre, qmeUt: atnmçU Jktnmr «OMf jramitef «•»■» «n V^ déjà isinarQiié! (Y.)

S Cela n'est pas français ; il feHaUdiie itnt doukmrt'mejamt geniir fae/e suis mère. La conocti<n dn st]de est deiPtnae d'une nécessité résolue; on est obligé de teotnec qaeliiaeroivimYem'eB<pliiMeiinaMH aières avant de reneontr« la4>onBe. {W.)

4 Je suis encoBesarptis du pett'd^effiet ^piepndaitkt«ette déolara^ ttiada U jpriaÉ^^ittMaa^l'Awdschi» ; <î«st towptwÉt I» s^^d« 1*

Possédez-la, réglez.

ANTIOCHUS

o moment fortuné !

o trop heureuse fin de rcxcès de ma peine! Je rends grâces aux dieux , qui calment votre haine. Madame, est-il possible?

CLÉOPÂTRB.

Envain j'ai résisté, La nature est trop forte, et mon cœur s*est dompté. Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère. Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS

Quoi, je triomphe donc sur le point de périr l La main qui me blessoit a daigné me guérir!

CLÉOPATBE.

Oui ! je veux couronner une flamme si beHe ^. Allez à la princesse en porter la nouvelle ; Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé : Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS

Heureux Antiocbus ! heureuse Rodogune ^ !

pièce, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifflérence avec laquelle on entend cette déclaration est qu'on ne la croit pas vraie. Quéopâtre vient de s'adoucir sans aucune raison ; on pense que tout ce qu'elle dit <ïst feint. Une autre raison encore du peu d'effet de cette* déclaration a» importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, et surtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que, parmi ces défauts, l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir ; c'est ce qui soutient la pièce jusqu'au cin-

quième acte, dont les grandes beautés, la situation unique et le terrible tableau demandent grâce pour tant de fautes et l'obtinent. (V.)

1 Une flamme si belle n'est pas une raison quand il s'agit d'un trône ^ il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus est plutôt de la comédie que de la tragédie. (Y.)

S II faut que ce prince ait le sens bien borné pour n'avoir aucun défilance en voyant sa mère passer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce à l'excès de la bonté. Quoi ! après qu'elle ne lui a parlé que d'assassiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée, après lui avoir dit, périssez ^ périssêc

ACTE IV, SCENE IV. f

Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments Sont autant de larcins à vos contentements ; Et ce soir, destiné pour la cérémonie.

Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV

CLÉOPATRE, LAONIGE.

LAONICE

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

^ CLBOPATHE. .

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

LAONICE

Vos plèui's coulent encore, el ce cœur adouci.. .

CLÉOPATRE

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici. Sa douleui* sera grande, à ce que je présume ; Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume. Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

elle lui dit que ses larmes ont de l'intelligence dans son cœur ; et Antiochus la croit l Non, une telle crédulité n'est pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, et il n'en témoigne aucune : il devrait au moins demander si le changement inopiné de sa mère est bien vrai; il devrait dire : Est-il possible que vous soyez tout autre en un moment! serais-je assez heureux î etc. ; mais point ; il s'écrie tout d'un coup , O moment fortuné ! ô trop heureuse fin ! Plus j'y réfléchis, et moins je trouve cette scène naturelle. (V.)

t«» SCffiOGOffE.

SCÈNE V

CLÉOPATRE

Que tu pénètres ma } le ^fond de moa ^eouNk ^e!

Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;

Et ma haine, qii* «n vain tu crois s'évanoair.

Ne les à fait couler qv ^afin de t'éblouir.

Je ne veux plus que moi dedans ma confidence '.

Et toi, crédule amant, que charme Tapparence,

Et dont Tesprit léger s'attache avidement

Aux attraits captieux de mon déguisement.

Va, triomphe en idée:avcc ta Bodogme,

Au sort des immortels préfère ta fortune,

Tandis que, mieux instruite en Fart de me venger.

En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.

Ce n'est pas tou| d'un coup qve tant 4*orgueil trébuche ' :

1 On dit qu'au, théâtre on n'aioM pas les scélétrat;. II n'y a point de criminelle plus odieuse que Cléopfttce, et cependant on se plait à la voir; du moins le parterre, qui n'est pas toujours composé de connaisseurs sévères et délicats, s'est laissé subjuguier quand une actrice imposante a joué ce rôle : elle ennoblit f horreur de son caractère par la fierté des traits doMt Corneille la- peiat ; on ne lui patéenne pasi, wttia on attend avec inpatienoe ce

qu'elle fera Après avoir? prmnis.Rodogme et le trône à son fils
s'Aliochas. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a
rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens» et d'arran-
ger tellement les événements, qu'aucune personne ne peut deviner le
dénouement de cette tragédie. (Y,^

s On a déjà dit qu'il faut dans^ et non pas dedans. Mais pour-
quoi ne veut-elle plus de confidente! et pourquoi s'est-elle
confiée! Elle ne Je dit pas. (V.)

8 Tre2»ucAern'a jamais été du style noble. (V.) — Pourquoi li-
miter toujours le nombre des mots qui peuvent entrer dans le
style noble t Nous croyons qu'il en est bien peu qui, habilement
employés, ne puissent entrer dans un beau vers. Opposons, une
fois pour toutes, aux éternels scrupules de Voltaire une autorité
qui doit avoir d'autant plus (le poids que c'est un grammairien
qui défend les droits de la poésie. L'abbé d'Olivet, en faisant re-
marquer la construction hardie de ces deux vers d'Esther,

Quand sera le voile arraché Qui sur tout l'univers jette une
nuit si sombre,

ACTE V^f, ACTE VI. f^{ff}

De qui se rend trop tôt on doit en rendre une «imbAcbe ; Et c'est
mal démêler le oorar d'avec le front S Qae prendre pour «ineère
mi oliBg— !mI s.pr«n|il. L'effet te fera voir eoBwie je
sns^fatngée.

SGÈNE VL

CLÉOPATRE, SÉLEUGUS.

CLÉOPATKI.

Savez-Yoos, Séleueus, que j« me suU vengée?

sÉcjiécus.

Pauvre princesse, hélas <!

CLÉOPAnE.

Vous déplorez son sort!

Quoi! Taimiez-vous?

SÉLEDCUS.

Assez pour regretter sa mort*.

CLÉOPATRE

Vous lui pouvez servir eucor d'amant fidèle; Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUGUS.

o ciel! et de qui donc, madame?

ne balance pas à condamner la timiâHé de nos poètes, qui n'osent presque plus se permettre ces tr>o>podtioOT> 4t Ponr peo qu'il» con- «< tinuent, dit-il, à ne>TMiI«irq«edes-ta«nproaÉi(q«es, vous n'auroas •< plus de vers. *> Il f^t des vœux pour que des mots quitPASMttt ponr vieillis dans la prose ne soioit pas abandonnés de nos poètes; et.il cite en effet quelques uns de ces mots, qui sont encore, en vers, d'un excellent

usage. Enfin il désire, en homme de goût, que notre poésie soit plus attentive à maintenir ses privilèges. (P.)

1 Je crois qu'il eût fallu distinguer an lira de démêler; car le cœur et le front ne sont point mêlés ensemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours sa confidente ; doit-elle penser à «lie dans ce moment d'horreur î (V.)

î Cette réponse est insoutenable; la basaeisede Texpression s'y Joint i une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux ; on ne parlerait pas ainsi de la mort d'une personne qu'on connaîtrait à peine : il croit que sa maîtresse est assassinée, et il dit, JPanore pn'n- ' cesse ! [\\.)

^ Enchérit encore sur cette Caute. (V.)

CLÉOPATRE

C*est de vous, lûgrat, qui n'aspirez qu*à vous voir son époux ; De vous, qui Tadorcz en dépit d'une mère; De vous, qui dédaignez de servir ma colère; De vous, de qui Tamour, rel)elle à mes désirs, S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS

De moi ?

CLÉOPATRE

De loi, perfide! Ignore, dissimule Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ; Et si pour rignorer tu crois t'en garantir. Du moins en l'apprenant commence à le sentir. Le trône étoit à toi par le droit de naissance; Rodogune avec lui tomboit en ta puissance; Tu devois l'épouser, tu devois être roi ! Mais comme ce se-

cret n'est connu que de moi, Je puis, comme je veux, tourner le
droit d'atnesse, Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS

A mon frère ?

CLÉOPATRE

C'est lui que j'ai nommé l'atné.

SÉLEUCUS

Vous ne m'aflSigez point de l'avoir couronné :

Et, par une raison qui vous est inconnue.

Mes propres sentiments vous avoient prévenue :

Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux ^

Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous;

Et, si vous bornez là toute votre vengeance,

Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLEOPATRE

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit; C'est ainsi qu'une
feinte au dehors l'assoupit, Et qu'on croit amuser de fausses pa-
tiences Ceux dont en Tame ou craint les justes défiances^*.

1 N^ait donnés se rapporte aux attraits si doux; mais ce ne
sont

pas les attrait^ si doux qu'il a donnés à son frère, ce sont les biens. (V. |

s Cléopâtre est-elle habile! Elle veut trop persuader à Séleucus

ACTE IV, SCENE VI

SÉLEUCUS

Quoi ! je conserveras quelque courroux secret î

CLEOPÂTRE

Quoi ! lâchjB, tu pourrois la perdre sans regret. Elle de qui les dieux te donnoient Thyménée, Elle dont tu plaignois la.perte imaginée !

SÉLEUCUS

Considérer sa perte avec compassion, Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPÂTRE

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte, La douleur d'un amant est également forte. Et tel qui se console après l'instant fatal Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival : Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ; 11 fait de l'insensible, atin de mieux surprendre; D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu Par rang eu par mérite à sa flamme étoit dû *.

SÉLEUCUS

Peut-être; mais enfin par quel amour de mère Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ? Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE

J'en prends à la connoître, et la faire avorter; J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage Des jaloux attentats de ta secrète rage.

qu'il doit s'affliger ; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, et l'animer contre son frère; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce qu'une feinte qui assoupit au dehors, et de fausses patiences qui amusent ceux dont on craint en Vame des défiances î Comment l'auteur de Cinna a-t-il pu écrire dans un style si incorrect et si peu noble! (V.)

1 Tout cela est très mal exprimé, et est d'un style familier et bas. Une chose due par rang n'est pas français. Le reste de la scène est plus naturel et mieux écrit ; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à sa mère la résolution de l'assassiner : un si grand crime doit au moins être nécessaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des mesures contre sa mère, comme il l'avait proposé à Antiochus t En ce cas, Cléopâtre aurait quelque raison qui semblerait colorer ses crimes.

194 BOOOGUNE.

Je le veux croire ainsi; maifi quel autre intérêt

Nous fait tous deux aînés qvAiid et comme il vous platt?

Qui des deux vou» d^t oroiffe, et .par quelle justice

Faut-il que sur moi seul UMnbe tout le snpiittee;

Et que du même amour dont nous âorames Idessés

11 soit récompensé quand vous m*«n punissez?

Comme reine, à mon choix je fais justice- ou gcaoe, Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace. D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trarifion. Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscretes : Je ne suis point jaloux du bien que vous lui laites; Et je vois quel amour vous avez pour tous deux, Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux : Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage. Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi. Adieu.

SCÈNE VII

CLÉOPATRE

De quel malheur suis-je encore capable* 1 Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable ; Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils Deux enfants révoltés et deux rivaux unis. Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse ! Quel est ici ton charme^ odieuse princesse ? Et par quel privilège, allumant de tels feux, Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôtei* tous les deux *"?

1 On est capable d'une résolution, d'une action vertueuse ou criminelle ; on n'est point capable d'un malheur. (V.)

î Elle veut dire, en n'en prenant qu'un^ car Bodogune n» pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèse, en prendre u» , et en 6 ter

ACTE IV, SCÈTTE Vîl

fTespère pas pourtant triompher de ma baine : Pour régner sur deux eoBurs tu n'es pas enoor reine. Je sais bien qn^en F état où tous deux je les voi Il me les faut percer pour aller jus(|u'à toi : Hais n'importe ; mes mains sur le père enhardies Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ; Leurs jours également sont pour mot dangereux : J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux^

Sors de mon cœur, nature, on fais qu'ils m'obéissent : Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent. Mais déjà l'un a vu que Je les veu% punir. Souvent qui tarde trop se laisse prévenir. Allons chercher le temps d'immoler nos victimes, Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

deux, est recherchée. J'ai ti^a reniArqué (|ne fantKhète est trop flunilière à la poésie frinçoice : ce pourrait bien être !« fktfte d« la langue, «lui n'a point le nombre «t I1iarnu)]iit de la latine et de la^iseoque ; r*cst encore pIu8>note<e fawte : nous ne travnilloaa pas aises moa veis, nous n'avons pas assez d'attention au choix des paroles, neas ne lttt>tons pas assez co»tre les difficultés. (Y.)

1 Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais je ne vois aucune nécessité pressante qui puisse forcer Cléopâtre à se débarrasser de ses deux enfants. Antiochus est doux et soumis : Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte ; et, quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résoutioa loit (Uns la nature. Si ses deux enfants avaient comploté de la fuire .«»fermer, comme ils le devaient, peut-être la fiireur pouvait rendre Clée* pâtre un peu excusable ; mais une femme qui de sang-froid se résout à i^sâassiner un de ses âls et à empoisonner l'autre, n'est pour moi qu'un monstre qui me dégoûte ; eela est plus atmce que tragique; il faut toujours, k mon avis, qu'un grand crime ait quelque chose d'excusable.

SCÈNE I

CLÉOPATRE

Enfln, grâce aux dieux, j'ai moins d'un ennemi >. La mort de Séleucus m'a vengée à demi. Son ombre, en attendant Rodogune et son frère, Peut déjà de ma part les promettre à son père' : Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

o toi, -qui n'attends plus que la cérémonie Pour jeter à mes pieds ma rivale punie.

Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort Recevoir Thyménée, et le trône, et la mort, Poison, me sauras-tu rendre mon diadème'?

1 II n'est point de serpent, ni de monstre odieux. Qui , par l'art imité , ne puisse plaire aux yeux.

II faut bien que cela soit ainsi, puisque le public écoute encore, non sans plaisir, ce monologue.' Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine qu'il me fait ; je trouve surtout cette exclamation. grâces aux dieux, aussi déplacée qu'horrible. Gracfs aux dieux, je vient d'égorger mon file, de qui je n'avois nul sujet de me plaindre: mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre peut attacher, et surtout qu'on est très curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera ; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette pièce. (V.)

s De ma part est une expression familière ; mais, ainsi placée, elle devient fière et tragique; c'est là le grand art de la diction. Il serait à souhaiter que Corneille l'eût employé soiivent ; mais il serait à souhaiter aussi qtie la rage de Cléopâtre pût avoir quelque excuse au moins apparente. (V.)

5 J'avoue encore que je n'aime point cette apostrophe au poison : on ne parle point à un poison : c'est une déclamation de rhéteur; une reine ne s'avise guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apostrophes dans Racine. (V.) — Monime, dans

ACTE V, SCÈNE I

Le fer m'a bien seirie, en feras-tñ de même? Me seras-tñ fidèle? Et toi, que me veux-tu^, Ridicule retour d'une sotte vertu, Tendresse dangereuse autant comme importune*? Je ne toux point

pour fils l'époux de Rodogune, Et ne vois plus en lui les restes de mon sang, S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidèle, Héritier d'une flamme envers moi criminelle. Aime mon ennemie et péris comme lui.

Pour la faire tomber j'abattraï son appui : Aussi bien sous mes pas, c'est creuser un abîme Que retenir ma main sur la moitié du crime ; Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger. Que te laisser sur moi frère et père à venger. Qui se venge à demi court lui-même à sa peine : Il faut on condamner ou couronner sa haine '. Dût le peuple eu fureur pour ses maîtres nouveaux De mon sang odieux arroser leurs tombeaux, Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense. Dût le ciel égaler le supplice à l'offense. Trône, à t'abandonner je ne puis consentir; Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir; 11 vaut mieux mériter le sort le plus étrange * ,

MilhridaU, apostrophe le bandeau royal, dont elle vouloit faire un instrument de mort, et qui a mal servi son déseoir.

Et toi, fatal (issu, malheoreax diadème, etc. (P.)

1 Et toi , que ne Yenx-tu ,

Ridicule retour d*nn« sottte vertu?

n'est pas de même ; rien n'est plus bas, ni même plus mal placé : Quéopâtre n*a point de vertu ; son ame exécrationnelle n'a pas hésité un instant. Ce mot totU doit être évité. (Y.)

s Autant comme n'est pas français ; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

' Ces sentences au moins doivent être claires et fortes ; mais ici le mot de haine est faible, et couronner sa haine ne donne pas une idée nette. [V.]

^ H vaut mieux mériter , etc. II est bien plus étrange qn*un vers » uiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes dans le genre noble ; nous n'en avons qu'un très petit nombre, et rembarras de trouver une rime convenable

49S R<M>OGUKE.

Tombe sur moi le ciel fivQiwii <iiie jo m% W9^ \ !

J'en recevrai le coup d'un visage reniS':

Il est doux de périr après ses ennemis :

Et, de (luetqoe mgueur qtte le de&tin me traite,.

Je perds moins à movrir q^k vivre leur âii(Hle.

Mais voici Laonic^; il faut dissinMileff Ce que le seul effet doit bie&Aôt révéler.

SCENE II

GLÊOPATBE, LAONICE.

GLÉOPUEE.

Viennent-ils, nos amants?

LAONICE

Ils approchent, madame'.

On lit dessus leur front Tallégresse de Tame; L'amour s'y fait paroltre avec la msgesté; Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité. D'une grâce en tous deux tout auguste et royale, Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale, Pour s'en aller au temple, au sortir du palais, Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais % : C'est là qu'il les attend pour bénir Palliance.

fait souvent beaucoup de tort bvl génie ; mais aussi, «luand cette difficulté est toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection. (V.)

t On sait bien que le ciel ne peut tomber sur une personne ; mais cette idée, quoique très fausse, était reçue du virigarre ; elle exprime toute la fureur de Quéopfttre, elle fait frémir. (Y,)

9 Ces oveBtîBaemests au parterre nesont phispeimis; aa s'est aperçu qu'il y a très peu d'art à dire, Je vais așir ante amt ; om^^/àoîA assez s'apercevoir que Cléopâtre dissimule, sàms qu'elle dise, >« vais diasimuier. (V,)

3 CcÉte descriptioL que biit XaoBiee^ toute siaoplc qu'elle est, me paraît un grand coup de Tart ; elle intéresse }>our les deux époux ; c'est im beovicoatrute avec la rage de^ CléepàlM. Ce osottsit eacclte la oaiate et la p&tiéi; etTottà la insie tragédie, i V.)

4 On-aent assez iadarelé deiseaaans,.^raii»4|>r^-<» étnt ; il4st aisé éemslbetàiwmkxmaïéM.pom'A. V.)

ACTE y, Qobfm m. is

Le peuple tout ravi par sos vgbuk les devance i.

Et pour eux à grands erii demande ani InraiortAfei

Tout ce qtt*on leur sevlunte an pied de leurt aMlelt,

Impatient pour eux q«e la cérémonie

Ne commence bientôt, ne soit bientôtc finie.

Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés >,

Tous nos vieux différends de leur ame eilléis

Font leur suite assez grosse, et d'une voix comnMHie

Bénissent à Tei^ le prince et Rodogune*.

Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous

A commencer ici des spectacles si doux.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS^ RODOGUNE, ORONTE

LAONIGE, TBOUPE DE PASTHBS ET DE STBIEHS.
CLÊOPATEE.

Approchez, mes enfants; car Tamour maternelle. Madame, dans mou cœur, vous tient déjà pour telle ^ ; Et je crois que ce nom ne tous déplaira pan.

KODOGimE.

Je le chérirai même au delà du trépas.

Il m'est trop doux, madame ; et tout Pheur que j'espère,

Cest de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATtE.

Aimez-moi seulement; vous allez être rois,

Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

t Ce vers est un peu trop do t^yte de hi comédie. II ne faut pas croire que ces petites négligences paissent diminuer en rien le grand intérêt de cette situation , la majesté du spectacle et la beaulé d« presque tout ce cinquième acte, coosiàéié e» lui même ^indépendam* ment des quatre premiers. 1V4 ,

« Il faut «n/o»/«. (V.)

S II semble, par la phrase, que ces différends soient de la suite.
(Y.)

^ Quoi ! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle ^ amour maternelle ! cela nVst-il pas trop outré ! Rodogune ne peut-elle pas » regarder ce mat comme une ironie ! H n'y a pohit'de réconciliation formeSe, teidenr prIncessesTie se soafrpoint ▼ues. (V.) *

aOO RODOGUNE.

ANTIOGHUS.

Ah ! si nous recevons la siiprême puissance, Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance : Vous régnerez ici quand nous y régne-

rons. Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE

J*ose le croire ainsi : mais prenez votre place; Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil , Rodogune à sa gauche, ta même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence ; et Cléopâtre , cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir un coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :

Peuples qui m'écoulez, Parthes et Syriens, Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens. Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse Élève dans le trône, et donne à la princesse*. Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui. Je cesse de régner; il commence aujourd'hui. Qu'on ne me traite plus ici de souveraine : Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine. Vivez pour les servir, respectez- les tous deux. Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise : Prêtez les yeux au reste», et voyez les effets Suivre de point en point les traités de la paix.

(Laonice reyient avec une coupe à la main.) ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroltre. Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

• CLÉOPÂTRE

Lliymen est maintenant notre plus cher souci.

1 Pourquoi dit-on prêter VoreilUy et que prêter les yeux n'est pas français 1 N'est-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'enteiidre^ en détourhànt ailleurs son attention, et qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on aies yeux ouverts 1 (V.)

ACTE V, SCENE IV

Uusage veut, mon fils, qu*on le commence ici : Recevez de ma main la coupe nuptiale, Pour être après unis sous la foi conjugale; Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié. De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOGHUS , prenant la coupe.

Ciel! que ne dois-je point aux bontés d*une mère!

CLEOPATRE

Le temps presse, et votre beur d'autant plus se diffère.

ANTIOCBUS , i Rodogune.

Madame, bâtons donc ces glorieux moments : Voici rbeureux essai de nos contentements. Mais si mon frère étoit le témoin de ma joie...

CLEOPATRE

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie : Ce sont des dé-plaisirs qu'il fait bien d'épargner; Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOGHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine. Mais n'importe, acbevons.

SCÈNE IV

CLEOPATRE, ANTIOGHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, troupe.

TIMAGÈNE

Ah! seigneur!

CLEOPATRE

Timagène, Quelle est votre insolence !

TIMAGÈNE

Ah! madame!

ANTIOGHUS , rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

TIMAGÈNE

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOGHUS.

Qu'estai donc arrivé?

ao2 aODOGUKB.

Ttlf1«Â19B*

Le prince Totve nrèie...

AlfTIOCHDS.

Quoi! se voudroit-il rendre k mon bonheur eontrake.?

TIMAGÈRE.

L'ayant cherché longtemps afin de divertir L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir. Je Tai trouvé, seigneur, au bout de cette allée OÙ la clarté du ciel semble toujours voilée. Sur un lit de gazon, de foiblesse ^nda, Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu; Son ame à ce penser paroissoit attachée; Sa tête sur un bras languissamment peochée» Immobile et rêveur, en malheureux amant >...

ANTIIOGHUS*

Enfin que faisoit-il? achevez promptementA

ITIMAGÈHB.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte

Son sang à gros bouillons sur cette oouche verte. .. '

CLÉOPATRB.

Il est mort!

TIMAGèNE.

Oui, madame.

^ CUÊOPATRE.

Ah ! destins ennemis^ Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!

i On est fâché de cette absurdité de Timagène, qui jetterait quelque ridicule sur cet événement terrible, s'il était possible d'en jeter. Peut" on dire d'un prince assassiné, qu'il est rêveur en malheureux amani sur un lit de gazon 1 Le moment est pressant et horrible. Séleucus peut avoir un reste de vie, on peut le secourir, et Timagène s'amuse à représenter un prince assassiné et baigné dans s«ii séof , cosoàm wa berger de VAairée rêvant à sa maîtresse sur une couche verte. (Y.)

s Enfin que faisait ce malheureux amant rêveur î — Monsieur^ il était mort. Cest une espèce d'arlequinade. Si un auteur hasar-dait aujourd'hui sur le théâtre une telle incongruité, comme on se récrierait! comme on sifflerait! surtout si l'auteur était mal voulu ; cela seul serait capable de faire tomber mit pièce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne daswce dernier acte, si diilérenl du 'reste, là tfenrewr'd» cette situation, et le grand nom. dt Corneille, couvrent ici tooi les défauts. (V.)

ACTE V, SCÈNE IV. Î

Voilà le coup fatal que je craignoîs dans rame, Voilà le désespoir où Ta réduit sa iamme. Pour vivre en tous perdant il avait trop d*Sini<rar, Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TnMGÂire, iaéopftire.

Madame, il apadé; sa main est iufiooeiite.

CtBOPATBS, iTittagène.

La tienne «st donc eonpable, et ta rage insolente f. Par une lâcheté qu'on ne peut égaler.

L'ayant assassiné, le fiût eneor parler!

AimOCHUS.

Timagène, senArez la douleur d'une mère. Et les premiers soupçons d'une aveugle colère. Gomme ce coup fatal U^ point d'autres témoins. J'en ferois autant qu'elle, à vous eonnoltre moins *. Mais que vous a^t-il dit? achevez, je vous prie.

hhagénb.

Surpris d'un tel spectacle, à Ttustant je m'écrie; Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant, Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant; Et ce reste égaré de lumière incertaine Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène, Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous Ces mots où ramiUé règne sur le courroux :

« Une main qui nous fut bien chère « Venge ainsi le refus d'un coup trop inhamain ^

1 Je ne sais s'il est bien adroit à Cléopâtre d'accuser s«r-le-chainp Timagène ; mais, comme elle craint d'être accusée, elle se hâte de faire retomber le soupçon sur un autre, quelque peu vraisemblable que soit ce soupçon : d'aillcnira son trouble est une excuse. On peut remarquer qiie quûkd Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui té^omd : Cas/ donc toi qui Vas tué ! Ce n'est pas une conséquence : il afmrléf donc Xs Va» tuà. (V.)

< Cet à n'est pas français ; il faut, n je vous connaissais moins ; mais pourquoi soupçonnerait-il Timagène! ne devrait-il pas plu-

tôt soupçonner Cléopâtre. qu'il sait être capable de tout! (Y.)

8 Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel que Séleucus et mourant ait prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mère ; ils disent que cet artifice est trop ajusté au théâtre; Ils prétendent que, «*il a été fmpj>é 4 la poitrine par sa mère, il devait se déftondre ; qu'un prince na se laisse pas tuar ainsi ^^ une ftome; et que, tf*!! « été

<f Réglez; et surtout, mou cher frère,

« Gardez-vous de la même main.

« C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole; Sa lumière s*éteint, et son ame s'envole : Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort, J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,

Qui va changer en pleurs Tallégresse publique.

O frère plus aimé que la clarté du jour!

O rival aussi cher que m'étoit mon amour !

Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême

Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.

O de ses derniers mots fatale obscurité.

En quel gouffre d* horreur m'as-tu précipité!

Quand j'y pense chercher la main qui Tassassine,

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;

Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,

Fatale obscurité ! qui dois>je en soupçonner?

« Une main qui nous fut bien chère! » Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère < ?

Msassiné par un autre, envoyé par sa mère, il ne doit pas dire que c'est une main chère; qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique surtout ne souffre point de réponse ; Antiochus aimait tendrement son frère ; ce frère est assassiné, et Antiochus achève tranquillement la cérémonie de son mariage. Rien n'est moins naturel et plus révoltant. Son premier soin doit être de courir sur le lieu, de voir si en effet son frère est mort, si on peut lui donner quelque secours ; mais le parterre s'aperçoit à peine de cette invraisemblance : il est impatient de savoir comment Cléopâtre se justifiera. (V.)

1 II n'y a point de situation plus forte ; il n'y en a point où Ton ait porté plus loin la terreur, et cette incertitude effrayante qui serre Famé dans l'attente d'un événement qui ne peut être que tragique. Ces mots terribles :

Une main qui nous fut bien chère...

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?

ces mots font frémir ; et ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est que la situation est aussi bien dénouée qu'elle est fortement conçue. Cléo« pâtre avalant elle-même le poison préparé pour

son fils et pour Rodogune, et se flattant encore de vivre assez pour les voir périr avec elle.

ACTE V, SCÈNE IV

Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ; Nous vous avons tous deux refusé notre main : Qui de vous s'est vengé ? est-ce Pune, est-ce l'autre. Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ? Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ? Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

forme un dénouement admirable. Il faut bien qu'il le toit, puisqu'il a fait pardonner les étranges invraisemblances sur lesquelles il est fondé, et qui ne peuvent pas avoir d'autre excuse. Ceux qui ont cru, bien mal à propos, que la gloire de Corneille étoit intéressée à ce qu'on justifiât ses fautes, ont fait de vains efforts pour pallier celks du plan de /?odogune. Pour en venir 4 bout , il faudroit pouvoir dire : il est dans l'ordre des choses vraisemblables que, d'un côté, une mère propose à ses deux fils, 4 deux princes reconnus sensibles et vertueux, d'assassiner leur maîtresse, et, que, d'un autre côté, dans le même jour, cette même maltresse, qui n'est point représentée comme une femme atroce, propose & deux jeunes princes dont elle connolt la vertu d'assassiner leur mère. Comme il est impossible d'accorder cette assertion avec le bon sens, il vaut beaucoup mieux abandonner une apologie insoutenable, et laisser 4 Corneille le soin de se défendre lui-même. Il s'y prend mieux que ses défenseurs : il a fait le cinquième acte. Souve- . nons-nous donc une bonne fois, et pour toujours, que sa gloire n'est pas de n'avoir point commis de

fautes, mais d'avoir su les racheter : elle doit suffire à ce créateur de la scène française. (La H.)

Cette situation est sans doute des plus théâtrales, elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Quelques personnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus soupçonne Rodogune, qu'il adore, et qui n'avait assurément aucun intérêt à tuer Séleucus : d'ailleurs, quand l'aurait-elle assassiné on faisait les préparatifs de la cérémonie ; Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuse cour ; l'ambassadeur Oronte ne l'a pas sans doute quittée; son amant était auprès d'elle : une princesse qu'on va marier se dérobe- elle à tout ce qui l'entoure, sort-elle seule du palais pour aller au bout d'une allée sombre assassiner son beau-frère, auquel elle ne pense seulement pas ! Il est très beau qu'Antiochus puisse balancer entre sa maîtresse et sa mère ; mais malheureusement on ne pouvait guère amener cette belle situation qu'aux dépens de la vraisemblance. Le succès prodigieux de cette scène est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur : Ceci n'est pas assez /ondu, cela n'est pas assez préparé. L'auteur répond •. J'ai touché, j'ai enlevé le public; Tautou a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance; par là on plaît toujours, non- seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux

206 RoDQ6UNS.

Quoi! TOUS me soupçonnez?

■ODOGUNB.

Qtioi! Je vous suis suspecte?

AMTlOCHUâ.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;.

Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux»

A ces marques enfin je ne connois que vous.

As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAfiaNB.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reSne^ Je mour-
rois mille fois; mais enfin mon réoH Contient, sans rien de plus,
ce que le prince a dit

ANTtOCHDS.

D'un et diantre côté Faction est si noire.

Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croise»

o quiconque des deux avez versé son sang» Ne vous préparer
plus à me percer tefinnc Nous avons mal servi vos haines mu-
tueiles, Aux jours Tune de Tautre également cruelles ^; Mais si
j'ai ref\isé ce détectable emploi, Je veux bien vous servir toutes
deux contre moi : Qui que vous soyez dune, recevez une vie Que
déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

BODOOOHB.

Ab! seigneur, arrêtez.

TinACitem.

Seigneur, que Cêtes^tous?

AMTrOCBUS.

Je sers ou Tune ou Tautre, et je préviens ses coups*

CLÉOPATBE.

Vivez, régnez heureux.

ANTieCfiUS.

Ote»-moi donc de doute.

Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,

critiques éclairés qui jugent dans le cabinet ; c'est même le seul de conserver une réputation pure dans la postérité. (V.)

t Det haineê cruêlltt aux jours Vut%e de Vauire; cela n'est français. (Y.)

ACTE V, SCENE IV

Qui pour m[^]assassiner ose me secourir, Et me «aiiTe de moi pour me faire périr. Puis-je vivre et tratuer eette gène étemelle S Confondre l'innocente avec la criminelle. Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m*alarmer. Vous craindre toutes deux, tontes deux vous aimer? Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure. Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure. Et que mon déplaisir, par un coup généreux \ Épargne un parricide à Tune de vous deux.

CUÊOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne Je perds un de mes fils, et Tautie me soui)çonne. Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devoit essuyer, Son peu d'amour me force à me justifier; Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère Qu'en la traitant d'égal ' avec une étrangère. Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi A nommer autrement et mon juge et mon roi)« Que vous voyez Teffet de cette vieille haine Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine. Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir, Et que j'avois raison de vouloir prévenir. Elle a soif de mon sang, elle a voulu répandre ^ : J'ai prévu d'assez loin ce que fen viens d'apprendre; Mais je vous ai' laissé désarmer mon courroux.

i On ne trataw poiat une gêne ; mais le discours d*Âgttiochus est si bOMi, que cette légère faute n^t pas sensible. (V.)

* Il faudrait désespoir plutôt que déplaisir. (V.)

» Traiter étiffcU éAjoit alors une phrase faite pour les deux genres. On écrirait aujourd'hui, traiter d'égale.

-* Épandre était un terme beureux qu'on employait au besoin, au Uea de répandre ; «e mot a vieilli. (Y.) — A quelle époque un mot peutil être censé asaez -deilli pour qu'il ne soit plus d'usage! Nous trou- Tons le mot épandre dans Boileau et dans d'autres bons auteurs du siracle de Louis XIV, qui semblent même l'avoir préféré à répandre. Nous le trouvons dans la Hemriade :

De noirs torrent* àe soufre épandui daiu les Air*.

Permettons donc aux poètes de le rajeunir en l'employant. (P.)

(à Rodogune.)

Sur \k foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous i. Madame; mais, 6 dieux! quelle rage est la vôtre! Quand je vous donne un fils, vous assassinez Tautre, Et m*enviez soudain Tunique et foible appui Qu'uue mère opprimée eût pu trouver en lui ! Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge? Si Je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ; Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain Il voudra se garder de cette même main. Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ; J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie; Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez, Votre abord en ces lieux les eût déshérités. Cest à lui maintenant, en cette concurrence, A régler ses soupçons sur cette différence, A voir de qui des deux il doit se défier, Si vous n'avez un charme à vous justifier s.

RODOGUNE , à Cléopdlre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ; Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand, Qui l'en veut accuser sans peine la surprend '.

Je ne m'étonne point de voir que votre haine Pour me faire coupable a quitté Timagène. Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi, Son récit s'est trouvé digne de votre foi.

1 Ce plaidoyer de Cléopâtre n'est pas sans adresse; mais ce vain artifice doit être senti par Antiochus, qui ne peut en aucune façon soupçonner Rodogune. (V.)

* Cela n'est pas français, et ce dernier vers ne finit pas heureusement une si belle tirade. (Y.)

^ On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles

doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, et elle doit l'être : il -n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction ; et Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire: Non, Je n'écoute rien; car, comment ne pas écouter de si .bonnes raisons! Mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable. (Y.)

ACTE V, SCÈNE IV

Vous Taccusiez pourtant, quand votre ame alarmée Graignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée : Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux. Vous avez pris soudain le crime entre nous deux. Certes, si vous voulez passer pour véritable Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable. Je veux bien par respect ne vous imputer rien ; Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ; Et qui sur un époux fit son apprentissage A bien pu sur un fils achever son ouvrage. Je ne dénierai point, puisque vous les savez, De justes sentiments dans mon ame élevés; Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre : Le roi sait quels motifs ont poussé l'un et l'autre; Comme par sa prudence il a tout adouci. Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi.

(à Antiochus.)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère Que pour don nuptial vous immoler un frère : On fait plus; on m'impute un coup si plein d'horreur. Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(à Cléopâtre.)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,

Madame? et que ferait toute votre Syrie,

Où seule et sans appui contre mes attentats.

Je verrais?... Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère Je ne veux point juger entre vous et ma mère : Assassinez un fils, massacrez un époux, Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.

Suivons aveuglément ma triste destinée; Pour m'exposer à tout achevons Thyménée. Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas; La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ; Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre, Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre -: Heureux si sa fureur qui me prive de toi Se fait bientôt connaître en achevant sur moi S

^ En achevant sur moi dépare un peu ce morceau, qui est très

310 RODOGUNE.

Et si du oïl, trop lent à l'être réduite en poudre» Son crime redoublé peut arracher la foudre ! Donnez-moi...

RODOGUNE , l'appelle Mit 4e ftemAn h «Mipê.

Quoi, seigneur!

joamcum,

Voa64n*arfêtez en Tain :

Donnez.

BOBOGDMB.

Ah ! gardez-vous de Tune et l'autre main ! Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine; Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

OIAOTATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser!

ODOOUNB.

De toutes deux, madame, il d<^t tout refuser. Je n'accuse personne, et vous tiens innocente ; Mais il en faut sur Theure une pi^uve évidente : Je veux bien à mon tour subir les m^es lois. On ne peut craindre trop pour le salut des rois. Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique. Faites faire un essai par quelque domestique i.

CI^PATRE , prenant la coupe.

Je le ferai moi-même. Eh bien, redoutez-vous Quelque sinistre effet encor de mon courroux? J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS , prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance : Comme vous Taccusez, elle fait son effort A rejeter sur vous Thorreur de cette mort;

beau ; ac?ievant demande absolument un régime. 7\ut lieu de me surprendre est trop faible ; réduire en poudre, trop commun.

(V.)

1 Apparemment que les pñcesst^ syriennes fesaient peu de cas de leurs domestiques ; mats c'est une réflexioo que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est. et dans l'attente du dénouement. L'actioo qui termine cette scène fait frémir, c'est le tragique porté au comble : on est seulement étonné que, dans les compliments d'Antiochus et de l'ambassadeur, qui terminent la pièce, Antiochus ne dise pas un mot de son frère, qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre «tJe cinquième acte feront tonjours réussir cette pièce. (V.)

ACTE V, SCENE IV. ÎH

Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle *, Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle. Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis, Qu*ua gouffre de malheurs, qu'un abime d'eniuiiii, Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent, J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent. Et vais sans plus tarder...

Seigneur, voyez ses yeux Déjà tout ^arés, troubles, et furieux, Celte affreuse sueur qui court sur son vidage. Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage ! Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS , rendant la eoupe i Laeniee on i qaelqiM autre.

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

ÇLEOPATKB.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie; Ma haine est trop fi-
dèle, et m'a trop bien servie : Elle a paru trop tôt pour te perdre
avec moi ; C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois : Mais j'ai
cette douceur dedans cette disgrâce * De ne voir point régner ma
rivale en ma place. Règne de crime en crime enfin te voilà roi. Je
t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi : Puisse le ciel tou-
jours vous prendre pour victimes» Et laissez-dioir sur vous les
peines de mes éternels PoissiesMPous ne troiiver dedans votre
ennemi Ou*borreur, que jalousie, et que confusion f Et, pour vous
souhaiter tous les malheurs ensemble^ Puisse naître de vous un
fils qui me ressemble!

AMTIOCHUS.

Ah! vivez pour duuiger cette haine et l'amour.

CLÉORAXMB.

Je mandirois les dieux s'ils me readoient le jour.

^ Soit adresse pour elle n'est pft9 flraitçais; otk ne iteut pas
dir«, >'at de l'admss pour moi : il fallait peat-êtie dira, soit inté-
rêt pour elle.

iV.)

> Disgraces paratt un mot trop faible dans une aventure si ef-
froyable ; ▼ oUà «eque la nécessité de la rime entraiBe : dans ce»
oeoasioos, il faut diaoger lee-deux riniM. (V.)

Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice, Si tu veux m'o-
bliger par un dernier service, Après les vains efforts de mes ini-
mitiés, Sauve-moi de Taffront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.) ORONTR.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable S Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable : Il vous a préservé, sur le point de périr. Du danger le plus grand que vous puissiez courir; Et par un digne effet de ses faveurs puissantes, La coupable est punie et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort.

Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort;

L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :

Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple

Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,

La pompe nuptiale en funèbre appareil,

Et nous verrons après, par d'autres sacrifices.

Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices «.

t L'ambassadeur Oronte n'a joué dans toute la pièce qu'un rôle insipide, et il finit l'acte le plus tragique par les plus froids compliments. (V.) f

S Rodogune ne ressemble pas plus à Pompée que Pompée à Cinna. et Cinna au Cid. C'est cette Tariété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de Théodore est bizarre et impraticable. Il y eut la même rivalité entre cette Rodogune et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la Phèdre de Racine et celle de Pradon. La pièce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645 ; elle mourut dès

sa naissance, malgré la protection de Monsieur, frère de Louis XIII, et lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, résident de la reine Christine, la dédia. La reine de Suède et le premier prince de France ne soutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers soutinrent la Phèdre de Pradon. En vain le résident présente à Son Altesse royale, dans son épitre dédicatoire, la généreuse Rodogune femme et mère des deux plus grands monarques de l'Asie ; en vain compare-t-il cette Rodogune à Monsieur, qui cependant ne lui ressemblait en rien : ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur et du public. Le privilège du résident pour sa Rodogune est du 8 jan-

ACTE V, SCENE IV

▼ier 1646 ; elle fut imprimée en février 1647. Le privilège de Corneille est du 17 avril 1646, et sa Rodogune ne fut imprimée qu'au 31 janvier 1647. Ainsi la Rodogune de Corneille ne parut sur le papier qu'un an environ après les représentations de la pièce de Gilbert, c'est-à-dire un an après que cette pièce n'existait plus. Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans les deux tragédies précisément les mêmes situations, et souvent les mêmes sentiments que ces situations amènent. Le cinquième acte est différent ; il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa pièce intéressante en rendant le dénouement heureux, et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le théâtre. On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la pièce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'histoire. Il est étrange que

Corneille, dans sa préface, ne parle point d'une ressemblance si frappante*. Bernard de Fontenelle, dans la Vie de Corneille, son oncle, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de sa pièce à un ami, cet ami indiscret donna le plan au résident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait est peu vraisemblable ; rarement un homme levêtu d'un emploi public se déshonore, et se rend ridicule pour si peu de chose ; tous les mémoires du temps en auraient parlé ; ce larcin aurait été une chose publique. On parle d'un ancien roman de Rodogune: je ne l'ai pas vu; c'est, dit-on, une brochure in-8o, imprimée chez Sommavilie, qui servit également au grand auteur et au mauvais . Corneille embellit le roman, et Gilbert le gâta. Le style nuit aussi beaucoup à Gilbert ; car, malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs. Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 : il est très rare et presque oublié ; le premier Test entièrement. (P.)

* Il n'en parla pas, ou par mépris, ou par quelque ménagement politique pour le caractère dont Gilbert étoit revêtu. (P.)

riN DU CINQUIBMS ACTX.

liO sujet de cède tragédie est tiré d'^Appian Alesandrin, dont Yoici les paroles, sur la fin du livre qu'ail a fait des Guerres de Syrie : « Démélrius, surnommé Nicanor, enlre- « prit la guerre contre les Partlies, et vécut quelque temps a prisonnier dans la oour de leur roi Phraaies, dont il « épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, « domestique des rois précédents, s^empara du trône de Sr- « rie, et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d*A- « lexandre le bâtard et d'une iUle de Ptolomee.

mée. Ayant gou- « verné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce « pupille, il s'en défit, et prit lui-même la couronne sous^mi <(nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frère « du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et <(les (roubles qui Tavoient suivie, revint dans la Syrie, où, « ayant défait Tryphon, il le fit mourir. I>e là, il porta ses « armes contre Phraates, et, vaincu dans une baïaille, il se « tua lui-même. Démétrius, retournant en son royaume, fut « tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches <(sur le chemin, en haine de celle Rodogune qu'ail avoïl <(épousée, dont elle avoit conçu une telle indignatioB, qn^dle « avoit épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle « avoit deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, rainé, ((d'un coup de Aèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la <(mort de son père, soit qu'elle craignit qu'il ne la voulût « venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce <(nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, et « contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison « qu'elle lui avoit préparé. »

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième, et trenteneuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées, et Josèphe, au treizième des Antiq^^Ués fUjUUques. en disent aussi quelque chose qui ne s'accord ua 'ou i fai avec Appian.

EXAMEN DE RODOODIiK 3«S

C^est à loi que je me ttûr alUché |i<iin la^ mprttiêe <fÊiê jW mise an prenuer aete, et pour Veîèi éx émtfmême^ qaëjmt adouci du côté d^Aoliochat. Pen ai dit la ra'raon.aiile<iï<i La* reste sont de» épisodes d^infentian, qui se font pas -iïieoïiiiMK tîMes atec Thistotre, puisqu-eUe ne dit point oe qae dè^mt Rodogune après

la mort de Démétrius», qui Traisemblablement Tamenait en Syrie prendre possession de sa connone. Tai (ait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Gléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondit cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portoit même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que-Faîte, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel étoit celui de mes poèmes que j'estimois le plus; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Citma ou du Cidy que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois osé de manquer, en quelque sorte, au respect que je devois à ceux que je voyois s'engager d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidences surprenantes qui sont purement de mon invention, et n'avoient jamais été vues au théâtre, et peut-être enfin faut-il un peu de vrai mérite qui à cette inclination n'est pas tout à fait injuste, j'en veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci: elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la farce de vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié; et cet heureux assemblage est si enagagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second

passé le premier, le troisième est au-dessus du second , et le dernier l'emporte

sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'Unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre , dans le second , feroit connoître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux scènes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit précédées; et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auroient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sangfroid à un personnage prototypique, qui se pourroit toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagète, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir su déjà en la cour d'Egypte, où il

étoit en assez bonne]Msture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. PoUux, dans Médée^ n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui;

EXAMEN DE RODOGUXE. 217

mais sa surprise de voir iason à Corinthe, où il Tient d'arriTer, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration Délaisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parcequ'il ne s'est encore passé rien dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si tous Toulez réfléchir sur celle de Curiace dans V Horace j tous trouTrez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui Técoute, a intérêt, comme^lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et Tau* diteur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se Ta donner entre deux partis, où elles Toient leurs frères dans Tun et leur amour dans Fautre, n*a pas moins d'aTidilé qu'elle d'ap-prendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs , que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux Etats, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

i^ai déguisé quelque chose de la Térité historique en rclui-^
 «i; Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari
 aToit épousé Rodogune chez les Parthes; et je fais qu'elle ne Fé-
 pouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la
 mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans né-
 cessité, commie Ménélas dans VOresic d'Euripide, que pour aToir
 lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encore épousé Rodo-
 gune, et Tenoit l'épouser dans son royaume pour la mieux établir
 en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et as-
 surer la couronne aux enfants qui naitroient de ce mariage. Cette
 fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fut tué aTant que
 de TaToir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle
 ne fit point d'horreur aux spectateurs, qui n'auroient pas manque
 d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent tus amoureux de la
 TeuTe de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos
 mœurs !

II

Clcopâtrfe a Keu d^attettd ne ce jour-là à faire conûaence à Lao-
 nice de ses desseins et des Téritables raivoBs de tont ce qu'elle a
 fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes Ou à Rodogune, si
 elle Teût su plus i6i^ et cette ambitieuse Mère ne lui en fait part
 qu'an moment qu'elle >^eut bien qu'il éclate, par la cruelle pro-
 position quelle ya faire à ses fii«. On a trouTé celle que Rodogune
 leur fait à sOn tour itidigiïè d'une personne vertueuse, comme. je
 la peins; mais On n'a pas considéré qu'eue ne la fait pas, comme
 Gléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais
 seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher

tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la reine leur avoit faite et devoit prévoir que, si elle se fêl déclarée pour Antiochans qu'elle aimoit, son ennemie, qui avoit seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour ahic, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avoit point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur père, qui avoit perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendoient la rejetait dans cette obligation. Il étoit de son devoir de venger cette mort ; mais il étoit de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obéi ; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition seroit tout à fait condamnable en sa substance elle mériteroit quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté à l'invention a fait et pour l'embarras surprenant où elle jette les spectateurs.

pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse ; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir,

et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parcequ,' s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse conquies vaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, ipie ce parricide n'a pas eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avoit qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril ; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

FIN DE IODOGUNS.

HERACLIUS

TRAGEDIE

A MONSIEUR SÉGUIER,

CHANCELIER DB FRANCE

Monseigneur ,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux , et que , pour offrir quelque chose à Votre Grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque ; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce gruid dessein , les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poème m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément , jusques à me persuader que je ne pouyois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable ; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude excusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en impositoient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie, avec raison , de ce qu'en dit la voix publique , parceque aucun d'eux n'y fait con-

A MONSIEUR SÉGUIER

notre Thonneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute TEurope Taccueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de Tesprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent ; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits , seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez Son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon , Monseigneur , que celui-ci , plus heureux que le reste des miens , affranchisse mon nom de ne vous en avoir point encore rendu , et que , pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis , il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non-seulement que je ne vous suis pas tout à fait inconnu , mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos grâces : de sorte que, quand votre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois toute ma vie très véritablement.

Monseigneur ,

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

Voici une hardie entreprise sur Tliistoire, dont vous ne reconnoîtrez aucune chose dans cette tragédie, que Tordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héracius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier ; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et }K>ur lui en donner une plus illustre, le faisant fils de Tempereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Grispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Goustantine, et comme j'ai fait régner ce tyran >ingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise ; l'événement l'a assez justifiée, et les exemptes des anciens, que j'ai rapportés sur Rodogune^ semblent l'autoriser suffisamment : mais, à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. G'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de f^lle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le noeud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Celle nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par

une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste ju-

gement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour n'ôter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet ; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher longtemps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire , et se voyant même déjà soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce tyran, en lui ■ allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'ils avoient seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses ; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le

nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Gomme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce derniei échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la soeur, avertit Héraclius

de sa naissance. Je serois trop long si je youlois ici toacker le reste des incidents d'un poème si embarrassé, et me contenterai de TOUS aToir donaé ces lumières, afin que tous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obsenrité. Vo«s vous sou-Tiendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian^ fils de Phocas, et Marlian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le Trai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontiue et sa fille Eudoxe. ,

On m^a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas traisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire ; la pre* mière, que notre unique docteur Aristote bous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou^ pour me servir des termes latins de ses interprètes, extra fàbulam^ comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple Œdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, llgnore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes lés vérités sodt recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit "pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en pcarter

n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable ; et il Test, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre ; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parceque, bien que cela soit vraisemblable, il n'excite dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie ; mais il nous renvoie à choisir dans

les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur ; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru : si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière : j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donne-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en

suis bien trouve jusqu'à présent ; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

PERSONNAGES

PfLOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils
de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine,
amant de Pulchérie.

PULGHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de
Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernaote
d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclias. CRISPE,
gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

Un page de Léontine.

La scène est à Constantinoplt.

HERACLIUS

PHoCA

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne N'a que de faux brillants dont Féclat Fenvironne > ; Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix, Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids *. Mille et mille douceurs y semblent attachées. Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;

1 Od trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de CCS lieux communs, où le poète se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au début de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans Tphigénie :

Heareox qui , satisfait de son hamble fortune , Libre du joug superbe où je suis attaché, Tit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment ! qu'elle est belle F qu'elle est éloignée de la déclamation ! Au contraire, les premiers ver» de Phocas paraissent une amplification ; les vers en sont négligés. Ce sont le» faux brillant qui environnent une couronne; c'est celui dont le ciel a fait choix pour un éceptre, et qui en ignore le poids; ce sont mille et mille douceurs qui sont un amas d'amertumes cachées. J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un t3rran et à un meurtrier qui règne depuis longtemps^ et qui doit être très accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs. (Y.) < Jusqu'à ce qu'il le porte : on doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies ; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y &Toir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie! tout y doit être coulant et harmonieux. ["V.)

Qui croit les posséder les seot s'évaouir ^ Et la peur de les perdre empêche d'en jouir : Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance Monte par la révolte à la toute-puissance, Qui de simple soldat à Tempire élevée Ne Ta que par le crime acquis et conservé, Autant que sa fureur s'est imfolé de têtes. Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes > ; Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur. Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur '. * J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres; Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi, Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi ^. Mais le sang répandu de l'empereur Maurice, Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice. En vain en ont été les premiers fondements. Si pour m'êter ce trône ils servent d'instruments. On en fait revivre un au bout de vingt années :

1 Si ces doii£«iirs sont des ameEtumes, eommsnt se plaint-on de les sentir s'évanouir! Quand on veut examina les vers français avec des jeux atUntifs et sévères, on est étonné des ^utes qu'on y trouve. {\.]

S Cette phrase n'est pas correcte, qui comnu moi ^tsi élevé au iront, il croit voir deg tempétef : cet il est une faute, surtout quand ce ■qui comme est si éloigné. Cela est en même temps négligé et forcé ; négligé, parceque ce mot vague de tempêtes n'est là que pour la rime ; forcé, parcequ'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de «rimes. (Y.) — Faites la construction de hi pirate, sans en rien supprimer, et TOUS verrez que cet il est néceasaive. (P.)

8 C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, comme il n*a semé, comme il voit en noug, etp., est très souvent

employé par Cor- BelNe : il ne faut pas le prodiguer, parcequ'il est prosaïque. (T.)

* Ce vers est beau ; j« ne sais pas cependant si un empereur qui a ea asa#z de mérite «t de e<Mirage pour parvenir à Vempirt, du rang sisiple soldat, avoue si aisément qa*il a immolé tant de perseanet plus dignes que hii de la coutomie ; il doit les avoir ciuas dai^ereuses, mais nen plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un;souveraia s'avilisse ainsi soi-même : c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le tbé&iire doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies. (Y.)

ACTE I, SCÈNE I. Sâl

Byzance ouvre, di&-tu, roreille à ces menées * ;

Et le peuple, anoulrenx de tovt ce i(«i me amt^

D^une croyance avMe etalMrisse ce faux bruit.

Impatient déjà de se laisser séduire *

Au premier imposteur armé pour me détruire,

Qui, s'osant revêtir de œ fantôme afiné ',

Voudra servir d*idole à son zèle charmé ^.

Mais sais-tu sous quel nom ce AobeUK bruit s*excfte *?

CB!SPS.

Il nomme HéracUus celui quMl ressuscite.

1 On ouvre l'oiteille à tiû bruit, et non i des Menées ; oti les découvre. (V.)

s Se laisser séduirte à quetqu^un n*efet plus <l*nsa|^ et au fond c'est une faute : je me suis tûissé aimer, persuader, avertir par ta^u, et non pas aimer, persuader^ étvertir à vous. (Y.)

S Peut-on se vêtir d'un fantôme 1 l'image est-elle assez juste! comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps! Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre. (V.) — Après avoir tourné longtemps autour de cette idée en parlant de la justesse des métaphores, voilà ce que Voltaire établit enfin comme une r^gle de goût. A une page ou deux de distance, on verra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange paradoxe. Nous nous contentons d'observer ici que la métaphore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parcequ'il seroit difficile ou même bnpossible de la peindre, mais parceqn'elle est beaucoup trop recherchée : on ne se fait pas un vêtement d'un fantôme, comme Tartufe se fait tm mantettu de ta religion. La métaphore de Molière est naturelle ; celle de Corneille ne l'est pas.

P.) ^ Quelles expressions forcées I Pour sentir i quel point tout cela est msA écrite mettez en prose ces vers: Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé. Entendra- t-on un tel langage! ne sera-t^on pas révolté de cette foule d'inopropriétés et de barbarismes! Le sévère Boileau a dit :

^ns la langae, ea tm mot, ruatenr lé plût divin ISst toujours, quoi qu'il faêse, un méchant éCritaia.

Mate ao^veitons-Bims Aussi iqoe loraqiUB Corneille (laisait les beaux morceaux du Cid, des Horaces, de Cinna, de Pompée, il était ub tÉmfrable léerivviB. <VJ

> Un bruit ne s'excite point sous ub Bom». ^Hl «tt ^Kfieil* de paMcrr tBTnB*v«ejint«tse! matt qtl« tefti est néeenaftre ! {Y^

232 HÉRACLIUS

PBOCAS.

Quiconque en est Tauteur devoit mieux l'inventer. Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter; Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable. Pour craindre un grand effet d'une si vaine fiible. Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc. On en fit dégoutter plus de lait que de sang ^ ; Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans Tame ', Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme. Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché. Et que sans Léontine on l'eût longtemps cherché : 11 fut livré par elle, à qui, pour récompense, Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance S Du jeune Martian, qui, d'&ge presque égal, Étoit resté sans mère en ce moment fatal. Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE

Tout ridicule il plaît, et le peuple est crédule : Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter, Il vous est trop aisé de le faire avorter ^.

Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille, Il vous en plut, seigneur, réserver une lille <^,

1 Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable...

Il n'avoit que six mois ; et , lui perçant le flanc , On en fit dégoutter plus de lait que de sang.

Expressions trop familières, trop prosaïques ; et lui perçant le-jlanc est un solécisme ; il faut en lui perçant, (V.)

t Ce prodige n'est point affreux; c'est seulement une croyance puérile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau avaient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en disant : J'i u'avail que six mois^ et on en fit dégoutter plut de lait que de sang. Cette «onjonction et signifie évidemment que ce latt était une suite, une preuve de son enfance, et par là même exclut le prodige : mais, si c'en était un, que signifierait-il! à quoi servirait-il! | Y.)

8 Je donnai à Léontine son enfance à gouverner, — Juge par là combien ce conte est ridicule. — Tout est jusqu'ici de la prose un peu «ommune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est diffldle à tenir. (Y.)

^ On ne se laisse point emporter à un conte; on fait avorter des desseins, et non pas des contes. (Y.)

• Cela est du style d'affaires. Il plut à Votre Majesté iê donner U

ACTE I, SCÈNE I

Et résoudre dès lors qu'elle auroit pour époux

Ce prince destiné pour régner après tous.

Le peuple en sa personne aime encore et révère *

Et son père Maurice et son aïeul Tibère,

Et vous verra sans trouble en occuper le rang

SMI voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.

Non, il ne courra plus après Tombre du frère,

S'il voit monter la sœur dans le trône du père.

Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,

Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards.

Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre \

Ce dessein avec lui seroit tombé par terre ',

mdre: il n'y a pas là de fautes contre la langue, mais il y en a contre le tragique. (Y.)

i Cette personne se rapporte i ce prince; et c'est de cette fiUc que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler. (V.)

< Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier. (Y.)

* On a déjà repris ailleurs ces façons de parler Ticieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image rraie et sensible est mauvaise, c'est une règle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourrait représenter nneidée qui tombe par terre! (V.) — C'est ici que Voltaire s'explique sans détour : il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute]Joésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non-seulement avoit cultivé toute sa vie l'art des vers, mais qui en avoit fait d'excellents. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet i s'égarer lorsqu'il discute à ftoide ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il sembleroit que Voltaire eût oublié que luimême avoit été poète. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourroit induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiroient ne pouvoir pas thoisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oseroit essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau des mains avides de sang qui volent à des parricides; un nom qui chatouille ^'orgueilleuse faiblesse d'un cœur; un pouvoir qui s'achemine à gfands pas vers sa chute; des pleurs mis dans une balance avec les lois d'un État: des yeux qu'on voit venir de toutes parts; une victoire qu'on "ûrite dans les bras du vainqueur, ou qui se laisse attendrir aux pleurs d'wie femme; des murs qui vont prendre la parole; des portes qui U. 16

254 HURACLIUS.

Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier» Martian demeu-
roit ou mort ou prisonnier ^ Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y

périsse, Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice, Et qui, réunissant l'une et l'autre maison, Tire chez vous l'amour qu'on garde- pour son nom *.

n'obéissent qu'à un seul homme ; des mains qui promettent; un glaiv.? qui marche; des coursiers qui ne cennoissent plus le frein, ou Dieu lui-même mettant un frein à la fureur desflots^ etc., etc.? Il faudroit transcrire tout Racine et tout Bolleau, si l'on vonloit épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant aucun peintre n'entreprendroit de peindre. Molière, La Fontaine luimême, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offrirait en foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable* Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourroit en citer quelques unes dans nos meilleurs poètes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

Nous préserve le ciel de ce fnncste abus.

Berceau de la mollesse et tombeau des vertus !

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réprouve. Il en seroit de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,

Pourroient s'effituroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourroit représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver : mais ce nest point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singu-

lière imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auroient pu déshonorer son commentaire, s'il n'étoit rempli d'ailleurs de remarques très précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie. (P.)

1 On ne peut dire qu'un homme serait demeuré mort si on ne l'avait secouru. Ces mots, demeuré mort[^] signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parcequ'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parcequ'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parcequ'un mort ne ressuscite pas. (Y.)

« On a d[^]a repris ailleurs cette expression, Hrtr l'amour; oo ne tire l'amour «hec pertouie. (Y.)

ACTE I, SCÈNE I

raocAs.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salulaire, Si pour en voir Teffet tout me devient contraire * ? Pulchérie et mon fils ne se moati[^]nt d'accord Qu'à fuir cet hyménée à Tégat de la mort; Et les aversions entre eux deux mutuelles Les font d'intelligence à se montrer rebelles «. La princesse surtout frémit à mou aspect ; Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect. Le souvenir des siaas, l'orgueil de sa naissance, L'emporte à tout moment à braver ma puissance '. Sa mère, que longtemps je voulus épargnef , Et qu'en vain par douceur j'espérai 4e g[^]go[^]r. L'a de la sorte instruite; et

ce qu/e je xoïs Buivve Me punit bien du trop que je la laissai vivre
^.

ÇRUPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits % •

Seigneur, et qui les flatte oudurcit leurs m^ris. La violence est
juste où la doucaur est vaiue.

PHOCÀS.

Cest par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa l^aiue. Je l'ai
mandée exprès, non plue pour la flatter, Mais pour prendre mon
ordre et pour l'exécuter •.

1 Tout me devient contraire piQur e» voir l'effet n'est pas fran-
çais ; c'est im solécisme. (Y.)

' Et les aversions entre eux deux muluelles

Les font d'intelligence à se oumtre^ reb^Ue««

tf est pas français. Des aversions qui /ont d'intelligence ! que
et barbarismes! |V.^ ' Vemporée à braver, autre barbarinne. (T.)

^ Ce qne je vois snivre

Me punit bien du trop que je la laissai vivre,

est d'une petose familière et incorrecte. (Y.)

* Ou ^i entrer de/oro^ user de force; je doute qu'on dise agir
de forée; le style de la conversation permet agir de tête, agir de
loin, et •il permet agir de/orce^ la poésie ne le souffre pas. (V.)

* Cest une faute de construction : il faut, mais pour lui donner des wdres, car le je doit gouverner toute la phrase. N« nous rebu-
tons point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit ja-
mais être violée.

256 UÉRACLIUS.

CBISPE.

Elle entre.

SCÈNE II

PUOGAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS

Enfin, madame, il est temps de vous rendre. Le besoin de TÉ-
tat défend de plus attendre; 11 lui faut des Césars, et je me suis
promis D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils. Ce n'est
pas exiger gran(|e reconnoissance Des soins que mes bontés ont
pris de votre enfance. De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de
mes bienfaits. Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne fdnt point de honte au rang le plus sublime; Ma couronne
et mon fils valent bien quelque estime * : Je vous les offre encore
après tant de refus; Mais apprenez atssi que je n'en souffre plus.
Que de force ou de gré je veux me satisfaire ', Qu'il me faut
craindre en maître, ou me chérir en père, Et que, si votre orgueil
s'obstine à me haïr, Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCeÉBIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance

Phoeas parle très bien et très convenablement ; Je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie. V.)

1 Le rang le plus sublime! et une couronne et un file qui valent
dit V estime! Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de Cinna t (Y.)

s Se satisfaire n'est pas le mot propre ; on ne dit je veux me
satisfaire que dans le discours familier ; je veux contenter mes
goûts, mes inclinations, mes caprices.

Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire.

MOLIBRK.

Je veux me satisfaire de gré est un pléonasme; et je veux me
satisfaire de force est un contre-sens : on se fait obéir de gré ou
de force ; mais on ne se satisfait pas de force. Phoeas entend qu'il
réduira de gré ou de force Pulchérie ; mais il ne le dit pas. (Y.)

ACTE I, SCÈNE IF

A ces soins tant vantés d'élever mon enfant ; Que lant qu'on
m'a laissée en quelque liberté, J'ai voulu me défendre avec civilité
» ; Mais, puisqu'on use d'un pouvoir tyrannique. Je vois
bien qu'à mon tour il faut que je m'explique, Que je me montre
entière à l'injuste fureur ', Et parle à mon tyran eu fille d'empe-
reur. Il falloit me cacher avec quelque artifice Que j'étois Pulché-
rie, et fille de Maurice *, Si tu faisois dessein de m'éblouir les
yeux > Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux *. Vois
quels sont ces présents dont le refus t'étonne : Tu me donnes,

dis-tu, ton fils et ta couronne ; Mais que me donnes-tu, puisque
Tune est à moi ',

1 Cela n'est pas français : on ne rend point une reconnaissance
à des soins ; on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la
conserve ; j'ai rendu cette reconnaissance ! (V.)

S Que.... J'ai voulu, etc. C'est encore une faute contre la
langue. Avec civilité est du ton de)a comédie. (V.)

•• Il faudrait à la fureur de, etc. ; oi^ne pourrait dire à la fu-
reur, généralement, que dans un cas tel que celui-ci : la fermeté
brave la fureur. L'épithète dHinjusle est faible et oiseuse avec le
mot fureur. Enfin Xa fureur ne convient pas ici ; ce n'est point
une fureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire. (V.)

^ Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne
élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance : on
ne traite point ainsi son maitre dans sa propre maison. Voyez
comme Josabet parle à Athalie ; elle lui fait sentir tout ce qu'elle
pense : cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'im-
pression que des injures. Electre aux fers, n'ayant rien à ménager,
peut éclater en reproches ; mais Pulchérie, bien traitée,
doitp^sllle s'emporter tout d'un coup! peut-elle parler en souve-
raine! Un sentiment de douleur et de ilerté, qui échappe dans ces
occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles! Ce
n'est pas que j'ose condamner ici Pulchérie; mais, en général, ces
tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au mi-
lieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages
dont le modèle n'est pas dans la nature. (Y.)

» Cela n'est pas français : on ne fait pas dessein ; on a dessein.
(V.)

* Il semble que ce soit Phocas qui prenne ses dons pour des dons précieux : il fallait, pour l'exactitude, jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux. (V.) 7 Non, assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire ro-

258 HÉRACLIUS

Et Tautre en est indigne, étant sorti de toi? Ta libéralité me fait peine à comprendre : Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ; Et puisque avecque moi tu veux le couronner, Tu ne me rends mon bien que pour te le donner. Tu veux que cet bymen que tu m'oses prescrire Porte dans ta maison les titres de Tempire, Et de cruel tyi-an, d'infame ravisseur, Te fasse vrai monarque, et juste possesseur. Ne reproche donc plus à mon ame indignée Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée : Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié. Vint de ta politique, et non de ta pitié. Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve * : Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve; Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir. Tu ne m'y veux placer que pour t'y maimenif ;

main. Pulchérie a moins de droits au trône que le dernier officier de l'armée; il ne lui sied point du tout de dire : H est à moi ce trême-, c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds. Elle lui procpose de laver ce trône avec son sang : j'observerai que si un trône est teint de mh^i^ il n'est point laTé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint é« sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dke^ lave par le tien, et non du tien. Elle répète ce mot encore, le bourreau de mon sang. Elle dit qu'elle a le cœur franc et haut : on doit bien rarement le dire ; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déjà remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage et tous ses sentiments par la manière dont on le fait par-

ler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même. (Y.) — L'empire romain étoit électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendoient le suffrage ni du peuple, ni du sénat : cependant on vit souvent les enfants, et même les femme» et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martian, qu'elle éleva au trône eu l'épousant. Dans le Bas-Empire, ces exemples de» vinrent encore plus fréquents. Irène, Zoé, Théodora, Eudoxie, régné» rent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. Cest donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avoit moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée. (P.)

1 Faire une réserve^ pour dire épargner les jours d'une princesse ; cela n'est pas noble : faire une réserve est style d'affaires. (V.)

ACTE I, SCÈNE II

Ta ne m*y fais monter que de peur (feut descendre : Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre *.

Je sais qu'Ul m^appartient ce trône où tu te sieds, Que c'est à moi d*y voir tout le monde à mes pieds : Mais comme il est encor teint du sang de mon père. S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire ; Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de bâter, Est Tunique degré par où j'y veux monter : Voilà quelle je suis, et quelle je veux être. Qu'un autre t'aime en pèi*e, ou te redoute en matre. Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS

J'ai forcé ma colère à te prêter silence ', Pour voir à quel excès iroit ton insolence : J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser, Et t'aime encore assez pour te désabuser.

N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père. Ni que pour l'appuyer la main soit nécessaire.

1 Ce verbe prétendre exige absolument un régime : ce n'est point un verbe neutre ; ainsi la phrase n'est point achevée : on pourrait dire, cessez d* aimer et de haïr y quoique ce soient des verbes actifs, parcequ'en ce cas cela veut dire, cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine ; mais on ne peut dire, cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir. (V.)

* Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas se laisser braver ainsi t Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort! Comment Phocas peut-il «icore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration! est-il possible qu'il lui propose encore son fils! (V.) — Phocas ménage ici Pulchérie, parcequ'il a un grand intérêt politique i la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chère au peuple , et, en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimerait, en quelque sorte, son usurpation. C'est ainsi que, dans la tragédie d'Oreste, Egysthe se laisse braver par Electre dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Electre apporterait en 'dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Egysthe a usurpé le trône. Notez qu'Electre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. II est vrai qu'Electre est dans les fers, et que

ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paroissent plus motivés que ceux de Pulchérie. (P.)

240 HÉRACLIUS

Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi; Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi. Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race : L'armée a ses raisons pour remplir cette place ; Son choix en est le titre * ; et tel est notre sort Qu'une autre élection nous condamne à la mort. Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice; J'en vis avec regret le triste sacrifice : Au repos de l'État il fallut l'accorder; Mon cœur, qui résisoit, fut contraint de céder; Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille Je fis ce que je pus, je conservai sa fille, Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui, Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,

Qu'un gros de mutinés élu par fantaisie ,

Oser arrogamment se vanter à mes yeux

D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !

Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,

1 Un bien de race, une armée qui a ses raisons^ an choix qui est le titre d'une placey toutes expressions plates ou obscures. Phocas d'ailleurs a très grande raison de dire à cette Pulchérie

que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles : mais il devait le dire auparavant et mieux. (Y.)

< Encore une fois, on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis longtemps : il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'une croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que saint Grégoire le Grand écrivait à ce même Phocas , Benignilatem pietalis veslra ad impériale /asligium pervenisse gaudemus. Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape ; ce n'est qu'une note purement historique. (V.)

à II fallait, lui qui n'eut à l'empire d'autre droit que ses crimes; on n'a point de droits pour^ mais des droitsà ; c'est un solécisme. (V^

ACTE I, SCENE II

Croire s^êlre lavé d'un si noir attentat En imputant leur perte au salut de TÉtat! Il fait plus, il me croit digne de cette excuse! Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse : Apprends que si jadis quelques séditions Usurpèrent le droit de ces élections, l/einpire étoitchez nous un bien héréditaire; Maurice ne Pobtint qu'en gendre de Tibère; Et Ton voit depuis lui remonter mon

destin Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin <. Et je pourrais avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS

Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue. Cet empire, et consens encor que ta fierté Impute à mes i*emords l'effet de ma bonté *. Dis que je te le rends et te fais des caresses Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur Autoriser ta haine et flatter ta douleur; Pour un dernier effort je veux souffrir la rage Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image '.

1 La race, le sang, la maison, la famille, remontent à une tige, à Constantin; mais le destin ne remonte pas. (Y.) — L'expression que Voltaire reprend est très usitée et très noble en poésie. (P.)

< Un homme doux et faible pourrait parler ainsi ; mais noian-di sunt tibi mores. Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que Phocas, t'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils ! S'il y était forcé par la nation, si, en mariant son flis à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison ; mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé surtout qu'Héraclius soit eu vie, ce que Phocas ne croit point. (V.)

S Une rage qu'une sanglante image allume! Il n'est point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet. (V.) — Voltaire oublie que, parmi les reproches quePulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Loi qui de tout les miens fit autant de Tictimes. Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, etc.

242 HÉRAGLIUS.

Mais que Ta fait mon fils? étoit-il, au berceau,

Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?

Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire

Ne Tont-elles pas fait trop digne de Tempire?

En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?

Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?

Un cœur comme le lien, si grand, si magnanime...

PULCHERIE

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime : Gomme ma haine est juste et ne m'aveugle pas. J'en vois assez en lui pour les plus grands Étais ^ ; J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne; J'honore sa valeur, j'estime sa personne, Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien * Que s'en voyant indigne il ne demande rien, Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite De ce qu'on veut de moi par delà son mérite, Et que de tes projets son cœur triste et confus Pour m'en faire justice approuve mes refus. Ce fils si vertueux d'un père si coupable. S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable ' ; Et cette grandeur même où lu

veux le porter * Est l'unique motif qui m'y fait résister. Après l'assassinat de ma famille entière,

1 Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverner de grands Etats ; on a assez de mérite pour être élu empereur ; mais je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée j etc., ne peut se dire, parceque le sens n'est pas complet. Le mot pour, sans verbe, signifie tout autre chose ; cet ouvrage était excellent pour son temps ; Phocas est bien patient pour un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands États; car quel plus grand État que l'empire romain! (V.)

S Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc.

Expression de comédie. (V.)

8 On ne peut dire, il m'est aimable, haïssable; et pourtant l'on dit, il m'est agréable^ désagréable, odieux^ insupportable^ indifférent. On en a dit la raison. (V.)

* Porter à une grandeur^ cela n'est ni élégant, ni correct; et un motif qui fait y résister ! à quoil à cette grandeur où l'on veut porter Martian! (V.)

ACTE I, SCÈNE IF

Quand ta ne m'as laissé père, mère, ni frère,

Que j'en fasse ton fils légiUme héritier!

Que j'assure par Ui leur trône au meurtrier !

Non, non ; si tu me crois le cœur si magnanime
 Qu'il ose séparer ses yertus de ton crime.
 Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
 Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
 Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infome *
 De remettre l'empire en la main d'une femme,
 Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
 Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
 On dit qu'Héraclius est tout prêt de parottre :
 Tyran, descends du trône, et lus place à ton maître t.

A ce compte, arrogante, un fantôme nonvetu *« Qu'un mur-
 mure confus foit sortir du tombeau, Te donne cette audace et
 cette confiance! Ce bruit s'est fait déjà digne de la croyance ^ .

1 Corneille emploie •onrettt ce mot avise; fl étftft très bien
 reçu et son temps. Qu*il Ufût infamie n'est pas français : la
 langue permet qu'on dise, cela m'est honteux^ mais non pas cela
 m*est it^awtê; «t cependant on dit,^ t7 est in/ame à lui d*avoir
 /ait celte action. Tontes les langues ont leurs bizarreries et leurs
 inconséquences. (V.)

> Vers admirable; il le serait encore plus si Ton pouvait parler
 ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une
 situation violente qui permette les discours violents. Il est tou-
 jours étrange que Phocas persiste à vouloir offrir son lils à une
 princesse que tout antre ferait renfermer pour Tempécher de

conspirer et pour avoir nu otage. — N. B. En général, toutes les scènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés, et quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très heureusement par ce beau vers , Tyran^ descends du trône^ et fais place et ton maître; mais quand on entend ensuite, à ce compte^ arrogante^ etc.,. les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue.

^ A ce compte est du style n^ligé et du ton familier qu'on se permettait alors mal à propos. Ce mot arrogante conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se dissent des injures grossières. (Y.)

^ Un bruit ne se peut faire digne ni indigne ; cela n'est pas français^ parcequ'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue. (Y.)

24i HÉRACUUS.

Mais...

PULCHÉRIE

Je sais qu'il est faux; pour rassurer ce rang Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ; Mais la soif de ta perte en cette conjoncture Me fait aimer Fauteur d'une belle imposture. Au seul nom de Maurice il te fera trembler : Puisqu'il se dit son liis, il veut lui ressembler; Et cette ressemblance où son courage aspire Mérite mieux que toi de gouverner Tempire^ J'irai par mon suffrage affermir cette erreur, L'avouer pour mon frère et pour mon

empereur, Et dedans son parti jeter tout Tavantage Du peuple convaincu par mon premier hommage. Toi, si quelque remords te donne un juste effroi. Sors du trône, et te laisse abuser comme moi ^ ; Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice : Ma bonté ne peut plus arrêter mou devoir; Ma patience a fait par delà son pouvoir'. Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ; Et l'audace impunie cnOe trop un courage. Tonne, menace, brave, espère. en de faux bruits, Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits; Dans ton ame à ton gré change ma destinée; Mais choisis pour demain la mort ou Thyménée^.

t (7e8t une faute en toute langue, parceq'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter. (V)

> Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première ; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi ! Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre ; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs. (V.)

3 Comment une patience fait-elle par delà son pouvoir! jamais on ne peut faire que ce qu'on peut. (V.)

4 Phocas enfin la menace; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne ve^it pas d'elle, et dont elle ne veut pas! Il n'en a d'autre ra's jn que celle qui lui a été suggérée par son confi-

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACUUS, CRISPE

(En ces deux «cèDes, Héraelias puM ponr Martian, et Mariiao pom* Léonce. Héraclias »e eonnoit, nais Martien ne ee connoit pac.)

PHoCA8, à Palcbérie.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

(à Héraelius.)

Approche, Martian, que je te le répète < : Cette ingrate furie, après tant de mépris, Conspire encor la perte et du père et du fils ; Elle-même a semé cette erreur populaire D'un faux Héraelius qu'elle accepte pour frère^: Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imffoser, Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS

Seigneur...

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACUUS.

Dussé-je mal user de cet amour de père,

dent Crispe à la première scène. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice ; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martian! (Y.l

1 II me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées. (V.)

> On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, que Phocas nomme ingrate furie, conspire la perte du père et du fils, il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse cette furie. iV.

246 HÉRACLIUS

Étant ce que je suis, je me dois quelque effort

Pour vous dire, seigneur *, que c'est vous faire tort',

Et que c'est trop montrer d'injuste défiance

De ne pouvoir régner que par son alliance :

Sans prendre un nouveau drait du nom de son époux,

Ma naissance suffit pour régner après vous.

J'ai du cœur, et tiendrais Tempire même infâme

S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin*.

HÉBACLIUS.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin. Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste Nous rendroit ce tu-

multe au dernier point funeste. Au nom d'Uéraclius à demi soulevé.

Vous verriez par sa mort le désordre achevé *. Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette, Faire régner une autre et la laisser siyeLte; Et d'un parti plus bas punissant son orgueil^...

PfiOCÀS.

Ouand Maurice peut tout du creux de son cercueil, A ce fils supposé, dont il me faut défendre,

1 Le sens de la phrase est, je doit vous dire, quoi qu'il m'en coûte; mais il ne doit pas faire effort pour dire; ce n'est pas sur cet effort qu'il -se fait que son devoir tombe : d'ailleurs il ne (ait point d'effort, puis- •qu'il n'aime point Pulchérie , puisqu'il croit même être son frère ; et puis comment se doit-on un effort t (Y.)

S <|ae «'«! veos faire Aort

-est trop du style de la comédie. (V.)

• Ce mot semble condamner toute la scène précédente. Phocas avoue <iu'il n'avait nul besoin de marier Pulchérie à son fils; il sentie, aa contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant. (V.)

* On n'achève point un désordre, comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas le mot propre. (V.l

5 On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné ; mais on ne peut pas dire , être puni d'un hymen , comme on dit, être puni du dernier supplice. Parti phis bas est déplacé : il semble que Martian soit un parti bas, et qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore. (V.)

ACTE I, SCÈNE III

Tq parles d*ajoater ud véritable gendre!

HÉRACLIUS

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié K.,

PHOCAS

A répreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié, Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe, Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe t. Elle mourra, te dis-je.

PULCnÉRIB.

Ab! ne m'empêchiez pas De rejoindre les miens par un heureux trépas. La vapeur de mon sang ira grossir la foudre Que Dieu tient déjà prête à le i-éduire en poudre»; Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS

Par ses remerciements juge de ses fureurs. J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive. Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive*!

i L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme sa moitié.

Mânes an grand Pompée, écontes sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable ; c'est la moitié du grand Pompée qui parle : mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, cette moitié.

S Ces trois point font un mauvais effet dans la poésie ; et point qu'après est encore plus dur et plus mal construit; et point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans Cinna ; c'est écrire comme Chapelain. (V.)

8 Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée! Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses ; c'était bien plutôt le goût du temps de Corneille que du nfttre. Racine et Boileau corrigèrent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique! (V.)

h Je crois qu'on pourrait dire en vers, résoudre dey aussi bien que résoudre à, quoique ce soit un solécisme en prose ; mais il est essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils : Résous cette princesse à t'aimer^ ou je la ferai mourir. Il n*y a aucun

248 HÉRACLIUS

Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoiite plus >, Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV

PULGHÉRIE , HÉRAGUUS , MARTIAX.

HÉRACLIUS

En vain il se promet que sous cette menace J'es]]ère en votre cœur surprendre quelque place > : Votre refus est juste, et j'en sais les raisons. €e n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons; D'autres destins, madame, atten<Jent Tun et l'autre : Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre. Vous aurez en Léonce un digne possesseur'; Je serai trop heureux d'en posséder la sœur. €e guerrier vous adore, et vous l'aimez de même; Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime^ :

«xempic dans le monde d^une pareille proposition : cile paraît d'antnt plus extraordinaire, que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Puichérie. En un mot, cela n'est pas dans la nature. (Y.)

1 n en jure encore; il n'a pourtant point juré, et il repète, pour la sixième fois, qu'il tuera cette Pulchérie, ou qu'il laiûariera. (V.)

S Que d'incongruités! quel galimatias! quel style 1 (Y.)

S Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé. passe pour le fils de I<éontine , ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phoca?. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été à souhaiter peut-être (lue drs la première scène ces aventures eussent été éclaircies ; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui d'un divertissement nous fait une fatigue, comme dit Boileau. (Y.)

^ Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martian croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héradius, cru Martian, s'occupe ici de l'arrangement d'un

double mariage. On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale aimé autant comme je l'aime, ni à ces beaux nœuds, ni à cet amour parfait^ ni à ces chaînes si belles, à ces captivités éternelles. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le pa«

ACTE I, SCENE IV

Léontine leur mère est propice à nos VtBux ;

Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,

D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,

Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné :

Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné.

Et votre main illustre augmente le mérite

Des vertus dont Téclat pour lui me sollicite;

Mais à d'autres penser il me faut recourir :

Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir * ;

Et quand à ce départ une amie se prépare s...

HÉRACLIUS

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare : Pardonnez-moi ce mot; pour vous servir d'appui J'ai peine à reconnoltre encore un père en lui '. Résolu de périr pour vous sauver la vie. Je sens tous mes respects céder à cette envie;

blic se soit trompé à ce point : mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinaalt, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance ; elles en firent très peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petites trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect. (V.)

1 Ce beau vers parait la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage : on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, et dicat-
jam nune debentia dici. Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour, et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche : aucun n'inspire de terreur jusqu'ici : mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité. (Y.)

S Ce mot départ est foible, et une ame aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui rénerve. (V.)

S Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebûités des

mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est lieracliua^ et qu'i's s'intéressent fort peu à Pulchérie. (V.)

II

350 HÉRACLIUS

Je ne suis plus son ^s s'il en veut à vos jours^

Et mon cœur tout entier vole à votre secours. ^

PULCHÉRIB.

C'est donc avec raison que je commence à craindre, Non la mort, non Thymen où Ton me veut contraindre. Mais ce péril extrême où, pour me secourir, Je vois voire grand cœur aveuglément courir.

HARTIAN.

Ah, mon prince ! ah, madame ! il vaut mieux vous résoudre Par un heureux hymen à dissiper ce foudre i. Au nom de votre amour et de votre amitié, Prenez de votre sort tous deux quelque pitié. Que la vertu du fils, si pleine et si sincère •, Vainque la juste horreur que vous avez du père » ; Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux^...

HÉRACLIUS

Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que lu veux? Tu m'as sauvé la vie ; et, pour recounoissance, Je voudrois à tes feux ôter leur

récompense; Et, ministre insolent d'un prince furieux, Couvrir de cette honte un nom si glorieux; Ingrat à mon ami, perlide à ce que j'aime. Cruel à la princesse, odieux à moi-même !

Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois ; Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.

1 Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen! Toute métaphore, encore une fois, doit être juste. Dissiper ce foudre n'est là que pour rimer à résoudre. Ce style est trop négligé. (V.

t Une vertu pleine et sincère n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vide. (V.)

8 Vainque est trop rude à l'oreille ; horreur de est permis en ver». V.) — Et même en prose. (P.)

* Martien, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martien, amoureux d'Eudoxe Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime,, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup : ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts ; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. IP exposez pas tous deux n'est pas français ; il faut ne les exposez pas tous deux. (Y.)

ACTE I, SCENE IV

Son bonheur est le mien, madame; et je tous donne Léonce et Martiaa en la nème personne ; Cest Martian en lui que vous favorisez >. Opposons k» constance aux périls opposés '. Je vais près de Phocas essayer la prière ; Et si je n'eu obtiens la grâce tout entière *, Malgré le nom de père, et le titre de fils, Je deviens le plus graad de tous ses «naernis. Oui, si sa cruauté s^ofestine à votre perte, Tirai, pour Tempêcher, jusqu'à la force ouverte, Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner, Un faux Héraclius en ma place régner ^ ! Adieu, madame.

PULCHÉRIE

Adieu, prince trop magnanime,

(fléradins t'«a va, et Pald^rie coalinae.)

Prince digne en eiet d'un trôae acquis sans crime. Digne d'un autre père. Ah, Phocas ! ah, tyran ! Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?

Mais allons, cher Léonce, admirant son courage, Tâcher de notre part à repousser l'orage. Tu t'es Élit des amis, je sais des mécontents : Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps; L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

1 Cela veut dire, pour le spectateur, qu'HéracHus, cru Martian, voit 4an8 Léonce un autre lui-même ; et cela vent dire aussi , dans Tesprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian : c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme. (V.)

t Cet opposés est de trop, c'est une figure de mots inutile ; de plus, ce n'est pas le mot propre : les périls menacent, les obstacles s'opposent. (V.

Ce vers est obscur; il va trouver Phocas, et, s'il n'en obtient la grâce; il semble que ce soit la grâce de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grâce tout entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grâce. (V.

^ Il n'a point été question dans cette scène à un/auz Héraclius. Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie. (V.

252 HÉRACLIUS

HARTIAN.

Pour Otage eu ses mains ce tige a votre vie ;

Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi

Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi •.

PULCRÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre.

Il lie faut craindre rien quand on a tout à craindre «.

Allons examiner pour ce coup généreux

Les moyens les plus prompts et les moins dangereux >.

t On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bons vers sans le mot

propre; il fant l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours, et l'énergie de l'expression, c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Corneille. (Y.)

> Cette sentence parait quelque chose de contradictoire ; elle est cependant au fond d'une très grande vérité ; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop sou— vent. (V.)

3 Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret , puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids da)S la balance ; mais il faut ke livrer à Tintrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis. V.

LÉONTINE, EUDOXE

LÉONTINE

Voilà ce que j'ai craint de son ame enOammée >.

EUDOXE

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée >.

LÉONTINE

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé. Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé • : Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle Sans la dire à Toreille à quelque ame infidèle ^, A

quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux, A qui ce grand secret a pesé comme à vous. Gest par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ; C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé De l'ennemi secret qui l'auroit accablé ^,

1 Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine , autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian ; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom. (V.

s Qui! de qui parle-t-elle! c'est une énigme. Mal aimée, expression trop triviale. (V.

3 On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois i la court Cela est absolument indigne de la tragédie.

^ Voilà la même faute ; et dire à l'oreille à une ame ! on ne peut s'exprimer plus mal. (Y.

5 Cela n'est pas français. Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi ce sont deux barbarismes et deux solécismes à la fois dans un seu. vers. (V.)

254 HËRAGLIUS.

Ajouterà bientôt sa mort à tant de crimes i,

Et se sacrifiera pour Bouvelies victimes

Ce prince dans son sein pour son fils élevé,

Vous qu'adore son ame, et moi qui Tai sauvé.

Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire *!

EUDOXB.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère, Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison, Ne m'accusera plus de cette trahison ' ; Car c'en est une enfin bien digne de supplice^ Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice \

LÉONTIKB.

Et qui donc aujourd'hui le foit coanoltre 4 tous ? Est-ce le prince, ou moi ?

IUDOXE.

Ni le prince, ni tous.

De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme. On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme : On ne dit point comment vous trompâtes Phocas, Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas^ Ni comme après, du sien étant la gouvernante. Par une tromperie encor plus importante ^

1 Par constttiction, ^tst la mort de Phocas ; pas 1« «eiis, c*ât celle de Maurice. Il faut que 1& fyntsxt et Xt wts sdient toujours d^accord.

t Cte ref» est e^ort bourgeois ; inais les prtcédeàts softt nobles ,. exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de ComdMe. (V.)

5 Cela Ht donne pas d*abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute rintrtgwc, commence par se tromper, par accuser sa fille mal à propos : cHtt ftorasation mén-

tie est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'importance de la pièce. Léontine comfliee son rôle par une méprise et par des expressions indignes de la comédie. (V.)

^ Le mot de awpptie paraît trop fort : et d'e de supplice n'est pas français; c'est un barbarisme. (T.)

6 Il faut absolument que d'avoir : e'est une trahison que d'avoir donné un indice. Trahison qu'avoir donné est un solécisme. (V.)

^ Ces mots, étant la gouvernante auprès du sien, et tromperie y. sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée, y oyez comme dans Athalie le rôle de Josabet est ennobli ,

Aucune des éditions publiées du Tivant de Corneille ne porte auprès.

ACTE n, SCÈNE I

Tous en fites rechange, et, prenant BiarUan, Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran; En sorte que le sien passe ici pour mon frère S Cependant que de Tautre il croit être le père % Et voit en Martian Léonce qui n'est plus. Tandis que sous ce nom il aime Héraclius. On diroit tout cela si, par quelque imprudence. Il m'étoit échappé d'en faire confidence : Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ; Aucun n'ose pousser Thistoire plus avant. Comme ce sont pour tous des routes inconnues S Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues ; Et j'en sais tel qui croit

dans sa simplicité Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité *.
Mais le voici.

comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près,
aussi nécessaire que celui de Léontine. (V.)

1 Tout ce discours est un détail d'anecdotes. Comme étant la
gouvernante auprès du sien n'est pas français ; en sorte que e«t
t^op style d'affaire. Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette his-
toire, semble Tembrouiller. Et, prenant Martian , vous laissâtes
pour jUs ce prince à Phocas son tyran, ne peut avoir de sens que
celui-ci , vous laissâtes Martian pourris à Phocas. Laisser quel-
qu'un pourris n'est pas d'un style élégant : mais il ne s'agit pas ici
d'élégance , il s'agit de clarté. Ěndoxe fait croire au spectateur
que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque
vient de ce mot prince : vous laissâtes ce prince à Phocas. Elle en-
tend, par ce prince, Héraclius ; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut
dire : elle devrait expliquer que Léontine a ftdt passer Martian
pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Mau-
rice, pour Martian, fils de Phocas. (V.)

2 Cet t7 croit être se rapporte, par la phrase, à Martian, et ce-
pendant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est
absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et
Eudoxe ne s'explique pas assez nettement. (T.)

s Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est
nullement convenable à la tragédie. (Y.)

4 Aucun n'ose pousser l'histoire pins avant.

Comme ce sont pour tous des routes inconnues....

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant. (V.)

* Ces trois derniers vers sont trop comiques : ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir natu-

256 HÉRACLIUS.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE

HÉRACLIUS

Madame, il n'est plus temps de taire D'un si profond secret le dangereux mystère ♦ ; Le tyran, alarmé d'un bruit qui le surprend, Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand. • Non que de ma naissance il fasse conjecture; Au contraire, il prend tout pour grossière imposture. Et me connott si peu, que, pour la renverser *î A rhymen quMl souhaite il prétend me forcer. II m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre ; Je suis lils de Maurice ; il m'en veut Êiire gendre, Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri En me donnant moi-même à ma sœur pour mari'. En vain nous résistons à son impatience, Elle par haine aveugle, et moi par connoissancce : Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel Qu'oppose la nature à ce nœud criminel, Menace Pulchérie, au refus oblinée.

Lui propose à demain la mort ou l'byménée. J'ai fait pour le fléchir un inutile efl'ort;

rellement au premier acte ; un n'aime point à être si longtemps en suspens : cette incertitude du spectateur nuit même toiyours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses qu'on n'a pas bien conçues; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur

n'est pas touché. Que pour punir Phocas Dieu Va ressuscité : voilà où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule. (V.)

1 Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scène du premier acte ; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien, à la vérité, de tragique; il explique seulement l'embarras où est Phocas. (V.) * On ne renverse point une imposture ; on la confond. (V.) S Ce moi-même est de trop ; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste. (V.)

ACTE II, SCENE II. 2S

Pour éviter Tinceste, elle n'a que la mort.

Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,

De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,

D'immoler mon tyran au péril de ma sœur,

Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou Tinceste, Je rends grâce, seigneur, à la Donté céleste De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux i Que nous n'avons encoi* rien à craindre pour vous. Votre courage seul nous donne lieu de craindre : Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre; Et, puisque aucun

souçon no dit rien à Phocas, Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas. De quoi que ce tyran menace Pulchéric, J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie'. De rompre cet hymen, ou de le relarder. Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder. Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle. Vous voyez un grand peuple à demi révolté, Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté. Il semble que de Dieu la main appesantie. Se faisant du tyran l'effroyable partie 3,

1 Un sort qui est doux en un grand bruit; ces façons de parler obscures, impropres, gauches, tiiviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s*en aperçoit pas ; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera.

i Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius , et même Pulcliérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pns de se mêler de leurs propres affaires : c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens , n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un billet dont l'empereur peut très bien se saisir. (Y.) — Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence. (P.)

* Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles.

2» HÉRAGUUS.

Veuille avancer par là son Juste châthnent ;
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoltre.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend ^ :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
Évitons le hasard qu'un imposteur Tabuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché.
Il puisse me prouver de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire.
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE

Sans vous donner pour chef à cette populace, Je romprai bien
encore ce coup, s'il vous menace : Mais gardons jusqu'au bout ce
secret important; Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance Semble digne,
seigneur, de cette confiance : Je ne laisserai point mon ouvrage
imparfait :

soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La partie est un terme de chicane ; la main de Dieu appesantie, qui devient Veffroyable partie du tyran , est une idée terrible. On pourrait incider sur une main qui se fait partie; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses. Tout ce que dit Héraclius est plein de force et de raison; mais la diction dépare trop les pensées. Évitions le hasard qu'un imposteur l'abuse est un barbarisme. Un trône arraché sous un titre; un empereur qui se prévaut d'un nom pris : tout cela est impropre, confus, mal exprimé. Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui -ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire : il excite une grande curiosité ; mais, encore une fois il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante , qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité. (V.)

* Cet en prétend tombe sur Héraclius ; mais ce que Dieu en prétend n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu ; ce n'est pas aûl que Ractae s'exprime dans Aihalie. (V.)

ACTE II, SCENE II. S

Et bientôt mes desseins auront leur plein effet. Je punirai Phocas, je vengerai Maurice : Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ; J'en veux toute la gloire, et vous me la devez. Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez. Laissez entre mes mains mûrir vos destinées, Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

SUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs i. Ne vous exposez point au dernier des malheurs. La mort de ce tyran, qtoique trop légitime. Aura dedans vos mains Tirnage d'un grand crime' : Le peuple pour miracle osera maintenir Que le ciel par son fils Taura voulu punir; Et sa haine obstinée après cette chimère Vous croira parricide en vengeance votre père; La vérité n*auni ni le nom ni Teffei Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait; Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire. Je sais bien que l'ardeur de venger vos pareiH&...

HÉBACUUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends' ; 1 Ob écoute des «oopiis ; on n'écoute point des pleurs, oa les volt.

« Dernier des nMlkeurs est faible. Troip légitime; et trop est de tiop. Dedans vas mains; il faut dans, (V. |

S Votis en êtes anssi; c'est une de ces expressions de comédie qu\>n est obligé de relever si souvent, vais en ajoutant toi\jours que e*^était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas élevée, le f^ttd du discours d'Héraelius ne l'est pas davantage : il ne prend aucune mesure, et lie dit rien de grand ; il se borne à ne pas faire éclat d'un secret, sans le congé de sa gouvernante. Son compliment aux yeux tout divins d'Budoxe, la protestation qu'il n'aspire au trône que par la seule soif d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle qve celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est pas là une passion tragique ; c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élégante, moins fine qu*aaiijourd'hui. Corneille a pus de l'amour

dans toutes ses pièces ; mais on a déjà remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans le Cid^ et attachant que. dam Polyuete : c'est de tous les sentiments le plus firoid et le plus petit.

Î6o HÉRACLIUS

Je n*examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre Tamour et la reconnaissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j*osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : Tempil'e est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire i
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
Non que pour m'acquitter de cette élection >
Mon devoir ait forcé mon inclination;
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent ;
11 prépara mon ame aux feux qu'ils aliumèr^ut ;
Et ces yeux tout divins, par un soudain iwuvor.
Achevèrent sur moi l'etTet de ce devoir ».

Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire

Que pour vous voir bientôt maltresse de l'empire.

Je ne me suis voulu jeter dans le hasard[^]

Que par la seule soif de vous en faire parf[^];

C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste

Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;

quand il n'est pas le plus violent. Je ne sais si on peut citer ru-
pinion de Rousseau comme une autorité ; il a fait de si mauvaises
comédies, que son sentiment, en fait de tragédies, peut n'avoir
point de puids ; mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le
théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un
goût très cultivé. Voici ce qu'il •dit dans sa lettre au comédien
Riccoboni : « Que les effets de l'amour -ft soient tragiques
comme dans Hermione et dans Phèdre ; qu'où le M représente
accompagné du trouble, des inquiétudes, et des violentes M agi-
tations qui en font le caractère; en un mot, que les héros soient M
amoureux, et non pas des discoureurs d'amour , comme dans les
•« pièces du grand Corneille, et dans celles de son frère. » (V.)

1 On ne satisfait point au prix d'un sang. (V.)

S Le mot d'élection n'est nullement le mot propre, et Héraclius
ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eu-
doxe, puisqu'il l'aime depuis longtemps. (V.)

8 Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quel-
qu'un, sont une étrange façon de parler. (V.)

[^] On se Jette dans te péril, et non dans le hasard. (Y.)

» Tout cela est trop mal écrit. (V.)

ACTE II, SCÈNE IH

Mais si je me dérobe au rang qui vous est dûi, Ce sera pour moi seul que vous Taurez perdu; Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre. Disposez des moyens et du temps de le prendre «. Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur* ; Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma ^œur. Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême. Ou demain je ne prends conseil que de moi-mômc.

LÉONTINB.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort, El n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort ♦.

SCÈNE III

LÉONTINE, EUDOXE, un Page.

LÉONTINE

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise; A ne vous rien cacher son amour m'autorise : Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait », Et pourrez me servir à presser leur eflFet. Notre vrai Martian adore la princesse :

1 Voltaire, peu soigneux dans le choix des éditions qui ont servi de base à son commentaire, a lu ainsi ce vers :

Hais si je me dérobe au sang qai vous est dû ,

et l'a accompagné de cette note injurieuse : « Que veut dire ce vers ob- « scur! est-ce son sang! est-ce celui de Phocast comment aura-t-elle « perdu ce sang 1 Quelles expressions louches, fausses, inintelligibles ! « Il semble que Corneille ait, après ses succès, méprisé assez le pu- M blic pour ne jamais soigner son style, et pour croire que la postérité M lui passerait ses fautes innombrables, n

» Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre. <V.)

5 Faitea-^moi possesseur de ce que je dots vous rendre, quand vous pourrez le prendre. Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande. (V.)

* N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort : on ne peut écrire plus barbarement. (V.)

5 Cela n'est pas français, il faut les raisons, ou apprenez mes des^ stinscl tout ce que J'ai /ail. (Y.)

!»2 HÉRACLIUS

Animons toutes deux Pâmant pour la maîtresse; Faisons que son amour nous venge de Phocasi, Et de son propre ils arme pour nous le bras. Si j'ai pris soin de lui, si je Tai laissé vivre, Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre, Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir, A ma pleine vengeance il pourroH s'enhardir ; Je ne Tai conservé que pour ce parricide.

EDDOXE.

Ah, madame !

LÉONTINE

Ce mot déjà vous intimide!

C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir ; Cest par là qu'un tyran est digne de périr ; Et le courroux du ciel, pour en purger la terre, Nous doit un parricide au refus du tonnerre.

» Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure : elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre père Phocas ; mais elle n'est sûre de rien : elle se repaît de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très raisonnablement. D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue.' Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour Uier un jour son père ; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'uike horreur inutile : à peine est'^l question de ce parricide dans la pièce. La Fabltt a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Âtrée ; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur ▼ Migeance. QoaBd ils commettent «es parricides, quaad Atrée fait Manger à Tb3re8te ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qalaspive «n outrage récent. Atrée me médite pas sa ▼ eageasce ▼ ingt SBS, cela serait froid et lidici^. Ici, c'est me govvemaaU d'enfants qui, sans aucun intérêt p^sonnel, « livré son prepro éAs i la mort, il y a vingt ans, dans l'espéraBee que Mutian , sobsttUié à ce fils, tuerait dass vingt ans sm père Phocas ; c^a «'est guère dans l'ordre des choses possibles. Remarquons

surteut q«e les «ttoàlés font effet «u théâtre quand la passion les excuse, qwuid celm qui va tuer quelqu'un a des remords, quaad c^te situation produit de grands moa- TMnents. Cest ici tout le contraire. Il n'y a point 4c Incttnr qui ne fasse aisément toutes ces réflexions ; mais, a« «MATre, le apecUtear, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces délaatB, qui wnt sensibles à la lecture. (V.^

ACTE II, SCÈNE III. MS

Cest à noas qu'il remet de Vj précipiter t

Phocas le comiâettra, s'il le peut éviter;

Et nous immoleroDS au sang de Totre frère

Le père par le fils, ou le fils par le père.

Uordre est digne de nous; le crime est digne d*eux :

Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ; Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire < ? Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTIHB.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance Mérite que Terreur arrache l'innocence •,

que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu. Un crime qu'il ignore en souille la vertu '.

LE PAGE

Exupère, madame, est là qui vous demande ^.

LÉOWniE,

Exupère! à ce nom que ma surprise est grande! Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi », Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi • î

1 Il semble qu'il soit en péril de faire des fils ; cela se rapporte à parricide : mais/atre un parricide ne se dit pas ; on dit commettre un parricide, /aire un crime. (V.)

î La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite ni ne démerite. Il vent dire, !c fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux ; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les pfèmières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté. (V.)

s La vertu de l'innocence 1 Ces derniers vers sont vicieux ; on dll bien, la vertu de la tempérance, de la modération, parceque ce sont des espèces de vertu : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière. (V.)

* On sent assez que cet est là est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aiyouird'hui. On;ne connaissait point alors les pages. (Y.)

S Parler à moi ne se dit point; il faut m« parler. On peut dire
em reproche : parler à moi ; oubliez-vous que vous parlez à moi ?
(Y.)

• On prononcées connais; et, du temps même de Corneille,
c^te diphthongue oi était toujours prononcée ai dans tous les
imparfaits.

264 UÉRACLIUS.

Dans rame il hait Phocas, qui sMmmoIa son père,

Et sa venue ici cache quelque mystère.

Je vous Tai déjà dit, votre langue nous perd i.

SCÈNE IV

EXUPÊRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÊU.

Madame, Héraclius vient d^être découvert.

LEONTINE , i Eudoxe.

Eh bien!

EUDOXE

Si...

LÉONTINE

(A Exnpère.)

Taisez-vous. Depuis quand ?

EXUPÈRE

Tout à l'heure «.

LÉONTINE

Et déjà Tempcreur a commandé qu'il meure ?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE

Comment?

J'aurais Je ferais ; auparavant on la prononçait comme toi, soi, loi. Connoi pour connais est une liberté qu'ont toujours eue les poètes, et qu'ils ont conservée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cet s à la fin du verbe , à la première personne du présent ; ainsi on met, je di^y pour^e dis; je fai^y poMt je fais ; j'averti, Tpoïu j'avertis ; je vai, pour^e vais,

Je V⁹US en averti ,

Et, sans compter sur moi, prenez voire parti.

Kiciifs. (V.)

1 II est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas et si comiques, une indiscretion qu'Eudoxe n'a point commise ; ces reproches sont d'autant plus mal placés, que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien. (T.)

• C'est encore un dialogue de comédie ; mais le coup de théâtre est frappant. (V.)

BILLET DE MAURICE

« Léontine a trompé Phocas ^ t Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas, « Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire. 1 o vous qui me restez de fidèles sujets,

1 Cest ici que l'intrigue se noue plus que jamais; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine! Le spectateur cherche la vérité ; il est très occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique , qui sont l'ame de la vraie tragédie : mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Cal- éron; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui dévoient à la première occasion leur caractère de grandeur: ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes; mais un billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet ; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent le cœur : aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie. (Y.)

II

)66 HÉEAGUUS.

« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets! « Sous le nom de Léonce Héraclius respire, ft Maurice. »

(Elle rend le billet à Exapère, qui le toi « donai, «ft omifhiin^

Seigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains Quand on ouvrit Byzance au pire des humains ^ . Maurice m'honora de cette confiance :

Mon zèle y répondit par delà sa croyance : Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils, Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis ; Mais enfin, toiite prête à me voir découverte, Ce zèle sur mon sang détourna votre perte *. J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas; Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas s. La généreuse ardeur de sujette fidèle Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle : Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur. J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur : Léonce, au lieu de vous, lui scr\it de victime.

(Elle fait un senpir.)

Ab ! pardonnez, de grâce ; il m'échappe sans crime *. J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir * ; Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir : A cet illustre effort par mon devoir réduite, J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite. Phocas, ravi de joie à c^te illusion,

1 On sent bien qu'il fallait use expression plus aobJe que pire des humains. (V.)

t Ce vers est trop obscur. Commeat détounie>i-oii la pexte
dHm mntre Bur son sang! (V.)

» Cette subtilité affaiblit le pa^étique de l'image. (Y.)

^ Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre,
pardonnez ce soupir^ il m'échappe sans crime. Le mal est que ce
8<mp<r d'une mère est accompagné d'une dissimilation qui af-
faiblit tout ««■• timent tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici
qu'une intrigante qui« Toulu jouer un rôle à quelque prix que ce
fût. (Y.)

!*« "nns wonT toos sa Tie, etc.

n'est pas français \ il faut, j'ai donné sa vie pour vous, «t moi
ifm^ j'ai pHs. |Y4

ACTE 11, SCENE V

He combla de Êiveurs avec profunon.

Et nous 61 de sa main cette haute fbrtme *

Dont il n'est pas besoin que Je vous importune.

Voilà ce que mes sens fons laissaitBt ifinorer; Et j'attendais,
sei^aewr, à vous te déclarer, Que, par vos grands exploits, votre
rare vaillance Pût faire à l'univers croire votre naissance. Et
qu'une occasion pareille à ce grade brait Nous pût de son aveu
promettre quelque fruit > : (l'ar7 comme j'ignorois que noire
grand monarque" En eût pu rien savoir, ou laisser quelque

marque. Je doutois qu'un secret, n'étant s« que de moi. Sous un tyran si ciaût pût trouver quelque foi.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice, le forçmt de ses fik à vmt le sacrifice ^,

^ Jhta main est de trop. (Y.) o

t Rien ii*«tt pl»s obscur que ces vers. Qu*eM-ce qu'âne occasion pareille à un 'hnât qui peut promettre quéB^w^mit d'un aveni raven de ftdt Tavem de quoi? Ne cessons de dljl^îir l'instruction des jeunes Cras, que la première loi est d^tare <^^ÉHI^")

t II n'est pas permis d*écrire aareflfl^e négligence en prose ; à plus fcpte raison em vers. --♦^^_

No,tre grand q|enarque

En eût pu rien savoir, on laisser quelque marque...

Quel style ! il Teut dire : J'ignorais que Jdanrict avaii pu laisser quelque maerque à laquelle on pu l reetmnaUre soumis. (Y.)

^ Forcer un père« à voir égiorger ses enfants, est-ce là sàmpl^nent le gêner t n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux! Que le mot propre est raiel mais qu'il est nécessaire! Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture; ce qui n'est ni vraisemblable ni théâtral. Jusqu'ici ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instrumenta dont on ne sait pas encore comme «m se servira. Martiam laisse parler Exupère. Mais conoraent cet Exupère ne Isi a-t-il pas parlé plus tMt Est-il possiUe qu'ayant eu ce billet na^ guère de son

cheyptuttnl, il ne Tait pas porté sur-le-cbamp à Martian oui
liéoncet II a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il
«on^piie 1 il a agi préciséKent comme Léontine : il a voulu tout
faire par lui-même* Léontine «t Exnp^ce, sans se douer le mot,
ont txaité les deux princes conune des écoliers : lAais cet Exupère
est l'ami de

â68 HÉRACLIUS.

Ce prince vit réchange, et Talloit empêcher;

Mais Tacier des liourreaux fut plus prompt à trancher :

La mort de votre fils arrêta cette euvie^

Et prévint d'un moment le refus de sa vie ^

Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter *, S'en ouvrit
à Félix, qui vint le visiter », Et trouva les moyens de lui donner ce
gage Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage. Félix
est mort, madame, et naguère en mourant Il remit ce dépôt à son
plus cher parent; Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,

« Sers ton prince, et venge ton père. » Armé d'un tel secret,
seigneur, j'ai voulu voir Combien parmi le peuple il auroit de
pouvoir *.

Léonce, c'est-à-dire de Martian, crn Léonce ; comment Léon-
tine a-t-ellt pu dire qu'elle ne le connaît past II y a bien plus, cet
Exupère possède ce billet important par lequel une partie du se-
cret de Léontine est révélée, et il s'est mis à la tête d'une conspi-
ration sans en parler à cett« Léontine, qui s'est chargée de tout,
qui se vante toujours d'être mattresse de tout. Aucune de ces cir-
constances n'est croyable ; tout paraît amené de la manière la

plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange! Ajoutez que /m/ plus prompt à trancher n'est pas français; il faut un régime à trancher; ce n'est pas un verbe neutre. (Y.^ 1 Que veut dire le refus de sa vie î à quoi se rapporte sa vie f qu'estce que la mort qui arrête une envie f cela n'est ni élégant, ni français, ni clair. (Y.)

1 Se laissant lors flatter a un espoir n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte. (Y.)

S Quel était ce Félix 1 comment peut-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfants! Venir visiter^ expression de comédie. (Y.)

^ Quoi ! cet Exupère a agi de son chef, sans consulter personne! son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius, et de parler à Léontine! Ya-t-on ainsi soulever le peuple, sans que celui ei faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance! Y a-t-il un seul exemple, dans l'histoire, d'une conduite pareille! tout cela n'est-il pas forcé! On permet un peu d'invraisemblance, quand il vk résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques ; mais la conduite d'Estupère ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas asset qu'une pièce soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici LéoBtint ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner. (V.)

ACTE II, SCÈNE V

rai fait semer ce bruit sans voas faire connottre;

Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,

Tai ligué du tyran les secrets ennemis,

Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.

Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,

Et cette seule joie anime leur courage.

Sans qu'^aulres que les deux qui vous parloient là-bas *

De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.

Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;

C'est à vous de répondre à son généreux zèle.

Le peuple est mutiné, vos aitiis assemblés,

Le tyran effrayé, ses confidents troublés.

Donnez Taveu du prince à sa mort qu'on apprête,

Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MAITIAIf.

Surpris des nouveautés d'un tel événement *, Je demeure à vos yeux muet d'étonnement <.

Je sais ceque je dois, madame, au grand service Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice *. Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins. Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis

moins : Mais pour vous expliquer toute ma gratitude. Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude. Taimois, vous le savez, et mon cœur enflammé Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé
*.

1 On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-baa, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. Sans qu'autres que les deux, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun. (V.^

S Des nouveautés : ce n'est pas le mot propre; il fallait de la nouveauté; et cette expression eût encore été trop faible. | V.)

» Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet, quand on parle : il pouvait dire, j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnéwunt. (V.|

* Cela n'est pas français, c'est un barbarisme. (Y.)

I On a déjà vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce sous le fardeau d'une intrigue difficile À débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul Corneille d« soutenir l'attention du spectateur, et d*exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur; mais malheureusement ce Martian s'explique d'une manière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression. (Y.)

170 HÉAACLLOS.

Je perds une mattresse en (gagnant un edspère; Mon amour eu murmure, et mon tamt en sospâne, £t de mille pensers mon esprit agité Parolt enseveU dans la stupidité.

Il est temps d'en sortir, Thonneur nous le commande. Il faut donner un chef à votre illustre baade ^ : Allez, brave EKupère, atiez, je vous r^oim; Souffrez que je lui parle un moment s»is témoins. Disposez c^ [>endaat vos amis à bien fanre : Surtout sauvons le fils en immolant le père ; Il n^eut rien du tyran qu^nn |ifen de maufits sang t. Dont la dernière guerre a trop posgé son flanc*

■KUPÉas.

Nous vous rendrons, seigneur, entière obéiSBtiieey Et vous allons attendre a?ec impatience.

SCENE VI

«âimAN, LÉONlllfE, EUDOn.

«Afavum.

Madame, poor luisser toute sa «Hgaité A ce dernier efisit "de générosité S . Je crois que les tottaons que vois m'aves données

1 C/W«««ule»eoe<i*ti)ttetle8'v6lo«R. (T.)

t Lynewr «ù l'on m été longtemps qa'on se fait tber «m nnn-rai MKBg tpmt tnve Mâgoée, a produit c^te fniisBe alléfovie. Elle se trouve empilée d«M H, traj*édie 4'AndPonie :

Qmu»d f ai au maaTtis sang, je me 1« Tais tirer.

Et om prétend qu'en effet PhUippe II «vait fait cette réponse à osok qui demandaient la grâce de don Carlos. Dans presque toutss les anciennes tragédies il est toiyouis question de se dé-

laire «ftm peu de mauvais sang. Mais le^rand défaut de cette soène est qu'elle ae produit aucun des mouvements tragiques qu'elle seaabUit promottro. ^ Y.) 3 Ce dtscouis de Martian est encore trop obscur par l'expression. La dignité d'un effort, et les raisons qui ont caché tant d'annécf le secret d'un ^ort, sont bien loin de faire une phrase nette. L'«qpclt est tendu continuellement, non-«eulenaent pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des veis. V.)

ACTE H, SCENE VI

ATen ont seules caché le secret tant (famiées. D*autres soupçonneroient qn^o peu (TambHioa^ Du prince Marlian noyant ta passm, Pour lui voir swr le trône élever votre fftie, Auroit voulu laisser Tempire en sa famille, Et me faire trouver on tel destin bien doux Dans rétemello erreur d'être sorti de vous : Mais je tiendrois à crime Mne telle pensée i. Je me plains seulement d'une ardeur insensée, D'un détestable amour que pour ma propre sœur Vous-même vous avez allnmé dans mon cœur. Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste *t

LÉONTINE

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste; Et je le craignois peu, trop sAre que Phocas, Ayant d'autres desseins, ne le souffriroît pas '.

Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle Portât votre courage aux vertus dignes d'elle *,

1 Tenir à crime n'est pas français. (V.)

S Cela n'est pas français; il veut dire, qu*atUndiez-vou9 du péril où vous me mettiez de commettre un inceste 1 Mais on fie peut dire faire un dessein : on dit bien concevoir, former un dessein ; mon des-' sein est d'aller^ j'ai le dessein d'aller, etc., mais non pas, Je fais un dessein sur vous. Racine a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous, mais non pas,

Les diiweiïu qoe Dieu fit sw soa peuple el mt iom.

De plus, on a des desseins sur quelqu'un, mais on n'a point de de»seins sur quelque chose; on ne fait point des desseins, on lait des projets. Ces règles paraissent étranges an premier coup d'oeil, et ne le sont point. 11 y a de la différence entre dessein et projet : un projet est médité et arrêté ; ainsi on fait un projet : dessein donne une idée plus vague ;.Toi]& pourquoi on dit qu'un général fait nn projet de cam* pagne, et non pas un dessein de campagne. Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martian finit des objections à Léontine ; il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme quel dessein elle/esait sur cet inceste. (V.)

8 Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet amour! Elle ne donne ici qu'une défaite ; et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel. iV.|

^ La réponse de Léontine ne peut qu'Inspirer beaucoup de défiance

272 HÉRACLIUS

Et que, votre valeur Payant su mériter, Le refus du tyran vous pût mieux irriter. Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine ;

raï vu dans votre amour une source de haine ; Et j*ose dire encor qu'un bras si renommé ^ Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé. Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie*...

MARTI AN

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter A ce que le tyran témoigne en souhaiter ' ; Sopi amour, qui pour moi résiste à la colère, N'y résistera plus quand je serai son frère. Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTI AN

Que peut-être pour rompre un si digne byménée, J'expose à tort sa tête avec ma destinée. Et fais d'Héraclius un chef de conjurés Dont je vois les complots encor mal assurés. Aucun d'eu^t du tyran n'approche la personne : Et quand même l'issue en pourroit être bonne,

à Martian , qui se croit Héraclius : Je voulais vous rendre amoureux de voire sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de venger votre père. Ce discours subtil doit indigner Martian ; il doit répondre : N'avier-vous pas d'autres moyens î n'êtes-vous pas une très méchante et très imprudente femme, d'avoir pris le parti de m* exposer à être incestueux t ne valait-il pas mieux m'ap-prendre ma naissance f Sur quoi pensezvous que le motif de ven-ger mon pire ne m'eût pa^ suj^ î fallait-il que Je fusse amoureux

cU ma sœur pour faire mon devoir? Comment voulez-vous que je croie la mauvaise raison que vous m'alléguez t {Y.)

i Un bras renommé ! (V.) — En poésie, tout ce qui se peut dire d'une personne peut be dire également de son bras, qui est pris alors pour la personne même ; bras renommé n'a donc rien de vicieux ; c'est, au contraire, une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. (P.)

t Elle veut parler du mariage proposé par Phocas ; mais ce n'est pas là une aveugle furie. (V.)

8 Cela est trop prosaïque ; ce sont là des discussions, et non pas des mouvements tragiques. (V.)

ACTE II, SCENE VII. !?ÎS

Peut-être il m'est boDteux de reprendre TÉtat ^ Par rinfame succès d'un lâche assassinat; Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée Faire parier pour moi toute ma renommée ', Et trouver à Tempire un chemin glorieux Pour venger mes parents d'un bras victorieux ». C'est dont je vais résoudre avec cette princesse, Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse K Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE

Ah , seigneur .' écoutez.

MARTI AK

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés; Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres, Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres. Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ; Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi. Adieu *.

LÉONTINE, EUDOXE

LÉONTINE

Tout me confond, tout me devient contraire. Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire; Et lorsque le hasard me flatte avec excès,

1 On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'État; ttV issue f^onne est trop prosaïque. (V.)

* Voyez comme ce mot foute gâte le vers, parcequ'il est superflu.

' Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux du bras de Phocas, qu'il vengera ses parents ; et l'auteur entend que le bras victorieux de Martian, cm Héraclius, les vengera. (V.)

^ Cela n'est pas français ; et d'ailleurs les grands mouvements, nécessaires au théâtre, manquent à cette scène. (V.)

S Martian n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant. Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point. il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique ; il n'est là que pour être trompé. (V.)

Tout mon dessein avorte va milieu da SBceès : Il semble qu'un dénon faoeste à sa conduite Des beaux oommcaiwfients empoîsoftne hi suite K Ce billet, dont je voifi Martiaa abusé, Fait plus en ma faveur qm Je n^aorois osé; Il arme puissanuient le fils contre le père : llais^ comme il a lené le bras en qui j*espère >, Sur le>oiBt de frapper je vois avec regret Que la nature y forme un obstacle secret. La vérité le trompe, et ne peut le séduire ; Il sauve en reculant ce qu^iJ croit mieux détruire; Il doute; et, du côté que je le vois pencher, Il va presser l'inceste au lieu de Tempôcher.

EUnOXB.

Madame, pour le moins vous avez connoissanc» De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence^; Mais je m'étonne fort de voir à l^abandon Du prince Héraclius les droits avec le nom. Ce billet, confirmé par votre témoignage, Pour monter dans le trône est un grand avantage. Si Martian le peut sous ce titre occuper. Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper. Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire, Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir *. N'ai-je pas déjà dit que f y saurai pourvoir * t

1 Léontine n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases que dans ses iùirigvgËS; /nneste à am conduiiêj c'est la conduite du dessein^ et cela n'est pas français. (V.)

t SoûTant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement ; tout ce q'«i met dans l'esprit la moindre coofisios doit être proscrit. (T.)

& Eudoxs ne songe qu'à faire voir à sa mère qn'eûe n'a point parlé ; elle a été inutile dans toutes ces scènes. Elle f&it aussi des raisonnements, au Heu d*toe effirayée, comme elle doit Tête, du sort q^ menace le véritable HéracHus, qu^elteaime. (T.)

* Ce ters est intolérable. Léentine parle tottjours à sa fiHe comme une wHirrIce de contf die : tout cela fait que, dans ees premiers actes, il o'jT a ni pitié ni terreur. (Y.)

s Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rie» : on s'attend

ACTE n, SCÈNE VII

T&chons sans ptiB tarder k revofr Exvpère, Pour prendre en ce désordre un conseil salulaire.

qu'elle fera la réolutioD, et la rérolation se fera sans elle. Le lecteur impartial, et surtout les étrangers, deBsaadent comment la pièce a ptt réussir avec des défauts si yisibles et si révoltants. Ce n^est pas seulement le nom de l'Mitevr qui a fait ce succès ; car, malgré son nom, plusieurs de ses pièces sont tombées : c'est que Tintrigue est attachante, c'est que Fintérêt de curiosité est grand, c'est qu'il j a dans cette tragédie de très beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateun. L'instruction de la jeunesse ex^ que les beautés et les défauts soient remarqués. (V.)

nu m 'VBcoKb xcn.

SCÈNE r

MARTIÂN, PULCHÉRIE.

MARTI AN

le veux bien Tavouer, madame, car mon cœur A de la peine encore à vous nommer ma sœur, Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée, Xosai jusques à vous élever ma pensée, Plus plein d'étonnement que de timidité, J'interrogeois ce cœur sur sa témérité ; Et dans ses mouvements, pour secrète réponsa, Je sentoï quelque chose au-dessus de T[^]nce, Dont, malgré ma raison, l'impérieux eflbrt Emportoit mes désirs au delà de mon sort.

PULCHÉRIE

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame Ma naissance en secret me reprocher ma flamme. Mais quoi! l'impératrice à qui je dois le jour Avoit innocemment fait naître cet amour : J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée * Pour avoir contredit mon indigne hyménée. Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs : « Le tyran veut surprendre ou forcer vos désirs, « Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine : M Mais prenez un époux des mains de Léontine ;

i La première scène de ce troisième acte a la même obscurité que tout ce qui précède ; et, par conséquent, le jeu des passions, les mou* ▼ ements du cœur ne peuvent encore se déployer : rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre ; tout se passe en

éclaircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes ; mais l'intérêt de curiosité soutient la pièce. (V.)

S Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle antiscène. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de Pulchérie a été empoisonnée ; on apprend encore qu'elle a dit que Léontine gardait un trésor pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte, autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action. (V.)

ACTE III, SCENE I. T

« Elle garde un trésor qui vous sera Lien cher. » Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher, Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère. J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère ; Et confondant ces mots de trésor et d'époux, Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.

J'opposois de la sorte à ma fière naissance Les favorables lois de mon obéissance ^ ; Et je m'imputois même à trop de vanité De trouver entre nous quelque inégalité. La race de Léonce étant patricienne , L'éclat de vos vertus Tégaloit à la mienne ; Et je me laissois dire en mes douces erreurs ; « Cest de pareils héros qu'on fait les empereurs; <c Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage « A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. » récoutois sans dédain ce qui m'autorisoit : L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit; Et de ma passion la flatteuse imposture S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTI AN

Ah, ma sœur! puisque enfin mon destin éclairci
 Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi ,
 Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène!
 C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ' ;
 Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
 Que l'ame qui s'y force est digne de pitié !
 Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
 Se laisse déchirer avant que de se rendre !
 Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
 Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
 Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !

1 Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du saig^ auxquels Martian répond aussi par des réflexions, sont d*ordinaire Topposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et encore très rarement ; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, est froideur au théâtre. Qu'est^e qua c'est qu'une ^ère naissance et les lois d*une obéissance? (V.)

S On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expre-saîéwr impropres. (V.)

278 HÉRACUUS.

Âh ! s'il ni'étoit pernii> de ne lue |ias coimollre, Qu'un si char-mant uhus sei^it à préUTer A l'âpre vérité qui vient de

m'éclairevl

PUI.CHKKIK.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces. Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces i ; Et la haine à mou gré les fait plus doucement Que quand il faut aimer, mais aimer autrement t. J'ai senti comme vous une douleur bien vive En brisant les beauK fers qui me tenoient captive ' ;

i On aigrit des douleurs^ des ressentiments, des soupçons nb^me. Racine a dit avec son élégance ordinaire :

La douleur ost injuste, et toutes les raisons Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation ; et une sœur qui ne peut épouser «on ft-ère iie fait point un divorce. (V.)

* Les maximes, les sentences, au moins doivofit être claires ; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. II est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de Tamour à (a haine, que de Tamour à l'amitié. ComeiUa tôt tombé ai souvent dans ce défont, qu'il est inutile d'en examiner la source. Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours les situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens ; tel est Corneille dans le cinquième acte de Rodogune, dans des scènes des ffo-raeeÿ de Cinna, de Pompée. Le génie n'est point subtil et raisonneur : c'est ce qu'on appelle etpriû qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réSexions, les ctmtestations ingéideuses. Toujbes les pièces de Corneille, et surtout les dernières,

sont infectées de ce grand défaut, qui refroidit tout. J'espère dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature : ce sont les traits de génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie, et Racine plus d'esprit ; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût, et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chutes « n'aucun genre. (T.)

* De beaux vers ! et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour
Mais on ne trouve chez lui ni beaux vers ni beaux feux : ce n'est que dans sa faible tragédie d'Alexandre, où il voulait imiter Corneille où il faut dire & Épicharme :

Fidèle confident du beau feu de mon maître. (Y.)

ACTE m, SCENE T. rs

Mais j'en condamnerois le plus des hommes son vaillant

S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.

Ce grand coup m'a surpris, et ne m'a point l'impression ;

Mon âme Ta reçu sans en être accablée ;

Et comme tous mes vœux n'avoient rien de saint.

L'honneur les aime, le devoir les éteint.

Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère :

L'un ne peut me toucher, si l'autre aoe déplaïc ;

Et je tiendrai toujours moo bonheur infini.

Si les miens soat vengés, et le tyran puni.

Vous, que va sur ie trône élever la naissance. Réglez sur votre cœur avant que sur Byzance ; Et, domptant comme moi ce dangereux mutin *, Commencez à répondre à ce noble destin.

MAFTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie, En fille d'empereur dès le berceau nourrie ; Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner Comment dessus vous-même il vous falloit régner ^ : Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure. D'une ame plus commune ai pris quelque teinture, Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus Môle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius. A mes confus regrets soyez donc moins sévère ; C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère ^ ; Mais si l'un parie mal, l'autre va bien agir *,

1 Ce dangereux mutin est une expression qui ne convient que ^Uos une épigramme. (V.)

i Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soimême! Martian caché sous une aventure^ et qui a pris la teinture d'une ame commune 1 que d'incofrection 1 que de négligence! qiw! mauvais style! (Y.)

s Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on connaît alors après les tours ingénieux et recherchés. (V.)

* Cela confirme encore la preuve que le naauvals goût était dttni' nant, et que Corneille, malgré la solidité de son esprit, était

trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dansées o]qp«sitioBs de Léonce avec Martian ; et ce jeu de Léoace qui parle, avec Martian qui agit, ressemble à l'Amphytrion qui r^ette sot l'épavx d'Alcmène les torts reprochés à l'amant d'Alcmène. Ces artifices ré«-

230 HÉRACLIUS

Et Tun ni Tautre enfin ne vous fera rougir. Je vais des conjurés embrasser Fentreprise, Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise, Et tient que, pour répandre un si coupable sang, L'assassinat est noble et digne de mon rang *. Pourrai-je cependant vous faire une prière?

PULCHÉRIE

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous. Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux *, Épousez Martian comme un autre moi-même ' ; Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant ; Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame Un reste mal éteint d'incestueuse flamme ^. Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder. Soyez mon empereur pour me le commander. Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère; Mais purgez, sa vertu des crimes de son père. Et

donnez à mes feux pour légitime objet Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin s'il arrive

sisent beaucoup plus dans le comique, et sont puérils dans la tragédie. (V.)

* Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin ; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence. (T.)

S Ce vous se rapporte à peul[^] et est un solécisme ; mais, encore une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes.

8 Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur. Y.)

* Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme sa fermeté d[^]ame reste tfin[^]eesie, (V.)

AGTB m, SCENE T. 281

Que rissue en devienne ou funeste ou tardive, Votre perte est jvrée; et d*ailleurs nos amis Au tyran immolé voudront joindre ce fils. Sauvez d'un tel péril ^t sa vie et la vôtre ; Par cet heureux hymen conservez Tun et Tautre ; Garantisiez ma sœur des fureurs

de Phocas, Et mon ami de suivre un tel père au trépas. Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère Dans un sang odieux respecte mon beau-frère ; Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir, Quelques moments de joie afin de Téblouir.

PULCHÉRIE

Mais durant ces moments, unie à sa famille.

Il deviendra mon père, et je serai sa fille; **"

Je lui devrai respect, amour, fidélité;

Ma haine n'aura plus d'impétuosité ;

Et tous mes vœux pour vous seront mois et timides

Quand mes vœux contre lui seront des parricides.

Outre que le succès est encore à douter * ,

Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister;

Si vous y succombez, pourrai-je me dédire

D'avoir porté chez lui les titres de l'empire ?

Ah I combien ces moments de quoi vous me flattez

Alors pour mon supplice auroient d'éternités ' l

i Outre que ne doit jamais entrer dans nn vers héroïque ; et le succès est à douter est un solécisme; on ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée; le verbe douter exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition de. (V.)

S On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot d'éternité au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal à propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux éternités ; pensée que Pascal a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fausse. Remarquez encore qu'on ne peut dire, ces moments de quoi tfous me flattez; cela n'est pas français : il faut, ces moments dont vous ^me flattez. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse ; car comment une haine aurait-elle une tendresse! Pulchérît dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle de Martian. Quel langage! et qu'est-ce encore qu'une mort propice h former de beaux nœuds, et qui puriAe un objet 1 II n'est pas permis d'écrire ainsi. (V.)

282 HÉRACUUS.

Votre haine y^t pea Teivaiir de sa teodresse; Ck)inme elle vient de oatire, elle n^est €|ie foiblesse : La mienne a plus de fopoe, et les yem m^aoL myerts; Et, se dût avec moi perdee tout rimiTers, Jamais un seul moment, qum que r«n puisse fûtSy Le tyran n*aura droit de me traiter de père. Je ne refuse au fils ni moB cœur ni ma foi : Vous Taimez, je Testime, il est digne de moi : Tout son crime est un père à qui le sai^ rattache; Quand il n'en aura plus, il n'aura pins de tache; Et celte mort, propice à former ces beaux nœuds. Purifiant l'objet, justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse jouniée ; Et du sang du tyran signez cet hyménée. Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN

Je suis trahi, madame; Exupère le suit.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIB, CRISPE

PHOCAS

Quel est votre entretien avec cette princesse? Des noces que je
veux * ?

HAKTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS

C'est l'aveu obtenu d'une âme si rebelle.

* Ce mot noces est de la comédie, à moins qu'il ne «oit relevé
par quelque épithète terrible : le reste est très tragique^ et c'est
ici que le ^miid intérêt mramuioe. Le tyran a faisea^ croire que
MartiaB «m fils est Héradius. Voilà MarUan «lass le plus grand
àntger^ et l'errear du père est théâtrale. (V.)

ACTE III, SCÈNE II

Mais quand ?

MAITIAN.

C*est un secret que je D*ai pas. su d'elle.

PHOCAS

Vous pouvez m'ea dire un dont je suis plus jaloux, Oo dit qu'Héraclius est fort coobu de tous : Si vous aimez mon iils, ÊiHes-le-mm connoUre.

MASTUIf.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traltte <.

EXCPÈRE. ^

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTI AN

Chacun te Tavouera ; tu le £ûs assez voir.

PBOCAS.

De grâce, éclaircîssez ce que je vous propose. Ce billet à demi m'en dit bien quelque cbose; Mais, Léonce, c'est peu si vous ne Fachevez.

MARTIAN

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez ;

Dites Héraclius ; il n'est plus de Léonce ;

Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

]IA«TIAII«

Xai fait ce que j'ai dû. \ivre sous ta puissaoce, C'eût été démentir mon nom et ma naissajioe, Et ne point écouC^ le sang de mes parents^ Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans. Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître : Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner; C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner. J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.

1 On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupère. Il peut, ce semble, penser qu'Exupère, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'Exupère trahit son propre parti ; dans ce doute, pourquoi accuHt-il Exupèreî (V.)

2U HÉRACLIUS

Héraclius mourra comme a vécu Léonce,

Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort

Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.

La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :

A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée * ;

Et mon dernier exploit contre tes ennemis

Put d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice * : Héraclius n'eut point de part à ce service : J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû L'incalculable honneur de me l'avoir rendu : Mais, sous des noms divers à soi-même contraire. Qui conserva le fils attenté sur le père; Et se désavouant d'un aveugle secours, Sitôt qu'il se connût il en veut à mes jours. Je te devois sa vie, et je me dois justice. Léonce est effacé par le fils de Héraclius. Contre un tel attentat rien n'est à balancer, Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance

Pour en avoir conçu la honteuse espérance.

Et suis trop au-dessus de cette indignité

Pour te vouloir piquer de générosité.

Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie *,

Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?

Héraclius vivroit pour te faire la cour !

Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.

Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible ^ :

Ta vie avec la mienne est trop incompatible ;

Un si grand ennemi ne peut être gagné,

Et je te punirois de m'avoir épargné.

f On voit la mort, on l'affronte, on la brave; on ne la traite pas. {\\.) t On ne prend point un artifice ; c'est un barbarisme. (Y.) S Cela n'est pas français : on désayoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc. ; mais on ne se désavoue pas r désavouer n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le de. (V- ♦ C'est un solécisme ; il faut, en me laissant la vie. (V.) » Incorruptible n'est pas le motpropre; c'est ineiorabU. { V.)

ACTE m, SCÈNE III

Si de ton fils sauvé j*ai rappelé Timage, J'ai voulu de Léonce étaler le courage, Afin qu'eu le voyant tu ne doutasses plus Jusques où doit aller celui d'Héraclius. Je me tiens plus heureux de périr en monarque. Que de vivre en éclat sans en porter la marque ' ; Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort Je n*ai que ce moment qu'on destine à ma mort, Je la rendrai si belle et si digne d'envie. Que ce moment vaudra la plus illustre vie. M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir. Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine. Faites-le retirer en la chambre prochaine, Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix* Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, i PiUchérie.

Adieu, madame, adieu, je n'ai pu davantage.

Bfa "mort va vous laisser encor dans l'esclavage :

Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÉRE, AMINTAS

PHOCAS

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir. Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre. Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre. Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,

1 Toujours monarque et marque. On ne dit pas vivre en éclat, encore moins porter la marque. (Y.)

J Attendant que mon choix, ce n'est pas là le mot propre ; il veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci : du reste on sent assez que cette scène est grande et pathétique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus intéressante pour lui. (V.)

286 HÉRAOLIUS.

Et j'abattraï d'un oe«p sa tôle et ton orgueil. Mais ne te contrains peàctA dans ces rudes alarmes ; Laisse aller tes son-pârs, Isdsse cooter tes larmes i.

PULGHÊRIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyraml Tavrots pleuré
 Si quelques Iftclietés Tavoient dés(honoré,
 S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
 S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
 Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner .
 Eût mérité la mort que tu lirî ^s donner.
 Sa vertu jusqu'au bout ne s>est pomt démentie.
 Il n'a point pris le ciel iri le sort à partie,
 Point querellé le bras qui ikît ces lâches coups \
 Point daigné ocmftre 4ui perdre tm juste courroux ^.
 Sans te nommer ngrat, sai» trop le nommer traître^
 De tous demi, de soi-même il s^est montaré le maître;
 Et dans cette surprise il a bien su eoorir
 A la nécessité qu'il voyoit de momir.
 Je goûtois cette joie «a un sert si contraire.
 Je l'aimai oomme amant, je l^ime comme fr^;
 Et dans œ grttnd revers je r«i yn bvmemetft
 Digne d'être mou frère, et d'être mon amant.

PHOCAS

Explique, explique mieux le fond de ta pensée; Et, sans plus te parer d'une vertu forcée, Pour apaiser le père, offre le cœur au ^*,

1 Expression qui n'est ni noble ni Juste. Des soupirs ne vont point. Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide cruel, sanguinaire, mais jamais bas ; il a toujours de la lâcheté à insulter une femme, surtout quand on est le maître absolu. (Y.)

2 On ne fait point des coups -, le (côté, dans le style tunisien, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on ne querelle point un bras; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté. B*il était mieux écrit.

▼.) « Point daigné perdre un juste horriblement contre un bras ! V.) * Quelle raison peut «voir Phocas de vouloir que Pulchérie épouse son frère, quand il ne croit pas de tenir Héraclius en sa prison ? Il l'aurait tué et Héraclius, son maître, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi le roi, quand on est menacé de mort? [y.]

ACTH 81, BfEXE m. «t

Et tâche à racheter mon frère à ce prix.

Crois-tu que sur la foi de les I

Mon ame ose descendre à de telles immondes ?

Prends mon saff pour le sien; mais, si y fût le cœur,

Périssent Héraclius avec sa triste sœur!

PHOCAS

Eh bien! il va périr; ta haine en est oomplice *.

PULCHUIB.

Et je verrai du ciel bientôt cheur ton supplice *.

Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains, Fait avorter exprès tous les moyens humains ; Il veut frapper le coup sans notre ministère. Si Ton t'a bien donné Léonce pour mon frère. Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés, Ont été comme lui des Césars supposés.

L'État, qui, (Èms leur mort, voyoit trop sa ruine, Avoit des généraux autres que Léontine; Ils trompoient d'un barbare aisément la foule. Qui n'avoit jamais vu la cour ni Tempereur ♦. Grains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être : L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ^; Et» maigre tous tes soins, malgré tout ton effort, Tu ne les connoistras qu'en recevant la mort. Moi-même à leur défaut je serai la conquête De quiconque à mes pieds apportera ta tête; L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer*

1 Ose est ici contradictoire ; on n'ose pas être bas. (V.)

s Autre impropriété ; on est complice d'un criminel, complice d'un

comme, mais non pas de ce que quelqu'un va périr. {Y.) S Choir n'est plus (Rasage. Cette idée est grande, mais n'est pas

exprimée. (Y.)

* Par la phrase, c'est la fureur de Phocas qui n'avait point tu Maurice ; il faut éviter les pl»s petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un hoamne qui commandait les armées, qn'il n'avait JamaJs seulement vu TMopereur? (V.)

S C'est un barbarisme ; on se ftiit voir, on ne se fait point paraître ; la rainon en. es* évidente, c'est qu'on paraît soi-même, et ^e ce sont les* autres qui vous -voient. (T.)

• Csl hémistidie, qv^om puttss tmafftkevy est snperite, et sert uniquement à la rime. Quelle idéeaPvldiéiiecrépoiiser leé

288 HÉR^CUUS.

Sera digne de moi, s'il peet fassassioer.

Va perdre Héraciius, et quitte la pensée

Que je me pare ici d'une vertu forcée ;

Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux t^

Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS

PHOCAS

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles * ; Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles; Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager, 1^ sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine, Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine s^ Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,

de la lie du peuple! la noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à. cette bassesse? (V.)

1 Ce vers n'est pas français ; il fallait, tf^ sans plus me presser de répondre à tes vœux. Bemarkquez encore que ce mot vœux est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran. (V.)

* Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non : cependant un peu de réflexion fait bien voir que Ptiocas est dupe de cet officier. Les trois principaux personnages de cette pièce, Phocas, Héraclius et Martian, sont trompés jusqu'au bout : ce serait un exemple très dangereux & imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue. (T.)

3 Pourquoi craignait-il la haine d'Âmintas ! et s'il a craint la haine d'Exupère, dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t-il à cet Exupère t y*en craignais n'est pas bien ; il fallait, quand j'ai craint votre haine. Malgré l'artiflce de cette scène, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire : il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie et le prétendu HéracliuV en prison ; il n'a point pris ce ^ti, il attend qu'Exupère lui donne des conseils, il le rend k tout ce qu'on lui dit. (Y.)

ACTE IU, SCENE Iy

Ne soyez point vers moi fidèles à demi : Résolvez avec moi des moyens de sa perte : La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte? Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EIUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ; Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate, De peur qu'en rignorant le peuple ne se flatte, N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS

Donc, pour ôter tout doute à cette populace, Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE

Mais si vous la coupez dedans votre palais. Ces obstinés mutins ne le croiront jamais; Et> sans que pas un d'eux à son erreur renonce. Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce, Qu*6n en fait un fantôme afin de les tromper. Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice : Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain Que ce peuple ait des yeux pour consuoltre sa main. Si vous voulez calmer toute cette tempête, Il faut en pleine place abattre cette tête, Et qu'il die, en mourant, à

ce peuple confus : ce Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius.

»

PHOCAS

Il le faut, je l'avoue; et déjà je destine A ce même échafaud
Tinfame Léontie.

Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains?

EXUPÈRE

Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS

Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE

Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante

29a BÉaACijys.

Dans un peuple sans diel la ^ramlère épau^aaie. Le seul bruit
de ee prinee au palus anété Dispersera soudaîB chacun de son
eftlé i; Les plus audadMx cnûndranft votw JinticiL, Et le reste en
tremblant ira ^oic son supplice. Mais ne levr denmer pas,
fartkn£ trop à pmàr^ Le temps de se remettre et de se lénir :
Envoyez des soldats à chaque coin des mes *; Saisissez THippoï-
koDie avec ses aveaves : Dans tous les lieex publics rendei-Toes
le plvs fioHt. Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort, De
peur que d'autres nuiins ne se bôsseal séduiro, Jusques à récha-
faud l^ssezH[]ous le conduire. Nous aurons trop d'amis pour en
venir à bout ' ; J'en répons sur ma tj^e, et j'aurai l'œil à tout K

PBOCAS.

€'en est trop, Exnpère : allez» je m'abandonne

Aux fidèles conseils que votre ardeur me domie >.

€'est l'unique m<^6n de dompter nos miiknis^

Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.

Je vais, sans différer, pour cette grande affaire

Donner à tous mes ciie& un ordre nécessaire *.

Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis "^^

Allez de votre part assembler vos amis ',

i Le bruit d'un prince arrêté qui disperse chacun de son côté; qui ne voit que ces expressions sont à la fois familières, prosaïques et inexactes? Le bruit d'un prince arrêté ! quelle expressionD! Chacun de son côté est oiseux et prosaïque. (Y.)

S Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblenMnt les plus petites choses, et qu'un poète, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardont des lauriers et des roses. (T.)

3 II doit dire précisément le contraire : nous avons trop d'ami&pouc n'en pas venir à bout. (V.)

* J^ aurai l'œil à tout, expression de comédie. (V.)

i L'ardeur d'Exupère qui donne des conseils! (V.)

8 II n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases, qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette

noble simplicité tant recommandée. (Y.)

7 Cela n'est pas français ; <m répoed à la confiance, on exécute ce qu'on a promis. (V.)

S II semble par ce mot qu'Exapèce soit un hnBMBft «mk importait

SCÈNE

EXUPÈRE, AMINTAJS.

EXUPÈIE.

Nous sommes en fiacvenr, ami, tout esa k nous r L'heur de notre destin va faire des jaloux >.

que TempereuT, et que Phocas ait besoin de ses amis pour Taider. Les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. Justilien n'aurait pas dit, même i un Bélisaire, assemblez vos amis ; on donne des ordres en pareil cas. De votre part est encore une faute ; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part ; il fallait, vous, de votre côté, rassemblez vos amis. (W,)

1 Ces mots, après moi , et jusqu'à ce que f expire , semblent dire jusqu'à ce que je sois mort^ après ma mort. Jusqu'à ce que^ mot rude, raboteux, désagréable i Toreille, et dont il ne faut jamais se servir. Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécile, à qui cet Exupère fait accroire tout ce qu'il veut.

< Cette scène entre Exupère et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire , de celui d'Héraclius, de Pulchérie, et de Martian. La situation est violente ; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas ; ils disent qu'ils sont en faveur^ et qu'ils feront des ja~ loux; ils parlent d'une manière équivoque, et uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans Britannicus, quand il dit:

La fortune Rappel le nne seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse ; son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait. Cependant combien est-il au-dessus de cet Exupère ! que la scène où il détermine Néron est adroite, et surtout qu'elle est supérieurement écrite ! comme il chauffe Néron par degrés ! quel art et quel style !

V.) 8 Ces deux vers d' Exupère sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet. (Y.)

292 HÉRAGUUS.

AMINTAS

Quelque allégresse ici que vous fassiez paroltre, Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPÈRE

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur; [Is m'ont frappé Toreille, ils m'ont blessé le cœur : Mais bientôt, par Teffet

que nous devons attendre, Nous serons en état de ne les plus entendre. Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer, Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

SCÈNE I

HÉRAGUUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :

Phocas au dernier point la tiendra criminelle;

Et je le connois mai, ou, s'il la peut trouver,

Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.

Je TOUS plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère;

Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère;

Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr. Vous pour qui son amour a forcé la nature * ?

HÉRACLIUS

Ck>mment voulez-vous donc nommer son imposture? ITem-
pècher d'entreprendre, et, par un faux rapport^ Confondre en
Martian et mon nom et mon sort '; Abuser d'un billet que le ha-
sard lui donne; Attacher de sa main mes droits à sa personne. Et
le mettre en état, dessous sa bonne foi ^,

1 L'embarras croît, le nœud se redouble. Héraclius se croit tra-
hi par Léontine et par Exupère : mais il n'est point encore en pé-
ril ; il est avec sa maîtresse ; il raisonne avec elle sur l'aventure du
billet. Les passions de l'ame n'ont «ncore aucune influence sur la
pièce ; aussi les vers de cette scène sont tous de raisonnement.
C'est, à mon avis, Topposé de la véritable tragédie. Des discus-
sions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un specta-
teur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme ;. mais ils
ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter ni crainte, ni pi-
tié, ni admiration. (V.)

* n eût été mieux, je crois, de dire, a dompté la nature ; C9x
forcer la nature signifie pousser la nature trop loin. (V.)

• L'expression n'est ni juste ni claire ; il veut dire, donner à
Martian mon nom et mes droits, (V.)

^ On ne diim sous, ni dessous la bonne foi; cela n'est pas
français.

S94 HÉRACUU&

De régner en ma place, ou de périr pour moi : Madame, est-ce
en effel me rendre un geand service?

EUDOXE

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?

Et Teût-elle pu faire, à moins que révéler Ce que surtout alors il lui falloit celer? Quand Martian par là n'eût pas connu son père, C'étoit vous hasarder sur la (bi d*Exupère : Elle en doutoit, seigneur; et, par révénement. Vous voyez que son zèle en doutoit justement. Sûre en soi des moyens de fous rendre Tempire^ Qu'à vous-même jafiAais elle a'a touLu dire» Elle a sur Martiaa tourné le eoup fetal De répreuve d'ua cœur qu'elle conuoissoU maL^. Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service ?

■BRACUUa.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice? Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi, Qui trahisse mon sort, d'Exupère on de moi ! Si Ton ne me découvre, il faut que je m'expose ; Et Tun et l'autre enfin ne sont que même chose,. Sinon qu'étant tralii je mourrois malheureux» Et que, m'offrant pour toi» je mourrai généreux.^.

BUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,

i On ne dit point sûr en soi. Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès! elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire et qui ne doute de rien ; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère ; il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupère la mit au fait. Il semble qu'Exupère et Léontine aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement. (V.)

* Par la construction, elle n'a pas voulu dire V empire; elle veut parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases

louches, ces amphibologies de construction. (V.)

8 Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur n'est pas intelligible ; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur. (V.)

^ Ici, tous les sentiments sont en raisonnement, et exprimés d'an ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. A# sont qxu même choses sinon^ n'est pas français. (V.)

ACTE IY, SGKNE I. Sa

Bompi^ votre desliD) H d«Mier votre vie ^ !

«lAGUVfi.

Vous êtes plas avec||te eiieerè ee votre smonr. Périra-t-il pour iBoi quand je hii dois le jour? Et lorsque sous mon Doai il se livre à sa perte, Tiendrai-je sous le si^ na lertane oomrretet S'il s'agissoit ici de le faire empemr. Je pourrois lui laisser mon nom et son erranr : Mais conniver en lâohe à ee nom qu*ofi me vole, Quand sou père à mes yeux an liée de moi Tiramole! Souffrir qu'il se trahisse aux rigeeurs de mou sert < ! Vivre par son supplice, et r^ner par sa mort î

EUDOXE

Ah î ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande ; De cette lâcheté Tinfamie est trop grande. Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ; Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas : Rallumez celte ardeur où s'opposoit ma mère, Garantissez le

filz par la perte du père; Et, prenant à Tempire un chemin éclatant *, Montrez Héraclius au peuple qui l'attend ^.

HERACLIUS

Il n'est plus temps, madame; un autre a pris ma place*.

Sa prison a r^du le peuple tout de glace :

Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,

Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;

Et, ne me regardant que comme un fils perfide,

1 Rompre «m destin, désabtiger une furie aveugle / on ne désabose point une furie, on ne rompt point un destin ; ce ne sont pas les mots propres. (V.)

î Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible ; il veut dire, qa*!! subisse la mort qui m^étatt destinée : mais le fond de ces sentiments est héroïijae ; c'est dommage qnlls s^ent si mal exprimés. {\.)

3 Prendre un chemin éclatant à Vemyrel (V.)

* Ce vers est souvent répété, et forme une esp^e de refrain ; c'est le sujet de la pièce : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette CDèae d'aill'TOts est intéressante par le ftond , et il y a de très beaux v«C8 qui élèvent Taræ quand les raitennements Toccupent. (Y.)

» Vers de comédie. (V.)

296 HÉRAGLIUS.

Il aura de F horreur de suivre un parricide. ^
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte.
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant Tespoir de le sauver
Il m*ôtera Tardeur qui me fait soulever i.
N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
Le sort d'HéracIius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir t.
Mais voici le tyran, et son traître Eiupère.

TROUPE DE GARDES

PHOCAS , montrant Eudoxe i ses gardes.

Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

HÉRAGLIUS.

A-t-elle quelque part ?...

PHOCAS

Nous verrons à loisir :

Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, s'en allant.

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il va vous dire s.

PHOCAS , à Eudoxe.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

(à Héraclius.)

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

1 Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse : veut-il dire l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran! (V.)

t Ce vers est fort beau. (Y.)

S Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie ; c'est la situation qui en fait le mérite : il échappe à la passion, il part du cœur ; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet. (Y.)

ACTE IV, SCENE II

Seigneur.

PHOCAS

Je sais pour lui quelle est ton amitié ; Mais je veux que toi-même, ayant bien tu son crime, Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.

(aux gardes.)

Qu'on ïe fasse venir. Pour en tirer Taveu *

Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.

Loin de s'en repentir, Torguei lieux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ? Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend. Aurois-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS

Oui, sa mère a plus fait contre votre service Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS

La perfide ! Ce jour lui sera le dernier». Parle.

HÉBACLTUS.

J'achèverai devant le prisonnier.

Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance. Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS

Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

1 Pour en tirer Vaveu est une faute ; cet en ne peut se rapporter qu'à Martian, dont on parle ; mais en tirer Vaveu signifie tirer Vaveu de quelque chose : il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer. (V.) — Phocas vient de parler du crime dont il suppose Martian coupable : c'est l'aveu de ce crime qu'il espère tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit , ni du fer ni du feu. Le sens nous paroît très clair, et le mot crime n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce que Corneille a voulu dire. (P.)

t Cela n'est pas français : Ce jour est mon dernier jour, et non pas m'est le dernier jour. (V.)

298 HÉKACLIUS.

SCÈNE III

^ PHOGA.S, HÉRAGUUS, MARTIAN, BKUFÉRE,

TMOtIPB DE 6ARDBS.

HÊ«AGUU6.

Je sais qu'en ma prière il avroit peu d'appai; Et, loin de me donner une inutile peine, Tout ce que je demande à voire juste haine, Cest que de tels forfaits ne soient pas impunis*. Perdez Héracius, et sauvez votre fils : Voilà tout mon souhait et toute ma prière. M'en refuserez^vous s ?

PHOCAS

Tu l'obtiendras entière :

Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN

Ah, prince ! j'y courrai sans me plaindre du sort ; Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche : Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche ! Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRAGLIUS.

El même en ce moment tu ne me connois pas. Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule, Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas, connois ton sang et tes vrais ennemis : Je suis Héracius, st Léonce est ton fils.

MARTIAN

Seigneur, que dites-vous ?

BÈBACLIUS.

Que je ne puis plus taire

* Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet ; k présent il est ému par l'attente d'un grand événement. (V.)

3 Cela est dit ironiquement et à double entente, car ni Héracius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien sobrement dans le tragique. (V.)

S Cet en était alors en usage dans les discours familiers, témoin ce Ters du Cid : Le roij quand il en /aity le mesure au courage. (Y.)

ACTE IV, SCENE III

f^{ue} deux fois Léonline osa tromper ton père; Et semant de nos noms un insensible abus ^» Fit un faux Martian du jeune Uéraclius.

PHOCAS

Maurice te dément[^] l^{fae} ! tu n'as qu'à lire : « Sous le nom de Léonce Héraclius respire. » Tu fais après cela des contes superflus *.

HBlaCLmS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne Pest plus s. J'étois Léonce alors, et j^{*i} cessé de fêfre Quand Maurice immolé n'en a pu rien connottre. S'il laissa par écrit ee qu'il avoitpu iroir. Ce qui suivit sa mort ftit hors de son pouvoir. Vous portâtes soudain ïsl guerre dans la Perse, Où vous eûtes trois ans la fortune diverse : Cependant LéonUne, étant dans le châteao Reine de nos deslins et de notre bercesn[^]. Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race'[^], Prit Martian pour elle» et me mit en sa ptece. Ce zèle en ma fa-veur lui succéda ^ bica,

1 Semer un abus des noms ne peut se dire. Ges expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent ; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héracllus ! Qui des deux va périr ! Rien n'est plus intéressant ni plus terrible. (V.)

2 Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont , ce n'est pas

en cet endroit ; c'est quand elles expriment un grand sentiment.
Det contes est ignoble. (V.)

3 C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte essayer encore une avant-scène, informer le spectateur <de tout ce qui s'est passé autrefois ; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de Phpcas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de tbéfttre pour les esprits extrêmement attentifs. (V.) , .

♦ On n'est point reine d'un destin , encore moins d'un berceau.
{ V.l — Par la contexture de la pièce, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort ; et c'est ce que le mot reine nous paroît exprimer très poétiquement.
(P.)

S On ne peut se servir de race pour signifier ^Is. On desirerait dan» toute cette tirade un style plus tragique et plus, noble. (V.

300 HÉRACLIUS

Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien;

Et ces informes traits qu'à six mots a l'enfance,

Ayant mis entre nous fort peu de différence,

Le foible souvenir en trois ans s'en perdit :

Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.

Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :

Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;

Et je ne jugeois pas ce chemin criminel

Pour remonter sans meurtre au trône paternel.

Mais voyant cette erreur fatale à cette vie

Sans qui déjà la mienne auroit été ravie.

Je mecroirois, seigneur, coupable infiniment

Si je souffrois encore un tel aveuglement.

Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.

Conservez votre haine, et changez de victime.

Je ne demande rien que ce qui m'est promis :

Perdez Héraclius, et sauvez votre fils[^].

MÀRTIAN.

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père, Admire quel effort sa vertu vient de faire, Tyran ; et ne prends pas pour une vérité Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(i Héraclins.)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service Dont honora mon bras ma fortune propice : Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas ; Et pour moi vous cherchez un assuré trépas ! Ah ! si vous m'en devez quelque reconnoissance, Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance. Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux, De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

En quel trouble me jette une telle dispute !

A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte !

1 Cest encore un refrain : on y Toit peut-être encore trop d*ap-
prêt. L'auteur se complaît à dire par ce refrain le mot de Té-
nigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux pla-
cée que celle-fi, montrez Héraclius au peuple^ laquelle revient
trop souvent. La situation «st très intéressante. (V.)

ACTE IV, SCENE III. SOI

Lequel croire, Exupère, et lequel démentir? Tombé-je dans Ter-
reur, ou si j'en vais sortir*? Si ce billet est vrai, le reste est
vraisemblable.

EXUPÈRE

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCÀS.

Léontine deux fois a pu tromper Pbocas.

EXUPÈRE

Elle a pu les changer, et ne les changer pas * : Et plus que
vous, seigneur, dedans l'inquiétude *, Je ne vois que du trouble et
de Tincertitude.

HÉRACLIU9.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis : Vous voyez
quels effets en ont été produits^.]>epuis plus de quatre ans vous
voyez quelle adresse J^apporte à rejeter Thymen de la princesse,

Où sans doute aisément mon cœur eût consenti, Si Léontine.
alors ne m'en eût averti.

1 II faut, ou bien vais-Je en sortir î Ce si s'employait autrefois
par abus en sous-entendant : je demande, ou dis-moi, si j'en vais
sortir; mais c'est une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où
ce 5t est admis, c'est en inteft-ogation ; si je parle! si j'obéis! si je
commets ce crime! on sous-entend , qu'arrivera- t-il 1 qu'en pen-
serez-vous! etc. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce «t par
une autre Agure ; il ne faut pas dire, parU-je à un sage, on si Je
parle à un courtisan t {Y.) — Les comédiens doivent adopter
toutes ces corrections de Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en
eût fait davantage, et qu'il eût supprimé beaucoup de ses re-
marques. N'avoit-il pas dit lui-même, avec autant debout que de
raison :

Lf secret d'envoyer est celui de tout dire? (P.)

S Elle a pu les changer et ne les changer pas ;

Et plus bas.

Elle a pu l'abnser, et ne l'abuser pas ,

sont des vers de comédie; mais la force de la situation les rend
tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît
sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très embarrassant pour
l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup
noble et intéressant dès qu'il parle. (V.)

8 Ce vers est mal fait, indépendamment de cette faute, de-
dans; mais Exupère dit ce qu'il doit dire. (V.)

* Cet en est vicieux, et le vers est trop faible. (Y.)

302 HÉRACUJS.

VARTIAN.

Léon Une?

HÉIACUUS.

Elle-même.

MilBTUM*

Ah, eidi! quelle est sa ruseï !

Martian aime Eudoxe, ot sa BièM I*J»iiseu Par l^horreur
d'un hymen qu'il oroît incestueux, De ce prince à sa fiUe elle
asaure les fœax ; Et son ambition, «droite à le séduire, Le plonge
en une errevr^ent eHeitlleBd Fempira. Ce n'est que d'ai^ourd'-
hui que je sais qui je suis : Mais de mon igBOittoee elle^s^rait
oesHmits, Et me tiendrait enoorla vérilé oadiée.

Si tantdC ce ^Uet mt V^Kk eût «fradiée.

#BeCAC.

La méchante r>abiiæ Mssi bien que Pboois.

KKUléAE.

Elle a pu Tabuser, et ne l'abuser pass. ^

raocAs.

Tu Tois comme la ^e a part au stratagème*

EXOPÀRE. • *

Et que la mère a pu l'abuser etle-même.

^OOGÀS.

Que de|)enseos4iv«rs! que de soucis ^oUttstsi le vous «n ti-
fen^ «ensn^nr, tlaus peu 4e tempt. Dis-moi, tout est-il prêt pour
ce juste suppfiee'f Oui, si nous conoiissloafi ie ynA fils ée Muince.

HÉRACLIUS

Pouvez- VOUS en douter Af^tsèà ce que j'ai 4it ?

"i Ce mot ruse ne doit pas entrer dam le tragiqae, à moins qu'A
ne "noh. rdevé paor une épithète noble. ^W.)

- Cette ressemblance affectée avec ce vors, elle a pu les chan-
ger, 9t ne ÎKs changer pas^ est nn pea trop fln Btyie de ht comé-
die. Y.)

S Vers de comédie : &tez les noms d'empereur et de prince,
Tintrigne en effet et In diction ne sont pas tragiques jusqu'ici ;
mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône , et par le danger
des personnages.

ACTE iy> SCÈNE III

iMdauii.

Donnez-vous à Terreur encor quelque crédH?

HÉRACUOa, èMartUn.

Ami, rends-moi mon nom : la bieur n^est pas grande i ; Ce
n'est que pour mourir que Je le le deiïHttddft. Reprends ce triste

jour <|ue Ui m?aa raebeté» Ou rends-moi cet bonheur q/m bi
Waa pFefif|oe (^

VABTIÀR,

Pourquoi, de mon tyran vokMitaire vktine» Précipiter vos
jours pour me n^icit d'un erûne f Piince, qui que je sois» j'ai
oonspiré sa mort» Et nos noms au dessein donnent un divers
sort). Dedans Héraclius il a gloire solide'»

Et dedans Martian il devient parricide.

Puisqu'il faut que je meure illustre, ou crimiiii\ Couvert ou de
louange, ou d'opprobre étemel*, Ne souillez point ma mort^ et
ne veuillez pàs taire Du vengeur de l'empire un assassin d'un
pèse.

HSBAGLIUS,

Mon nom seul est coupable \ et, saas plus disputer. Pour te
faire innocent tu n'as qu'à le quitler. Il conspira lui seul, tu n'^a
es fK^t complice^.

1 là le diakiKtte s» le lève et s'écbaoffe ; voilà du tragique. (Y.)

s Ce vers est obscur, parceqoe sfHrt s'est pas le jbxA propre ; il
veut dire, nos uùjm mettent nne grande diférencee dan» notre ac-
tion; mais cette difiercBce n'est pas le tort. (V.)

S iZ a gloire n'est pas peroois dans le style noble ; il devait
dire, /fosl dans Méraoliiu une gloire solide. { Y.)

* Illustre n'est paa opposé à criminel parcequ'oa peut être un
criminel illustre. (Y.)

s Ceavert oa de loaMng», oh iPepproWe élemel ,

n'est pas français ; il faut , d^ n opprobre étemel. D'opprobre est ici ■absolu, et ne soufftv point d'épithète ; et on ne peut dire couvert de louange^ comme on dit, couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte. Pourquoi î c'est qu'en effet la honte, fa gloire, les lauriers, seaMsi^envicoMMc un hovune, le cowrrtr: la glaire couvse de ses ràyoam; les lauriers couvrent la. tke ; la honte, la loug^nr, couvrait le visage; Biais la loaaage ne couvée pas. (Y.)

4 Cest là, ce me semble, une très noble hardiesse d'expies-frioB. (Y.^

"^ On ne peut pas dire qu'un nom a csnapiré* Tn n'en ee peint aomplce est une petite faute. {Y.

504 HÉRACLIUS

Ce n'est qu'Héraclius qu'oo envoie an supplice : Sois son fils, tu vivras.

MÀRTIAIV.

Si je Tavois été, Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité; Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre!, La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS

Apprends donc qu'en secret mon coeur t'a prévenu. J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu ; Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTI AN

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux. Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux'. Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste, Martian parricide, Héraclius inceste.

Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait >, Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet. Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête, Espérant par ton bras me livrer ma conquête.

t Ce verbe entreprendre est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point entreprendre pour conspirer.

N. B. C'est parler très bien que de dire : Je sais méditer^ entreprendre, et agir, parceque alors entreprendre^ méditer, ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs, qu'on laisse alors sans régime : il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter ; mais, f exécute contre vous, f entreprends contre vous y j' imagine contre vous ^ n'est pas français. Pourquoi t parceque ce défini contre vous fait attendre la chose qu'on imagine, qu'on exécute, et qu'on entreprend ; vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est règle est fondé sur la nature.

î Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux ,

n'est pas français ; il faut un de. Juger ^ avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès ; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur : Juge ton dessein et tes /eux sous les deux noms, (V.)

» Pour moi n'est pas français, ainsi placé ; il veut dire ; N'eût pa* eu horreur de me rendre parricide. (V.)

ACTE IV, SCÈNE III

Ce favorable aveu dont elle fa séduit* Texposoit aux périls pour m'en donner le fruit ; Et c^étoit ton succès qu*attendoit sa prudence, Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS

Hélas î je ne puis voir qui des deux est mon fils* ;

1 On ne peut pas dire : Elle Va séduit cTun avêu ; il faut,^ par un aveu ; et aveu n'est pas ici le mot propre, puisqae Héraclius regarde cette confidence comme une feinte. Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille. Boileau a dit, et répétons encore après lui :

Sans la iangae, en nn mot, l'aateur le plus divin £si toajonr»,
quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non-seulement à cause du temps où il est venu, mais à cause de son génie. (Y.)

S Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Caldéron ^ et les quatre derniers beaux vers , O malheureux Phocas ! font, je crois , une impression bien plus touchante , parcequ'ils sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes : Es-tu mon, fils t tous deux répondent à la fois, non ; et c'est à ce mot que Phocas s'écrie : O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice! etc. Cette manière est fort belle , j'en conviens ; mais n'y a-t-il rien de trop brusque ! Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils pas un jeu d'esprit! Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et que lui n'en a plus : cette idée ne demande- t-el le pas un

peu de préparation ! Quand les deux enfants ont répondu non, la première chose qui doit échapper à Phocas, n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche! J'avoue que Je non des deux princes est fort beau, et qu'il convient très bien à deux sauvages comme eux. On peut dire encore que pour vivre'après toi, pour régner après moi, n'a pas l'énergie de l'espagnol ; ces deux fins de vers, après toi, après moi^ font languir le discours. Caldéron est bien plps précis :

Ah ! venturoso Mauricio !

Ah ! infeliz Phocas quien vio Que para reynar no quiera Ser hijo de mi valor Uno, y que quieran del tuyo Serlo para morir dos \ (Y.)

— Nous ne pensons point du tout comme Voltaire : non-seulement, comme il l'observe lui-même, les quatre vers de Corneille sont beau-

506 HÉRACUUS^

Et je vois que tous deux ils. senti «ne

En ce piteux étai <|viôI ooaseU daîsrje^ suivf^t

rai craint un ennemi, moià. bonheir ma le Un»;

Je sais que de mes mains U ne peut se saiiiv«r«

Je sais que je le vois, et ne (Miis le trouver.

La nature tremblante, incerUûne, étonnée,.

D'un nuage confus couvre sa destinée :

L'assassin sous cette ombra échappe à ma rigueur,

Et, présent à mes yeux» il se cache en mea cœur.

Ifartian, à ce nom aucun ne veut répondre,

Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.

Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;

Je tiens mou ennemi, mais je n'ai plus de fils.

Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu feire t

Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?

De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?

Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait*.

Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naitrey

Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoltre.

o toi, qui que tu sois, enfant dénaturé. Et trop digne du sort
que tu t'es procuré.

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice? O mal-
heureux Phocas! ô trop heureux Mauriee! Tu recouvres deux fils
pour mourir après toi, Et je n'en puis trouver pour régner après
moi.' Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie, Puisque
mon propre fils les préfère à sa vie*!

eoup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont aussi
beftux qu'ils puissent Têtre, parfaitement beaux, sans aucime les-
triGtioa. (P4

1 Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités
p&r Pascal, et c'est la meilljeure de ses pensées. Cela fait bien

Toir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse. (V.)

> Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent la tirade ; il fallait, comme Caldéron, finir à para morir dos. D'ailleurs les hon^ neurs de la mort n'est pas juste ; mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie. Y a-t-il eu dans Maurice de Thonneur à mourir! quels honneux a-t-il eus t II n'y a. de bean q« le vrai exprima clairement. (V4

SCENE IV

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPÈRE, I^NTt!fE.

CBISPS, àPlMeas.

Seigneur, ma diUgeooe emûa a réussi; Tai trouvé Léentiae et je Tamèoe ki.

PSOCAS, àLéoBliw.

Approche, malheureuse.

■ÉKACUUS, âLéviHwe.

Atodce tout, iidiiue.

Xai tout dit.

LÉONmiB , A Oémclw*.

Quoi, «eii^eur?

i>aOGA«,

Tu ^ignores, infâme !

Qui des deux «ut mou fils? •

uBOnnniii. Qm vous en fait douter T

irtUAGUItt^ A Umâ'mei,

Le nom d'HécucUus ^ue sou fils veut purkat : U en croit ce bi-
lUtet wtre léuMiiguage; liais ne le laissez pas <Jbu6
ren«ur4avuDtafe.

N'attends pas las lounnenis, ne me déguise rien.. Bfas-tu livré
ton fils ? as-4n changé le sêeu ?

UÉOOTnUL

Je f ai livré mon fils ; et j'eu aine la gloire. Si je parle du reste,
oseras-tu ui*eu croire t Et qui t'assurera que pour HéracUns, Moi
qui t*ai tant trompé, je ne te trompe plus?

1 Toute cette scène de Léontine est très belle en son genre ;
«%r Liéontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière
la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine,
c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte,
conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle,
n'agit point dans la pièce ; et c^est ce que nous examinerons, sur-
tout au cinquième acte. T.)

308 HÉRAGLIUS.

PHOCAS

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence En des temps
si divers leur en fait confiance, À Tun depuis quatre ans, à
Tautre d'aujourd'hui.

LÉONTINE

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;

Tu n'en sauras non plus les véritables causes :

Devine, si tu peux, et choisis si tu Toses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est toii empereur. Tremble
dans ton amour, tremble dans ta fureur. Je te veux toujours voir,
quoi que ta rage fasse, Craindre ton ennemi dedans ta propre
race, Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi, Sans être ni ty-
ran, ni père qu'à demi. Tandis qu'autour des deux tu perdras ton
étude, Mon ame jouira de ton inquiétude :

Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis. Tu perdras avec moi
le secret de ton fils.

PHOCAS

Et si je les punis tous deux sahs les connoltre, L'un comme
Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ?

LÉONTINE

Je m'en consolerais quand je verrai Phocas €roire affermir son
sceptre eu se coupant le bras. Et de la même main son ordre ty-
raunique^ Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS

Quelle reconnaissance, ingrate, tu me rends Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents, De t'avoir confié ce fils que tu me caches, D'avoir mis en les mains ce cœur que tu m'arraches, D'avoir mis à tes pieds ma cour qui l'adoroit ! Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE

Il m'en désavoueroit; Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,

Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte : Je verrai Phocas se couper le bras et son ordre venger Héraclius de la même main! (V.)

ACTE IV, SCÈNE IV

A le cœur assez bon pour ne vouloir pas Têtu. Admire sa vertu qui trouble ton repos.

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ; Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature! C'est assez dignement répondre à tes bienfaits Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits. Séduit par ton exemple et par sa complaisance. Il t'auroit ressemblé s'il eût su sa naissance; Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi! Et tu me dois ainsi plus que je ne te dois.

EUPHRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures. Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures, Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment, Vous donne peu de jour pour ce discernement. Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde ^; Puisque j'ai commencé, le reste me regarde : Malgré l'obscurité de son illusion,

1 Ce tenne, nourriture, mérite d'être en usage ; il est très supérieur à éducation, qui, étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers. (Y.) ,

S Remarquez que, dans le cours de la pièce, Fhocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain : ces injures vagues sentent trop la déclamation ; et, encore une fois, une domestique ne parle point ainsi à ua empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-entendre toutes les injures que disent Léontine et Pulchérie, au lieu de les dire f que ce ménagement serait touchant et plein de force ! Mais que ce vers est beau, c'est dufih d'un tyran que J'ai /ait ce héros! II est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent. (V.)

» On dit indifféremment dois et rfot, vois et voi, crois et crot, /ait Ei/ai, prends et pren, rends et ren^ dis et di, avertis et averti; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre, je suis, je puis, ou je peux : on ne peut dire, jepui, je peu, je sui : et toutes les fois que la terminaison est sans «, on ne peut y en ajouter une ; il n'est pas permis de dire, j€ donne f je soupire, je tremble. (V.)

^ Peu de jour pour un discernement, quelques moments en garde, sont de petits défauts; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupère traitent toujours un empereur

éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie
qu'on fait donner • dans tous les panneaux. (V.)

J'espère démêler cette confusion.

Vous savez à quel point Taffaire m'intéresse i.

PHOGAS.

Achève, si tu peux, par force, ou par adresse,

Exupère ; et sois sûr que je te devrai tout>

Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout

Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;

Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre*.

Agis de ton côté ; je la laisse avec toi :

Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi*.

EXUPÈRE, LÉONTINE

EXUPÈRE

On ne peut nous entendre *. H est juste, madame, Que je vous
ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame ; C'est passer trop long-
temps pour traître auprès de vous. Vous haïssez Phocas; nous lo
haïssons tous...

LEONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère. Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

EXUPÈRE

L'apparence vous trompe, et je suis en efi'et...

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait^.

1 Comment ce subalterne peut-il faire entendre que raffaire Tintéresse particulièrement! quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas, que l'intérêt d'obéir à son maître! mais il ré> pond à sa pensée ; il entend qu'il y va de sa vie, s'il ne vient à bout de trahir Phocas. (V.)

* Le nôtre est incorrect et comique ; il est incorrect, parceque ce nôtre ne se rapporte à rien ; il est comique, parceque le nôtre est familier, et qu'un prince qui veut (Ute petU-être qu'ei\fin je découvrirai mon fils ne dit point, en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, nous trouverons le nôtre. (V.)

5 Vous autres ne se dit point dans le style noble. (V.)

^ Quoi I ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre! |V.)

6 Ce n'est pas là, je crois, ce queléontine devrait dire; ce n'est

ACTE I?, SCÈNE V

Ce qui passe à vos yeux pour «ne perMe...

liÉOMTIIIE.

Cache une intention ûnt 'noMe et lbrt tiardîe!

PouYCz-vouB en juger puisque vous rigHorcz?

Considérez Tétat de ttnis nos conjurés :

Il n*est aucun "de 'nous à qui sa violence

N*ait donné trop tJe lieu d'une juste vengeance i ;

Et, nous en croyant tous dans notre arae indignés,

I^ tyran du palais nous a tous éloignés.

Il y falloit rentrer pnr quelque grand service.

tÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice ?

EXUPÈRE

Madame, apprenez tout. Je n^i rien hasardé. Vous savez de que! nombre il est toujours gardé ; Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes? Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui ? Vous voyez la posture où je suis aujourd'hui * ; Il me parle, il m'écoute, il me croit ; et lui-même Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.

pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir £• bout de tout : il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce,. ?aire l'imposrrible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfants; et Exu-

père, qui n'est qu'un subalterne,. l'a traitée comme une petite fille ; elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et Exupère ne lui a point dit le sien ; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence ; et par cela seul toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance. Ce vers,

L'homme le plus méchant que la nature ait fait»

est du ton de la comédie. (V.) — Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendoit ce vers très tragique. \T.

1 C'est un solécisme ; on donne lieu à quelque chose et non de quelque chose ; il donne lieu à mes soupçons, et non de mes soupçons. Quand on met un de, il faut un verbe ; t7 m'a donné lieu de le haïr ; lieu cîrt prosaïque. (V.)

s Le mot de posture n'est pas assez noble. (V.)

512 HÉRAGLIUS.

C'est par mes seuls conseils qu'il vent publiquement Du prince Héraclius foire le châtiment, Que sa milice éparsse à chaque coin des rues A laissé du palais les portes presque nues : Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ; Mes amis sont tout prêts : c'en est fait, il est mort ; Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne, Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne. Mais après mes desseins pleinement découverts, De grâce, faites-moi connollre qui je sers ; Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINB.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité Te fait juger en moi tant de crédulité * ? Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile, Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EIUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINB.

Ne me fais point ici de contes superflus ' : L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE

Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance.

l Tl me semble qu'au contraire elle doit dire : Est-il bien vrai î ne me trompez-vous point ! quelle preuve pouvez-vous me donner 1 faitesmoi parler à quelques conjurés; je devrais les connaître touSy puisque je me suis vantée de tout/aire, mais je n'en connais pas un; je devrais être dHntelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran; il a immolé votre père; il m'en coûte menais; le même intérêt nous joint : il est ridicule que je ne sache rien; mettez-moi au fait de touty et je verrai ce que je dois croire^ et ce que je dois faire. Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, grossier et brutal. (V.)

< Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes. Je ne sais si je ne me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie dans laquelle personne ne s'entend ; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce ; elle ne conclut rien. Âime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre!

Que font pendant ce temps-là les deux héros de la pièce! rien du tout : il paraît qu'il serait mieux de les faire agir. (V.)

SCÈNE I

HÉRACLIUS

Quelle confusion étrange i
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis î
Un père ne sait où se prendre;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fiis,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre .
Les secrets qu'on leur a conimis.

Léontine avec tant de ruse Ou me favorise ou m'abuse, Qu'elle brouille tout notre sort :

Ce que j'en eus de connoissance Brave une orgueilleuse puissance Qui n'en croit pas mon vain effort; Et je doute de ma naissance Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse Montre pour moi tant de tendresse, Que mon cœur s'en l.tisse alarmer :

Lorsqu'il me prie et me conjure,

* On a presque toujours retranché aux représentations ces stances ; elles ne valent ni celles de Polyeucle, ni celles du Cid: ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée; ce n'est qu'une répétition de tous les sentiments tant de roi» étalés dans la pièce ; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut. Un mélange de deux princes^ deux amis en discorde un sort brouillé, ce qu' Héraclitus a de connaissance qui brave une orgueilleuse puissance, ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances. (V.)

ACTE V, SCÈNE II. 3fs

Son amitié parolt si pure.

Que je n'sauroi» présenter Si c'est i)ar instinct de nature, Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,

Xai pour lui des transports de haine

Que je ne conserve pas bien :

Cette grâce qu'il veut me faire

Étonne et trouble ma colère ;

Et je n'ose résoudre rien,

Quand je trouve un amour de père /

Eu celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice, Mon ame au bord du précipice Que cette obscurité lui fait^ Et m-aide à faire mieux coiuoltre Qu'en ton fils Dieu n*a pas fait naître Un prince à ce point imparfait,.

Ou que je méritois de Tôte, Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chanoellô; Et, redoublant pour ta querelle Cette noble ardeur de mourir, • Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCÈNE II

HÉRACUUS, PULCUÉRIË.

HÊRACLIUS.

O ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie. Madame * ?

t On seul ici que le terrain manque à Tauteur : cette scène eut en tièieœent inutile au dénouement de la pièce ; mais non-seulement tWtr est ittMtile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phocan se serve ici do la famille de Maurice comme^il emploierait un coef den sur lequel il compterait; il l'A meB»cée vingt fois de la mort ; elle lu

r>16 HÊRÂGLIUS.

PUtCnÉRIË.

Le tyran, qui veut que je vous voie, Kl met tout en usage afin do s'éclaircir.

HERAGLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir < !

PULCHÉRIE

Il le pense, seigneur, cl ce brutal espère

Mi.îux qu'il ne trouve un lils que je découvre un frère * :

Comme si j'étois fille à ne lui rien celer »

l><; tout ce que le sang pourroit me révéler *!

HÉRACLIUS

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle Vous le mieux révéler
qu'il ne me le révèle s.' Aidez-moi cependant, madame, à repous-
ser Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE

Ah ! prince, il ne faut point d*assurance plus claire; Si vous
craignez la mort, vous n'êtes point mon frère ^ z C is indignes
frayeurs vous ont trop découvert.

a parlé avec la plus grande horreur et le plus prorond mépris,
et if Ten- A oie tranquillement pour surprendre le secret d'Héra-
clius. Une telle <:isparatc, un tel changement dans le caractère
devrait au moins être • x-:usé, s'il peut l'être, par une exposition
pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à
implorer le secours de P«liliérie même, sa mortelle ennemie. (V.)
> Réussir en un trouble ! (V.)

2 II faut qu'en effet il soit non-seulement brutal, mais abruti,
pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie. {V.)

3 Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très tragique. (V.)

V Un sang qui révèle est une expression bien Impropre, bien obscur, bien irrégulière. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style. (V.)

~> Voilà trois révèle. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; et qu'il ne mêle fait un son ilôtsagréable. (V.)

fi Cela est bien subtil ; ce ne sont pas là des raisons : elle se presse trop ; elle joue sur le mot de frayeur. Tout ce que disent ici HéracliiiK et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. Assurance plus claire n'est ni un mot noble, ni le mot propre ; u j a une ferme assurance, une preuve claire. (V.)

ACTE V, SCENE II. ZH

HBBACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.

Qu'il me traite en tyran, qu'il mVnvoie au supplice,

Je suis Hcraclius, je suis lils de Maurice;

Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir.

Et nrétonne si peu que je l'en fais pâlir :

Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embj-asse ;

Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire afin de Tiriiter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter i.
Malgré moi comme Gis toujours il me regarde ' ;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas méui un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je doij-', et cherche mon devoir :
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance ;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié.
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se délie:
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine, et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure.
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHERIE

Ah ! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez ' .

1 Cela n'a pas besoin de commentaire ; mais de si basses trivial
ies «tonnent toujours. (V.I

* IWaut, comme son fils. (V.)

8 C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur,
qui ne causent ni terreur ni trouble. Il faut, dans un cinquième
acte, trouver chose que du raisonnement; et ce raisonnement de
Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très bien douter qu'il
soit fils de Maurice, et cependant être son fils ; il a même les plus
grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement
dans Corneille toutes ces subtilités de raisonnements, et surtout
celles qui refroidissent toutes les pitié s qu'il fit après Héraclius.

En vain vous étalez une scène savante ;

Les froids raisonnements ne feront qu'atténuer

318 HÉRACLIUS

Celui qui, comme vous, prétend à une gloire,

D'un courage plus ferme en croit ce qu'il ne croit.

Comme vous on le flatte, il y sait résister;

Rien ne le touche assez pour le faire douter :

Et le sang, par un double et secret artifice,

Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

A ces marques en lui connoissez Martien ;

Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.

La générosité suit la belle naissance :

f^ pitié l'accompagne, et la reconnaissance.

Dans cette grandeur d'ame nri vrai prince affermi

Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;

La haine qu'il lui doit ne sanroit le défendis,

Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre ;

Et trouve assez souvent son devoir arrêté

Par l'effort naturel de sa propre bonrté.

Cette digne vertu de l'ame la mieux née.

Madame, ne doit pas souiller ma destinée.

Je doute; et si ce doute a quelque ci4me en s<^,

Cest assez m'en punir que douter comme moi;

Et mon cœur, qui sams cesse en sa fevenr seVaHe,

Cherche qui le soutienne, et non pasquiTabatte;

Il demande secours pour mes sens étonnés.

Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE

L'œil le mieux éclairé snr de telles matières Peut prendre de faux jours pour de vives lumières; Et comme notre sexe ose assez promptement * Suivre l'impression d'un premier mouvement, Peut-être qu'en faveur de ma première idée

Un spectateur, toujours parosseax d'appisttdtr. Et qui, des vains efforts de voire rhétorique Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'elle explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout. IV.)

1 Ces expressions de comédie, et la réflexion sur notre sexe, achètent de refroidir. (V.)

ACT^e V, SCÈ^e 111. :i|»^e

Ma haine pour Plocas m'a trop persuadée.

Son amour est pour moi un poison d'ailleurs ;

Et quoique la pitié m'ait un cœur généreux.

Colle qu'on a pour lui de ce rang déjà éoère.

Vous le devez haïr ; et fût-il voire père,

Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.

Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas,

Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise.

Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise ;

El que votre devoir, par là mieux combattu.

Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.

Doutez, mais haïssez ; et, quoi qu'il exécute,

Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute :

En douter lorsqu'on moi vous cherchez quelque appuf,
 Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
 L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre r
 Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre :
 Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
 A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tons deux.
 J'espère encor pourtant; on murmure, on menace;
 Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :
 Exupère est allé fondre sur ces mutins;
 Et peut-être de là dépendent nos destins.
 Mais Phocas entre.

SCÈNE m

PHOCAS, HÉRACLUUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, gardes.

PHOCAS

Eh bien! so rendra-t-il, madame?

Ce terme montre n'est pas le mot propre ; on croirait que la pitié a un caractère. Ces- petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes ; et ces inattention& étaient très pardonnables pour le temps.. Il fallait peut-être

prouve un cœur généreux, ou bien et quoique lapidé soit d'un^caur généreux. (Y.)

9 De quel rang! est-ce du rang des ccBurs généreux! On ne dé-génère point d'un rang. (V.)

3 Gela n'est pas vrai ; un /Hs ne doit point haïr un pt>re qui Ta éleyé avec tendresse. Ce sentiment est purdennable dans la bouche de Pulfhérie ; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant 1 1 V.)

r>2o HÉRACUDS.

PULCHÈRIE.

queliine cflort que je fasse à lire dans son ame, Je n*on vois que l*elfel que je m'étois promis » : Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils '.

PHOCAS

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE

Il tient en ma faveur leur naissance couverte * : Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu Si dedans votre sang il ne Teûl confondu.

PHOCAS , à Pulchcrie.

Cette confusion peut perdre Tun et Tautre. En faveur de mon sang je ferai grâce au vôtre : Mais je veux le conuoltre; et ce n'e.>t tiu'à ce prix Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon iils.

(à Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure; Car enfin c'est vers toi que penche la nature; Et je n'ai point pour lui ces doux empressements Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements. Ce cœur s'attache à loi par d'invincibles charmes. En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes*? Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé, Avec quelle valeur son bras l'a conservé; Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS

Et pour reconnoissance Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

t Cela n'est pas Français ; on a de la peine à lire; on/ail effort jjout lire ; et l'effet d'un effort n*a pas un sens assez clair. (V.)

s Elle ne Tait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte ; et cette antithèse de trop et de trop peu est souvent répétée. |V.>

' Le ciel qui tient une naissance couverte.' ce n'est pas le mot propre; couvert ne veut pas dire incertain, obscur. (V.)

* n'y a ici une remarque importante à ftiire pour toute la trasrtklio : c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni plcunr ceux dont les larmes ne fout soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmvix «l'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger. | V.j

ACTE V, SCENE III. * 52t

PHOCAS

Ta me Tôles, cruel, et le laisses mourir.

HÉBACLIUS.

Jo meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS

C est me Fôter assez que ue vouloir plus Tètre.

HEBACLIUS.

(3'est vous le rendre assez que le faire connotltre.

PHOCAS

C'est me Tôter assez que n)e le supposer.

HERACUUS.

Ces» vous le rendre assez (|ue vous désabuser *.

PHOCAS

Laisse-moi mon erreur, pniscprelle m'est si chère. Je t'adopte pour iils, accepte-moi peur |»ère : Fais vivre Héraclius sons l'nn ou Tautre sort ' ; Pour moi, pour loi, pour lui, fais-toi ce peu d'efibrt.

héhaclius.

Ah î c'en est trop enfin, et ma gloire blessée Dépouille un \ieu\ respect où je Tavois forcée*. De quelle ij;nominie osez-vtsus me

flatter? Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter. On veut une maison illustre autant (lu'amie, On cherche de la gloire, et non de l'mfamie; Kt ce serait un monstre horrible à vos États Que le lils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS

\ a, cesse d'espérer la mort que tu mérites ;

» Ces répétitions, ôter assez, rendre assez^ font une espèce de jeu de mots et de symétrie qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire l.inguir. ("V,'(

2 On ne peut dire vivre sous un sort. (V.)

3 Je ne sais si Hciaclius, dans Tincertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand efTet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté ; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, el'e soit toujours entretenue : c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans la scène ; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement i>assif. (V.)

52Î UÉRACUUS.

Ce n'est que contre lui, lâche, que tu inMrrites : Tu te veux rendre en \-giii indr^^ de ce rang; . Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang. Puisque ton amitié de ma foi se défie (

Jusqu*à preudre son nom pour lui sauver la vie. Soldats, sans plus tarder, qn*oe Pimmole à ses yen ; El sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HEBACLIUS.

Perfides, arrêtez!

MARTIAN

Ah ! que voulez-vous faire. Prince?

HÉRACLIUS

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous; Ne troublez point un sort qui lui semble si doux. C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire, Puisque c'est en vos mains «pie tombe son empire. Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

PHOCAS

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours. Dépêchez, Octavian.

HÉRACLIUS

N'attendez rien, barbare !

Je suis...

PHOCAS

Avouez enfin.

HÉRACLIUS

Je tremble, je m'égare.

Et mon cceor...

, PHOCAS , à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

(à Octavian.)

Frappe.

HÉRACLIUS

Arrête» je suis... Puis-je le prononcer?

Achève, ou...

HBRACU1J&.

i% suis d^ne, s'il faia> qipe je le die.

ACTE V, SCENE m. 32S

Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit, Pour vous payer pour lui tie Tamour qu'il vous doit; Et je vous le promets entier, ferme, sincère, Et tel qu'Héraclius Tauroit pour son vrai père. J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens ^ ; Mais sachez que vos jours me répondront des siens; Vous me serez garant «des hasards delà guerre, Des ennemis secrets, de Tèctat du tonnerre ; Et, de quelque façon que ie courroux des eieax Me prive d'un ami qui m'est si précieux. Je vengerai sur vous, et fus«ez-veus mon père. Ce qu'aura fait «ur Uii leur injuste colère.

PBOCAS.

Ne craiiis rien : de tous deux je ferai mon appui ; L'amour qu'il
a pour loi m'assure trop de lui : Mon cœur pâme de joie, et mon
ame ii'aspif<e Qu'à vous aseoder l'un et loutre -à l'empipe. J'ai
retrouvé mon fils : mais sois^e tout à fait. Et donne-m'en pour
marque un véritable effet <; Ne laisse plus de ^ace à la-^upere-
berie » ; Pour achever *nia joîe,' épouse Putebérfc.

Ht^RACLIUS.

Seigneur, elle^àtma sœur.

I^HOGAS.

Tu n'es donc poiat laon Ms, Puisque si Iftcbement déjà t;u t'e»
décHs?

PULCHERIE

Qui te donne, tyran, une attentif si vaine? Quoi ! son consente-
ment étouffleroit. ma hakie ! Pour l'jivoir étonné t» m'»urMs fui t
cba nger ! J'anrois |)«ur celle honte un cœur assez léger*! Je
pourrois épouser ou ton lits ou meu frère!

t Toute <>tte tirade est véritablement tragique ; voilà de la
forcc,^ ' dn pathétique, et de beaux vers. (V.)

i Cela fl*est pas françiis. (V.)

CRISPE

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère * ; Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins : Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins; 11 a fait prisonniers leurs chefs, qu'il vous amène.

PHOCAS

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine; Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(Crispe s'en va » et Phocas parie à Héraclius.)

Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux. En rétat où je suis, je n'ai plus lieu de feindre. Les mutins sont domptés, et je cesse de bi-aindre.

(à Puichérie.)

Je vous laisse tous trois. Use bien du moment Que je prends pour en faire un juste châtiment; Et, si tu n'aimes mieux que Tun et l'autre meure. Trouve, ou choisis mon fils, et Tépouse sur Theure <; Autrement, si leur sort demeure encor douteux. Je jure à mon retour qu'ils s'érigeront tous deux s. Je ne veux point d'un (ils dont Timplacable haine Prend ce nom pour attront, et mon amour pour gêne ^. Toi...

t On dirait, à ce moi de grand cœur, qu'Exupère est un héros qui a «(fert son secours à Phocas; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des s'itateux ; et comment n'ait employé que ses amis! l'empereur n'avait-il pas des gardes! (Vj

S Est-ce là le temps d'un mariage! De plus, Phocas doit-il ruin:
Kur-Ic-champ sa belle-fille d'une personne dont il connaît la
haine implacnble! Il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit mattre
de l'État; il les laisse tous trois : qu'en espère-t-il! Il a vu qu'il est
haï de tou^ les trois; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre
lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager
une scène entre Puichérie et les deux princes! (V.l

ï II \aMije jure qu*à mon retour Us... (V.)

^ On ne prend point un amour pouf gêne ; il veut dire que sa
ten-

PHoC4S

Il est grand pour toi; mais il t*est dû K Tes mépris de la mort bra-
voient trop ma colère. il est en toi de perdre ou de sauver ton
frère; Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler. J'ai
trouvé les moyens de te faire trembler.

rlrc5se gêne Héraclius. On ne dit pas non plus, prendre un
nom pour itjfront, mais pour un affront. |V.)

I Cette réponse de Pulchéric nous paroît sublime ; et Voltaire
n'y fait aucune attention : il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit
trouver «lans la réplique de Phocas. (P.)

t Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut
bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de
longs supplices que de lui donner la mort; mais peut-on dire à
une fille,>e Ne t'aïnte pas assez pour te /aire mourir? { V.)

3 On ne s'attendait point à cette alternative; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

^ Si on ne considère ici que la fille de Maurice, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourrait donner du ridicule à ces expressions : Quel supplice ! — // est grand. — Remarquez que cette mignonne soudaine et inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouser, donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius et Pulchérie ensemble, que pour leur donner lieu d'amuser la set' ne en attendant le dénouement. (V.)

32« HÉRACLIUS

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, MARTIAN, HÉRACLIUS.

PULCHERIE. .. w

Le lâche I il vous flattoit lorsqu'il irrisoit dans l'âme. Mais tel est d'un tyran le naturel insupportable : Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint; Si on ne craint, il opprime; et s'il n'opprime, il craint. L'une et l'autre fortune en monstre la faiblesse; L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse. A peine est-il sorti de ses lâches terreurs Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.

Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être, Si vous m'aimez en secret, faites-le paraître.

HÉRACLIUS

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

LIURTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire* Que d'épouser le fils pour éviter le père * ; L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE

Qui me le montrera, si je veux l'épouser ? Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste, Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTINAK.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous : Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux. Abuser du tyran la rage foiblenée, Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée*.

1 Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants. Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point montré de bassesse; c'est un père qui cherche à connaître son fils ; il n'y a rien de bas. (V.)

> La syntaxe demandait, il restait de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils; éviter le père est trop faible. (V.)

> Vivre en frère et sœur, cette expression est trop familière, et

ACTE V. SGEME V. aS

Feindre- •('■eus flbAisier.à eette lâcheté !

HÉftACLIDS.

Pour tromiitr un t>Tan desl généresité.

Et c*est metltre, en faveur <l*an frère qu*il tous donne.

Deux ennemis secrets auprès de sa persomie,

Qui, dans leur juste haine animés et constants,

Sur Tennemi conunun sauront prendre leur temps.

Et tenainer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCilELLE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie, Fe'gnons, vous le voulez et j'y résiste en vain. Sus doue, qui de vous deux me prêtera la main^? Qui ventt&hidre avec moi? qui sera mon complice?

^ HKBACLIU8.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARriAN.

Vous, que veut le tyran ponr fils obstinément.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en^nnnt.

n'est pas correcte. Pul chérie demande conseil ; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage : il

fout convenir que c'est là un très petit artifice, et indigne de la teja*^*édie. Oet c*nn*versations dans un cinquième acte» lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la pièce extravagante et monstrueuse de Culdéron, un plus grand fond de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer son père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé ; elle s'en explique dès le second acte ; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phocas, près de tuer cet empereur, et Héfac*Hus* voulant le sauver, poufaient former \m beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien.de ce que Léontine a projeté, *t Martial» ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire: Qui suis-Je î (V.)

1 Sus donc. On se servait autrefois de ce mot daas le discours familier ; il veut dire, vite*^* allons*^* courage, dépéchet*^*vous :

Sas, «ns, du vin partoat, versez, garçon, verset.

Pourctaugnae,

Mais Pulchérie ne peut dire, allons vite, tus, qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouser pourn*e* point jouir des. droits du mariage, 1

iV.)

S28 HÉRACLIUS

MARTIAN

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse i.

"MARTIAK.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;

Et vous Pavez tous deux trop grand, trop magnanime»

Pour souffrir sans horreur Tombre même d'un crime.

Je vous connoissois trop pour juger autrement,.

Et de votre conseil, et de révénermeni;

Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.

Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.

Princes, attendons tout, sans consentir à fien.

HÉRACLIUS

Admirez cependant quel malheur est le mieu : L'obscur vérité
que de mon sang je signe, Du grand nom qui me perd ne me peut
rendre digne <; On n'en croit pas ma mort; et je perds mon tré-
pas. Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,

Madame : dans le cours d'une seule journée,

Je suis Héraclius, Léonce, et Martian ;

Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.

De tous trois ce désordre en un jour nie fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :

Il a fait contre vous un violent effort s.

Votre malheur est grand, mais, quoi qu'il en succède,

t Cette contestation est-elle convenable à la tragédie! Traiter de •maîtresse n'est ni français ni noble. (V.)

* Ces vers ne sonfrpas moins obscurs : V obscure vérité qu'il signe ne peut le rendre digne du nom qui le perd ! (V.)

8 Un sort qui fait un effort ! Presque aucune expression n'est ni pure tii naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à Tien ; ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce,

tV.)

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTÎAN, AMINTAS

AMINTAS

Mon bras Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas^

HÉRACLIUS

Que nous dis-tu ?

AMINTAS

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres; Qu'il n'est plus de tyran ; que vous êtes les maîtres '.

HEBACLIUS.

De quoi?

AMIKTAS.

De tout l'empire.

MABTIAN.

Et par toi?

AMINTAS

Non, seigneur'; Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS

fit quelle heureuse main finit notre misère?

AMINTAS

Princes, l'auriez-vous cru ? c'est la main d'Exupère.

MARTLAN.

Lui, qui me trahissoit?

1 Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom ; on sent assez combien le terme est impropre : mais j'insiste sur ce personnage subalterne d'.Amintas, qui n'a dit que quatre mots dans

toute la pièce, et qui en fait le dénouement. Jamais, en aucun cas, on ne doit imiter un tel exemple ; il faut toujours que les premiers personnages agissent. { V.l

t Ce mot n'est-il pas déplacé? car il s'adresse scirement au fils de Phocas comme au fils de Maurice ; il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son père. (V.)

S II doit au contraire répondre, out, m^ri^ei^r, puisqu'au vers suivant il dit^fai pari à cet honneur. (V.)

II

350 HÉEACLIUS.

•>AK11fVAS.

C^t de quoi s'étomier :

Il ne vous trabissoit que pour vous couronner.

N*a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS

Son ordre exdtoit seul cette mutinerie*.

MARTIAN

Il en a pris les chefs toutefois?

AMINTAS

Admirez Que ces prisonniers même avec lui conjurés Sous
celte illusion couroient à leur vengeance * : Tous contre ce bar-
bare étant d'intelligence, Suivis d'un gros d'amis nous passons li-
brement» Au travers du palais, à son appartement. La garde y
restitoit foible, et sans aucun ombrage ; Crispe même à Phocas
porte notre message : Il vient ; à ses genoux on met les prison-
niers, Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers'.

1 Ce mot est trop familier ; révolte } sédition , tumulte , souli-
vement, etc., sont les termes usité» dans le style tragique. (V.)

< Admitez^ qu'ils couroient n'est pas français. Cet événement
est en effet bien étonnant ; et jamais l'histoire n'a rien fourni de
si inprubable : on peut assassiner un roi au milieu de sa garde ; on
peut tuer César dans le sénat ; mais il n'est guère possible que
dans le temps que Phocas fait attaquer les conjurés, il n'ait pris
aucune mesure pour être le plus fort chez lui : un homme qui de
simple soldat est devenu empereur, n'est pas imbécile au point de
recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats
pour les garder ; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans
son appartement avec des poignards sous leurs robes : on les
fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point
à eux. Ainsi la vraisemblance est partout violée. Remarquez que,
dans la tragédie, il faut ces prisonniers mêmes ; mais, s'il n'est pas
permis à un poète de retrancher un s en cette occasion, il n'y aura
aucune licence pardonnable Corneille retranche presque toujours
cet s, et fait un adverbe de même, au lieu de le décliner. Sous
cette illusion couroient & leur vengeance.

Cela n'est pas français ; on ne court point à la vengeance sous
une illusion. (V.) * Porte notre message, leurs poignards les pré-
sentant, tant de un

ACTE V, SCÈNE VII. 33f

Le reste, impatient dans sa noMecolère, Enferme la vieUine; et soudain Exupère,

« Qu'on arrête, dit-il ; le)>peuier coup m'est dé : « (Test lui qui me rendva nmBeur presque perdu >. » Il frappe, et le tyràii^ tombe aussitôt sans vie,* Tant de nos mains la sienne est promptemeiit suivie. Il s'élève un grand bruit, et mille eris confus Ne laissent discerner que Vive ^racuits! Nous saisissons la porte^ et les gardes se rendent. Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent; Et de tant de soldats q<i lui servoient d'ùppui, Phocas, après sa mort, n^en a pas un pour lui.

PULCaÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pot» sa ruines!

AmiiTAs.

Jje voici qui' s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VII

HÉRACLIUS, MARTÎAN, LÉOÎFTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPÈRE, AMINTAS, troupe.

HÉBACLIXJS , à Léontine.

Est*il donc vrai, madame ? et changeons-nous de sort? Amin-tas nous fait-il un fidèle rapport?

mais la sienne[^] etc. ; ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur. Orceste, dans YAndromaque, en faisant un récit à peu près semblable, s'exprime ainsi :

A ce« mots, qui du peuple attiroient le suffrage.

Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;

L'infidèle s'est tu partout entelopper.

Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt. (V.)

Le Cépétque perdu affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi SttbsJtème qu'Bxupère ait presque perdu son honneur. (V.)

Prendre un chemin pour une ruine est une expression videuse, un barbarisme ; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide quand elle apprend£Uk.4nort:de.8on tyr^i. (V.)

HÉRACLIUS

LÉONTINE

Sfigiieur, un tel succès à peine est concevable[^] ; Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACUUS, àExupère.

Perfide généreux, hâte-loi d'embrasser i Deux princes impuis-
sants à te récompenser.

EXUPÈBE , à Héraclius.

Seigneur, il me faut grâce ou de Pun ou de Taulrc : J'ai répan-
du sou sang, si j'ai vengé le vôtre.

MABTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler

De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler :

Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS

Peut-être en vous par là s'explique la nature : Mais, prince,
votre sort n'en sera pas moins doux; Si l'empire est à moi, Pul-
chérie est à vous. Puisque le père est mort, le fils est digne d*elle.

1 Léontine a très grande raison de concevoir à peine une chose
qui n'est nullement vraisemblable : elle dit que la conduite de ce
dessein «•st admirablç ; mais c'était à elle à conduire ce dessein ,
puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne
qui a voulu joner un rôle principal, et qui ne l'a pas joué : il se
trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans
le dernier, que de montre» des billets ; elle a été, aussi bien que
Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius. Martian, Pul-
chérie, Eudoxe , n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dé-
nouement. La tragédie a été une méprise continuelle, et enfin
Exupère a tout fait par une espèce de prodige. Re marquez en-
core que cette mort de Phocas n'est là qu*un événement inatten-

du, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est joint contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la jiièce : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins (/aldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius. (V.»

i Une nuée de critiques s'est élevée contre La Motte pour avoir uiïecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le perfide généreux de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siècle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakespeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si perfide généreux est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression. (V.)

ACTE V, SCENE Vif

(à Léontinc.)

Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÊONTINB.

Mon témoignage seurpcut-il en décider?

MABTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander *?

LÉONTIKE.

Je VOUS puis être encor suspecte d'arlifice. Non, ne m'en croyez pas, croyez Timpératricet.

(& Palchérie, lui donnant on billet.)

Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous Que je re-mets le sort d'un frère et d'un époux. Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PHILCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits. Princes 3. ^

1 Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Lénntine, que sa conduite mystérieuse a pu rñdr« très suspecte; et, dans de si grands intérêts , il faut des preuves claires. (V.)

î La naissance des deux princes n'est enfin éc'aircie que par un billet (le Cons'antine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce bil'et. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal qui ne soit hien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience. Toutes cc-s raisons, qui me paraissent évilentes, f mt que le cinquième acte d'Hérnclius est beaucoup inférieur à celui de Rodogune. La pièce est d'..n genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions. (V.)

S La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaissance pn cède. Cette règle est dans la nature; car, lorsque la péricpétie

est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qui s'importe? qui des deux princes est Héraclius! Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale: Phocas, méconnaissant son fils Martien, voudrait le faire périr; Héraclius, son ami. en le défendant, tuerait Phocas, et croirait avoir commis un parricide; Léontine lui dirait alors : Vous croyez vous être souillé du sang de votre père : vous avez puni l'assassin du vôtre. {V.) — Le plan que

354 HÉRACLIUS

HÉRACLIUS, à Eudoxe.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis. BILLET DE
CONSTANTINE,

PULCHÉRIE lit.

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange : « Après avoir donné son fils au lieu du mien, « Léontine, à mes yeux, par un second échange, « Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.

« Vous qui pourrez douter d'un si rare service, « Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran : « Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martien, « Et le faux Martien est vrai fils de Maurice i.

CONSTANTINE

PULCHÉRIE, à Héraclius.

Ah ! vous êtes mon frère !

HÊRACLIUS , à Puichérie.

Et c'est heureusement Que le treuUe éclairci vous rend à votre
amant.

LÉONTINE, àHéracliuii.

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste.

Et non pas pour vous rendre un tel seeret funeste.

(à Martien.)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parTait Ce que j'ai vou-
lu faire, et ce qu'un aillre a fait.

MARTIAN

Je ne m'oppose point à la commune joie :

Mais souffrez des soupirs (|ue la nature envoie.

Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,

Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :

Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce litre on renonce.

propose ici Voltaire nous paroît d'une très grande beanté : il
prouve la profonde comioissance qu*il avdt des effets du théâtre ;
et s'il avoit souvent développé de parelUes vmes, au lieu de 8*ar-
rière à des critiquit-s de mots, il eût para vraiment digne déjuger
Corneille. (P.)

t Tout cela ressemble peut-être pUis Â une question d'État , A
un procès par écrit, qu'au pathélicpu; d'une tragédie. (V.)

ACTE y, SCENE VU

HÉRACUDS.

Ponc, pour mieux l*oubUer, sojes encor Ijéimoe^. Sous ce
nom glorieux aimez ses ennemis. Et meure du tyran jusqu'au
nom de son fils*!

(i Eudoxe.)

Tous, madame, acceptez et ma main et Tempire En échange
^'un coeur potu' qui le mien soupire *.

EUDOXE, àHéncUiu.

Seigneur, vous agissez en prince généreux*.

HERACLIUS, à Exopcrt et AminUs.

Et VOUS dont la vertu me rend ce trouble heureux ^ Atten-
dant les effets de ma reconnoissance, Reconnoissons, amis, la cé-
leste puissance; Allons lui rendre hommage, et, d*un esprit
conteni, Montrer Héraclius au peuple qui Tattend.

« On a déjà dit que ce mot donc ne doit jamais commencer un
vers.

2 II semble que ce soient les ennesnis de Léonce ; il entend ap-
paremment les ennemis de Phocas. (V.)

3 On ne peut dire que dans le style de la comédie, en échange d'un cœur*. — Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment. (V.l

^ Il faut dans la tragédie autre chose que des compliments, et celui« ci ne paraît pas con-rovabie entse deux personnes qui s'aiment. { V.)

& Rendre un trouble hetireux à quelqu'un; cela n'est pas français. En général , la diction de cette pièce n'est pas assez* pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très beaux morceaux : l'intrigue occupe l'esprit continuellement ; elle excite la curiosité ; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture, i V.)

" Voltaire, croyant avoir lu qui pour le mien soupire^ ujoote ici : « Lu M homme ne doit jamais dire d'nnc femme, elle soupire pour moi. »

riN DU CINQUIEME ACTE.

EXAMEN D'HÉRACLIUS

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que colli» de Rodogune^ et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers, lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle, de Laonîce. Elles sont éparses ici dans toutle-poème, et ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on

sûclicio pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Heraclius est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit ; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Marlian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martien, au vrai Martien, qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mari. 11 falloit tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de

EXAMEN D'HÉRACLIUS. 557

ce premier acte; et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Surtout la manière dont Eudoxe fait connoître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume'. Léon-

tine Faccuse d' avoir révélé le secret d'Hé— radius et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, « elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne Texpliquoit plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet ; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir d'autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quel-

1 Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même, et il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles, .l'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle

d'Eudoxe, ni m*'me rien d'intéressant ; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel. (V.)

5SS 6XAMBN DHÉRAGUUS.

que chose un petit délice[^], et d'être nature à ne se faire qu'au théâtre, où TauleiMr. est maître. des événements qu'il tient dans sa main[^] et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius. à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pût répondre du succès. Il attire la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice : mais le contraire pouvoit arriver ; et Phocas, au lieu de déférer ses avis, qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se débarrasser de lui et de ses amis comme de gêne qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite dont il lui présente les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse ; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'il y a un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne faut pas bon tirer un exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables ; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux Électres de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée ; Viphigénie en Tauris a la mine d'être de même nature; et V Hélène où Euripide

suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Paris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressemblait, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parle de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius; j'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice,

4. L'écriture de M. V. W. on écrit : qftûlqjtiechçe d'un peu délicat. C'est vouloir inutilement corriger Corneille.

EXASIN inflÉRAGLICS. m

bun Be le iût-sqvéd n prêtreur d'Afriyyie qa\ fovieii même nom vpie \wL J'ai prolongé de 40 ans la durée de règne d'Émém, et lui ai donné Mi-ttan pour fils, (pÈm*- ^qwc rhisl) ire'«e -pavlc que d'âne fiHe ' nommée Domfiiia.» qa'il inavia a Critpe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils de Héraclius, qui eut en fondant Timotee l'autre par les échanges de Léontine, n'aurait pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire, ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième, et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est histo-

rique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice ; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutient mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'— voir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui vouloit exterminer toute sa famille; mais, quant à ce qui est de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince ; et comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés» surprenantes de ce sujet.

11 lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à Hodge, La plupart des poèmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté , et l'action se pourroit passer

540 EXAMEN DHÉHACLIUS.

en cinq ou six heures ; mais le poème est si embarrassé ' qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits et des personnes des plus qualifiées de la cour se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant Tesprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire ^ mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

Fin D HEBACLIUS.

NICOMEDE

TRAGÉDIE

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième « j'ai fait voir sur le théâtre ; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer.. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'héroïne qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée de Justin : et voici comme elle la raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

<f En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein « de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses intérêts « très fils, qu'il avoit eus d'une autre femme, et qu'il faisoit K élever à Rome ; mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avoient entrepris ; ils firent « plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, et faire retomber sur « la tête le» embûches qu'il lui « avoit préparées, et n'eurent pas grande peine À le persuader « d'aller. Sitôt qu'il fut entré dans le royaume de son père, « qui Tavoit appelé auprès de lui, il fut proclamé roi ;«t « Prusias, chassé du trône, et délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin lue « par ce fils « et perdit la vie par un crime. aussi

grand que « celui qu'il avoit commis en donnant le» ordces de l'assast « siaoF.)) . u •

J'ai ôté de ma scène Thorreur d'une catastrophe si barbare, et n'di donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fds, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets : car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse ; et, de l'autre, il oppose à ^icomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que ious mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur

devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu ; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai « ujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de ^ la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, « t ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal faut a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec Içs rois leurs al-

AU LECTEUR. r»4r,

liés ; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, el les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand ellt* commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de leur ambassadeur Flaminius , qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier par leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui de notre Horace :

Et mihi res, non me rébus, submiUere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

PERSONNAGES-

PRUSIAS, roi de BitbyBie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusiat.

LAODIGE, reine d* Arménie.

mcOMÉDGt Ais ûtné de Prtfsîas, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prustâs et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d^Arsinoé.

ta ieèM eété NteoméHe.

NICOMEDE

SCÈNE I

NICOMÈDfi, LAODIGE.

LAODICÇ.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur. De voir encor mes yeux régner sur votre cœur * : De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête ** Un si grand conquérant être en-

cor ma conquête ^, Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux ^. Quelques biens
toutefois que le eiel me renvoie,

I On ne roit point ses yeux ; cette figure manque un peu de
justesse, m&is c'est une faute légère. (V.)

< Ce vous rend l'expression trop vulgaire : Je me êuiê couvert
la télé; vous vous êtes /ait mal au pied. II faut chercher des tours
plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son
style. (T.)

3 Corneille paraît affectionner ces vers d'antithèses :

Co qu'il doi(au vaincu brûlant pour le vainqueur. Et pour être
invaincu l'on n'est pas invincible. J'irai sous raes cyprès accabler
ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. Racine s'en sert
tr«fi rarement ; cependant il a imité ce vers dans Androwu»qut :

Mener en conquéraot sa «nperbe conquête.

II dit aussi :

Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire. Vous m'aime-
riez, madame, en me voulant haïr.

Non ego paucis

Offendar maculis., (V.)

^ Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On di-
rait à présent dans le style familier, au peu que Je vaux, L'épi-
thète 4*»i^

Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :

Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux

Trouve la cour pour vous un séjour dangereux. *.

Votre maître y règne; et le roi votre père

Ne voit (|ue par ses yeux, seule la considère,

Pour souveraine loi n'a que sa volonté :

Jugez après cela de votre sûreté.

La haine que pour vous elle a si naturelle <

A mon occasion encor se renouvelle '.

Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMEDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour ^ . Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage, L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage; Que ce don à sa mère étoit le prix fatal Dont leur Flaminius marchoit Annibal ^ Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,

lustre gâte presque tous les vers où elle entre , parcequ'elle ne sert qu'à remplir les vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens. {V.) — Cette épithète, comme toutes les autres, a besoin d'être mise en sa place ; et alors elle enrichit le sens au lieu de le gâter. (P.)

1 II ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoi-
rease. et surtout de commencer une tragédie par ces expressions
qui ne conviennent qu'à une bergère naïve. Nous avons observé
ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentiments
sans les exprimer grossièrement : il faut qu'il découvre son ambi-
tion sans qu'il ait besoin de dire, je suis ambitieux; sa jalousie, sa
colère, ses soupçons, et qu'il ne dise pas,yc suis colère, je suis
soupçonneux, jaloux, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fas<e
de ses passions. (V.)

* L'inversion de ce vers gâte et obscurcit tm sens clair, qui est
la kaine Naturelle qu'elle a pour vous. Que Racine dit la m^me
chost» bien plus élégamment i

Dei droits de ses enfants une mère jalouse Pardonne rarement
au fils d'ana autre épouse. V.)

S A mon occasion est de la prose rampante. (V.)

* Faire la cour^ dans cette acception, est banni du style tra-
gique ; ma princesse est devenu comique, et ne l'était point alors.
(V.)

5 Cette expression populaire, marchandait, devient ici très-
énérq;ique et très noble, par l'opposition du grand nom dMuni-
bal qui inspire •lu respect. On dirait très bien , même en prose,
cet empereur, aprf-> Hvoir marchandé la couronne, trafiqua du
sang des nations ; mais ce

ACTE I, SCENE I

S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome i,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux '
Où l'effroi de son nom le deslinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce enliée avec la Bitlynie,
Lorsqu'à cette nouvolte, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous.
J'ai laissé mon armée aux mains de Tliéagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi.
Puisque Fiaminius obsède encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter.
Pour aider à mon frère à vous persécuter ^.

LAODICE

Je ne veux point douter que sa vertu romaine N'embrasse
avec chaleur l'intérêt de la reine : Annibal, qu'elle vient de lui
sacrifier,

don dont leur Fiaminius n'est ni harmonieux ni français ; on ne marchande point d'un don. (V.)

1 Éviter une ville par le poison est une espèce de barbarisme ; il veut dire ^ éviter par le poison la honte d'être livré aux Romains. Vopp*obre qu'on lui destinait à Home. (V.) — Ici nous voyons une beauté au lieu du barbarisme (que Voltaire veut y voir. Il nous semble qu'en dérogeant un peu à l'exactitude que pourroit exiger la prose, Corneille exprime avec tout le r«'U, toute la vivacité et toute la]'récision d'un poète, ce que rediutoit Annibal. et ce qu'il voulait éviter Il s'agit des affronts que lui préparoient les Romains, et non de la ville de Rome. Lorsque, dans la Uenriade, Voltaire fait dire à Henri IV,

Je ne décide point entre Genève et Rome,

ce n'est point une ridicule comparaison de ville à ville que ce prince veut faire; il veut parler des deux religions dont ces villes sont les métropoles. (P.)

1 Rompre des spectacles n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, « n interrompt des spectacles, quoiqu'on ne les rompe pas ; on corrompt le golt, on ne le rompt pas. Souven» le composé est en usage, quand le simple n'est pas admis : il y en a mille exemples. (V.)

* Aider à quelqu'un est une expre*-sion populaire : aidez-lui à marcher; il faut, pour aider mon /rère. ^V.)

35b NICOMÈDE.

L'engage en sa <î«erellé, et m*en fids Méfier ^

Mais, seigneur, /us«ttrtci j*«nrois tort de m'en plaindre :

Et, quoi qu'il enWeprenne, avez-vous lieu de crairrfre?

Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,

S'il faut votre présence à soutenir ma foi *,

Et si je puis tomber en celte frénésie

De préférer Attale au vainqueur de l'Asîe ;

Attaie, qu'en «tage ont nourri les Romarins,

Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,

Sans lui rien mettre au cœur qu\ine crainte servîlô

Qui tremble à voir im aigle, et respecte un édile '!

mCOMÈDB.

Plutôt, plmôt la nwwt, tpie mon esprit jaloux Forme des
senthnents si jxfa dignes de vous! Je crains la violence, et non
votre foïblesse; Et si Rome une fois contre nous s'intéresse *...

LAoT>1CE

Je suis reine, seignefnr; et Rome a beau tonner. Elle ni votre roi
n'ont ricJn à m'ordonntfr ; Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
Cest pour exécuter les ordres de mon père : Il m'a donnée à vous,
et nul autre que moi

■ t A quoi se rappolrte cet en î Me fait défier n'est pas français
: il vent dire, me donne des soupçons sur elley me farce a me dé-
fier d'elle. (V.) — Nous convenons que Corneille auroit dû s'expri-

mer plus clairement, mais nous croyons que Voltaire se trompe en appliquant à la reine ce que Laodice dit de Flaminius. Il est bien vrai que Laodice doit se défier de cette princesse dont elle connoît l'inimitié pour Nlcomède; cependant ici c'est Flaminius, et non la reine, qui lui douane du soupçon. (P.)

« Une présence à ^tûnir la foi n'est pas français ; on dit, il font sQutenir et non à soutenir. (V.) — La faute est d'av< » ir dit : s'il faut votre présence à soutenir, au lieu de pour soutenir. (P.)

3 La crainte qui tremble paraît une expression faible et négligée ^ un pléonasme. Ce vers est très beau :

Qoi 4re« Me à Toir ^titi aigle, et respôcic un édile. (V.)

♦ On se Itgue, ©n entreprend, en agit, on conspire contre ^ mais o » s'intéresse p » ur. On pe < t dire, Home est intéressée dans nn traité contre nous; contre tombe alors sur le traité: cependant Je crois qu'on peut dîne « n vers, sHntérêsse contre nous : c'est une espèce d'eWàpse.

ACTE I, .M:£N£ I. KM

N'a droit d« Vf » dé4ire, eA nte clK » sir « a roi. Par son ordre et le mim* la.reiaft d'^ArMénio Est due à F héritier du roi de Bithynle* Et ne prendra jamais ou OBur ass« % aU^t » t Pour se laisser réduire à i'hyraea 4'uu suj^. Mettez-vous en repos.

NIGOHÈDC*

Et 1^ puis-je « madame.

Vous voyant exposée aux fureurs d'une feinB>« Qui, pouvant tout ici, se cr<>ra tout paimis Pour se mettre en état de voir régner son fils? Il n'est rien de si saint qu'elle ne t'vsse enfreindre. Qui livroit Annilial pourra l)ieu vous contraindre. Et saura vous garder mtoe fidélité Qu'elle a gardée aux droits de l'hiMpiUlilé *.

LAQDICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège Qui vous assure d'elle après ce sacrilège ? Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups «, Vous expose vous-même, et m'expose après vous. Gomme il est fait sans ordre *, il passeia pour crime. Et vous serez bientôt la première victime Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler, Pour'm'ôter mon appui se voudront immoler. Si j'ai besoin de vous de peur qu^oa me contraijj^e ^,

* Cette expression de prendre un cœur^ pour signifier prendre des sentiments^ n'est guère permise que quand on dit, prenez un coœnr nouveau^ ou bien reprendre cœur, reprendre courage. (V.)

S Même ^délité qu'elle a gardée eeX un solécisme ; il faut, la mâinr Jidélité^ ou celte fidélité. (V.)

S On ne rompt pas plus des coups que dos spectiucles. (V.)

* Faire un retour est un barbarisme. (V.)

^ Il fs^udrait, p/>ur que la ph^asç fût exacte, U n«gatioa ne, qu'on ne me contraigne. En général, voici la xk%W : qua«d les Latw emploient le ne, nous l'employons ausfû, vettor ne codai, je crains qu'il ne tombe; mais quand les Latins se servent (Tut, ul-rum^ nous supprimon3 ce n«, dubilo utrum eas, je doute qu» voua aJliea ; opto ut pivaSt J9 souhaite que vous viviez. Quand M

tlfiute e«t accompagné d'une négation^e ne doute pas, on la redouble pour exprimer la mfaaQ chose : je ne. doute p»4 que vqua ne l*aimiea* La suppression du ne dans le cas où il est d'usage est un« licence qui n'est permise q^

352 NICOMEDE

J*ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne. Retournez à l'armée, et, pour me proléger, Montrez cent mille bras tout pnHs à me venger. Parlez la force en main, et hors de leur atteinte : S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte > ; Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur. Ni sur réclat d'un nom cent et cent fois vainqueur*; Quelque haute valeur que puissev ôlre la vôtre *, Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre \ Et, fussiez- vous du monde et l'amour et i'efl'roi , Qui-conque entre au palais porte sa lêle au roi.

Je vous le dis encor, retournez à Parmiêc, , js-ij hit'''

^ Ne montez à la cour que votre renommée; --Wj^^-f*^^
^\\ia».j Assurez*votre sort pour assurer le mien ; ^

Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai n'en.

quand la force de l'expression la fait pardonner. (V.) — l/exac-
titud<t vouloit qu'on ne me contraigne; mais ce que Voltaire étab'it ici <n principe général seroit sujet à beaucoup d'exceptions. Il nous étoi» tombé sous les yeux une petite brociure très bien faite, dans laquillc on reprochoit à Voltaire quelques unes des inexactitudes de son commentaire, et nous nous rappelons que l'on y citoit plusieurs exemples qui prouvent que ce qu'il éta-
blit ici en principe n'est rien moins que certain. Voici, entre autres, une phrase dont nous croyons nous ressouvenir, où le ne

latin n'est pas employé, et qui n'en exige pas moins ie ne françois dans sa traduction. Non dubito quin me âmes, je ne doute pas que vous ne m'aimiez. L'auteur en rapport oit beaucoup d'autres qui ne nous sont plus présentes ; mais les dictionnaires en fourni roient une foule d'exemples encore plus décisifs. (P.)

1 S'ils vous tienneal ici, tout est pour eux suns crainte,

n'est pas français, et n'a de sens en aucune langue ; il veut dire, tout est sûr pour eux; ils n'ont rien à craindre; ils sont maîtres de tout; ils peuvent tout; tout les rassure. (V)

2 Un nom n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait ; on dit alors noblement, son nom seul a vaincu. Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, cent et cent fois. (V.)

3 Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile; mais ce sont ces mêmes difRcultés qui , lorsqu'elles sont vaincues, rendent la belle poésie si supérieure à la prose. (V.)

* Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le style noble. (V.)

ACTE I, SCENE I

KICOMÈDE.

Retourner à Tarmée! ali! stichoz que la reine La sème d'assas-
sins achetés]Jar sa haine. Deux s'y sont découvi^rls, que j'amène
avec moi Afin de la convaincre et détromper le roi *. Quoiqu'il
soit son époux, il est encor mon père; Et quand il forcera la na-

ture à se tiiire, Trois sceptres à son trône ; ttachôs par mon bras
 Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas ». Que si notre for-
 tune à ma perte animée La prépare à la cour aus>i bien qu'à l'ar-
 mée, Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux, M'envierez-
 vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble. Mais que,
 s'il faut périr, nous |)érirons ensemble. »^ Armons-nous de cou-
 rage, et nous ferons trembler /**^^<^' Ceux'clont les lâchetésT-
 péiissent nous accabler. Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs
 infâmes; Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames. Mais
 votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE

ri ne m'a jamais vu ; ne me découvrez pas '.

1 II faut, pour l'exactitufle, et de détromper; mais cette licence
 est souvent trt'S excusable en vers : il n'est pas permis de la
 prendre en prose. (V.)

î Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit
 être une image qu'on puisse peindre ; mais comment peindre
 trois sceptres qu'i.n bras attache à un trône, et qui parlent?
 D^ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se
 tsiiront pas. Ces sortes de pltonasmes sont les plus videux ; ils
 ret':ml)cnt quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais : Hélas
 ! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie. (V.)

3 II serait mieux, à mon avis, que NicomèJe apportât quelque
 raison qui fît voir qu'il ne doit pas être reronn pur son frère

avant d'avoir parlé au roi. Il semble que Niomède veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, et que l'auteur ne songe qu'à ménager «ne de ces sones théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie; elle est attachante, et, quoiqu'elle ne produise rien dans la pièce, elle fait plaisir. (Y.)

Y>* «ICQMEOB.

SCÈNE II

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALB.

ATTALB,

Quoi! iiiacrame, toujours un front inexorable! Ne pourrai-je surprendre un regard favorable, Un regard désarmé de toutes ces rigueurs, Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre *, Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre

ATTALK.

Vous ne l'acquerez point, puisqu'il est tout à vous*.

laodicé.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux 3.

ATTALE

Conservez-le, de gi*ace, après l'avoir su prendre.

LAODICE

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre ».

1 3/a//ro/>rr?, dans toutes SCS acceptions, est absolument banni du style noble, et, par la construction, il stmblequelefro-Btde Laodire soit mal propre à acquérir le front d'Vtta'e; de \i\\is, prendre un. front est un barbarisme ; on dit bien, il prit un visage sévère, un front serein^ ou triste; mais, en général, on ne peut pas dire y prendre un front, parcoqu'on ne peut pas prendre ce qu'on a : il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on pt-int sur son front, sur son visage. (V.)

2 Ces compliments , ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans la tragédie. (V,)

3 Avoir besoin d'un visage! (V.).

* Laodice commence à prendre le ton de l'irooie. Corneille l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût noble : un bien mal acquis est comique. (V.) — L'irohie convient souvent aux passions les plus violentes. Loin d'être, comme VolUire paroît le supposer, au-dessous du genre tragique, Homtre et Virgile l'ont employée fi^équemment . dans l'épopée ; et on la verra, dans Nicomède, s'approcher quelquefois du sublime. Nous ne prétendons pas cependant justifier, par cette observation, l'espace d'ironie qu'emploie ici Laodice ; elle est comique, et par conséquent déplacée. (P.)

ACTE t, SCÈNE II

Ait A LE.

Vous restinicz trop peu pour le vouloir garder.

LAOmCE.

Je vous eslhne trop pour vouloir lien farder. Votre rang et le mien ne sàurorent le permettre : Pour garder votre co&iir je n'ai pas où le mettre * ; La place est occupée * ; et je vows Tai tant dit, Prince, que ce discours vous d«t être interdit : On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune * l Et que seroil heureux qui pourroit aujourd'hui '* Disputer cette place, et l'emporter sur lui!

KICOMÈDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes. Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes. Et Ton ignoi*e encor parmi ses ennemis L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

aVtale.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte ^.

1 Après les beaux vers que Laodice a débités dans la scène précédente, et va débiter encore, on ne ^eut sans chagrin lui voir | rt-ndre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert daas Tiïie faïce. (V.)

* La place est occupée ressemble trop à la signora h impediln des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques : c'est alors surtout qu'on doit chercher des tours nobles. (V.l

3 Ce vers est comique, et n'est pas français ; on ne dit point, il a bonne fortune, mauvaise fortune ; et on sait ce qu'on entend par bonnes fortunes dans la conversation ; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique. { V.)

* Que serait heureux qui n'est pas français ; Qu'ils sont heureux c/iuX qui peuvent aimer! esttm fort joli vers; Que sont heureux ceux qui peuvent aimer ! est un barbarisme. Remarquez qu'im seul mot de plus ou àe moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions. (V.)

^Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une-phrasc.il se rapporte au dernier nom substantif; ainsi, dans cetie phrase, celui-ci se rapporte au fort, et les deux pronoms // se rapportent à celui-ci.

356 NIGOMÈDE.

LAODICE

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE

tt si le roi le veut *?

LAODICE

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine; Et vers moi tout rellort de son autorité N'agit que par prière et par civilité '.

ATTALE

Non ; mais agir ainsi, souvent c'est beaucoup dire Aux reines comme vous qu'on vit dans son empire; Et, si ce n'est assez des prières d'un roi, Rome, qui m'a nourri, vous parlera pour moi.

NICOMÈDE

Rome, seigneur!

ATTALE

Oui, Rome; en êtes-vous en doute?

Le sens grammatical e«t, quelque vaillant que soit ceforl^ il faudra qu'il sorte; et Ton voit assez combien ce sens est vicieux. Corneille veut dire, quelque vaillant que soit le conquérant; mais il ne lu dit pas.(V.)

1 On peut faire ici une réflexion. Attale parle de son amour, et de» intérêts de l'État, et des secrets du roi, devjint un inconnu : cela n'est pas conforme à la prudence dont Âtta'e est souvent loué dans la pièce ; mais aussi, sans ce défaut, la scène ne subsisterait pas ; et quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés. (T.)

^ Civilité, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans Laodice, mais est-il bien fondé? Elle est reine d'Arménie, mais elle n'est point dans son royaume ; elle est à la cour de Prusse, c'est-à-dire, à son aise, est le dépositaire de ses jeunes ans, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son père, qui est le maître enfin, et dont les prières sont des ordres. La jeune Laodice peut, avec bienséance, n'écouter que sa fierté, et se reprocher un peu par sa grandeur dame. Elle peut avoir tort dans le fond ; mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin elle agit que par elle-même peut signifier ne doit agir que par prière. (V.)

ACTE I, SCÈNE II

NICOHÉDE.

Scijçneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute « ;J

Et si Rome savoit de quels Feux vous brûlez,

Bit-il loin de vous prêter l'appui dont vous parlez.

Elle s'indigneroit de voir sa créature

A l'éclat de son nom faire une telle injure,

Et vous dégraderoit peut-être dès demain

Du titre glorieux de citoyen romain.

Vous Ta-t-elle donné pour mériter sa haine

En le déshonorant par l'amour d'une reine?

Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois î?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous;
Ett sans plus l'abaisser à celte ignominie
D'idolâtrer eu vain la reine d'Aiménie,
Songez qu'il faut du moins, |M)ur toucher votre cœur,
La fille d'un tribun ou celle d'un préteur;
Que Rome vous permet celle haute alliance.
Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines;
Et concevez enfin dos vœux plus élevés.
Pour mériter les biens qui vous sont résér^és.

1 Voyez la remarque ci-dessus. C'est encore une expression de
«loute, et la négation ne est nécessaire : je crains qu'un, Homain

ne vous ^écoute; mais, en poésie, on peut se dispenser de cette règle.

4 Bourgeois; cette expression est bannie du style noble. Elle y était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques : le froite hpurgeoisie^ le titre de bourgeois. Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être pnrceque nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Vn bourgeois, dans une république, est en général un homme capable de parvenir aux emplois ; dans un Etat monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nlcom^de, e il n'ôte rien à la noble fermeté de son discours. (V.)

558 NieOMEDE.

JlTrALÇ.

Si cet homme est à vou\$, im|M)^ez-lui silence,

Madame, et retenez une telle insolence.

Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller»

J'ai forcé ma colère à le laisser parler;

Mais je crains qu'eUe échappe ^ et que, s'il copliue,

Je ne m'obstine plus à tant de retenue^

MCOMÛDE.

Seigneur, si j'ai r^i^âo, qu'importe à. qui je sois? Perd-elle de son prÂ pour eniprujiter ma voix ? Vous-même, amour à^ part, je vous en fai^ arbitre* Ce grand nom de Romain est un précieux tiUce; Et la reine et le roi Tout assez acheté Pour ne se plaire pas à le voir rejeté. Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom

d'impoicl^nce ^, Des charmantes douceurs d'élever votre enfance. Dès Tâge de quatre ans il vous ont éloigiîé ^ ; Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné. Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine, A la part qu'ils avoient à la grancLeur romaine. D'un si rare trésor l'un et Tautre jaloux...

ATTALE

Madame, encor un coup *, cet homme est-il à vous? Et pour vous divertir est-il si nécessaire ^ Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain, .Te veux bien vous traiter de fils de souverain. Eu cette qualité vous devez reconnoître

I Voyez les notes ci-dessus. Il faudrait, qu'elle n'êckffppc. {\.^
.

* Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas. (V.l

s Ce vers est très adroit: il paraît sans artifice; et il y a beaucoup d'art à donner ain.si une raison qui empêche évidemment quWtlale ne reconnaisse son frère. \V.)

* Encore un couji; ce terme trop familier a été employé parRacinr dans Bérénice :

Madame, encore un coup, qu'en peut-il arriver?

. Ce sont des négligences qui étaient pardonnables. (V.l

^. I^e^mot (iiverlir, et même les trois vers que dit Attale, sont absolument du style comiime. 1 V.) ,

ACIt: I,BCÈNE II. 51»

Qu'un prince votre aîné doU ôt^ violre maître, Craindre de lui déplaire, et savoir q«ie lé sang Ne vous empêche pas de différer de rang. Lui garder le fespmt^ti^exige ^ naissance. Et, loin de lui voler son bien en son absence ^.. AffAti.

Si rhoimeur d'être à votts est maintenant son bien, Dites un mot, madame, él ce sera te rtien ; Et si rage à mon rang Tait qttel-qtfe préjudice. Vous en corrigerez la ^Uale injustice.

Mais, si je lui dois tant en fils de souverain. Permettez qu'une fols je vous parle en iKomatn.

Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait nàtl^ Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître >; Sachez que mon amour est un noble projet Pour éviter l'affront de me voir son sujet; Sachez...

LAOtntB.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne Vous cbarmoit bien du moins autaht que ma personne; Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi, Tout est à cet aîné qui ?era votre roi ; Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE

Que ne puis-je l'y voir! mon courage amoureux...

NICOMÈDE

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux^ Seigneur; s'il les sa voit, il pourroit bien lui-même Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE

InsQlent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

1 Le mot voler c^t bas; on emp'oie, dans le style noble, ravir, enlever, arracher, âter, priver, dépouiller, etc. (V.)

4 Ces deux vers sont de la tragédie de Cinnn, dans le t()Je d'EYnilie ; mais ils éouviennent bien ittieux à Firîilie Komnine qu'à nn prince arménieri. Au reste, cette scène est très attachaMe : toutes les fôts qïie" aéux personnages se bravent sahs se confaltte, le guCcès de la sc^nt* est sûr. (V.)

NICOUÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui Ta perdu.

ATTALE

Peux-tu bien me connoltre et tenir ce langage?

NICOMÈDE

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage Que n'étant point connu, prince, vous ue savez Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE

Ah! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE

Gonsullez-en, seigneur, la reine votre mère : Elle entre.

SCÈNE IIP

NIGOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, GLÉONE.

NICOMÈDE

Instruisez mieux le prince voti*e fils, Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis : Faute de me connoltre, il s'emporte, il s'égare; Et ce désordre est mal dans une ame si rare : J'en ai pitié. ,

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici ' ?

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi ».

ARSINOÉ

Métrobate! ah, le traître!

1 Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle. (V)

2 C'est une naïveté qui échappe à tout le monde quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie. (V.)

s Si Nicomède eût établi dans la première scène que ce Métrobate était un des assassins gagnés par Arsinoé, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parcequ'on ne connaît pas encore eu Métrobate.

II.)

ACTE I, SCENE III

KICOHÈDE.

Il n'a rien dit, madame, Qui vous doive jeter aucun trouble dans Tame.

ARSINOË.

Mais qui ça, seigneur, ce retour surprenant ? Et votre armée?

NICOHÈDE.

Elle est SOUS un bon lieutenant; Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse > : Vous m'avez ôté Tun, vous, dis-je, ou les Romains; Et je viens sauver Tautre et dVux et de vos mains.

ARSINOË

C'est ce qui vous amène?

NICOMÈDE.

Oui, madame ; et j'espère Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOË.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NIOOMÉDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSIKOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe *.

NICOHÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce?

ARSINOÉ

Tenez- vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOHÈDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOHÈOE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

t MaUresse; on permettait alors ce terme peu tragique. Màiiirc et maîtresse semblent faire ici un jeu de mots peu noble. (Y.)

i Souvent en ce temps-là on supprimait le ne quand il fallait l'eir.ployer, et on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second ne est ici un solécisme. // tient à vous^ c'est-à-dire il dépend de vous que je passe, queje/assy que je combatte^ etc. // ne tient

qu'à vous est la même chose qu'il tient à vous : donc ne suivant
est un toléciane. (V.) II. 24

36t mCOMEDE.

Ah ! seigneur% «xeofez sf^ vous canooissant mal ^..

Prince, faites-moi voir un pbis éi^e rival *.

Si vous aviez des«em dTattaquer cette plae«

Ne vous déparlez point d'une si noble audace :

Mais, comme à son secours je n^Mnène que moi,

Ne la menacez phK de Rome ni du roi .

Je la défendrai seul; atiaquex-Ia de même.

Avec tous les rest>ect6 qu'en doit au diadème.

Je veux bien mettt« à |»art, wec le nom d^atné,

Le rang de votre imittre oà je suis destiné;

Et nous verrons ain-i qui fait mieux un brave homme ',

Des leçons d'Annibal, on de celles de Reine.

Adieu ; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV

ARSINOÉ, ATİALE, CLÉONE.

AUSINOÉ.

Quoi! tu faisais excuse à qui m'osoit braver!

ATTALE

Que ne peut point, madame, une telle surprise?

Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ABSINOE.

Tu Tenttmds mal, Attale ; il la met dans ma main ^. Va trouver de ma part Tambassadeur i-omain; Dedans mon cabinet amène-le sans suite ^,

1 On connaît mal quand on se trompe au caractère. Laodicc dit ft Cléopâtre : Je vous connaissais mal; Photin dit : J'ai mal connu César : mftis quand on ignore quel efrt lliomme à qui Ton parle, alors il faut, 7*6 ne connaissais pas. (V.)

S Tout ce discours est noble, ferme, élevé : c'e«t là de la véritable grandeur; il n'y a ni ironie ni enflure. (Y,l

S Dans la rtgle. il faut, qui /ont; et faire mieux un brave kemme n'est pas élégant. (Y.)

* Tu l'entends mal est comique ; et mettre dant la main. B*^cst pas noble. (V.)

* Voyez les remer^uet ém autce» tragédies sur le met 4^émm* ^S

SCÈNE V

ARSINOÉ, a.ÉONE.

CLÉONE

Vous lui cachez, matlame, un dessein qui le touche!

ABsmoÉ.

Je crains^ct^'en rapprenant son cœur ne s'effarouche; ie crains qu'à ta verlu pur les Boioâins instruit^ De ce qoe je (iré- pare il ne m'ôte le fruit. Et ne conçinve mal qu'il n'est fdurbe ni crkne Q'un trône acquis par là ne rende* légitime *.

CbEOI^E.

Xaurois cru tes Romains un peu moins scrufulenx. Et la mort d^Aimîbal m'eût Lit mal juger d'eux.

ARsmoÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice; Un EoniaÂn seul l'a Ciiie^ et par mon aetiffee. Borne l'eût laissé vivre, et sa légalité > ITeftt point foreé te» fois de l'hospitalité. Savante à ses dépens de ce qu'il savoit fofre ',

i Ces deniiere vers sont de la conversation la plos még ligée, et ce sentiment est ialolérable. On retrouve te même défest toutes les fois que Corneille faic rai8«>mieT un prinee, un ministre : tons disent qn'il Cerait être Tourbe et mécfamit pour régner. On a d«j a» remarqué que jrmaj^omme d'Et^ ne parle ainsi. Ce défoitt vi«ntde se qu'il est tn's difficile de ménager ses expressions, et de faire entendre avec att des choses qui révoltent. C'est une

grande imprudence et une gmnde bassesse dans une reine, de dife q^'il faut être fourbe et criminel pour régner. Vn trône aeqt-tispar là est une expression de comédie. (V.)

< Légalité n'a jamais signifié justice., équité, magnanimité; il sigtâA^ authenticité tPune loi revêtue des /ormes ordinaires. {V.\

•8 Savante de est un barbarisme: savante, savait^ répétition fau'* tive. (V.)

564 NICOMEDE

Elle le souffroit mal auprès d*un adversaire; Mais quoique, par ce trisle et prudent souvenir. De chez Antiochus * elle Tait fait bannir, Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie Chez un prince allié les restes de sa vie. Le seul Flaminius, trop piqué de TalIVont Que son père défait lui laisse sur le front; ' Car je crois que lu sais que, quaud Taigle romaine * Vit choir ^ ses légions au bord du Trasimène, Flaminius son père en était général *, Et qu'il y tomba mort de la main d*Annibal ; Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance *, S'est aisément rendu de mon intelligence^ : L'espoir d'en voir l'objet ' entre ses mains remis

1 Expression trop basse, de chez lui, de chez nous. (V.) 1 Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se Heurtent, car^ que^ quand : mais ce qu'on doit le plus éviter, c'est de dire sa confidente ce qu'elle sait; ce tour n'est pas assez adroit. (V.)

3 Choir, expression absolument vieille. (V.)

4 Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'unr licence, qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa pièce n'étoit point du

tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu, et qui périt à la journée de Trasimène. Ces deux Flaminius n'avoient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommoit Caius Flaminius, et sa famille étoit plébéienne ; l'autre, patricien de naissance, se nommoit Titus Qirintus, et fut en effet député à la cour de Prusias. pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'étoit réfugié chez ce prince. Corneille, quoique très instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms ; et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne le dissimule jamais dans l'examen de ses pièces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence; mais on ne trouve rien, ni dans la préface, ni dans l'examen de Nicomède, qui prouve que Corneille ait pu prendre ici quelque liberté. (P.)

8 Cacophonie qu'il faut éviter encore, donc qu'a, (V.)

^ S'est aisément rendu de mon intelligence

n'est pas français ; on est en intelligence, on se rend du parti de quelqu'un. (V.)

f II faut un effort pour deviner quel est cet objet : c'est, par I» phrase, l'objet de leur intelligence ; par le sens, c'est Laodice. La pre-

ACTE I , SCENE V

A pratiqué par lui le bonheur de mon Gis; Par lui j'ai jelé Rome en haute jalousie • De ce que Nicomède a conquis dans PASie, Et

de voir Laodice unir tous ses États, l'ar Phymen de ce prince, à ceux de Prusias : Si bien que le sénat prenant un jusle.ombrage D'un empire si grand sous un si grand courage, Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur « , Pour rompre cet hymen, et D'orner sa grandeur; Et voilà le seul point où Borne s'intéresse ^ ,

CLÉONE

Attale à ce de sein entreprend sa maîtresse ^ ! Mais que n'agissoit Rome avant que le retour

mière loi est d'être clair ; il ne Taut jamais y manquer. (V) — Voltaire se trompe évidemment. Objet ne se rapporte point à Laodice, mats à vengeance^ qui n'est pas assez loin pour jeter la moindre obscurité sur la phrase. Flaminiis espéroit de voir Yobjet de sa vengeance (Annibal, qui a tué son père) remis entre se» mains: tel est le sens très.clair de Corneille. |P.) .

1 Par lai j'ai jeté Rome en haute jalousie

n'est pas français; on inspire de la jalousie, on la fait<nitre : la jalousie ne peut être haute ; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc. (V.)

s Cet il se rapporte au prince Attale ; mais il çn est trop loin : cela rend la phrase obscure, de même que borner sa grandeur : il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés, jettent toujours de l'embarras duns le style c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté. (V.j — Autre inadvertance du même genre. Cet il ne peut se rapporter qu'à Flaminius, qui s'est fait nommer ambassadeur à la cour de Prusias. (P.)

3 Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile! Cléopâtre, dans Jiodogtine, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires : il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler. (Y)

* On entreprend de faire quelque chose, ou bien on entreprend quelque chose ; mais on n'entreprend pas quelque'un : cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens; cela veut dire attaquer, demander raison^ embarrasser, faite querelle. Ce vers n'est pas français. (Y.)

566 NICOMÈDE.

De cet amant si cher affermit son arroiur? .

ABSINOË.

Irriter un vainqueur en l'humiliant^ Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée, C'étoit trop hasarder; et j'ai cru pour le mieux • Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux. Métrouhate l'a flétri, par des terreurs paniques *, Feignant «le lui irriter mes ordres tyranniques»; Et, pour l'assassiner se disant suborné. Il Ta, grâce aux dieux, doucement amené. Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice; Et sa plainte le jette au bord du précipice. Sans prendre aucun souci de m'en justifier, je saurai m'en servir à me fortifier.

Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée *, J'ai changé de couleur. Je me suis écriée : Il a cru iRe siuri^reordre, et l'a cru bien en vain. Puisque son retour mène «st l'œuvre de eosà mam^

• GLBOÏB.

Mais quoi que Borne fasse, et qu'Attale prétende. Le moyen
qu'à ses yeux Laodice se vienne f

Et je n'engage aussi mon fils «n «et aussi Qu'à dessein
d'éblouir le roi, Rome et la cour.

Je n'en veux pas, Clémie, au tant d'effort d'Amène : Je cherche à
m'assurer celui de Ifôtiyoie: Et, si ce diadème une fois est à
notte. Que cette reine après se choisisse un époux« Je ne la vain
presser que pour la voir si belle, Que pour aigrir les yeux« 4e
»mon nom d'ioUe.

I Pour le mieux d'exposition de comédie. IV.]

t L'air et terreurs pâmées d'expressions qui B'ottien
d'ennuyer.

t Feignant de lui trahir ses «règles d'imitation

est un barbarisme : il faut de lui dévoiler, de lui déceler de lui
apprendre, de trahir ses ordres tyranniques en sa faveur. (T.)

^ Les comédiens ont corrigé« fait/nnt d'être effrayée; mais la
chose n'est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du
tragique.

* Cet une fois est une explétive trop inutile. (Tw)

ACTE I, SCENE V. 3ffl

Le roi, que le Romain poussera vivement, De peur d'offenser
Rome agira chaudement < ; Et ce prince, piqué d'une juste colère
*, S'emportera sans doute, et l'ouvrera son cœur. S'il est prompt et

bouillant, le roi ne Test pas moins; Et, comme à réchauffer j'»pp-
tîquerai mes soins ', Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit
sensible, Mon entreprise est sâre, et sa perte ia failible.

Voilà mon cœur ouvert *, et tout ce qu'il prétend. Mais dans
mon cabinet Flaminius m'attend ^. Allons, et garde bien le secret
de ta reine.

CLEONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine •.

1 Chaudement : cet adrerbe est proscriit du styTe noble. (V.) '
Piqué d'une juste coltre n'est pas français. On est piqué d'on pro-
cédé, et animé de colèru. (V.)

' Cette phrase et ce tour qui commencent par comme sont fai-
niliers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Baciae. Ce tour
e»t un peu trop prosaïque : il réussit quelqueiois ; mais il ne faut
pas en faire un trop fréquent usage. (Y.)

* Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone? qu'en ré-
sultet-ilt Je sais qu'il est permis d*ontrir son cœur; ces confi-
dences sont pardonnées anrx pavslons : une jeune princeiise peut
avouera sa confidente des sentiments qui écl.app<Mfttà »on
roenr; mais nue reiae poIi« tique ne doit faire part de ses projets
qu'à ceux qui iesi doivent servir. Cette scène est froide et mal
écrite. (V.)

5 II est clair que Flaminius attend la reine ; qu'elle a les plus
grands •intérêts du monde de liâter son entretien avec lui. Nico-
mède est arrivé ; il va trouver le roi ; il n'y a p«s un moment à
perdre : cependant eViC s'arrête pour détailler inutilement à
Ch'one des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à

e«x qui doivent les seccinder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art et svns intérêt. (V.)

- Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir rinniilité du rôle de Cléone: c'est un tns grand art de savoir intéresser les conffdcnfs A l'action. Néarque, dans Polifeucley montre comment un confident peut t'trc nécessaire. (V.)

Vm MI PRSM»» ACTC

SCÈNE I

PRUSIAS, AHASPE.

PRUSIAS

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,

Et la haute vertu du prince Nicomède *

Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède;

Mais tout autre que lui devoit être sus|>ect :

Un retour si soudain manque un peu de respect *,

Et donne lieu d'entrer en quel<(ue dt*fiance

Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ^ ;
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient oljéir.

ARASPE

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ^ ;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats ^ ,
i Une haute vertu, remède pour ce qu'on en peut craindre,
nVst ni correct ni clair. (V.)

« Un retour qui manque de respect! (V.)

S Des têtes au-dessus des bras! Il n'éU.it plus permis d^érrire
ainsi en 1652: mais Corneille ne châtia jamais son style; il passe
pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression : ce-
pendant observez que, toutes les fois qu'il est véritablement
grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons.
(V.l

* Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se
ternissent en le suivant : ce n'est pas parler sa langue. |V.)

5 Des coeurs enjles de bruit sont Q.: \s%i intolérables que des
têtes au-

ACTE II, SCENE I. ZG

Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats, Font du commandement une douce habitude. Tour qui l'obéissance est un métier bien rude.

' PRUSIAS

Dis tout, Araspe; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject * ;
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine >;
Qu'ini père garde trop un bien (lui leur est dû.
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques ' ;
Et que, si Ton ne va jusqu'à trahir le cours
De son règne ennuyeux, et de ses tristes jours.
Du moins une insolente et fausse obéissance.
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE

C'Çît ce que de tout autre il laudroit redouter, Seigm*ur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter. Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire; Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS

Si je n'étois bon père, il seroit criminel * :

dessus des bras. (Y.) — Des cœnrns ne saumient être enflés de bruit : cela est vrai, si l'on prend le mot de bruit dans sa signiflcii-tion la pluui commune ; mais ils peuvent Têlre du bruit de leurs combats, c'est-àdire de la renommée, de la gluire que ces combats leur ont acquise.

1 Qu'est-ce que le rang d'une gloire! On ne réduit pas en, on réduit ù. Presque tout le style de cette pièce est vicieux ; la raison en est que " l'auteur emploie le ton de la conveysatiun familière, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des fiolécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une coméuie ht-n ique; mais il faut que ce soit la conversation des Condé, des La Rochefoui-auld, des Retz, des Pascal, des Ârnauid. (Y.)

S L'ordre de qui? de la naissance! Cela ne fait point de sens; et mutine tCeii ni assez fort ni assez relevé. (Y.l

S Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie.

* On retrouve un peu Corneille dans ce«tc tirade, quoique la même pensée y soit répétte et retournée en plusieurs façons ; ce qui était un

Il doit son iimoeaiee à rannowr paternel; G*est lui seul qui Texcusc, et «f«l le Justite, Ou lui seul (|iii nue tromfic, el cfui nie sacrifie : Car je dois craindre enfin que sa haute vertu Contre Tambition B^aH en vain eombattn, <}u*il ne force en son cœur la nature à se taire. Qui se lasse d'un roi fient se lasser d*un père ; l^yUe exemples sanglants no»s penrem renseigner : Il n^est rien (pn ne cède à Fardeur de régner; Et depuis qu'une fois elle nous inquiète S La nature est ayeugle, et la vertn muette.

Te le dirai-je, Araspe? il m*a trop bien servi; Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi : Il n*est plus mon sujet qu^aulant qu'il le veut être; Et qui me fait régner en effet est mon maître. Pour p)fotlre à mes yeux, son mérite est trop grand : On u*aime point à voir ceux à qui Ton doit tant. Tout ce qu'il a fak parle a« moment qu'il m*approcke; Et sa seule présence est «n secret reproché : Elle me dit tonjotvs qu'il m'a faii trois Cois roi; Que je tiens pins de kii qu'il ne tiendra de moi; Et que, si je lui laisse un jenr nue couronne. Ma tête en porte trou qne sa valeur me donne. J'eu rougis dans mon ame; et ma confusion, <^ renouvelle et croît à chaque occasion. Sans cesse offire à mes yeox cette vue importune. Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une; Qull n*a qu'à renireprendre, et peut tout ce qu'il veut. Juge» Araspe, où j'en suis &il veut tout ce qu'il peu^.

vire comiram en ce temps-M. Mo» i quoi èon tous ces dlsco-
vist Qiii* ^re«t Pruch»! Bien. Qtvetfc réMintHm preiNi-H avec
Araspet Aiica«e. Cetto scèae panitt peu néceanire, ainsi qme «re-
lie A^knïmf el éeu c— fliient^. Bu géaéral, t««1e «Gène entre un
ptTsnniage pimcipat et un conf «kaf est fr<>i4e, i fêttém iy«e ee

penennege n*^ hb aevret iflipovtaat é ceaAtr, m giuid dessein à faife «éïisnr. «se pawio» faieusc A dévelofiper. {V.)

^ Imçmiie »*«tt pne le iwrt propre ; éepmH est ici «a cotéci-Hne : le «ens est, d^s qu'une fois cette passion s'est emprnée de nous, f Y.)

t Ces s>tilbèscscC'cesig«re»deaM>ts, comme on Va>à^tmm-niué. ^eiscat ^re ^ica lares. L» wiwrtisUoa Itéroïque esdge ^aalwfrs

ACTE II, SCÈNE II

ABASPE.

Pour tout autre que hii je sais comme s*ex{ylique La règle de la vraie et saiae politique. Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant, Encor quH soit sans crime, il n'est pas inaoent : On n'attend |>oint alors qu'il s'ose tout permettre: C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre ; Et qui sait bien régner Temp^cbe prudemment De mériter un juste et plus grand châti-ment. Et prévient, par un ordre à Vmis demi salulaire. Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il p«urroit faire. Mais, seigneur, pmur le pdaot, il a Uop éc vatM ; Je vous l'ai déjà dit.

PRC&tâfi.

Et mm iép(màrsté-4M?

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire Pour venger An-nibnl , ou pour perdre son frère? Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal Et l'amour de son frère, et la mort d'Aonihal?

Non, ne nous flattons point, il court à sa veine; 11 en a le prétexte, il eu a la puissance ; Il est l'astre n'is^nt qu'adoi^nt iges Éлата; Il est le dieu du peuple Teircèlîrdes soldats. Sûr de ceux-ci^ sans d'uite il vient soulever l'autre» Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre > : Mais ce peu qui m'en reste^ encor que languissant» N'est pas peut-être encor tout à fait impuisant. Je veux bien toutefois : gir avec adresse. Joindre beaucoup d'honneur a bien peu de rudesse*,

ne finissent point par des vertMss ea mcmosyJlabes; rjiari-noiieen Bmd" fre ; il peut, il veut, il finit, il court sont des syllabes sèches et rudes : il n'en est pas de même dans les rimes féminines, il vole^ il presse, il prieicta mots «ont pJas soutenus ; ils ne valent qu'une syllabe, mais on sent q^û y en a^denx qn forment une syllabe loni^oe et liarmonieuse. Ces petites finesses de l'art sent à peine cminues, ut n'«n sont pas moins imixBrta-nies. (Y.)

i S^qwcssioii vkieue: oa ne pent dire Vmutrt que quand on Toppote i rum le nôtre ne se peut dire à la place du mien, i moins qu'on n'ait déjà par'é au plrmd. Je le répète encore, rien n'est si difficile et si rase q'ien écrire. (T.)

S ToÊtotàA'tÊft 4'aBat3â« cmtfit% t^scor. Le reste du nôtre qui n*esi

r.72 NICOMÈDE.

Le chasser avec gloire, el mêler doucement

Le prix de son mérite à mon ressentiment;

Mais, s'il ne m'otieit, ou s'il ose s'en pi. indre.

Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi <iuc j en voie à craindr^%

Dussé~Je voir par là tout TÉtat hasardé...

ARASPE

Il vient.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE

PRUSIAS

Vous voilà, prince ! et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE

La seule ambition de pouvoir en personne

Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne.

De jouir de Thonneur de vos embrassements.

Et d^être le témoin de vos contentements.

Après la Cappadoce heuriûusement unie

Aux royaumes du Pont et de la Bilhynie,

Je viens remercier et mon père et mon roi

D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,

D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire % ^

Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS

Vous pouviez vous passer de mes embrassements, Me faire par écrit de tels remerciements ; Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime Ce que voire victoire ajoute à votre estime*.

fias tout à fait impuissant, et bien peu de rudesse, et le prix d'unmérite mêlé doucement à un ressentiment ! Il n'y a pas là deux mots ijuî soient faits lun pour l'autre. |V.)

1 On ne choisit point un bras pour une gloire. [Y.\ — L*expressioii nousparolt juste. Nicomède remercie Prusias d'avoir cluiisi son bras pour des entreprises g'orienses dans lesquelles il s'est signalé, et qui sont véritablement de la gloire aux yeux d un poète. (P.)

S II a promis à son confident d'avoir 6ten peu derudesse^ et il commence par dire à Nicomède la chose du monde la plus rude : il le dé-

ACTE II, SCENE II. 57S

Abandonner mon camp en est un capital, Inexcusable en tous, et plus au général > ; Et tout autre que vous, malgré celte conquête, Beveuant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE

J'ai failli, je Tavoue, et mon cœur imprudent

A trop cru les transports d'un désir trop ardent :

L'amour que j'ai |K)ur vous a commis celte offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime ',
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi.
Si Tamour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS

La pins mauvaise excuse est assez pour un père.
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
Recevez tout l'honneur qu*on vous doit aujourd'hui.
L^ambassadeur romain me demande audience ;
Il verra ce qu'en vous je prends de conliance ;
Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse';
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :

«larc criminel d'Etat. Ajoute à votre estime n'est pas français en ce sens : l'estime où nous sommes n'est pas notre estime ; on ne peut dire votre estime, comme on dit votre gloire, votre vertu. (V.) 1 Au général est un solécisme ; il faut dans un général. (Y.) 1 Un petit crime, cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomède est en effet bien faible. Nicomède parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frère, car, par ce désir (top ardent) il entend le désir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout d'amour pour son père : le public n'en est pas fâché ; on méprise Prusias ; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté, /petit crime, bonheur si grand; ces contrastes affectés font un mauvais effet. (V.) > On rend un honneur; on ne rend point un titre d'honneur. (Y.)

S74 mCOMEDIE.

L'État vous doit seul regarder ^ Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute* : Mais gardez-vous aussi d'oublier voire faule; Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain', .Pour la bien réparer, retournez dès demain. Remettez en éclat la puissance absolue ^ : Attendez-h de moi comme je l'ai reçue, Inviolable, entière; et n'autorisez pas De plus méchants que vous à la mettre plus bas'. Le peuple, qui vous voit, fait cour, qui vous contemple. Vous désobéiront sur votre propre exemple : Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux. Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt c'est-on ne pense; Jadis je demande un prix de mon obéissance.

La reine d'Arménie est due à ses États, Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats. . Il est temps qu'en son ciel cet astre

aille reluire o : De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

pavsiAs.

Il n'appartient qu'à vous, et cet tillosre^mploi Demande un roi lui-même, «a l'héritier d'un m; Mais pour la renvoyer jus(|u'eft son An&énie,

1 Seul 8«mble dire que Prusios abdique ^ et il est si loin d'abdiqner, ..qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire. (V.)

S La marque haute ! (V.)

S Cette expression/aire brèche n'est plus d'usage : ce n'est<pas que ridée ne soit noble ; mais en français, toutes les fois que le moi Ja ire n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale tBop familière. Faire assaut, .^Ve force de voiles,yôt>c de nécessité vertu, /aire ferme, /aire brèche, /aire halte, etc. ; toutes expressions bannies du vers héroïque. (Y.)

. ^ Comme on ne met rien en éclat, on n'y remet rien ; on donne de l^éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour. (T.^

K- Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait ufi boa ftkt. Baimtcquez que bas est un adverbe mono^Ualka : ne finissez jamais un vers par bas^ à bas, plus bas, haut, ftus haaU. (V.)

9 Cette méta))horeest vicieitte, en ce qu'elle soj^j^ose que cet aarre de Laodice est descendu du ciel en terre. (Y.)

ACTE II» SCENE UI. 57S

Vous savez qu'il y favl qiMtk|ae eéféaoôie >.

Tandis que je font j^fépftre 600 défuit.

Vous irez dans mon omi|^ Taileiidre de mm pot.

MICOIHÈDB.

Elle est prêt^ à partir saa^flHs grand éqnif a^e*.

PMJSIAS.

Je n'ai garde à son rang d^ faire un tel outrage. Mais Tambas-
sadeur entre^ il le faut écoster; Puis nous verrous quel ordre oo y
doit apporter K

SCÈNE III

PROSÎAS, mCOSEÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLÂMIMIUS.

. Sur le point de partir, Rook, seigneur, me grande " Que je
TOUS fasse eiioor pour elle une demanée.

Elle a nourri vingt ans un prince votre lils ; Et vous pouvez ju-
ger des soins qu'elle en a pris Par les hautes vertus et les illustres
marques ^ Qui font briller en lui le sang de vos monarques. Sur-
tout il est instruit en Tart de bien régner : Cest à vous de le croire,
et de le témoigner. Si vous faites état de celle nourriture ^ , Don-

nez ordre qu'il règne : elle vous en conjne; Et vous offenseriez
Testime qu'elle en fait*

t PnMias Teut aurai ndllet. Cette pièce est trop pleiae de raille-
ries et d'ironies. (V.) >

t Ce dernier hémistiche est absolument da sigrte d« la comé-
die. (V. >

s Ce ^ners est trop lamilivr : mats à quoi se- rafiporte cet
ordre? à Vambmeteukitr, à Voutrage, on A Véqnipaçe! (V.)

* ntustn» marques : os a déjà plasiems foi» remarqué ce mot
rag«e qui n*esC que poar la rime. (Y.)

^ N&urtiture est ici pour éducation; et, dans ce sens, il ne se
dit]^Qt : c'est peut-être use perte pour notoe langue. Faire état
est aussi aboli. (V.)

Oa ne fait point de l'estime; cela n*a jaMsis été français : on a
de l'estime, on conçoit de Testime, on sent derédtime ; et fc'Mt
ptédsément parceqn*on Ta sent qu'on ne la fait pas. Par la mime
ratem oWseat de ramMir, de rvsMé\ on ne fait ni de l'amovr ni
de Famitié. (Y.) — On a dit longtemps, et on pourroit dire
en«c««, du moins è ce f^\ ao«»

r>T6 NICOMEDE.

Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet. Faites donc au-
jourd'hui que je lui puisse dire Où vous lui destinez un souverain
empire.

PRUSIAS

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat

Ne trouveront eu n^oi jamais un père ingrat :
 Je crois que pour régner il en a les mérites *,
 Et n'en veux point douter après ce que vous dites;
 Mais vous voyez, seigneur, le prince son aine,
 Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
 Il ne fait que sortir encor d'une victoire;
 Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
 Soutirez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi'.

!ieiah]ej je n'en fais pas beaucoup (V estime. Mais, dit Voltaire, on ne fait pas ce que Top sent. Ce qu'il établit en ioi générale est souvent démenti par l'usage : on dit tous les jours, sans blesser la langue, /atrramitié, faire l'amour; et l'usage, comme Ton sait, est plus impérieux que les règles. (P.)

1 Ni ces expressions ni cette construction ne sont françaises; il en a les mérites pour régner ! (V.)

î Le roi Prusias, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scène, où Nicomède lui donne, en présence de l'ambassadeur de Rome, des conseils qui ressemblent souvent à de» reproches. Il est même assez étonnant que, connaissant la fierté de sou Als, et sachant combien ce disciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome, qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambas- •adeur outragé par Nicomède. Il a commencé par dire à son fila : Vo%is

*'tes criminel d*État, vous méritez d'être, pv^ni de mort; et il finit par lui dire : Répondez pour moi à l'ambc^à^dcur de Home en- ma présence; faites le personnage de roi, tantlisqueje ferai celui de subalterne. C'est au fond une scène de laZ2i : passe encore si cette scène C'ait nécessaire; mais elle ne sert à rien. Prusias joue un avilissant rôle; mais celui de Nicomède est noble et imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens. C'est toujours un problème à résoudre, si les caractères bas et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contre eux à une preniitTe représentation : on aime à faire tomber sur l'auteur \ le mépris que lui-même inspire pour le personnage; les critiques se déchaînent: cependant ces caractères sont dans la nature; Maxime dans Cinna, Félix dans Polyeucle,

ACTE H, SCENE HT

NICOMÈDE

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche. De quoi se mêle Rome, cl d*oi'i prend Je sénat, Vous vivant, vous régnavant, ce droit sur votre État? Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture. Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature;

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE

Qui partage vos biens aspire à votre mort; Et de pareils amis, en bonne politique...

Ahl ne me brouillez point avec la république; Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés; Et, quel que soit ce (ils que Rome vous renvoie, ligueur, je lui rendrais son présent avec joie. -S'il est si bien instruit en l'art de commander, C'est un rare trésor qu'elle devrait garder. Et conserver chez soi sa chère nourrilurei. Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS , à Prusias.

Je gémis, dans ce discours qui nous traite si mal. Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ; < Je perfide ennemi de la grandeur romaine N'en a mis en son cœur que mépris et que haine*.

NICOMÈDE

Kon, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,

Et Cela n'est pas français ; et conserver ne se lie pas avec qu'elle devrait. Nicomède a déjà parlé de bonne nourriture : si vous faites état de cette nourriture. (V.) — Voltaire se trompe: c'est Flaminius, et non pas Nicomède, qui a dit, au commencement de cette scène :

Si Tuus faites état de cette noorriture.

S Gela n'est pas français, n'en mettre que mépris, (V.)

37» KICOMEDE.

D^estimer beàiiiconp^Rome^i^iie la çraindre4jDi«tr' On me
croit sou disci{»ltt, et je le tiea\$à gloire i; Et qu^tnd Flaminus
attaque sa mémoire.

Il doit savoir qu'on jour U me fera raisan D'avoir réduit mon
maître au secours du poison, Et n'oublier jamais qu'autrefois ce
grand bomme Commença par son père^ à triomplier de Reme.

FUUitNIUS.

Ah ! c'est trop m'outragerl

NICOMBBE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS

Et vous, ne cherchez point à former de discords; Parlez et net-
tement sur ce quil me propose.

NICOMÈbs.

Eh bien ! s'il est besoin de répondre autre chose, Âttale doit
régner, Rome l'a résolu ; Et puisqu'elle a partout un pouvoir ah-
soTu, C'est aux rois d'oltéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit ^raud, l'ame grande, Et toutes
les grandeurs dont se fait un grand roi *. Mais c'est trop que d'en
croire un Bomain sur sa foi ; Par, quelque grand effet voyons >'il

en est digne, S'il a cette vertu, cette valeur insigne : Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ; Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous^;

1 Cette manière, de s'exprimer a vieilli. (V.) — Elle nous parott mériter d'être conservée. 'P.)

t Voyez notre remarque snr le {wisonnage de Flaminius, scène cinquième du premier acte. Il n*est pas encore dans l'exactitude biston.<i>e que ce soit par un Flaminius qu'Annibal ait commencé à tricmi hvr de Rome. La journée de Trasimène avuit été précédée par les batailk-s du Tésin et de la Trebie |P.)

• Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés : en effet, cette dûttinction du cœur, de l'esprit et de l'arac^ cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie; et cette- répétition de grand et grande est comique. (Y.^

* On ne sait pas d'abord ce que veut dire cet en ; il est très inutile,, et, il se rapporte à vertu, qui est deux vers plus haut. (V.) — Ne se

' rapporte-t-il pas bocneoup phis naturellement à donnez-lui votf9

ACTE II, SCÈNE IIL

Qu^il règne ayec éclat sur sa propre conquête. Et que de sa victoire il couronne sa tête. Je lui prête mon bras, et veux dès niaio(eBaiit,, S'il daigne s*en servir, être son lieutenant.

L'exemple des Romains m'autorise à le faire ; Le fameux Scipion le fut bien de son Crète; Et lorsque Annibale fut par eux détrôné» Sous les lois du plus juste on vit marcher Tanné. Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Egée, le reste de l'Asie à nos côtés rangée >, Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection; Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes» Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes».

NICOMÈDE.

Tu ignore sur ce point les volontés du roi : Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ; Et nous verrons alors le sort de ces peuples. Vous pouvez cependant faire munir ces places«Si Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins, Dis-je>oser de l'heure un secours de Romains; Et si Flaminius en est le capitaine',

«ym<tf, qui n'est qu'à un vers de distance! Ne croiroit-on pas que Voltaire, au lieu d'éclaircir le texte (ce qui étoit le devoir d'un commentateur, se plaisoit au contraire à Teintrouiller (P.)

1 On a déjà dit que cette expression ne doit jamais être admise : elle est ici vicieuse, parce que le faire se rapporte à l'virt et si l'puffe la lettre, /aire son lieutenant. (V.)

> Voltaire, après avoir lu dans une mauvaise édition Le reste de l'Asie à nos côtes rangée, critique ce vers de la manière suivante : «On dit ranger les îles, mais non rangée aux côtes, pour située; c'est un barbarisme. »

* Ce n'est pas le même Flaminius , mai» rinsitUo n'es* est pas moindre. (V.) — L'ambassadeur Flaminius n.'est pas, à la vérité, le Aïs de ce Flaminius qui combattit si malheureusement àTra-sim^{ae}, et c'est ce que Voltaire auroit dû expliquer pitw tôt et plus^{^cl}Birement : mais le spectateur le supp'«se avec Corneille ;et, si. l'en» admet la supposition, rir/)uie devient noa*>8eule-ment atcaMaate,, mai» nens n'en connoissons pas dans notre langue qui ait autant de tvfmtXÂ» noblesse. P.)

580 NICOMEDE

Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS

Prince, v4MK«imsez trop tôt de ma l)onté : Le rang d'ambas-sadeur doit être res|)ecté ; El l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOHÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire i. Je ne sais point répondre autrement pour un roi A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS

Vous m[^]offensez moi-même en parlant de la sorte, Et vous devez dompter Tardeur qui vous emporte.

NlCOMÈDE.

Quoi î je verrai, seigneur, qu'on Iwrne vos États,

Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,

Que de vous menacer on a même l'audace.

Et je ne rendrai point menace pour menace!

Et je remercierai qui me dit hautement

Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS , i Flaminius.

1) eigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge* ; l,e temps et la raison pourront le rendre sage ^.

N|COMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux, Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux. Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frère, Avec une vertu qui fût imaginaire Car je l'appelle ainsi quaud elle est sans effets ; Et l'admiration de tant d'hommes parfaits Dont il a vu dans Rome éclater le mérite, N'est pas grande vertu si l'on ne les imite); Si j'avois donc vécu dans ce même repos Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,

1 II est clair qu'il n'y a pas de milieu; le sens est : pnUque voua m'avtz fail répondre pour vous, laissez-moi parler. (V.)

< Chaleurs de son â^tf, mauvais terme. (V.)

3 Cest ce qu'on dit à un enfant mal morigéné • ce n'est pas ;iinsi qu'on parle 4 un prince qui a conquis trois royaumes; et, si ce jeune)iomme n'est pas sage, pourquoi Prusias l'a-t-il chargé de parler pour IttitiV.)

ACTE II, SCENE III

Elle me laisseroit la Bithynie entière,

Telle que de tous temps l'atné la tient d'un père,

Et s'empresseroit moins à le faire régner.

Si vos armes sous moi u'avoient su rien gagner :

Mais parccqu'eile voit avec la Bithynie

Par trois sceptres conquis trop de puissance unie.

Il faut la diviser; et, dans ce beau projet.

Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!

Puis(nril peut la servir à me faire descendre i,

11 a plus de vertus que n'en eut Alexandre : ,

Et je lui dois <|uitter, pour le mettre en mon rang*.

Le bien de mes aï;;ux, ou le prix de mon sang.

Grâces aux immortels, Tellort de mon courage

Et ma grandeur future ont mis Rome en ombre :

Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement;

Mais n'exigez d'un lils aucun consentement :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse

Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMIMUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu, Prince, par intérêt, plutôt (|ue par vertu. Les plus rares exploits que vous ayez pu faire N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père; 11 n'est que gardien de leur illustre prix. Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis, Puisque cette grandeur à sou trône attachée Sur nul autre que vous ne peut être épanchée'. Certes je vous croyois un (leu plus généreux ;

1 Ce vers est inintelligible : à quoi se rapporte ce la tervir î au dernier substantif, à la puissance de Nicomède, que Rome veut diviser. Aie faire descendre ; il faut dire d'où Ton descend : et monté sur le /aile, il aspire à descendre. (V.)

* On ne dit point quitter à , on dit quitter pour : je dois quitter pour lui, on Je lui dois cédr, la'Sier, abandonner. (V.)

8 Jeter un dépôt sur une télé, être garde d'un prix, une grandeur épanchée; toutes expressions imi roprus et incorrectes ; de plus, ce <iiscours de Fiaminius st-rable un peu so|>histique. L'exemple de Scipion, qui ne prit point Carthage pour 1 i, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes. (V.)

382 NIGOMÉDE.

Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour cuil

Scrpion, dont tantôt vous vantâez le courage,

Ne vouloit fioint régner sur les murs de Carthage;

Et de tout ce quMl fit pour Tempire romain

Il n*en eut que b gloire et 1c nom d* Africain.

Mais on ne voit qu'à Rome une vertu Fi pure;

Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'État qui vous fout concevoir Que nous craignons en vous Punition du pouvoir, Si vous en consultiez des têtes bien sensées, Elles vous défendoient de ces belles pensées : Par respect fief le roi je ne dis rien de plus. Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ' ; Laissez moins de fumée à vos feux militaires % Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE.

Le temps pourra doser quelque dédicte Si la pensée est belle on si c'est vision '. Cependant..

FLAMMIUS.

Cependant, ^ vous trouvez des ctiarmes A pousser plus avant U ghin^ de vos armes S Nous ne la bornons point, mais, comme il est permis Contre qui que ce soit de servir ses amis, Si vous ue le savez, je vix bien vous rapprendre, Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez; Le Pont sera pour vous avec la Galatie, Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.

Ce lien de vos aïeux, ee priK de vûlve sang. Ne meurent point Attale en votre illustre rang;

1 Cela est da style de madame Pernelle dans Molière. (Y4

t Laitser la /timée est inintelligible : d'ailleurs, la Fumée des feux militaires est une figure tiop bizarre. Le vers suivant e^ du

bas comique. tV.)

S Même style et même défaut. {VA

♦ Pousser plus avaiU une glofire! {TA — Ni<*omède peut aspirer à pousser plus avant ses conqu[^]tes, et par conséquent la gloire de se» armes. (P.)

ACTE H, SCENE III

Et, puisque leur partage est pear vous un supplice, Rome ri'a pas dessein de votts fWire injnstiee. Ce prince ri'gnera sans rien prendre sur vous.

(à PriMiM.)

La reine d* Arménie a bonin d*tttt époux : Seigneur, roccasi«n ne peat ètfe plM Wte; Elle vit sous vos lois, et vous dis|Mtet dTcUt.

NiCOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Altale roi.

Comme vous Tavez dit, tans rien prendre sur moi.

La pièce est délicate i, et ceux qui Tout tissue

A de si long» déteurs font nne digue isMe.

Je n'y répons qu'un mot, étant sans intérêt «.

Traitez cette princesse en reine, comme elle est > : Ne touchez point en elle aux droits du diadème ; Ou pour les nuuinténir je

pértmi moi-même. Je vous en dunne avi&, et que jamais tes rois.
Pour vivre en nos Étets, ne vivent sous nos Ioi&; Qu'elle seule en
ces lieux d'eUe-mèaie dispose.

PRUaiAS.

N'avez- vous, Nicomède, à lui dire autre (Atst^t

MICOMiDB.

Non, seigneur, si ce n'est que la reme, anrès tout. Sachant ce
que je puis, me pousse trop à bout *

1 Le mot de pièce ne dit point là ce que I*aatear a yréien du-
dire ; c'est d'ailleurs une expression populsiire, lorsqu'elle signi-
fie intrigue, (V.)

t Cumulent peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit
publiquementf au |>remiei acte , que Laodice est sa mattresse,
qu'il n*a quitté l'armée que pour venir prendre sa «lérenset Vou-
drait-il cacher son amour à Flamiuius, et le tromper! un tel des-
sein convient-il à la fierté du caractère de Nicomède! Flaminius
ne doit-il pas être instruit! (V.)

5 II (aut comme elle Vêslp pour l'exactitude ; mais comme elle
Vetl aérail encore plus mauvais. ^V.)

^ Cette iuterrt gation de Prusias, qui n'a rien dit pendant le
cours da cette scène, a'a-t-elle pas quelque chose de comique!
(Y.)

6 Cette expression est encore comiq^^e, ou du BUiins fami-
lière; Racine s'en est servi dans Bajazel :

f ansm» à hmuà riagrat.

Mais le mot h[^]grat, qui finit la phrase* la rel>ve. Ce srat éa
petifcs nuanc[^] qui distinguent souvent le bon du mauvais. (V.)

PRUSIAS

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMEDE

Rien du tout, que garder ou rompre le silence. Une seconde
fois, avisez, s'il vous plaît, A traiter Laodice en reine comme elle
est; C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV

PRUSIAS, FLAMINUS, ARASPE.

FLAMINUS.

Eh quoi! toujours obstacle?

PRUSIAS

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle >. Cet or-
gueilleux esprit, enflé de ses succès. Pense bien de son cœur nous
empêcher Tuccès i ; Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas Thyménée'; Et les raisons
d'ÉUtt, plus fortes que ses nœuds, Trouvent bien les moyens d'en
éteindre les feux ♦.

1 Toujours obstacle n'est pas français; et grand miracle n'est
p,!!v noble, il est du bas comique. (VJ

î On ne dit point empêcher à ; cela n'est pas français. Il nous empêche '/accès de celle maison : nous est là au datiT, c'est un solécisme ; il faut dire : on nous dr/end Vaccès de celte maison, on nous interdit l* accès ; on nous défend, on nous empêche d^entrer. (V.)

3 Ce tour est impropre ; il semble que les rois se marient l'un h rautr«. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne piiisFe pas vous entendre autrement. | V.)

* Des raisons d'Élal plus fortes que des nœuds , qui t7 auvent If moyen d'éteindre les feux de ces nœuds II faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style. (V.) — Ce style sans doute est vicieux; mai» Voltaire semble prendre plaisir à l'obscurcir encore. Certainement Corneille n'a pu ni voulu dire les /eux de ces nœuds; il a voulu parler des feux de l'amour, qui doivent en effet s'* teindre lorsque l'amour lui-même est forcé de céder aux raisons d'État. Le mot amour n est pas assez éloigné pour qu'on puiMe se méprendre au sens de Corneille.

ACTE IF, SCEXE IY

FLAMINIUS

Comme elle a de Tamour, elle aura du caprice *.

PRUSIAS

Non, non ; je vous réponds, seigneur, de Laodicc :

Mais enfin elle est reine, el cette qualité

Semble exiger de nous quelque civilité.

J'ai sur elle après tout une puissance entière.

Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.

Rendons-lui donc visite; et, comme ambassadeur.

Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur *.

Je seconderai Rome, et veux vous introduire

Puisqu'elle est en vos mains, Tamour ne vous peut nuire ".

Allons de sa réponse à votre compliment

Prendre l'occasion de parler hautement ^.

t Et ce vers et l'idée qu'il présente appartiennent absolument à la comédie. Ce comme revient presque toujours. C'est un style trop incorrect) trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre ^.

i II semble qu'il appelle ici la reine Laodice Sa Grandeur, comme on dit Sa Majesté, Son Altesse. (V.)

s Le pronom elle se rapporte à Rome, qui est le dernier nom. La construction dit, puisque Rome est en nos mains : et l'auteur veut dire. puisque Laodice est en nos mains. (V.)

^ Ces deux vers sont trop mal construits. Le mot de compliment ne se peut recevoir dans la tragédie s'il n'est ennobli par une épithète : pour le mot de civilité, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de Prusias. (V.)

FIN DU SECOND ACTE.

SCÈNE I

P&iJSUS, FULMINiUS, tAOEOCE.

PRUSIAS

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes» Sa perte vous devrait donner quelques alarmes * : Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps'.

LAODICE

J'observerai, seigneur, ces avis importants; El, si jamais je règne, on verra la pratique D'une si salutaire et noble politique.

PtUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner '.

LAODICE

Seigneur, si je m'égare, on peut me renseigner.

PKUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire * Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAOItfCE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je dm , Si vous vouliez mieuiL voir ce que c'est qu'être roi.

1 L'auteur n'exprime pas sa pensée; il veut dire, vous devriez craindre de le perdre : mais sa perle signifie qu'elle l'a déjà perdu ; or, une perte donne des regrets, et non des alarmes. (Y.)

t Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique ; d'ailleurs un roi qui sait gouverner peut trancher du roi et régner longtemps. (V.)

8 Chemin de régner ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses. (V.)

* Vous devriez /aire à la fin d'un vers, et plus d'estime au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle im enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroV>{ue. Nous avons j usqu'ici négligé de remarquer cette faute : le lecteur la remarquera aisément partout où *lle se trouve. Nous avons déjà observé que /aire estime^ /aire plus d'estime, n'est pas français. (V.)

ACTE IU, SCENE I. 3S

Recevoir ambassade eu qualité de mne;; Ce seroit à vos yeux faire la souv€M*aiDe, Entreprendre sur vous, et dedans votre État Sur votre autorité commettre un attentat ^ : Je la refuse donc, seigneur, et me dénie Uhonneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie. Cesi là que sur mou trène avec plus de splendeur Je puis honorer Borne en son amliassademr. Faire réponse en reine, et eomme le mérite Et de qui Ton me parle, et qui m'en sollicite. Ici c'est un métier que je n'emmids pas bien ' : Car hors de T Arménie enfin je ne suis rien >; Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois souhns^ A vivre indépendante, el n'avoir «a tous lieux * Pour souverains que mm, la raison, et les dieux,

PAUSUtt.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père, De leur pouvoir sur vous m'ont fait <léposlt|ure;

< Ces petites discaaaAM», ces 8«%t9ité8 yioV^qnen «ontton-jours ti^s froides ; d'ailleurs elle peut fort bien itégocier atec Flaminus chez Prusias, qui 4ai sert de tetenr; «t «m «tfeft «Us lui parte en paitionlivr le moment d'après. ^V,)

t Le mot métier ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme le métier d^s armes. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le pins bas ; Athalie dit à Joas :

Laissez lui cet babillage, quittez ce tñl métier» On ne peut exprimer plus fortement le méprb de cette reine pour le sacerdoce des Juifs. (V)

3 Si elle n'est rien lors de rAnnée, pourquoi 4lit-d^lfe tant de îo» qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine, qu'on n« peut lui ravir! Être reine et en tenir le raug, c'est être quelque chose. Corneille n'aurait-il pas mis, hors de V Arménie jû ne puis rien f alors cette phrase et celles qui lui suivent derieimeat claires : je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine, et, en cette qualité, je ne connais de véritables souverains que les dieux. (V.) — Elle en conserve le titre et la dignité, qu'on ne peut lui ravir, mais non le pouvoir. Il n'y a point li de contradiction. (P)

* En tous lieux ne peut sigmfier que l'Arménie; car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. H y a du moins là une apparence de contradiction ; et en tous lieux est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut. IV,)

-388 NICOMÉDE.

Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois. Pour en faire Tépreuve allons en Arménie; Je vais vous y remettre en bonne compagnie ; Partons; et dès demain, puisque vous le voulez. Préparez-vous à voir vos pays dé-volés ; Préparez-vous à voir par vous-même votre terre Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre, Des montagnes de morts, des rivières de sang*.

I. AODIC

Je perdrai mes États, et garderai mon rang ; Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette Me feront votre esclave, et non votre sujette : Ma vie est en vos mains, mais non mon honneur.

PRUSIAS

Nous ferons bien changer ce courage indompté; Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères, Verront Alcide assis au trône de vos pères, Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage, Je serai bien changée et de courage et de fortune. Mais peussiez-vous, seigneur, vous n'irez pas si loin : Les dieux de ma fortune auront un peu de soin; Ils vous inspireront, ou trouveront un homme Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;

ï C'est-à-dire accompagnée d'une armée; mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique î (V.)

S Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à Laodice la main d'Attale; sans cela, ce long détail de menaces paraîtrait déplacé. Le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter; elle vient, par déférence pour le roi, de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De pins, le faible Prusias, qui parle tout d'un coup de montagnes de morts à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de c «médie qui tremblent devant les forts, et qui sont hnrdin avec les faibles! | V.)

* Mauvaise façon de parler : ame et courage, pléonasme. (V.

FLAMINIUS, LAODICE

FLAMINIUS

Madame, cnOn une vertu parfaite *...

LAODICE

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ^z Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter, QuMci je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS

Et je vous parle aussi, dans ce péril extr^eme, Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime» l'^at qui, touché du sort que vous vous préparez. Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc comme ami vous dire en confidence Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence, Et doit considérer, pour son propre intérêt. Et les temps où Ton vit, et les lieux où Ton est.

1 Remarquez qu'on ambassadeur de Rome qui ne dit mot dans cette acène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler : c'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites picoteriesv do petites discussions, entre Prusias et Laodice, n'a rien de tragique : et Flaminius, qui ne dit mot, est insupportable. (Y.)

s Ce n'est guère que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très petite ; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention. (Y.)

S Votre ambassade est faite est un peu comique. Sosie dit dan* Amphitryon :

o jatte ciel ' j'ai fait une belle «nbuiade !

^afais aussi c'est Sotie qui parle. (Y.)

390 NICOMEDE

La grandeur de courage en une ante royale

fTest sans cette vertu qu'une vertu brutale ♦,

Que son mérite aveugle, et qu'un foux jour tftbODiteur
 Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
 Qu'elle-même se livre à ce qn'clte doit craindre.
 Ne se fait admirer que pour se faire plaindre.
 Que pour «ous pouvoir dire, après un grand soupir, :->.
 « J'avois droit de régner, et a'ai su m'en servir. »
 Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
 Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
 Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE

Je ne sais si l'honneur eut jamais un Caux jour <,, Seigneur;
 mais je veux bien vous répondre en amie.

Ma prudence n'est pas tout à fait enJormie ' ; Et, sans examiner par quel destin jaloux La grandeur de couiige est si mal avec vous ^, le veux vous faire voir que celle que j'étaie

1 Cette expression est très brutale, surtout d un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de Fkunnhiras, pour être fin et adroit, n'en est pas moins enturtillé er obscur. Wne vertu bruitUè qu'un faux

jour d'honneur jette en dveoroe avec le vrai boakeur^ qui m liv^e à ce qu'elle craint ; et cette vertu brutaU qui, après ti« grand soupir, dit Hn'elle avoit droit de régner ; tout cela est bien étuuige. La clarté, le naturel, doivent être les premières qualités

de la diction. Quelle différence quand Néron dit à Junie. dans Racine :

Et ne prérérez point à la solide gloire

Des itonneurs dont César prétend voue revêtir

La. gloire d'un refus sujet au repentir! (V.)

2 H semble que Laonicc, pnr ce vers, reproche à Flaminius les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est senri , et son galimatias, qui n'était pus le style des ambassadeurs romains. (V.) — Voltaire prodigue trop ce terme de mépris. Si Flaminius pêche par l'expression, il ne pêche pas par le fond des choses. Ck>meille n'est jamais pauvre d'idées. (P.)

3 Prudence endormie, répondre en amie, etc. ; toutes ces expressions sont familières ; il ne les faut jamais emptbyer dans la vraie tragédie. (V.)

* La grandeur dte conntge est si mal avec vous ,

style de conversation familière. (V.j

ACTE m, SCÈNE II. 59i

N'est pas laat qii'O tous semble irae Tertn bratale; Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut sertir. Et sait bien repousser qui me le reut ravir.

Je vois sur la frontière ums paissante armée. Comme vous Pavéz dît, à vaincre accoutumée; Mais par quelle comhiite, et sous quel générale Le roi, s'il s'en ftiit Ibrt «, |K)nrroit s'en trouver

mal; Et, s'il vouloit passer de son imys au nôtre. Je lui conseillerois de s'assurer d'une antre. Mais je vis dans sa cour, je suis dnn\$ ses États, Et j'ai peu de raisou de ne le craindre pas. Seigneur, dans sa cour même, et hors de TÂrménio La vertu trouve appui contre la tyrannie*. Tout son peuple a des yeux pour voir (juel attentat Font sur le bien public les maximes d'ittat : Il connolt Nicomède, il connott sa marâtre, Il en sait, if en voit la haine opiniâtre; Il voit la servitude oti le roi s'est soumis. Et connoît d'autant mieux les dangereux amis'.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice, Bien loin de mépriser Attale par caprice, J'évite les mépris qu'il l'ecevroit de moi S'il tenoit de ma main la qualité de roi. Je le regarderois comme une ame commune. Comme un homme mieux né pour une autre fortune. Plus mou sujet qu'époux, et le nœud conjugal Ne le tireroit pas de ce rang inég^'^l. Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime»

•• Se faire tort de quelque chose ne peut être employé pour s'en prévaloir; il signifie, j'en" répons, je prends sur moi l'entrecpTise, \e me flatte d'y réussir. Se faire fort iie peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers se sont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie ; ils se sont bien trompés. (V.)

t II ftiut, trouve un appuiy ou de l'appui; trouve un secours^ du secourSy et non trouve secoure. (T.)

S, Ces vers sont ingénieusement placés pour préparer ta révolte qui s'élève fout d'un coup au cinquième acte : reste i savoir sMîs la prépai:ent assez, et s'i's suffisent peur la rendre vraisemf-clabl<L Mais un attentat que des maximes d'État font sur le bien

public forme im>« phrase trop incorrecte, tro^i irrégulière, et ce n'est pas parler sa langue.

592 NICOMEDE

Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime : Mon refus lui fait grâce, et, malgré ses désirs, J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAHINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine * : Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine; Le roi n'est qu'une idée*, et n'a de son pouvoir Que ce que par pitié vous lui laissez avoir. Quoi ! même vous allez jusques à faire grâce ! Après cela, madame, excusez mon audace; Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix : Recevoir ambassade est encor de vos droits ; Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie, Comme simple Romain soutirez que je vous die Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui. C'est Tunique moyen de régner aujourd'hui ; Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte, Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ; * Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi Quand il est honoré du nom de son ami ;

1 Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques, qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant, sont aujourd'hui bannies du théâtre. Flaminius et Laodice ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre Acomat dans Bajazei^ et Flaminius dans Nicomède ! Acomat se trouve entre Bajazet' et Roxane. qu'il veut réunir, entre Roxane et Atalide, entre Atalide et Bajazet ; comme il parle convenablement, noblement, prudemment à tous les trois! et quel tragique dans tous ces intérêts! quelle force de raisons! (Quelle pureté de

langage ! quels vers admirables ! mais dans Nicomède tout est petit, presque tout est grossier ; la diction est si vicieuse, qu'elle déparerait le fond le plus intéressant. (V.)

* On dit bien n'est qu'un fantôme , mais non pas n'est qu'une idée : la raison en est que fantôme exclut la réalité, et qu'idée ne l'exclut pas. (V.) — L'expression est véritablement impropre : cependant il n'est pas vrai de dire que le mot idée n'exclut pas souvent la réalité pour le moins autant que celui de fantôme: on dit très bien une fortune, un succès en idée, au lieu d'un succès et d'une fortune imaginaires. Corneille a dit lui-même très heureusement, dans *Ser tonus* :

De pareil! lieutenants n'ont de chefs qu'en idée ;

«t Voltaire n'a pas condamné ce vers, qui est même, en quelque sorte, passé en proverbe. (P.)

ACTE III, SCENE II

QirÂUale avec ce titre est plus roi, plus monarque Que tous ceux dont le Iront ose eu porter la marque; Et qu'euGn...

LAODICE

Il sufBl; je vois bien ce quec^est ^ : Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît'; Mais si de leurs États Rome à son gré dispose. Certes pour son Attale elle fait peu de chose ; Et qui tient en sa main lant de quoi lui donner A mendier pour lui devoit moins s'obstiner. Pour un prinpe si cher sa réserve m'étonne. Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne? (rest trop

m'importuner en faveur d'un sujet. Moi qui tieudrois un roi pour un indigne objet, S'il venoit par votre ordre > et si votre alliance Souilloit entre ses mains la suprême puissance. Ce sont des sentiments que je ne puis trahir : Je ne veux point de rois qui sachent obéir; El, puisque vous voyez mon ame tout entière. Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement? Madame, encore un coup, pensez-y mûrement; Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire; Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire. Carthage étant détruite, Antiochus défait. Rien de nos volontés ne peut tniubler reffet; Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur Tonde ; Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE

La maltresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur 3,

1 Il snffit; je toi's bien ce qne c'est,

«8t du style comique : c'est en général celui de la pièce. (Y.)

* Il faut autant que. (V.)

3 Cette expression, placée ici ironiquement, dégénère pe;ut-être trop éHéàÎHkpte. Ce n'est pas là une, bonne traduction de cet admirable pas» ài^é d'R^ract^: Et cuncta lerrarum subacta^ proeler atrocem animum Cakî^. fy<^^ que tout tremble sur l'onde est ce qu'on appelle une

59» NICOMÈDE

Si le grand Annibftl n*âvoit qui lui succède,

S*il ne revi?oit pas au pHnce Nicomède,

Et s*il n*avoit laissé dans de si dignes mains

L'infailible secret de vaincre les Romains.

Un si vaillant disciple aura bien le courage

D*en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :

L*Asie en fait l'épreuve, où trois scepliHîS conquis

Font voir en quelle école il en a tant appris i.

Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être

Le Capitole a droit d'en craindi-e un coup de maître ^,

Et qu'il ne puisse un jour...

FLAVINIOS.

Ce jour est encor Toîn, Madame, et quelques uns vous diront,
au besoin. Quels dieux du haut en bas renversent les profanes *,
Et que, même au sortir de Tréble et de Cannes, Son ombre épou-
vanta votre grand Annibal.

cheville, malheureusement amenée par la riki», cmnnm on fa
déjà ro» marqué tant de fois. (V.)

1 Le mot école est du style familier ; mais, quand il s'agit d'un
disciple dWnnibal^ ces mots disciple, école, etc., acquièrent de la
grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures. (V.)

t Coup d'essai coup de maître^ figure employée dans h Cidj
et qu'il ne faudrait pas imiter souvent. (V.)

* Du haut en fto«, qui n'est mis là que pour iWre ie vêts, ne
pcat être admis dans la tragédie. Les dieoit et les pefatieb m
soAt pas 14 non plus à leur plsce. Un ambassadeur ne doR pas
parler en poi^tis ; un poète ntême ne doit pa^dire que Bon a^nat
est composé é% éiaoxy que les rois sont des profanes, et que
l'cNnbre du Capitole fit tremUer Annibal. Un très grand défaut
encore est ce mélange d'enflure et de familiarité : Quelques uns
vous diront au besoin quels dieux du haut en bas renversent les
pro/anes! Ce style est entièrement vicieux. V.) — Où Voltaire
prend-il que Plaminus veut parler du séiiat de Rome, lorsqu'il
dit que les dieux renversent les profanes qui osent se promettre
d'asservir le Capitole 1 II parla évidemment dcs dieux ù q«i le Ca-
pitole étoit dédié, de ses dieux protecteurs qui le défendirent
contre les Gaulois, lorsque ces barbares se croyoient déjà maîtres
de Some. Par une figure hardie, et qui tient même du su1»linw, il
suppose qu^après Je9 journées maltieureuses de TnMe et de
Canmes^ l*ombre 8eiiil<fe de tt CàpftoTe, si révére des Romsins,
suffit (your ettrkytt Amiiba], qui véritablismettt, malgré ses vic-
toires, n'osn s'ar» aiidtiââaC^^«M. tF.)

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS

KKolléMI^

Ou Rome à ses a^rents donoe uo pouvoir hmk large. Ou vous
êtes bieu long à Sain; votre charge >.

FI*A1IIN1US.

Je sais quel est mou ordre ; et^ si j'en sors ou ooik» C'est à d'autres (|M'à vous iue j'eu rendrai caiâoo.

HKCMIÈDE.

Allez-y donc, de grâce, et luissev à ma flamme Le D)ODheur à son tour d'entretenir madame > : Vous avez dans ce cœur £iit de si grands progrès. Et vos discours pour elle ont de si g^nds aM-raits, <}uo sans de gnind<» efforts je n'y pourrai détruire Ce que votre baEaogue y vouioit introduire.

FLAWNIUS.

Les malheurs où la plonge une HUjUgne amitié Me fuisoîeut lui, donner un coa^eil par pi^.^.

NI GOMÈDfi.

Lui donner de la sorte un conseil charitable» Cest être ambassadeur et tendre et pitQyabte^.

i Ces deux vers, qiM leat ridicule a randus Camoux, ont éVi auui corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie : c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie. (V.)

s Laissez i ma (lâmme

"Le bonheur à son loar d'entretenir madame,

«8t du comique le plus négligé. (V.)

> Flaminius, qui se doivM pour un ambaaaadeiir prudent, ne doit pas dire qu'un bomm^ tel que Nionnède n'est pas digne de

l'amitié de Lao/dice. Il n'.a certaiiteioent aucune espérance de brouiller ces deux amants ; par conséquent sa scène avec Laodioe étuU inutile, et il ni^ reste ici avec NicomM.e que pour est recevoit den-nasaides. Q^el amr bMMdeur! (Y.)

« Le moi pUo^fibie signifiait alon enmpatisaaiit, ansâ bien q«e

59(> NICOMEDE

Vous a-t-il conseille beaucoup de lâchetés % Madame ?

FLAMINIUS

Ah ! c*eD est trop : et vous vous emportez.

NICOMÈDE

Je m'emporte?

FLAMINIUS

Sachez qu'il n'est point de contrée Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE

Ne nous vantez plus (ant son rang et sa splendeur : Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur; II excède sa charge^ et lui-même y renonce. Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE

Oui, seigneur.

NICOMÈDE

Sachez donc que je ne vous prends plus Que pour l'agent d'At-tale, et pour Flaminius; Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de moi maître. Voilà tmis les honneurs que vous aurez die moi : S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père ; Ou Rome, à son refus, se la saura bien faire.

NICOMÈDE

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS

Les effets répondront; prince, pensez à vous.

digne de pitié. Cela forme une équivoque qui tourne Tambas-sadeur «n ridicule, et on devait retrancher pitoyable aussi bien que le long ot le large. (V.)

l Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du stylo burlesque ; mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose, et surtout qui intéresse pour Nicomède; ce qui est un très grand point. Au reste, jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations a^ez étrangères à l'intrigue. En général, toute scène doit être une es-pèce d'action qui (aU voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant. (V.)

SCÈNE IV

NICOMEDE, LÂODIGE.

NICOMÉDE.

Cet avis est, plus propre à dooner à la reine.

Ma générosité cède enfin a sa liiine :

Je l*épargnois assez pour ne découvrir pas

Les infâmes projets de ses :issassinats;

Mais enfin on ni*y force, et tout son crime éclate.

J'ai fait entendre au roi Zéiion et Mélrobate ' ;

Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,

Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODIGE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ; Mais je ne comprends point toute cette conduite, Ni comme à cet éclat la reine vous contraint. Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint; Et plus vous la pouvez accabler d'infamie, Plus elle vous accable en mortelle ennemie.

KICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement A la faire passer pour un ressentiment; Et ce masque trompeur de fausse hardiesse Nous d^uise sa crainte, et couvre sa foiblesse.

LAODIGE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés,

i Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce Zenon ; il ne sait encore quel il est : on sait seulement que Nicomède a conduit deux traîtres avec lui ; mais on ignore que Zenon soit un des deux. Voilà le sujet et l'intrigue de la pièce ; mais quel sujet et quelle intrigue ! deux malheureux que la reine Arsinoé a subornés pour Taccnser faussement elle-même^ et pour faire retomber la calomnie sur Nicomède ; il n'y a rien de si bas que cette invention : c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine Arsinoé ; on n'a dit qu'un mot d'un Métrobate, et cependant on est au milieu du troisième acte. (V.) — Voltaire oublie qu'Arsinoé a eu trois sœurs dans le premier acte, et que c'est elle qui finit ce même acte. La distraction est un peu forte. (P.)

356 Nicomède.

Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés i.

Lois que vous n'étiez point ici pour me défendre. Je n'avois contre Attie aucun combat à rendre; Rome ne songeoit point à troubler notre amour : Bien plus, on ne vous souffre ni même ce seul jour; Et dans ce même jour Rome, en votre présence , Avec chaleur pour lui presse mon alliance. Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement^ Qui n'attend point le temps de votre éloignement» Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage Qui m'offusque la vue, et m'y jette une ombre. Le roi chérit sa femme, il craint Rome; «t, pour vous» S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux. Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père '.

1 Le mot eltmrtffiyraÊ «st a«Jeifrd*h«ii bmini do «fyle
voVte ; cm ntt dit pas non ptOB it?rg«npArfU à fHP^uê chnm;
<ce% vA k piine^«iÊ^ teti dans le comiqiM. Iti«tt n^sst phis
^Ht1e<)oe de «onq^artr 'c «^ipfMMft à'ces vers ceux que Jonie
dit à BritMinfOM, «t qoi eicpriOMni «n wn» timent à peu près
semblable qisuàtiie du» «m cirtiainhm t\ élMé'rente :

Je ne connois Néron et It cnur que d'un jovr;

Mais, si je l'ose dire, hélas ! dans cette oour

Combien tout ce qu'on dit e'«t loin de ce qu'on pense!

Que la bouche et le ccsur sont |>eu d'intelligence !

Atcc combien de j<ne on y triAit m foi !

Quel s^our -élnMgervt ^nr von* et pttw mej !

Voilà le style de la natnre; ce sont U des vers : c'est ainsi qu'on
doit écrire. C'est une dispnte We« inntile, bien pnélife, ^[oe
<«eH« tjni ^m» si longtemps entre les gens de lettres si>r le mé-
rite de Corneille et de Racine. QiiMmper e 1 la^cwinaïssanc^ de
Tart, «me lègltièula ^kui^o»^ à Ta pureté du #ty9e, è f^é^niree
de« ven, qoe 1>m «ok wiM lef«emier, et snit parti 4e |rt«s I<4n,
«C q«e VwàX^e «H trompé Ift route aplanie! ces frivoles quê-
tions n^upprennent peMt cwmwmt 11 Hmt parler. Le but de ce
eommentaiTe, je ne puis trep le redUre, est dierm* cher de for-
merdes feëMs, ««de ne luiweraïicmi deeteumetreikagiie aux
étranger». \^.}

t Poar moi, je ne vois gouUe en ce raisonnement,

expression peyelaire «t baMe. (V.)

* On ne s'exfrimcrait pas autrement dans une comédie.
Joa^a^f on ne voit qu'une petMe tetrigue et de peOles ja1ua#ii.
Cft qol «st

SCÈNE VI

mCOMÈDE, ATTALK.

ATTALS.

Puisque c'est la ehasser^ seigneur, je me reiife.

«iKore blea plus du r^sort de ki comédie, c'est cet AtUIe qui
Tient n'uyaot rien à dire, et à qui La<jdice dit qu'il est importun.
(V.\

1 On ne dit point prmdre «» contre- temps i ei. quand on le di-
rait, il ne faudrait pa» se servir de ces tours trop familiers. (Y.)

> Est-ce le contre- temps qui appelle t i quoi &e rapportent
qufil projet^ t^uel souci t quel mot que celui de souci en cette oc-
casion! Elle conçoit mal ce qu*il/aut quel e p<?M«e; mais elle eti
rompra le coup : est-ce le co- p de ce qu'elle pense 1 Rompre un
coup» s'il yi/aut sa présente! Il n'y a pas là un vers qui ne soit
obi»c<ir« faible. viciettx,, et qui ne pêche contre la langue. Elle,
sort en disant,,jre vous q»ilte^ sans dire pourquoi elle quitte Nii-
ottiède. Les personnages importants doivent toujours avoir une
raison d^imtrcr et de soit'r; et, quand cette raison n'est pas assez
déterminée, il faut qii*ils se gaxdent bitende dire, je sorSj de peur
que le spectateur^ trop «vert! de la faute, ne dise : Pourquoi sor-

tez- vous? (V.) — ttle en donne la liaison; elle sort pour éviter Attale. iP.)

400 MCOMEDE.

NICOMBDE.

Noa, non; j'ai quelque chose aussi bieu à vous dire', Prince. J'avois mis l'as, avec le nom d'atné, L'avantage du trône où je suis destiné; Et voulant seul ici détendre ce que j'aime. Je vous avois prié de l'attaquer de même. Et de ne mêler joint surtout dans vos desseins Ni le secours du roi, ni celui des Romains*, liais, ou vous n'avez point la mémoire fort lionne. Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne 3.

ATTALE

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal, Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal. Vous vous défaites bien de quelques droits d'ânesse; Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse. De toutes les vertus qui vous en font aimer. Des hautes qualités qui savent tout cli...rmer, De trois sceptres coiuuiis, du gain de six batailles. Des glorieux assauts de plus de cent murailles^? Avec de tels ^conds rien n'est pour vous douteux.

1 Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir aussi bien à dire quelque chose, mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui noient l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but : une simple bravade, dont on peut se passer, n'est pas un sujet de scène. (V.)

* Ces deux ni avec point ne sont pas permis ; les étrangers y doivent prendre garde. Je n'ai point ni crainte ni espérance, c'est

un barbarisme de phrase ; dites, je n'ai ni crainte ni espérance.
(V.)

8 Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilisse trop le caractère d'Attale, que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît évident que Nicomède met de la grandeur d'âme à injurier tout le monde, et qu'Attale, qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir. Plus on examine cette pièce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler comédie, ainsi que don Sanche d'Aragon,

De ce qu'on tous ordonne,

est trop fort, et ne s'accorde pas avec le mot à la prière: (V.)

^ On ne se défait pas d'un gain de bataille et d'un assaut : le mot de se défaire, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'attribution ; mais il est impropre avec des assauts et des batailles gagnées. (Y.)

ACTE III, SCÈNE VII. AOÛT

Rendez donc la princesse égale entre nous deux : . Ne lui laissez plus voir ce long amas - de gloire Qu'à pleines mains sur vous a semé la victoire ; Et faites qu'elle puisse nubier une fois Et vos rares vertus et vos fameux exploits; Ou contre son amour, contre votre vaillance, Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance: Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger Qu'ils n'y mettront jamais (ju'un contre-poids léger.

NICOMÈDE

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome, Que vous savoir ainsi défendre en galant homme : Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur ^.

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, AR\SPE

ARASPE

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE

Il me mande?

ABASPE.

Oui, seigneur

1 Il fallait, renoPe^ le combat égal. (V.)

« Quelques écrivains ont blâmé cette expression. Cependant Boileau a dit après Corneille :

Mais, fuissiex-vous issu d'Hercule en droite ligne, Si vous ne laites voir qu'une bassesse indigne, Ce long amas d'uleui que vous diflamei tous Sont autant de témoins qui parlent contre tous.

Sal. V, T. 57.

8 Il ne doit pas traiter son frère de poltron , puisque ce frère va faire une action très belle, et que cet outrage même devrait

l'empêcher de la faire. IV.)

* Cette scène est encore une scène inutile de pittoresque et d'ironie entre Arsinoé et Nicomède. A quel propos Arsinoé vient-elle! quel est son but! Le roi mande Nicomède. Voilà une action, petite, à la vérité, mais qui peut produire quelque effet; Arsinoé n'en produit aucun. ^V.)

402 NICOMÈDE.

▲ ARSINOÉ.

Prince, l'innocence est aisée à détruire.

NICOMÈDE

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire, Moi qui ne doute point de cette vérité, Madame.

ARSINOÉ

Si jamais vous n'en aviez douté, Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte. Amené de si loin Zenon et Métrocrate.

NICOMÈDE.

Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler; Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ

La vérité les force, et mieux que vos largesses.

Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses > ;

Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE

J'en suis f^s^ebé pour vous, mais vous Tavez voulu.

ARSINOÉ

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée Que d'avoir vu
par là votre vertu tachée, Et qu'il faille ajouter à vos titres d'hon-
neur La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE

Je les ai subornés contre vous, à ce comptes?

ARSINOÉ

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE

Et VOUS pensez par là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en oaX dit.

NICOMÈDEB.

r Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire ?

t Ces mots seuls font îa condamnation de la pièce ; deux
homlmes du commun subornés / il y a dans cett;e invention de la
ftoideur et de la bassesse. (V.)

« On voit assez combien ces termes populaires dotvwt être
proscrits.

ACTE m, SCENB VtII

AnSINOt.

Deux mots de vérité q«i vous combletit êie ^ire. Peut-on savoir de vous ces deux mots Importants f

AHASPE.

Seigneur, le roi-si'^bniiBe, et vous tardez lon^esnpsi.

ARsmoÉ.

Vous les saurez de k^ c*cst trop le faire attendt^.

NtGOUÈDE.

Je ccnnmnce, mftdMne^ enfin à vous entendre : Son amour conjugal, chassant le paternel. Vous fera l'innocAle» et moi le criminel. Mais...

SCÈNE YIIL

AASiIVOÈ, ATTAl*.

ARSIKOÉ^

Nous triomphons, Attale; et ce ^nmd fiBoomèd» Voit 4|ielle dfgseissve è ses ^ii)es svcoède K

i Le rtri s'ennuie n'est pas bien noble; et on est étonné peut-être qu*AMU|>«, «n «intpTe «ffieier^ pête d^vme ttanièra si pre8S«B«e k un prince tel qne Nicomèê» (V.)

S Cette interrogatioi, qui ressânbk' ftu style d« la CMftédie,
 «'«st évidemment placée «n cet endroit qive ponr Mnenet les
 tpofo vers suivants, qui répondent en écho aux trois autres. Ofe
 tnmve fréquemment des exemples de ces répétitions ; elles &e
 seftt j^os stfuffëtlies a«j«wdT»«i. Ce TOflw est i«teWr«W©w
 (Vj

s Cette fausse artiüusatioB, ménagée par Aminoé, nVtA ^s sans
 quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique; et
 Arsinoé est pln« batfie èucûfe que l?nisias. Pourquoi les petits
 moyen»

404 NICOMEDE

Les deux accusateurs que lui-même a produits,
 Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
 Pour me calomnier subornés par lui-même,
 IH'ont su bien soutenir un si noir stratagème :
 Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
 L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
 Qu'en présence des rois les vérités sont fortes li
 Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de porlesi !
 Qu'on eu voit le mensonge aisément confondu!
 Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure; Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est, . Si vous pouviez vous mettre un peu hoï*s d'intérêt. Vous ne pourriez jamais, sans un p^u de scrupule, Avoir pour deux méchants une ame si crédule. Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui Et subornés par vous, et sul)ornés par lui : Contre tant de vertus, contre tant dj victoires. Doit-on quelque croyance à des âmes si noires >? Qui se confesse traître est indigne de foi.

déplaisent-ils, tandis que les grands crimes font tant d'effet? C'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris ; c'est par la même raison qu'un aime à entendre parler d'un grand conquérant plutôt que d'un voleur ordinaire. Ce. tour 9 u 'on a joué met le comble à ce défaut. Arsinoé n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-ûls d'une friponnerie, pour mieux marier sc;n propre fils. (Y.)

1 Ce ne sont pas ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérii de paraître.

S On a déjà dit que toute métaphore, pour t tre bonne, doit fournir nn tableau à un peintre * : il est diiiiicile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guf-re écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment. , V.|

8 Bien voir ce que c'est, devoir de la croyance contre des victoires, le premier est trop familier, le second nest pas exatt. (V.)

^ Voltaire ne se lasse point de répéter cet étrange paradoxe.
(P.)

ACTE Iir, SCENE VIII

ARSINOÉ

Vous êtes généreux, Attale, et, je le Toi, Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère;

Nous ne sommes qu'un sang <, et ce sang dans mon cueur

A peine à le passer pour calomniateur *.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine ^, Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine?

ATTALE

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins, Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins. Votre vertu, madame, est au-dessus du crime. Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime : La sienne dans la cour lui fait mille jaloux. Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous; Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui, Ce que je sens en moi, je le présume en lui. Contre un si grand rival j'agis à force ouverte. Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.

J'emprunte du secours, et le fais hautement; Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement. Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite. Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOE.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme *.

1 Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas deux sangs. (V.)

' A peine à le passer n'est pas français; on dit dans le comique, j> le passe pour honnête homme. [Y.)

3 Je ne sais si le mot assassine, pris comme substantif féminin, se peut dire ; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage. (V.)

* Style comique ; mais le caractère d'Attale, trop avili, coinmene«

40^ NfCOULÉDE.

ATTALE

Madame, je n'ai vu qjo^ des veclus k Borne.

ABSINOfi.

Le temps Vous apprendra, par de nouveaux emplois, Quelles
vertus il faut à la suâie des rois. Cependant, si le prince mi encor
votre fVèrc, Souvenez-vous aussi que je &ûs^ votre Bière ; £t,
malgré les soupçons quie vous^avez conçus, Venez savoir du roi
ce qu'il croit là-dessus.

ici à se développer, et devient intéressant. On ne peut termi-
ner un acte plus froidement : la raison est que l'intiigue est très
froide, poreeqtup personne n'est véritablement en danger. (V.)

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE

t>BUSIA8.

Faites venir le prince, Araspe.

(Ampe rentre.)

Et VOUS, madame, Retenez des soupirs dont vous me percez
Tame. Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs. Quand
vous y pouvez tout sans le secours des pleurs? Quel Itesoin que
ces pleurs prennent votre défense? Douté-je de son crime ou de
votre innocence? Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mou esprit?

ARSINOÉ

Ah ! seigneur, est-il rien qui ré|>are Tinjure

Que fait à Tinnocence un moment d'imposture?

Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté

Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?

Il en reste toujours quelque indigne mémebre

Qui porte une souillure à la plus haute gloire.

Combien en vot'e cour est-il de médisants?

Combien le prince a-t-il d'aveugles paitisans.

Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée»

Croiront que votœ amour m'a seul justifiée ? " El si la moindre tache ea demeure à mon nom, ' Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,

1 Arsinoé joue précisément 1« vole de la femme du Malade imagi-^ naire^ etTrusias celui du rnniaée qui croit sa ft^mme. Très souvent des se» nés tragiques ont ,1e même fond que des scènes de contée»; c'est alors qu'il faut fiiire les p'ips grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le ^flmt, mais on Tome, on l'embellit par le chaime de la poésie : ainsi dana MithridaUy dans BHtannieuuy etc. (V.)

408 NICOMEDE

Suis-je digne de vous ? et de telles alarmes ' Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

Ah I c'est trop de scrupule, et trop mal présumer D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer. La gloire est plus solide après la calomnie, Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie. Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE, ARASPE, gardes.

ARSINOÉ

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui ! Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles ! Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes ! Grâce...

NICOMÈDE

De quoi, madame * ? est-ce d'avoir conquis Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ? D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie, Que même votre Rome en a pris jalousie ? D'avoir trop soutenu la majesté des rois ? Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ? Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ? S'il faut grâce à moi, choisissez de mes crimes ; Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés, D'avoir une amc ouverte, une franchise entière. Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière, C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour. Qui n'a que la vertu de son intelligence ',

i Grâce à ce conquéraal, « ce preneur de villes !

Grâce... — De quoi , madame ? etc.

C'est encore ici de Tironie. Nicomède ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes. (V.)

* Cela veut dire qui ne s'entend qu'avec la vertu ; mais cela osl très mal dit : il semble qu'il n'ait d'autre vertu que Vintelligence. (V.)

ACTE IV, SCÈNE II

Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ

Je m'en dédis, seigneur; il n'est point criminel.. S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,* Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère. De cette aversion son cœur préoccupé M'impute tous les traits dont il se sent frappé. Que son maître Annibal, malgré la foi publique, S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique * ; Que ce vieillard confie et gloire et liberté Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité : Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice. • Quelque appas que lui-même il trouve en Lgodice, C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui; C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ; De cette seule main part tout ce qui le blesse ; Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse, S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous. Tout est trop excusable en un amant jaloux. • Ce foible et vain effort ne touche point mon ame. Je sais que tout mon crime est d'être votre femme; Que ce nom seul l'Oblige à me persécuter : Car enfin hors de là que peut-il m'imputer 2? Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée, A-l-elle refusé d'enfler sa renommée?

Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir. Que la moindre longueur l'auroit laissé périr. Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires? Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires? A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent

t Fureurs d* une terreur Gsi un contre-sens -./urewr est le contraire de lac crainte. |V.) — Nous ne prétendons pas justifier

les fureurs d'une terreur panique : mais il n'est pas toujours vrai que la fureur soit incompatible avec la crainte. Voltaire, dans le poème de FonUnoif prête au Bhin de la fureur, quoique ce fleuve soit effrayé :

Ce dieu même en fureur, effrayé du passage, Cédant à nos aïeux son onde et son rivage. (V.)

% Hors de là, c'est toujours le style de la comédie. (V.)

410 NHIOMEDE.

Pour hâter les venforis ot d'hommes et d'argent? Vous le savez, seigneur; ot pour reconnaissance, Après ravoir servi de toute ma puis^{ance}, Je vois qu'il a voulu me perdre aupr^{<>s} de vous : Mais tout est excusable en un amant jaloux * ; Je vous Tai déjà dit.

PIUTSIAS.

Ingrat! que peux-tu dire?

N ICO M KDE.

Que la reine a pour moi des boules que j'admire. Je ne vous dirai point (|ue ces puissants secours Dont elle a conservé mon honneur et mes jours, Kl qu'avec tiyit de pompe à vos yeux elle étale, Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale; Que par mon propre bras elle amassoit pour lui *, Et préparoit dès lors ce qu'on voit aujourd'hui. Par quelques sentiments qu'elle aye été poussée. J'en laisse le ciel juge, il oonnolt sa pensée; Il sait pour mon salut comme elle a lait des vœux; Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle. Elle a parlé pour moi, je dois i)arler pour elle, Et pour son intérêt vous faire .souvenir Que vous laissez longtemps deux méchants à punir. Envoyez Métrobate et Zenon au supplice.

Sa gloire atlend de vous ce digne sacrilice : Tous doux l'ont accusée; et s'ils s'en sont dédits Pour la faire innocente et charger votre fils, Ils n'ont rien fait pour eux, (U leur mort est trop juste Après s'être joués d'une personne auguste.

t II y a (l<i l'ironie dans ce vers, et le])auvre Prusius ne le sent pas ; il ne sent rien : tranchons 1(î mot, il jonc le rôle d'un vieux père de famille imbécile. Mais, dira-t-on, cela n'est- il pas dans la naturel n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très mal leur famille, qui sont trompés par leurs femmes et méprist-s par leurs enfantsi Oui, mais i| ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique. Pourquoi? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'Arbelies ou de Pharsale.

~ Amassoit qu'il amasser n'est point un verbe sans régime : parlo t des solécismcs. (V.) ■■■ >

ACTE IV, SCENE II. 41 f

L'offense une fois faite à ceux de notre rang Ne se répare point que par des flots de sang * : On n'en fut janoais quitte ainsi pour s'en dédire. Il faut sous les tourments que Timposture expire; Ou vous exposeriez tout votre sang royal A la légèrelé d'un esprit déloyal.

L'exemple est dangereux, et hasarde nés vies S'il met en sûreté de telles calomnies *.

ARSINOÉ

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte.
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte f
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre ^.

PRUSIAS

Laisse-là Métrobatc-et songe à te défendre *. Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas** : Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,

■ 1 Point que n'est pas français ; il faut, ne se répare que par desjlots.

î L'expression propre était, sHl laisse de telles calomnies impunies : on ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité.

•3 Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'Arsinoé plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la pièce; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité. (V.)

* Ce discours est d'un prince imbécile; c'est précisément de Métrobatte qu'il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables ; et cette vérité, qu'il néglige, lui importe infiniment. (V.)

t Ce vers est beau, noble, convenable au caractère et à la situation ; il fait voir tous les défauts précédents. (T.) — Ce vers est si beau, que ~VoHaxre s'en est ressouvenu dans Œdipe^ en faisant dire à Jocaste par Philoctète :

Qat? moi, de.teU forf«ùl»?inoi, d«s.assaa»tn«ls!

Et que de votre époux... Vous ne le cro^pex pa« ! 4^}

il 2 NICOMEDE.

Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte; Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir •, Où sa gloire se sauve à Tombre du pouvoir.

Soulever votre peuple, et jeter votre armée Dedans les intérêts d'une reine opprimée; Venir, le bras levé, la tirer de vos mains. Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains, i:t fondre en vos pays contre leur tyrannie Avec tous vos soldats et toute l'Arménie; C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi, S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi. La fourbe n'est le jeu que des petites âmes. Et c'est là proprement le partage des femmes 2.

Punissez donc, seigneur, Mélrobaté et Zenon ; Four la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison. A ce dernier moment la conscience presse; Four rendre compte aux dieux tout respect humain cesse •* ; Et ces esprits légers, approchant des abois '*, Fourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOE.

Seigneur...

MCOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause A leur juste supplice obstinément s'oppose; Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas

1 Un homme de sa sorle^ qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut im grand crime à tenter son devoir, n'a pas un style digne de ce beau vers :

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas.

11 y a de la grandeur dans ce que dit Nicomède; mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent. (V.)

î Ce vers, quoique indirectement adressé à Arsinoé, n'est- il pas un trait un peu fort contre tout le sexel Quoique Corneille ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressants, on peut cel)endant remarquer qu'en général il ne les ménage pas. (V.)

3 Ces idées sont belles et justes; elles devraient être exprimées aTcr])]lus de force et d'élégance. (V.)

* Cette expression des abois, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui : un esprit léger qui approche de l'abois est une impropriété trop grande. (V.)

ACTE IV, SCENE II. 41 r

Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle; Quand je le justifie, il me fait criminelle : Mais sans doute, seigneur, ma présence t'ignit, Et mon éloignement remettra son esprit; Il rendra quelque calme à son cœur magnanime, Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion Vous assuriez un sceptre à ma protection ^ Ni que, pour garantir la personne d'Alcibiade, Vous partagiez entre eux la puissance royale : Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin. C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin. Je n'aime point si mal que de ne vous l'aie suivi, Si-tôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre; Et sur votre tombeau mes premières douleurs s

Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRIAMUS.

Ah! madame!

ARSINOÉ

Oui, seigneur, cette heure infortunée l'*ar vos derniers soupirs clora ma destinée 3; Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi, Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi? Tout ce que je demande en laveur de ce gage. De ce fds qui déjà lui donne tant d'ombrage. C'est que chez les Romains il retourne achever

1 Le sens n'est pas assez clair; elle veut dire, ^«c ma profection assure If sceptre à mon fils. (V.)

2 Cela n'est pas français; il fallait^e vous aime trop pour nt vous pas suivre; ou plutôt il ne fallait pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, et ridicule quand il est faux. (V.)

3 Clore, clos, n'est absolument point d'usage dans le style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas : c'est que Prusias, sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant; il est même encore avili : on voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave : on ne craint rien, au fond, pour Nicomède; on méprise le roi, on hait la reine. (Y.)

M4 NÎ€OMEDE.

Des jours que dans leur sein vous fîtes élever; Qu'il retourne y traîner, sa»s péril et sans gloire, De votre amour pour moi l'impuissante mémoire. Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux. : Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance; Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance : Il sait tous les secrets du fameux Annibal *, De ce héros à Rome en tous lieux si fatal. Que l'Asie et TAfrique admirent l'avantage Qu'en lire Anliochus, et qu'en reçut Cartliage.

Je me relire donc afin qu'en liberté Les tendresses du sang
pressent voire bonté; Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'olfense, Ni que je
sois forcée à vous mettre en courroux Contre un fds si vaillant et
si digne de vous.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE

PRUSIAS

Nicomède, en deux mots, ce déi^ordre me Riche*. Quoi qu'on
t'ose imputer, je ne le crois point lâche : Mais donnons quelque
chose à Rome, qui se plaint, Et tâchons d'assurer la reine qui te
craint'.

1 JI sait tous les secrets est une expression bien basse ponr si-
gnifler, il est l'élève du grand Annibal, il a clé formé 2)ar lui dans
l'art de la guerre et de la politique. Arsinoë parle avec trop d'iro-
nie, et laisse peut-être trop voir sa haine dans le temps qu'elle
veut la dissimuler. (V.)

î Le TCiot fâcher est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial
jette du ridicule sur le caractère de Prusius, et fait trop apercevoir
au si>ectateur que toute l'intrigi.e de cette tragédie n'est qu'une
tracasserie.

(V.) 3 Le mot d^assiirer n'est pas français ici ; il faut de rassu-
rer : on , assure une vérité; on rassure une am<^ intimidée. (V.)
— Nous avons déjà opposé à cette décision de Voltaire un
exemple tiré de Racine. Esther nous en offre un second :

O bonté ijui in'as^-^ure autant (ju'elle m'honore ! [P.)

ACTE IV, SCENE IH

Tai tendresse f)Oïir toi, j'ai passion pour elle ' ; Et je lie veux pas voir cette haine éternelHe, Ni que des sentiments qi»e j'aiuie à voir durer Ne régnet dans mon œeur que pour le déchirer. J'y veux mettre d'accord l'anfwur et ia nature, Être père et mari dans cette conjoncture. .

NICOMÈDK.

Seigneur, voulez-vous bit^n vous en fier à moi? iSe soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS

Et que dois-je ôtre ?

MCOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.

Un véritable roi n'est ni mari ni père; Il regarde son trône, tit rien de plus. Régnez, Rome vous craindra plus que vous ne la craignez *. Malgré celle puissance et si vaste et si grande, Vous. pouvez dtja voir comme elle m'appréhende, Combien en me perdant elle espère gagner, Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS

Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes, Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes : Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi ; Je ne suis plus ton père, obéis à ton rôl.

NICOMÈDE-

Si vous étiez aussi le roi de Laotlice,

1 Il faut, pour l'exactitude, j'ai de la tendresse^ j'ai de la passion, Et pour la noblesbc et l'élégance, il faut un autre tour. (V.)

2 Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de Corneille. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble ; rien de trop ni de trop peu ; l'idée est 'grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout doit être noble. Nicomède insulte ici un peu son père ; mais Prusias le mérite.

416 NICOMEDE

Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice, Je vous demanderois le loisir d'y penser : Mais enlin pour vous plaire, et ne pas l'offenser, J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles, A vos intentions, et non à vos paroles. A ce frère si cher transportez tous mes droits, Et laissez Laodice en liberté du choix. Voilà quel est le mien.

Quelle bassesse d'aniê! Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme! Tu la préfères, lâche! à ces prix glorieux Que ta valeur unit au bien de tes aïeux ! Après cette infamie es-tu digne de vivre i?

NICOMÈDE

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre : Ne préférez-vous pas une femme à ce fds Par qui tous ces États aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème?

NICOMÈDE

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?

Que cédé-jc à mon frère en cédant vos États?

Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?

Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :

Mais un monarque enfin comme un autre homme expires;

Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,

Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.

Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance. Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence; Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,

1 Prusias ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il est indigne de vivre oprh celle infamie : il doit avoir assez d'esprit

pour entendre ce que lui dit son fils, et ce que ce prince lui explique bientôt après. (V.)

Î Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de Nicomède, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures et fières, surtout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation. (V.)

ACTE IV, SCF:.\E IV

Que pour remplir un trône il rappelle nn absent. Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres, Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres; Et, dussent vos Romains en être encor jaloux, Je ferai bien pour moi ce (lue j'ai fait pour vous.

PRUSIAS

J'y donnerai bon ordre.

XICOMÈDE.

Oui, si leur artifice De votre sang par vous se fait un sacrifice; Autrement vos États à ce prince livrés Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez. Ce n'est point en secret ([ue je vous le déclare; Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare : Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS

Va, sans verser mon sang, Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang; Et demain...

GARDES

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère, Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère : Le sénat en effet pourra s'en indigner; Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner

Je lui ferai raison; et dès demain Attale Recevra de ma main la puissance royale : Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier. Et quant à ce rebelle, à ce courage fier, Rome entre vous et lui jugera de l'outrage : Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;

1 Autre ironie de Flaminius. (V.)

418 NICOMEDE

Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné. Sitôt qu'il aura vu son frère couronné ^

NICOMÈDE.

Vous m'en voyez à Rome!

FRIASIAS.

On t'y fera justice.

Va, va, lui demander la chère Laodice 2.

NICOMÈDE

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi; Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore '.

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore' : La route en est mal sûre, à tout considérer : Et qui m'y conduira pourroit bien 's'égarer.

PRUSIAS

Qu'on le remène, Araspe ; et redoublez sa garde.

(à Attalc.)

Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde Que, comme son pouvoir est la source du tien. En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine De quelques dé plaisirs que m'a fait voir la reine. Je vais l'en consoler, et vous laissez avec lui. Atlale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

1 Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer Nicomède à Rome î elle paraît bizarre. Flaminius ne l'a point demandé, il n'en a jamais été question. Prusias est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère de remettre son fils aîné entre les mains de Flaminius, son ennemi. (V.)

2 Autre ironie, qui est dans Prusias le comble de la lâcheté et de l'avilissement. (V.)

3 Autre ironie aussi froide que le mot vous adore est déplacé. (V.)

SCÈNE V

PLAMINIUS, ATTALE.

ATTALB.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages

Qui sont même-troprgi'ands pour les plus grands courages?

Vous n'avez point de borne, et voire affection

Passe votre promesse et mon ambition.

Je Pavouerais pourtant, le ti-ône de mon père

Ne fait pas le bonheur que plus je considère :

Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens.

C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.

J^ qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTAtE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent *. D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant; Et par son propre aveu la reine d'Arménie Est due à l'hérllier du roi de Bilbynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est. Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît. Aimeroit-elle en vous l'éclat

d'un diadème Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime;

1 Faire, au lieu de rendre* y ne se dit plus; on n'écrit point cela nous fait heureux , mais cela vous rend heureux. Cette remarque, ainsi que toutes cel'cs purement grammaticales, sont pour les étrangefs principalement. Cette scène est tonte de politique, et par conséquent très froide. Quand on veut de la politique, il faut lire Tacite; quand on veut une tragédie, il faut lire Phèdre, Cette politique de Flaminius est d'ailleurs trop grossière. Il dit q4ie Rome (esait une injustice en procurant le royaume de Laodice au prince Attale, et que lui Flaminius s'était chargé de cette injustice ; n'est-ce pas perdre tout son crédit? Quel ambasîadetir a jamais dit, on m'a chargé d'être un fripant Ces expressions, ce n'est p/rs loi pour elle, reine comme elle est, à bien parler, etc., ne relèvent pas cette scène. (V.)

* Rendre ne seroii ici ni le mol propice, ni le mot convenable. (P.)

420 NICOMEDE

En vous qui la privez d'un si cher protecteur; En vous qui de sa chute êtes Tunique auteur?

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elie? Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle? Car j'ose me promettre en-cor votre secours.

FLAMINIUS

Les choses quelquefois prennent un autre cours; l^our ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre,

Et je serois moins roi qu'un objet de pitié

Si le bandeau royal m'ôloit voire amitié.

Mais je.m'alarme trop, et Rome est plus égale :

N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS

Oui, pour le prince Attale, Tour un homme en son sein nourri
dès le berceau; Mais pour le roi <le Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE

Il faut ordre nouveau! Quoi! se pourroit-il faire Qu'à l'œuvre
de ses mains Rome devînt contraire; Que ma grandeur naissante
y tlt quelques jaloux?

FLAMINIUS

Que présumez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique Cette in-
égalité de votre république.

FLAMINIUS

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir D'une erreur
dangereuse où vous semblez courir.

, Rome, qui vous servoit auprès de Laodice, Pour vous donner son trône eût fait une injustice; Son amitié pour vous lui faisoit cette loi : Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ; Et le soin de sa gloire à présent la dispense De se porter pour vous à cette violence. Laissez donc cette reine en pleine liberté. Et tournez vos désirs de quelque autre côté. Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ACTE IV, SCENE VI

; ATTALE

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS

Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard Que Ton crût artifice ou force de sa part ^ ; Cet hymen jeltcroit une ombre sur sa gloire. Prince, n'y pensez i)lus, si vous m'en pouvez croire. Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état, N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE

A voir quelle froideur à tant d'amour succède, Home ne m'aime pas; elle hait Nicomède* : Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir, Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude Sur ce beau coup d'esssi de votre ingratitude, Suivez votre caprice, offensez vos

amis; ^ous êtes souverain, et tout vous est permis : Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connoltre Que Rome vous a fait ce que vous allez être. Que perdant son appui, vous ne serez plus rien, Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous en bien '.

SCENE VI

ATTALE

Vitale, étoit-ce ainsi que régnoient les ancêtres * ? Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?

« La plupart de tous ces vers sont des barbarismes : celui-ci en est un ; il veut dire, ce serait exposer le sénat à passer pour un fourbe ou pour un tyran. (V.)

2 Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais. (V.)

3 Tâchons d'éviter ces phrases louches et embarrassées. (V.)

* Dans ce monologue, qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince Attale prendre les sentiments qui conviennent au fils d'un roi, <iui va régner lui-même; mais Flaminius lui a laissé très imprudemment voir que Rome hait Nicomède sans aimer Attale mais si Fia-

422 NICOMEDE

Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :

S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.

Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime.
 Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
 Montrons-leur hautement que nous avons des yeux»
 Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
 Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
 Que leur vaine amitié cède à leur politique,
 Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux.
 Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous*.

minius est un peu maladroit, Attale est un peu imprudent
 d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Ro-
 mains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, et cela en fa-
 veur d'un prince qui la toujours traité avec un mépris insultant
 qu'on ne pardonne jamais. Bien de tout cela ne paraît ni naturel,
 ni bien conduit, ni intéressant; mais le monologue plaît, parce-
 qu'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui
 ne prend une résolution noble que parcequ'il s'aperçoit qu'on l'a
 joué, qu'on l'a méprisé : je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il
 eût puisé ces nobles sentiments dans son caractère, à la vue des
 lâches intrigues qu'on faisait, même en sa faveur, contre son
 frère. (V.)

1 Et comme ils font pour eux faisons aussi pour eux»>

est encore du style comique. (V.)

ritf DU QUATRIEME A.CTB.

ARSINOÉ, ATTALE

ARSINOÉ

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :

Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre i.

Et, si obscurité laisse croître ce bruit,

Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.

Je me fâche bien moins, qu'un peuple se mutine

Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,

Kl, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,

Ive rend point de mépris à qui t'a méprisé.

Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cinielle,

A présent que le sort l'a mis au-dessus d'elle.

Son trône, et non ses yeux, a voit dû te charmer :

Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?

Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.

Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines.

Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir 2,

T'épargneront bientôt la peine de t'ôlir.

i On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue : c'est une machine qu'il n'est plus guère permis

d'empl«yer aujourd'hui, ^nrcequ'clle est triviale, parcequ'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la pièce, parceque, n'étant pas née du sujet, elle ost sans art et sans mérite. Cependant, si cette sédition est sérieuse, Arsinoé et son fils perdent leur temps à raisonner sur la puissance et sur la politique des Romains. Arsinoé lui dit froidement: Von* me ravissez tl'avoir cet f.e prudence Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à«mbe|lir cette scène. (V.)

î On ne donne piânt des rigueurs comme on donne des faveurs ; cela ^'est pas français, parccque cela n'est admis dans aucune langue. [Y.\ — Corneille ne dit pas que Laodice donne des rigueurs k Attale, mai» qu>llte lui en donne à souffrir ; expression qui a an to«t »utre sens, et que l'usage autorisoit alors. [\"P.)

424 NICOMEDE

ATTALE

Mais, madame...

ARSINOÉ

Eli bien î soit, je veux qu'elle se rende : Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende? Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi, Elle t'engagera dans sa haine pour moi. Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance? Pourras-tu dans son lit dormir en assurance? Et refusera-t-elle à son ressentiment Le for ou le poison pour venger son amant ^ ? Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie * !

Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Alin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Aussitôt qu'un État devient jin peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend ^.
C'est blesser les Romains que faire une conquête.
Que mettre trop de bras sous une seule tête *• ;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État s.
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes.
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous^sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant

1 Quelle idée! pourquoi lui dire que sa femme Tempoisonnera
ou l'assassinera? (V.)

î Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison ; ce qu'il dit à sa
mère ne doit être dit qu'à Flaminius : ce n'est pas assurément sa

mère qui craint qu'Attale ne soit trop puissant. (V.)

* On ne guérit point un ombrage : cette expression est impropre. (V.)

* Mettre des bras sous une tête ! (V.)

S Un attentai qu'un crime d'État fait sur une grandeur, c'est i la fois un solécisme et un barbarisme. (V.)

ACTE V, SCENE II

Que leur empire seul demeure indépendant.

Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage Détruire Anliocbus, et renverser Carthage *. De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser, Et cède à des raisons que je ne puis forcer
2. D'autant plus justement mon impuissance y cède. Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède. Un si grand ennemi leur répond de ma foi ; C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOË.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence : ^ Mais vous me ravisiez d'avoir cette prudence. Le temps pourra changer; cependant prenez soin D'assurer des jaloux dont vous avez besoin ^.

SCÈNE ir

FLAMINIUS, ARSmOÉ, ATTALE.

ARSIXOË.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire Que de rendre un
amant capable de me croire : J'ai su le ramener ai/x termes du
devoir. Et sur lui la raison a repris son pou>oir.

FLAMINIUS

Madame, voyez donc si vous serez capable

De rendre également ce peuple raisonnable.

Le mal croît; il est temps d'agir de votre part,

4)ii, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.

I T'n ombrage qui a détruit Carthage ! (V.) 2 Des raisons qu'on
ne peut forcer, c'est un barbarisme. (V.) ^ Assurer des jaloux ne
s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette *phra.se, elle
est inintelligible. (V.)

* Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. Fla-
minius vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler
de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui
cite de vieux exemples de l'histoire de Rome; au lieu de s'adresser
au roi, il vient parler à sa femme : c'est traiter ce roi en vieillard
de comédie qui n'est pas le maître chez lui. (V.)

II

Ne vous ligurez plus que ce soit le confondre Que de le laisser faire, et ne lui point répondre <. Rome autrefois a vu de ces émotions.

Sans embrasser jamats vos résolutions.

Quand il falloit calmer toute une populace. Le sénat n'épar-
gnoit promesse ni menace, Et rappeloit par là son escadron mu-
tin Et du mont Quirinal et du mont Aventin, Dont il l'auroit vu
faire une horrible descente. S'il eût traité longtemps sa fureur
d'impuissante. Et l'eût abandonnée à sa confusion, Comme vous
semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ

Après ce grand exemple en vain on délibère ; .Ce qu'a l'Al le sé-
nat montre ce qu'il faut faire; Et le roi... Mais il vient.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE

PRUSIAS

Je ne puis plus douter, .Seigneur, d'où vient le mal que je vois
éclater : Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice*.

1 Laisser /aire le peuple, expression trop triviale. Ne point ré-
poiulrr au peuple, expression impropre. L'escadron mulinquon
aurait abandonné à sa confusion n'est pas meilleur. (V.)

2 Mais que veut Laodiceî sauver son auiantl c'est le perdre: il
n'est point libre; il est en la puissance du roi. Laodice, en fesant
révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et

expose sa vie et la sienne, surtout dans une cour tyrannique dont elle a dit : Quiconque entre au palais porte sa fêle au roi. On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion,, à une Hermione; mais ce n'est pas ainsi que Corneille a peint Laodice. Les mutins n'entendent plus raison, dit La Bruyère, dénouement vulgaire de tragédie. Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du temps, de Corneille; il ne l'avait employé que dans Héraklès, On ne conseillerait pas d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés. (V.)

PUUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE

CLÉONE

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède : Tout le peuple à grands cris demande Nicomède; Il commence lui-même à se faire raison, Kt vient de déchirer Métrobate et Zenon.

ARSINOË

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes: Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ; Elle s'applaudira de cet illustre effet, Elle croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite. Je Youdrois, comme vous, en craindre moins la suite; Le peuple par leur mort

pourroit s'être adouci ; Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi
^ :

1 C'est ici une ironie d'Attale ; il a dessein de sauver Nicomède.
(V.) 8 C'est une règle invariable que, quand on introduit des per-
son-^ nages chargés d'un secret important, il faut que ce secret
soit révélé : le public s'y attend ; on doit, dans tous les cas, lui te-
nir ce qu'on lui a promis. Arsinoé a été menacée de la délation de
ces prisonniers; Ârsinoé a fait accroire au roi que Nicomède les a
subornés : cet éclaircissement est la chose la plus importante, et
il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue
qae»de faire massacrer ces deux ls«nBRes par le peuple. (Y.)

•S Flaminius presse toujours d'agir ; cependant le roi, la reine,
-«t le prince Attale, restent dans la plus grande tranquillité. Cette
inaction «si extraordinaire, surtout de la part de la reine, dont le
«aractère est remuant : n'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et d«
ne pas cnÉndre qu'on la traite comme Métrobate et Zenon? Le
peopfte «e leam-dé-

428 NICOMEDE

Il suit toujours son but jusqu'à ce quMl remporte i ; Le pre-
mier sang versé rend sa fureur plus forte; Il l'amorce, il Tacharne,
il en éteint l'horreur, Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

**PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE,
GLÉONE, ARASPE**

ARASPE

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule; De moment en moment votre garde s'écoule; Et, suivant les discours qu'ici même j'entends, Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS

Allons, allons le rendre, (Je précieux objet d'une amitié si tendre. Obéissons, madame, à ce peuple sans foi , Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ; VA du haut d'un balcon, pour calmer la tempête. Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE

Ah, seigneur!

PRUSIAS

C'est ainsi qu'il lui sera rendu r A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE

Ah ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage Tout ce qui de plus près touche votre courage * ; Et j'ose dire ici que Votre Majesté Aura peine elle-même à trouver sûreté.

chirés que parcequ'il les a crus apostés par elle ; si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter a» public une reine intrépide, mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger. (V.) '

1 On n'emporte point un but, on n'éteint point une horreur : toiyoun des termes impropres et sans justesse. (V.)

« Expression vicieuse. (Y.)

ACTE V, SCENE V

PRUSIAS

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne, Lui rendre Nicomède avecque ma couronne : Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort. Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort,

FLAMINIUS

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice, Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ? <^uel pouvoir sur ses jours vous demeure permis? (Test l'otage de Rome, et non plus votre fils * : Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie. C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie; J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir. Ma galère est au port toute prête à partir; Le palais y répond par la porte secrète : Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ; Souffrez que mon départ fasse connoître à tous Que Rome a des conseils plus justes et plus doux; Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage De voir à ses yeux même inmioler son otage.

ARSIXOE.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer*; Parlez.

ARSINOÉ

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.

S'il est prêt à partir, il peut en ce moment Enlever avec lui son otage aisément :

Cette porte secrète ici nous favorise.

Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise, Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,

* Tout ce discours de Flaminius est une conséquence de son caractère arlificieux parfaitement soutenu : mais remarquez que jamais des raisonnements politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs. (V.)

« On sent assez que cette manière de parler est trop familière. Je passe plusieurs termes déjà observés ailleurs. (V.)

430 NICOMEDE

Amusez-Ic du moins à dcbnUre avec vous * ;

Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance

La galère s'éloigne avec son espérance.

S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,

Vous ferez comme lui le surpris, le confus -;

Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance

Sur quiconqite sera de son intelligence.

Vous envoîrez après, sitôt qu'il sera jour,

Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,

Où mille empêchements que vous ferez vous-même '

Pourront de toutes parts aider au stratagème *.

Quelque aveugle transport qu'il témoigné aujourd'hui ,

Il n'attendra rien tant qu'il craindra pour lui.

Tant qu'il présumera son effort inutile.

Ici la délivrance en paroît trop facile ;

Et s'il l'obtient, seigneur, il fait fuir vous et moi :

S'il le voit à sa tête, il en fera son roi;

Vous le jugez vous-même.

PRUSUS.

Ah! j'avouerai, madame.

Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame s. Seigneur, seigneur, ne voit-il voir rien de mieux concerté?

1 Débattre est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action & Tec lui : il en est ainsi de plaindre^ souvenir ; on dit, se plaindre, se souvenir, se débattre; mais quand débattre est actif, il faut un sujet, un objet, un régime : nous avons débattu ce point, cette opinion fut débattue. (V.)

S C'est un vers de comédie ; et le conseil d'Arsinoé tient aussi un peu du comique. (V.)

Mille empêchements que vous ferez vous-même

n'est ni noble ni français ; on ne fait point des empêchements. { V.)

* Le roi et son épouse, qui, dans une situation si pressante, ont resté si longtemps paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti ; mais il paraît que le lâche conseil que donne Arsinoé est petit, indigne de la tragédie ; et ces expressions, /«tVc le surpris, le con/uSj sitôt qu'il sera jour^ et fuir vous et moi, sont d'un style aussi lâche que le conseil. (V.)

5 C'est là que Prusias est plus que jamais un vieillard de Molière, qui ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison. (V.)

ACTE V, SCENE VI. *r

FLAMIKIUS.

Il VOUS assure et vie *, et gloire, et liberté; Et vous avez craillours Laodice en otage : Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PBCSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSIKOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats : Peut-être un plus grand nombre auroit quelque inûdèle. J'irai cûnez Lnodice, et m'assurerai d'elle. Attale, où courez-vous?

ATTALE

Je vais de mon côté l)e ce peuple mutin amuser la fierté, A votre stratagème en ajouter quelque autre '.

ARSINOÉ

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre, Que vos seuls inlérûts me mettent en danger.

ATTALE

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSIXOÉ.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI

ARSIXOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE

Non, madame; et, pour peu qu'elle ait d'ambition. Je vous ré-ponds déjà de sa punition.

1 II vous assure vie / (Y.)

* Le projet que forme sur-le-champ le prince Attale de délivrer son frère est noble, grand, et produit dans la scène un très bel effet; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trt^ de la comédie! (Y.)

3 Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là 1 Si elle veut qu'Ar-sinoé soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes. (V.)

NICOMEDE

ARSINOÉ

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE

Un peu d'abaissement suflft pour une reine : C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ

Dites, pour ciiâlement de sa témérité.

Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème i.

LAODICE

Parmi les généreux il n'en va pas de même; Ils savent oublier quand ils ont le dessus, Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ

Ainsi qui peut vous croire, aisément se contente.

LAODICE

Le ciel ne m'a pas fait Tame plus violente -.

ARSINOÉ

Soulever des sujets contre leur souverain , Leur mettre à tous
le fer et la flamme en la main , Jusque dans le palais pousser leur
insolence, Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE

Nous nous entendons mal, madame; et, je le voi,

Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi s. •

Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;

Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde.

Pour ne hasarder pas en vous la majesté *

1 Tirer un diadème du front ! (V.)

2 Voici encore, au cinquième acte, dans le moment où l'action
est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers :
Laodice, en qualité de chef de parti , au lieu de venir braver la
reine sous le /rivoltc prétexte de la prendre sous sa protection, de-
vrait veiller plun soigneusement à la suite de la révolte et à la sù-
reté du prince qu'elk* appelle son époux : elle vient inutilement;
elle n'a rien à dire à Arsinoé. Ces deux femmes se bravent sans

savoir en quel état sont leurs affaires ; mais les scènes de bravade réussissent presque toujours au théâtre. (V.)

3 Ces méprises entre deux reines, ces équivoques, semblent bien peu «lignes de la tragédie. (V.)

* Hasarder une majesté au manque de respect ! Encore s'il y avait

ACTE V, SCENE \ I. i

Au manque de respect d'un grand peuple irrité. Faites venir le roi, rappelez votre Attale; Que je conserve en eux la dignité royale : Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOÉ

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal î Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive; Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive; Vous, qui me répondrez au prix de votre sang De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang; Vous me parlez encore avec la même audace Que si j'avois besoin de vous demander grâce!

LAODICE

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi.

C'est ne vouloir pas voir ([ue je commande ici,

Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.

Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :

Votre peuple est coupable, et daiis tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles.
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles, •
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis ;
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.
Arsinoé.

.le la suis donc, madame; et, quoi qu'il en avienne, Si ce peuple
une fois enfonce le palais. C'est fait de votre vie, et je vous le
promets.

LAODICE

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zenon ?
jS'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques? '
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?

exposer! Ce ne sont point là les pompeux solécismes que Boileau réprouve avec tant de raison, ce sont de très plats solécismes. (V.)

404 . NICOMEDE

Je ne veux point régner sur votre Bithynie : Ouvrez-moi seulement les chemins d'Armérie; Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés, Rendez-moi cet époux que vain vous retenez.

AHSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut Piller prendre; Flaminius Ty mène, et pourra vous le rendre : Mais hâtez -vous, de grâce, et faites bien ramer, Car déjà sa galère a pris le large en mer *.

I. AODICE

Ah ! si je le croyais!...

ARSINOÉ

N'en doutez point, madame.

LAODICE

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame : Après le coup fatal de cette indignité, Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage * Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage. J'irai jusque dans Rome en briser les liens, Avec tous vos sujets, avec tous les miens; Aussi bien

Auibal rion:moit une folie De présumer la vaincre ailleurs qu'en
Italie. Je veux qu'elle me voie au cœur de ses Étals Soutenir ma
fui-eur d'un million de bras; Et sous mon désespoir rangeant sa
tyrannie 3...

ARSINOÉ

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?

Et, dans cette fureur qui vous trouble :iujourd'hui,

Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICK.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.

1 Ironie, ou plutôt plaisanterie indigne de la noblesse tragique,
ainsi que toutes celles qu'on a remarqués. (V.)

* Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais; elle de-
vrait donc avoir des gardes. (V.)

S Ranger une tyrannie sous un désespoir! quelle phrase!
quelle barbarie de langage! (V.)

AI5S1NoE

Attale, prenez-vous plaisir à m'aiarmer?

ATTALE

Ne vous flattez point tant que de le présumer. Le malheureux
Araspe ^, avec sa foible escorte, L'avoit déj;j conduit à celte

fausse porte; L'ambassadeur de Rome étoit déjà piissé, Quand,
dans le sein d'Araspo, up poignard enfoncé

l Être roi en peinture; cette expression estdu grand nombre de
celles .auxquelles on reproche d'être troj) famili-'res. (V.)

* C'est dommage que la belle action d'Attale ne se présente ici
que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie : le prince est
échappé tient encore du comique. (V.)

3 Je pense qu'on doit rarement, parler, dans un cinquième
acte, de personnages qui n'otit rien fait dans la jàècc. Araspe sa-
crifié ici n'est pas un objet assez important ; et le prince qui l'a
fait tuer est coupable d'une très vilaine action. (V.)

45G NICOMEDE

Le jette aux j)ieds du prince. II s'écrie; et sa suite, De peur
d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ

Et qui dans cette porle a pu le poignarder?

ATTALK.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder. Et ce prince...

ARSINOÉ

Ah, mon lils! qu'il est partout de traîtres! Qu'il est peu de su-
jets fidèles à leurs maîtres ! Mais de qui savez-vous un désastre si
grand?

ATTALE

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père;
Il n'en étoit plus temps : ce monarque, étonné,
A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné ^,
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE

PUUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux Défendre
votre gloire, ou mourir à vos yeux -.

1 Voilà ce pauvre bonhomme de Prusias» avili plus que jamais
; il est traité tour à tour par ses deux enfants de sot et de poltron.
IV.)

2 Corneille dit lui-même, dans son Examen, qu'il avait d'abord
fini sa pièce sans faire revenir l'ambassadeur et le roi ; qu'il n'a
fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la
fin d'une pièce tous les acteurs réunis : il convient que ce retour
avilit encore plus le caractère de Prusias, de même que celui de
Flaminius, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il
semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son

ennemi. Cela prouve que le plan de "ette tragédie était impraticable. (V.)

ACTE V, SCENE IX

ARSINOÉ

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ; N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous i.

LAODICE

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome : Vous devez le connoître; et, puisqu'il a ma foi, • Vous devez présumer qu'il est digne de moi. Je le désavouerois s'il n'étoit magnanime, S'ilmanquoit à remplir l'effort de mon estime *, S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal. Mais le voici; voyez si je le conuois mal.

**PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOÉ,
LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE**

NICOMÈDE

Tout est calme, seigneur ; un moment de ma vue A soudain apaisé la populace émue.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais, Rebelle?

NICOMÈDE

C'est un nom que je n'aurai jamais.

Je ne viens point ici montrer à votre haine

t La pensée est très mal exprimée; il fallait dire: Ravissons-leur ni mourant la gloire d'ordonner de notre sort; il fallait au moins .s'énoncer avec plus de clarté et de justesse. (V.)

2 Manquer à remplir V effort d'une estime ! On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scènes des Horace* et de Cinna. Par quelle fatalité Corneille écrivait-il toujours avec plus d'incorrection, et dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous Louis XIV 1 Plus son goût et son style devaient se perfectionner, et plus ils se corrompaient. iv.)

458 NICOMEDE

Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ; Je viens en bon sujet vous vendre le repos S Que d'autres intérêts Iroubloient mal à propos. Non que je veuille à Rome imputer quelque crime : Du grand art de régner elle suit la maxime; Et son ambassadeur ne fait que son devoir Quand il veut entre nous partager le pouvoir. Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne; Rendez-moi voire anieur, afin qu'elle vous craigne; Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur Qu'à sa compassion a donné mon malheur; . Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire, Et qui ne produira qu'un ell'et salutaire.

Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez Que juscpies au tombeau j'adore vos bontés. Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire : Votre amour maternel veut voir régner mon frère; Et je contribuerai moi-même à ce dessein, Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de mu main. Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes. Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes. Commandez seulement; choisissez en quels lieux; Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire. Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire, La haute ambition d'un si puissent vainqueur Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur? Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;

1 Nicomède, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre, et les Romains, devient généreux, et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arsinoé. Quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince Attale, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles et sensés qui la précèdent? Au reste, le retour de Nicomède dut faire grand plaisir aux spectateurs ; et je présume qu'Ul en eût fait davantage , si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie, (V.)

ACTE V, SCÈNE IX

Il est impatient lui-même de se rendre- Joignez cette conquête à trois sceptres conquis, Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS

Je me rends donc aussi, madame; el je veux croire Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire i.. \Iais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons, Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage; Mais il m'a demandé mon diamant pour gage ', Et me le doit ici rapporter dès demain.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÈDE

Ah î laissez-moi toujours à cette digne marque Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque. Ce n'est plus des Romains Tesciave ambiUeu.\, C'est le libérateur d'un sang si prcieux. Mon frère, avec mes l'ers vous en brisez bien d'autres, Ceux du roi, de la rein^, et les siens el les vôtres. Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

ATTALE

Pour A'oir votre vertu dans son plus haut éclat; Pour la voir seule agir contre notre injustice, Sans la préoccuper par ce foible

service; Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi, Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi. Mais, madame...

AnSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagème

1 Si Prusias n'est pas du comir.enccmct jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort. (V.)

* Attale paraît ici bien prudent, et Nicomte bien peu curieux; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins bcile : il paraît seulen.ent bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son père qui faisait son devoir : ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur* A l'égard du diamant, je ne sais si Bnilcan, qui b'âmait tantl'aimeur royal dans Astrale, était content du diamant de 'Nicomède. (V.)

440 NICOMEDE

Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-mênô.

(à Nicomède.) '

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,

Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

KICOMÈDE, àFlarainius.

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse; Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois Qu'elle jette toujours sur la tête des rois ^ : Nous vous

la demandons hors de la servitude , Ou le nom d'ennemis nous
semblera moins rude.

FLAMINirs, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer : Mais cependant pour
lui j'ose vous assurer, Prince, qu'à ce défaut vous aurez son es-
time. Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime; Et qu'il
croira se faire un illustre ennemi, S'il ne vous reçoit pas pour gé-
néreux ami.

PRUSIAS

Nous autres, réunis sous de meilleuf s auspices, Préparons à
demain de justes sacrifices;

1 Jeter des lois sur la tête! cette métaphore a le vice que nous
avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse, parce-
qu'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'in-
famie, du ridicule : dans ces cas, le revoi jeter rappelle l'idée de
quelque souillure dont on peut physiquement couvrir quelqu'un;
mais on ne peut couvrir un homme d'une loi. „Je n'ai rien à dire
de plus sur la pièce de Nicomède : il faut lire l'Examen que l'au-
teur lui-même en a fait. (V.) — Il nous semble que Voltaire en a
bien dit assez. Ses observations, lorsqu'elles tiennent à l'art
même, qu'il connoissoit très bien, sont, en général, dignes de lui.
Parmi ses critiques de détail, il en est même auxquelles en ne
peut méconnoître la pureté et la délicatesse de son goût; mais
souvent il est sévère au point d'être injuste. Nous convenons que
le style de cette pièce est trop inégal, et Voltaire n'avoit pas be-
soin de tant de remarques oiseuses pour le prouver : il devoit du
moins avoir toujours raison, et nous avons démontré l'injustice
de plusieurs de ses critiques. Mais quelque effort qu'il ait fait

pour rabaisser le personnage de Nicomède, ce personnage n'en est pas moins une des conceptions qui honorent le plus le génie de Corneille. Le dénouement nous parott aussi de la plus grande beauté; et il en est peu de plus applaudis. (P.)

ACTE V, SCENE IX

Et demandons aux dieux, nos dignes souverains, Pour comble de bonheur l'amilié des Romains i.

I Nicomède est dans le goût de Don Sanche d'Aragon. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur ni la pitié de la vraie tragédie; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples ; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art : Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la fureur, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante. Lorsqu'on rejoua, en 1756, Nicomède, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est nonseulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à

traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien Horace :

nie per extentnm funem mihi posse videtur

Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,

Irritât, niulcet, falsis terroribus implet

Ut magiis, et modo me Thebis, modo ponit Atlienis.

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'ame, ne la trouble point : c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plus tôt. Le caractère de Nicomède avec une intrigue terrible, telle que celle de Rodogune, eût été un chef-d'œuvre. 1 V.) — Après Héraclius, le talent de Corneille commence à baisser. Il ne s'étoit pourtant écoulé que l'espace de dix ans entre cette tragédie et celle du Cid, et l'auteur n'en avoit encore que quarante. C'est l'âge où l'esprit est dans sa plus grande force : c'est depuis cet âge que Voltaire a fait le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre. *Bacine* avoit cinquante ans quand il composa son admirable *Athalie*; et à cette même époque nous ne trouvons plus que deux ouvrages ou le grand Corneille, déjà fort inférieur à lui-même dans le choix des sujets et dans la composition tragique, se retrouve encore à sa hauteur, au moins dans quelques scène, je veux dire *Nicomède* et *Sertorius*. Il semble que l'auteur de *Nicomède* ait voulu faire voir dans cette pièce 11. 29

le contraste singulier de toutes celles où il avoit fait triompher la grandeur romaine : ici elle est sans cesse écrasée, et l'on diroit qu'il a voulu en faire justice. Cette singularité prouve les ressources de son talent, qui se montre encore dans le rôle de Nicomède. On aime à voir la fierté de ces tyrans du monde foulée aux pieds par un jeune héros, élève d'Annibal. Ce rôle soutient la pièce, qui d'ailleurs n'a rien de tragique. Aucun des personnages n'est jamais dans un véritable danger. C'est une intrigue domestique à la cour d'un roi vieux et foible, à qui Ton veut donner un successeur. Une belle-mère ambitieuse veut écarter Nicomède du trône, et y placer son fils Attale : les ressorts de l'intrigue sont entre les mains de deux subalternes qui ne paroissent même pas : ce sont deux faux témoins subornés par la reine, et qu'elle prétend subornés par Nicomède. Il s'agit d'un projet d'empoisonnement : mais l'accusation est si peu vraisemblable, Nicomède si puissant, si bien soutenu par ses exploits et par la faveur du peuple, et, d'un autre côté, la reine a tellement subjugué la vieillesse de Prusias, qu'il est impossible de craindre pour personne. Le dénouement est très défectueux, parcequ'il se trouve à la fin qu' Attale, méprisé par Nicomède, et traité d'homme sans cœur, fait une action de générosité très éclatante, et que tout à coup Nicomède lui est redevable de la vie, sans que l'on comprenne bien comment cette vie a été en péril. Joignez à ces défauts la foiblesse et l'avilissement extrême de Prusias, et l'on conviendra que Voltaire a raison quand il dit que l'auteur auroit dû appeler cet ouvrage comédie héroïque, et non pas tragédie. (La H.) — Nicomède n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de Don Sanche d'Aragon. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman ; et Nicomède, Prusias, Attale, Flaminius, sont des per-

sonnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, a su prêter à son sujet tout l'éclat dont il étoit susceptible. C'est cher Prusias même, père de Nicomède, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la faiblesse de ce prince, venoit d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains ; et non-seulement Corneille ne manque pas d'enrichir son sujet de ce trait d'histoire, et de prêter, si nous l'osons dire, à sa pièce l'appui du grand nom d'Annibal, mais il suppose que Nicomède avoit été l'élève de ce héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine contre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a peint avec plus de vérité que dans cette pièce la politique insidieuse de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçoient sur les rois; et jugez si l'intrigue romanesque de Don Sanche d'Aragon peut être comparée à ces grands objets. Il faut, avouer cependant que trop de familiarités et de négligences dans la style de Nicomède ne permettent pas de mettre cette pièce au rang des chefs-d'œuvre de Corneille; mais nous ne la regardons pas moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a dit de la Bérénice

ACTE V, SCENE IX

de Racine, que c'étoit une de ses plus faibles tragédies, ou même que ce n'étoit point une tragédie ; mais que Racine pourtant étoit seul capable de faire un si bel ouvrage. Nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourroit dire autant de Nicomède. Quel autre, en effet, que Corneille eût osé concevoir le projet d'une tragédie qui ne seroit soutenue par aucune de ces passions sans lesquelles on auroit cru que la tragédie ne pouvoit exister! Lui-

même reconnoît qu'elles n'ont aucune part dans cette pièce; et véritablement il l'a fondée tout entière sur le sentiment d'admiration que doit inspirer un grand homme qui n'oppose â tous les malheurs dont il est menacé qu'un courage inébranlable, et une fierté qui ne se dément jamais. Tel est, en effet, d'un bout à l'autre de la pièce, le caractère de Nicomède. Eédaignant de se plaindre, et ne pouvant s'abaisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre ses persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'armant contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient souvent à les déconcerter, sans épargner même la foiblesse de son propre père. Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comédie, le caractère du railleur, Corneille a su le rendre héroïque dans la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ne pouvoit être vaincue que par son génie; et Voltaire, en disant que cette pièce est dans le goût de Dom Sancho, quelque éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que foiblement ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutiendra avec éclat au théâtre, tant qu'il restera des acteurs qui réuniront, comme le célèbre Le Kain, à une grande supériorité d'intelligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans toute sa dignité le beau personnage de Nicomède. Voltaire dit qu'après avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, cette pièce ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'osèrent lui donner que le titre de tragi-comédie. Il devoit ajouter qu'elle reparut d'une manière si brillante, que bientôt on ne lui donna plus sur les affiches que le titre de tragédie, titre que Corneille lui avoit donné dans son origine, et qu'elle porte en effet dans toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de ces pièces qui ne peuvent se passer du talent d'un très grand acteur, et qui doivent, par conséquent, disparaître assez fréquemment du théâtre. (P.)

nX DC CINQUIEME ACTS.

EXAMEN DE MCOMÈDE.

Voici une pièce crunc conslilulion assez cxltraonliiiiare : aussi esl-ce la vingl et unième que j'ai mise sur le théâtre; oi après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouvcafi, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s"égarer. La lendrcsse. et les passious, qui doivent être Famé des trai;cdies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui J]révoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce luiul degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai olé de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui lui en avoit voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prnsias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fail ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de celte histoire celle de la mort d'Anni-bal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petil ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierlé conlre les Komains : el, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminus fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander

qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur gran- < leur, je l'ai chargé d'une commision secrète de traverser ce mariage qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire de?

EXAMEN DE NICOMEDE

î^econdos femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux, raa- ri, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse ; et, de Pautre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloin* et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées ; et pour la fin, je Tai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les antres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher dé s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoil à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de

nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame xlu spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelque'une, mais elle ne va pas jusqu'à tirer des larmes. Son efl'et se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

EXAMEN DE NICOMEDE

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et ([ui est peut-être plus sûre que celle qu'il])rescrit à la tragédie parle moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité; et la généreuse reconnaissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cotte pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je tpiece dé-

faut de la fin qui va trop vile, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminus, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminus y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord, j'avois fini la pièce sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassemblés tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poèmes, fut cause de ce changement, où je me résolus, pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de l'égalité. "

FIN DE NICOMÈDE.

SEMITORIUS,

TRAGÉDIE

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poèmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresse d'amour, ni ornements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathé-

liques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ses grâces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là; c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Emilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Anislie, à la réserve d'un Espagnol, évoque de Girone, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence n'ayant laissé la liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée: cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Serlorius et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marquai. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc

rien qui répugne à leur donner une reine; el je ne la pou- ▼ ois faire sortir d'un rang plus considérable que celui de Viriatus, dont je lui fais porier le nom, le plus grand homme que TEspagn^ ail opposa aux Romains, el le dernier qui leur ail fait télc dans ces provinces avant Sertorius. Il n'ctoît pas roi en efiet, mais il en avoit toute Tautorité; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, el qu'il défit souvent , reslimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite; tic sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fui défait par le consul Q. Servilius, et non par Brulus, comme je Fai fait dire à celte princesse, sur la foi de cet évoque espagnol que je viens de citer, el qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement (Tun mol dans ce vers unique qui en parle, el qu'il faut rétablir ainsi :

El de Servilius l'astre prédominant 1.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poème, étoit mort six ans avant Serlorius; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les lemps pour faire l'unité de jour; el , pourvu qu'il n'y ail point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici , puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature; ce qu'il fait en même temps que Serlorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, el

aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Serlorius fut tué, mais il

1 Après une si'mbiable remarque, nous avons dû nous étonner de --^ ♦ rouver la première leçon dans les éditions de 1682 et 16\2.

pouvoir vivre encore sans miracle; elPaïditeur, qui communément n'a qu'une teinture supercricielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une r^gle générale de cette licence, sans y mettre quelque dislinclion. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Serlorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plularque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les Etats, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'imprudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser eu quelque sorte la guerre que Pompée et les autre» chefs romains continuoient contre Sertorius; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obslinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'amc à prendre sa place, craignoient que Sertorius w leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions,

qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eut mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par celte jalousie secrète de son ambition, qui semoit dès lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus* à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'eflet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie, avec ([ui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du coté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnements de la politique, qui fait l'amc de toute cotte tragédie.

Le même Pompée semble sWarter un peu de la prudence d'un génécial d'armée, lorsque, sur la foi de Scrtorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parli conlraire esl maiire absolu; mais cesi une confiance de jiénéreux à généreux, et de Romain à Homain^ qui lui donne quelque droil de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa proprt' sûreté; mais il m'étoit impossible de garder Tunilé de lien sans lui faire faire celte échappée, qu'if faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi, qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner ù l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur (ju'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous le pardonnerez au plaisir qu'on a pris à celle conférence, que quelques uns des premiers dans la cour et pour la naissance et pour l'esprit ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y n apparence

qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en tirera * pourront mériter cette grâce.

PERSONNAGES

SERTORIUS, général du parti de Marias en Espagne.

PERPENNA, lieutenant de Sertorius.

AUFIDE , tribun de Parmée de Sertorius.

POMPÉE, général du parti de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE , reine de Lusitânie , à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du parti de Pompée.

ARCAS, alfranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius à présent Catalayud.

* Retirera seroit aujourd'hui le mot propre.

SERTORIUS

SCÈNE r

PERPENNA, AUFIDE

PERPEXXA.

D'oii me vient ce désordre, Aiifide? et que veut dire Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire 2? L'horreur ([ue, malgré moi, me fait la trahison 3

1 On doit être plus scrupuleux sur Scz-lorius que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parccque celle-ci vaut mieux. Cette première scène parait intéressante; les remords d'un homme qui veut assassiner son généra] font d'abord impression. (V.)

2 L'abbé d'Aubignac, malgré l'aveuglement de sa haine pour Corneille, a raison de reprendre ces expressions, que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux î II traite ces vers de galimatias; mais il devrait ajouter que cette manitre de parler, ç?/e veut dire au lieu de pourquoi, est-il possible, comment sa peut-il etc. était d'usage avant Corneille. Malherbe dit, en parlant du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire Après SCS appas. ^ Que ve;it-clle dire Du ne venir pas?

Cette ridicule stance de Malherbe n'excuse pas Corneille, mais elle fait voir combien il a fallu de temj)s pour épurer la langue, pour la rendre toujours caturelle et toujours noble, pour s'élever au-dessus du Ir.ngage du peuple, sans être guindé. (V.)

s L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison

Contre tout mon espoir révolte ma raison.

Le premier vers est bien ; le second semble pouvoir passer à l'aide des autres, mais il ne peut soutenir l'examen. On voit d'abord que le mot raison n'est pas le mot propre : un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu ; un syst'me faux et dangereux révolte la raison. Cette raison

Contre tout mon espoir révolte ma raison i ; Et de cette grandeur sur le crime fondée,

ne peut être révoltée contre tout, un es)joir. Le mot de tout mis avec espoir est inutile et faible; et ce'a seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encore cette phrase, et vous verrez que le sens en est faux. L'horreur que me /ait la trahison révolte ma raison contre mon es;)Oi> signifie précisément, empêche ma raison d'espérer; mais que Perpenna ait des remords ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse partionnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de Perpenna d'espérer la place de Sertorius. Si l'on examinait ainsi tons les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense de défectueux, et chargés de^mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qni lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop ni de trop peu ; et qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s' élevant au-dessus d'elle par le rythme, la cadence, la mélodie, et par la sage hardiesse des figures. (V.) — Si Voltaire eût voulu se rappeler que la poésie et la prose sont deux langues essentiellement difiercntes , il eût bientôt reconnu combien étoit insoutenable le paradoxe qu'il avance à la fin de ravant-dernière phrase, et c'est ce qu'il eût encore mieux senti, s'il eût fait l'essai de sa méthode, non sur de mauvais vers, qu'il pouvoit très bien juger sans se donner la peine de les mettre en prose, mais sur des vers généralement reconnus pour beaux, et tirés de nos meilleurs poëtes. Alors il eût

vu que ces vers, ainsi décomposés, n'auroient produit souvent qu'une prose très bizarre, sans qu'on pût leur en faire un stilet de reproche, ni rien en conclure à leur désavantage. Veut-on s'en assurer par une expérience? Que l'on choisisse, dans le récit de la mort d'Hippolyte, quelques vers du style le plus élevé, tels que ceux-ci, par exemple :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide ,

S'élève à gros bouillons une montagne humide, etc. et qu'on essaie de les mettre en prose sans rien changer aux expressions, cette prose ne paroît-elle pas fort étrange! Que l'on tâche de soumettre à la construction vulgaire ces vers de Racine :

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge.

Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

i Une raison révoltée contre «n espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter, au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'Aubignac fait aux premiers vers ; et exécuter Be peut être employé comme un verbe neutre. (V.)

ACTE r, SCENE I

Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté Tidce^ L'image tout affreuse, au point d'exécuter, Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter. En vain l'ambition, qui presse mon cour:ige. D'un faux brillant d'honne«r pare son noir ouvrage; En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts, Mon ame a secoué le joug de cent remords : Cette ame, d'avec soi tout à coup divi^ée \ Reprend de

ce remords la chaîne mal brisée ; Et de Serlorius le surprenant
bonheur Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE

Quel honteux contre-temps de vertu délicate * S'oppose au
beau succès de l'espoir qui vous flatte? Et depuis quand, sei-
gneur, la soif du premier rang Craint-elle de répandre un peu de
mauvais sang? Avez-vous oublié cette grande maxime, Que la
guerre civile est le règne du crime; Et qu'aux lieux où le crime a
plein droit de régner. L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sent des noms ridicules ' :

ou CCS autres vers empruntés du mtmc poète :

Captive, toujours triste, importune à moi-même. Pouvez-vous
souhaiter qu'Androraque vous aime? bientôt on en reconnoîtra
l'impossibilité. C'est ce que démontre une foule d'autres
exemples; et Toltaire lui-même pourroit en fournir un grand
nombre. D'après cela, conçoit-on qu'il puisse établir en principe
que des vers, pour être bons, doivent avoir là précision de la
prose la plus exacte De quelle précision veut-il donc parler! en
est-il qui puisse égaler celle d'un vers bien fait! Voltaire a donc
maflifestemeai confondu et les idées et les genres, en proposant
pour modèle aux poètes la précision de la prose, tandis qu'au
contraire ce seroit à celle de la poésie que la prose devroit tâcher
quelquefois de s'élever. (P.)

1 Divisée d'avec soi est une faute contre la langue ; on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. Cette première scène est déjà intéressante. (V.)

2 Ce vers n'est pas français. Un contre-temps de vertu est impropre ; et comment un contre-temps peut- il être honteux! Le beau succès, et le crime qui a plein droit de régner, révoltent le lecteur. (V.)

3 Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déjà remarqué, dans la première scène de la Mort d»

45G SERTORIUS

Marins ni Carbon n'eurent point de scrupules ; Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA

Sylla ni Marius N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus *; Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie, A poussé leur courroux, jusqu'à la barbarie; Tour à tour le carnage el les proscriptions Ont sacrifié Rome à leurs dissensions ^ :

Pompée, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime ;' que ces sentences triviales, qni enseignent la scélératesse, ressemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Nonseulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en fesant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux lois de l'honnêteté publique et aux rt'gles de l'art ; c'est ne pas connaître les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat Narcisse presse Néron de faire empoisonner Britannicus : il se garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces liorribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur et parricide, dès qu'il y va de

son intérêt ; il échauffe la colère de Néron par degrés, et le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que Néron s'aperçoive même de l'adresse de Narcisse; et, si ce Narcisse avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la scène en serait incomparablement meilleure. Voyez encore comme Acomat, dans la tragédie de Bajazet, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse et criminelle :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée Que sur la foi promise et rarement gardée. Je m'emporte, seigneur...

Il corrige la dureté de cette maxime par ce mot si naturel et si adroit, je m'emporte. Le reste de cette première scène est beau et bien écrit. On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule chose, c'est qu'on ne sait point que c'est Perpenna qui parle ; le spectateur ne peut le deviner. Ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'appeler nos personnages de tragédie, seigneurs. C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais. Les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespeare et .\ddison appellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres. (V.)

t On ne dit point mon vaincu, comme on dit mon esclave, mon ennemi. (V.)

2 Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions, quelle incorrection I quelle impropiété ! et que ce défaut revient souvent! (V.)

ACTE I, SCENE I. 45T

Mais leurs sanglants di^rds qui nous dounentr des maîtres Ont fait des meurtriers, et n*ont point fait de traîtres; Leurs plus vastes fureurs jamais n^ont consenti Qu'aucun versât le sang de son propre parti ; Et dan» Tun ni dans Tautre aucun n'a pris Pau-dace D'assassiner son chef pour monter en sa place. "

AUFIDE

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux ' f)je suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous? Ah ! s'il faut obéir,.ne Eai-sous plus la guerre ; Prenons le même joug qu'a pris toute la terre. Pourquoi tant de périls? pourquoi tant de combats? Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras. C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme : Wais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.

Du moins la liberté respire encore ici.

De notre république, a Rome anéantie.

On y voit refleurir la plus noble partie;

Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits^

Réunit du sénat le précieux débris.

Par lui Sertorius gouverne ces provinces,

Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes ^

Maintient de nos Romains le reste indépendant :

Mais comme tout parti demande un commandant,

Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,

Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE

Ah I c'est ce nom acquis avec trop de bonheur oui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur : Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne Du jour que votre armée alla joindre la sienne. Lors...

t Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que «iit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Âufide parl^v bien ; mais c'en est un grand que Perpenna, principal personnage, n[^] parle pas si bien que luL (V.)

» Par un caprice de langue, on dit faire la loi à quelqu'un, et noi[^] ' pus faire des lois à quelqu'un. (V.)

458 SERTORIUS

PERPENNA

N'envenime point le cuisant souvenir Que le commandement devoit m'appartenir.

Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse; Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse : Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de riçn Tout mon camp déserté pour repeupler le sien; Je vis par mes soldats mes aigles arrachées Pour se ranger

sous lui voler vers ses tranchées; Et pour en colorer Temporement honteux[^] Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.

L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie Dont en secret dès lors mon ame fut saisie Grossit de jour en jour sous une passion [^] Qui tyrannise encor plus que l'ambition : J'adore Vinate * ; et cette grande reine, Des Lusitaniens Titlustre souveraine, Pourroit par son hymen me rendre sur les siens Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens. Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée, S'attache au bruit heureux que fait sa renommée; Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.

1 Une aigreur s'envenime, devient plus cuisante, se tourne en haine, en fureur; mais une aigreur qui grossit sous une passion n'est pas tolérable. [V.]

* Après avoir entendu les discours d'un conjuré romain qui doit assassiner son général ce jour même, on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, j'adore Viriate. Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre, comme dans les Romans, qui ait pu faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enivré de la passion furieuse et tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord : son cœur est plein ; son secret doit échapper avec violence : il ne doit pas dire en passant, j'adore; le spectateur n'en croira[^] rien. Vous parlez d'abord politique, et après vous parlez d'amour. Si on a dit, non bene conveniunt, née eadem in sede morantur majestas et amor[^] on en doit dire autant de l'amour et de la politique ; l'une fait tort à l'autre ; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de Perpenna pour la reine de Lusitanie. (V.)

ACTE I, SCENE I

De son astre opposé telle est fa violences* Qu'il me vole partout, même sans qu'il y pense, Et que, toutes les fois qu'il m'enlève mon bien, Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien. Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme : Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame; Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends. J'immolerai ma haine à mes désirs contents > ; Et je n'enviei-ai plus le rang dont il s'empare, S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare. Qui, formé par nos soins, instruit de notre main. Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance, Les intérêts d'amour entrent-ils en balance? Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux, Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA

Oui ; mais de cette mort la suite m'eml!)arrasse '. Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place? Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui *? Et, pour venger sa trame indignement coupée, N'arborcront-ils point l'étendard de Pompée?

AITFIDE.

C'est trop craindre, et trop lard; c'est dans votre festin Que ce soir par votre ordre on tranche son destin. La trêve a dispersé l'armée à la campagne. Et vous en commandez ce qui nous accompagne.

1 Un astre, dans les anciens préjugés reçus, a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant ; mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre. (V.) — Si dans les anciens préjugés un astre a non-seulement de la puissance, mais une influence prédominante, un ascendant irrésistible, pourquoi ne pourroit-on pas lui attribuer de la violence! (P.)

* Contents est de trop, et n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun. (V.)

8 M^e embarrassé, terme de comédie. (V.)

4 CTest bien pis. Par quelle fatalité, à mesure que la langue se polissait. Corneille mettait-il toujours plus de barbarismes dans ses vers! (V.)

460 SERTORIUS

L'occasion nous rit dans un si grand dessein ; Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain. Si vous rompez le coup, prévenez les indices. Perdez Serlorius, ou perdez vos complices. Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous Qui pourvoient bien avoir mêmes remords que vous ; Et si vous différez... Mais le tyran arrive. Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ; Et je prierai les dieux que dans cet entêtement Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SERTORIUS, PERPENNA

SERTORIUS

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre. Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre : Il veut sur nos débats conférer avec moi, Et pour toute assurance il ne prend que ma foi;

PERPENNA

La parole suffit entre les grands courages. D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages; Je n'en suis point surpris; mais ce qui me surprend, C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand, Pour faire encore au vôtre entière déférence % Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence. C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne, Où nous forçons les siens de quitter la campagne >,

1 Faire déférence est un solécisme. On montre, on a de la déférence ; <m ne fait point déférence comme on fait hommage. (V.)

s Quitter la campagne est une de ces expressions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique. Scarron , voulant obtenir le rappel de son père, conseiller au parlement , exilé dans une petite terre, dit au cardinal de Richelieu :

Si vous a\cz fait quitter la campagne

ACTE I, SCÈNE II

Et de se i^etrancher dans l'empire douteux Que lui souffre à regret uoe province ou deux, Qu*à sa fortune lasse il craint que je n'enlève, Sitôt que le printemps aura fini la trêve.

C'est rbeureuse union de vos drapeaux aux miens Qui fait ces beaux succès qu'à toute beure j'obtiens; G*est à vous que je dois ce que j'ai de puissance : Attendez toi^ aussi de ma reconuoissance. Je reviens à Pompée, et pense deviner Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre. Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre *, Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non, L'affrancblt d'un emploi qui ternit ce grand nom ; Et cbatouilié d'ailleurs par l'espoir qui le flatte, De faire avec plus d'beur la guerre à Mithridate, Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée.

Que, forcé par ce maître, il a répudiée. Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux Sous une autre couleur lui faire ses adieux *;

Ao roi tanné qui commande en Esp^ne, Mon père , hélas ! qui vous crie neï'ci , La quittera, si vous Toules, aussi. (Y.)

t C'est un solécisme ; il faut, il a peine à se défendre. Ce verb* n'est neutre que quand il signifie prohiber^ empêcher ; je dé-

fende qu'on prenne les armes ^ je défends qu'on marche de ce côté-, etc. (V.)

S Cela n'esC pas français ; c'est un barbarisme de phrase : on Tient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux ; mais attirer faire est un solécisme intolérable. Ds plus, toutes Cfrs expressions et ces tours sont de la prose trop négligée et trop embrouillée. J'aurais cru qu'Aristie l'attirât est un solécisme ; il faut Vattirerait, à rimparfait, parceque la chose est positive : j'aurais cru que vous étiez amis , je ne savais pas que vous fussiez amis ; je pensais que vous aviez été amis, j'espérais que vous seriez amis. fV.) — Voltaire, dans Nanine^ s'est permis un solécisme à peu près pareil :

En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent. Il faut, quHls s'aimaient, ou quHls s*aimeroient. Ce solécisme n'tx-

462 SBRTORIUS.

Car de son cher tyran Tinjustice fut l'elle, Qu'il nq lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTOBIUS.

Cela peut être encore ; ils s'uiinoient chèrement : Mais il pourroit ici trouver du changement. L'affront pi(|ue à tel point le grand cœur d'Àristie, Que, sa première flamme en haine convertie, Elle cherche bien moins un asile chez nous Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux. C'est ainsi qu'elle parle, et m'oll're l'assistance De ce que Rome encore a de gens d'importance « , Dont les uns ses parents, les autres ses amis, Si je veux Tépouser, ont pour moi tout promis. Leurs lettres en font foi, qu'elle me

vient de rendre *. Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre; Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment, A moins d'une secrète et forte antipathie Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Arislie? Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner. Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence Et de ce que je crains, et de ce que je pense. J'aime ailleurs ». A mon âge il sied si mal d'aimer ,

cuse pas celui de Corneille ; mais il étonne, parcequ'on ne peut pas l'imputer au temps où Voltaire écrivoit. (P.)

t Gens d'importance, expression populaire et triviale, que la prose et la poésie réprouvent également. (V.)

2 Cela n'est pas français ; il faut, leurs lettres, qu'elle vient de me rendre, en font foi. Toute cette conversation est d'un style trop familier, trop négligé. (V.)

8 Un tel amour est si froid qu'il ne fallait pas en prononcer le nom. J'aime ailleurs est d'un jeune galant de comédie : ce n'est pas là Sertorius. Cette passion de l'amour est si jdifférente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place; il faut qu'elle soit tragique, ou qu'elle ne se montre pas. EJe est tout à fait étrangère dans cette scène où il ne s'agit que d'intérêts d'Etat ; mais on était si accoutumé aux intrigues d'amour sur le

théâtre, que le vieux Sertorius même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche. Il dit.

ACTE I, SCENE II. -fôS

Que je le cache même à qui m'a «u charmer * :

Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,

La reioe Virilate à mon hymen aspire;

Ette veut que ce choix de son ambition

De son peuple avec nous commence l'union,

Et qu'ensuite à Tenvi mille autres hyreénées

De nos deux nations Tune à l'autre enchaînées

Mèlent si iⁿ le sang et l'intérêt commun.

Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un 2.

C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense

De nous avoir servis avec cette constance

Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets

Pour affermir ici nos généreux projets : •

Non qu'elle me l'ait dit, ou qufSlque autre pour elle;

Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle;

Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,

Je ne puis l'ignorer qu'aulaut que je le veux.

J'aime ailleurs, comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots faimê ailleurs sont du style de la comédie. — A mon âge est encore comique, et il sied si mal d'aimer l'est davantage. Il semble qu'on examine ici, comme dans Clélie, sMl sied à un vieillard d*almer ou de n'aimer pas. Ce n'est point ainsi que les héros de la tragédie doivent penser et parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans TAcomat de l'admirable et sage Racine :

Voudrois— tu qu'à mon âge Je fisse de l'amour le vil apprentissage? Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans Snivit d'un vain plaisir les conseils imprudents?

C'est là penser et parler comme il faut. Racine dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, et le dit de la manière la plus noble, et à la fois la plus simple, la plus élégante. Corneille, surtout dans ses dernières pièces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en solécismes, ou en termes bas, pires que des solécismes ; mais aussi il étincelle de temps en temps de beautés sublimes. (Y.)

1 Sertorius que Viriate a su charmer ! ce n'est pas là Horace ou Cnriacc. (V.)

> Mauvaise expression. En un finissant un vers^ choque l'oreille, et réduire deux en un choque la langue. (V.)

464 SERTOUJUS.

Je crains donc de Taigrir si j'épouse Arisiie, Et que de ses sujets ta meilleure partie, Pour venger ce mépris, et servir son courroux, Ne tourne obstinément ses armes contre nous. Auprès d'un tel malheur pour nous irréparable, Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable; Et, sous un faux espoir de nous mieux établir, Ce renfort accepté pourroit nous affbiblir *. , .

Voilà ce qui retient mon esprit en balance. Je n'ai pour Amstie aucune répugnance; Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur. Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA

Cette crainte, seigneur, dont voire ame est gênée Ne doit pas d'un moment retarder l'hy menée. Viriate, il est vrai, pourra s'en émuouvoir; Mais que sert la colère où manque le pouvoir ? Malgré sa jalousie et ses vaines menaces, N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ? Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment. Ont-ils dans votre armée aucun commandement? Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages* ! ' Tous leurs chefs sont Romains ; et leurs propres soldats, Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats', Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres

1 Observez comme ce style est confus, embarrassé, négligé, comnMr il pèche contre la langue. Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous-, ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable : quel est cet autre î c'est Aristie ; mais il faut le deviner ; et quel est ce renfort f est-ce le renfort du mariage d' Aristie î Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose ! et quand une telle prose est en rimes, en est-elle meilleure? (V.)

S On ne peut dire, vous avez pour otages les fils des plus grand» 4ourages. Que la malheureuse nécessité de rimer entraîne d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue! mais qu'il est beau de vaincre tous ces obstacles, et qu'on les surmonte rarement! (V.)

• Expression du peuple de province, /aire des combats^ fsiire une (V.)

ACTE 1, SCÈNE

Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres. Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser...

SERTORIUS

Vous-même, Perpenna, pourquoi Unt déguiser ? Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate i ; Et votre amour caché dans vos raisons éclate. Mais les raisonnements sont ici superflus : Dites que vou^ l'aimez, et je ne l'aime plUs*. Parlez : je vous dois tant, que ma reconnoissance Ne peut être sans honte iin moment en balance

•PERPENNA

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux, Que j'ose...

SERTORIUS

C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA

Ah! seigneur, c'en est trop; et...

SERTORIUS

Point de repartie :

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie;

* Vers de comédie. Il semble que ce soit Dam[^] ou Eraste qui parle, «t c'est le vieux Sertorius ! (V.)

* Si Sertorius a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder [^] tout d'un coup sa maîtresse ; s'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une et l'autre supposition, le vers est trop comique. Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler à l'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que Virgile, dans VÉnéide, ne l'a peinte que funeste! On ne peut trop redire que l'amour, sur le théâtre, doit être armé du poignard de Melpomène, ou être banni de la scène. Il est vrai que le Mithridate de Racine est amoureux attssi, et que de plus il a le ridicule d'être le rival de deux jeunes princes ses fils. Mithridate est au fond aussi fade; aussi héros de roman, aussi condamnable que Sertorius ; mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers ; Monime est un personnage si décent, si aimable j si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de Mithridate l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour. (V.) — Ce jugement, si favorable à Bacine, n'est pas,, comme on pourrait le croire, l'effet d'une aveugle prévention. Il est bien vrai que son style enchanteur fait disparottre toutes ses fautes ; «t voilà ce que ne peuvent'imaginer certains écrivains assez malheu reux pour n'avoir aucune idée, de l'art d'écrire. (P.)

466 SERTORIUS

Et je Képouserai pourvu qu'en roème jour
La peine se résolve à payer votre amour * :
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine.
Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine^.
La voici : laissez-moi ménager son esprit;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit '.

SERTORIUS, ARISTIE

ARISTIE*

N^e vous offensez pas si dans mon infortune Ma fbiblesse me force.à vous être imt)ortune;. Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix Méritent qu'on y pense un peu plus d'nne fois; Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances Contre un péril nouveau nouvelles assurances s. J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,

1 Voilà donc ce vieux Sertorius qui a deux maîtresses, et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie- carrée de Perpen-na arec Viriate, et d'Aristie avec Sertorius. Ef on a reproché à Ra-cine d'avoir toujours traité l'amour 1 mais qu'il l'a traité différemment ! (V.)

'i A ce prix n'est pas juste ; la haine de Viriate n'est pas un prix : il veut dire, je fuirais cette illustre Romaine, si son hymen me

privait des secours de Viriate. (V.)

3 Cela est trop comique. (V.)'

* Ce premier couplet d'Aristie n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue ; l'un et l'autre qui ont sa raison d'État contre sa retraite, Pompée qui veut se ressaisir par la violence d'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir. Ces phrases n'ont pas l'élégance et le naturel que les vers demandent. Mais le i^{os} grand défaut, te me semble, c'est qu'Aristie ne lie point une intrigue tragique ; elle ne sait ce qu'elle veut ; elle est délaissée par son mari ; elle est indécise ; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque. (V.)

fi Ces phrases barbares, et le reste du discours d'Aristie, ne sont pas assurément tragiques ; mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la décence aussi bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de Pompée qui s'en va en Aragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser. (V.)

ACTE I, SCÈNE III

Vient jusque dans ces murs confier avec vous :

Un ordre de son tyran, et sa flamme inquiète,

Me pourront envier l'honneur de ma retraite :

L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint le déclin ;

Et tous les deux contre elle ont leur raison d'État.

Je vous demande donc sûreté tout entière,
Contre la violence et contre la prière.
Si par Tune ou par Tautre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir. \

SEETORIUS.

Il en a lieu, madame; un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le luitte ;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous.
Et que contre un ingrat dont Tamour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé.
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ALLSTIB.

L'ingrat, par son divorce en faveur *d'Énilic, M'a livrée au mépris de toute l'Italie. Vous savez à quel point mon courage est blessé : Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé >, S'il chassoit Emilie et me rendoit ma place, Taurois peine, seigneur, à lui refuser grâce; Et, tant que je serai maîtresse de ma foi, Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

sraiOKius.

En vain donc je me flatte; en vain j'ose, madame, Promettre à mon espoir que l'une part en votre ame : Pompée en est encor l'unique souverain.

Tous vos Ressentiments u'offrent que votre main; Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre. Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir. Et si mon by-ménée enfle votre pouvoir ?

1 Le mot dédire semble petit et peu convenable. Peut-être s'il se repentait serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage. (V.)

468 SERTORIUS

Vous i-avaleriez-vous jusques à la bassesse * D'exiger de ce cœur des marques de tendresse, Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort Pour braver mon tyran et relever mon sort? Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes Ce commerce rampant de soupirs et de flammes*; Et ne nous unissons que pour mieux soutenir La liberté que Rome est prête à voir finir. Unissons ma vengeance à votre politique, Pour sauver des abois toute la république' : L'hymen seul peut unir des intérêts si grands. Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ; Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose, Le rebut de Pompée est encor quelque chose; Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE

Ce que vous faites Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ; Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous» Ou moins mon infidèle est d'un rang au-dessous : (1 sert dans son parti, vous commandez au vôtre ; Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre; Et son divorce enfin, qui m'arrache Ba foi. L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi. Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime ♦

1 Ravaler ne se dit plus. { V.)

â L'abbé d'Âubignac condamne durement ce commerce rampant et je crois qu'il a raison ; mais le fond de l'idée est beau. Aristie et Seriorius pensent et s'expriment noblement ; et il serait à souhaiter qu'il y eut plus de force, plus de tragique dans le rôle de la fenune de Pompée. (V.)

3 On n'a jamais -dû dire sauver des abois, parceque abois signifie les derniers soupirs, et qu'on ne sauve point d'un soupir ; on sauve d*uD péril, et on tire d'une extrémité; on rappelle des portes de la mort; on ne sauve point des abois. Au reste , ce mot abois est pris des cris des chiens qui aboient autour d'un cerf forcé avant de se jeter sur lui.

* Grandeur sublime n'est plus d'usage : ce terme, sublime, ne

ACTE I, SCÈNE III

Tandis qu'en Tesclavage un autre hymen rabluiei.. Mais,* seigneur, je m*eniporte, et l'excès d'un tel heor Me fait vous en parler avec trop de chaleur. Tout mon bien est encor dedans l'incertitude * : Je n'en conçois l'espoir qu'aved inquiétude ; Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu, Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu'. Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SEHTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis~je vous répondre î De quoi vous assurer, si vous-même parlez Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?

De votre illustre hymen je sais les avantages ; J'adore les grands noms que j'en ai pour otages, Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras, Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas ^ :

s'emploie que pour exprimer les choses qui élèvent Tame: une peuiiêf «ublime, un discours sublime. Cependant, pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé 1 On doit^ ce me semble, accorder à la poésie plus de liberté qu'on ne lui en donne. C'est surtout aux bons auteurs qu'il appartient de ressusciter des termes abolis, en les plaint avantageusement. Mais aussi remarquons que rang sublime vaut bien mieux que grandeur sublime : pourquoi! c'est que sublime joint avec rang est une épithète nécessaire ; sublime apprend que ce rang est élevé; mais sublime est inutile avec grandeur. Ne vous «errez jamais d'épithètes que quand* elles ajouteront beaucoup à la «hose. (V.)

1 Le mot à^{ab}îme ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit- «n, abtmé dans la douleur[^] dans la.lrislesse, etc. 1 c'est qu'on y peut «jouter répit^hète de profonde; mais un esclavage n'est point prorond ; on ne saurait y être abtmé. Il y a une infinité d'expressions louches, t]ui font peine au lecteur ; on en sent rarement la raison, on ne la cherche pas même ; mais il y en a toujours une, et ceux qui veulent se former le style doivent la chercher. (V.)

S II semble que son bien consiste à être incertaine, Quand on dit, tout mon bien est dans l'espérance, on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire, tout mjon bien est incertain. (V.)

S On ne répond point d'un espoir, on répond d'une personne, d'un événement. Tant que n'est pas ici français en ce sens. tV.)

* Des noms pour otages[^] des secours qui reltaussent le bras, et qui jettent la tyrannie à bas, sont des expressions trop impropres, trop triviales; ce style est trop obscur et trop négligé. Un secours qui re-

Mais ce^e attente aussi poiirroît se voir trompée Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée. Et qui n'étaie ici la grandeur d'un tel bien Que pour me tout promettre et ne me donner riea.

ARISTIE

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne, Je vous dirois, seigneur : « Prenez; je vous la donne i ; « Quoi que veuille Pompée, il Iç voudra trop tard. » Mais, comme en cet hymen Tamour n'a point de part, Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique. Souffrez que je vous die, a6n que je m'explique. Que,

quand j'aurais pour dot un million de bras, Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.

hausse le bras n'est ni élégant ni noble ; la tyrannie jetée à bas n'est pas meilleure. Voyez si jamais Racine a jeté la tyrannie à bas. Quoi f dans une scène entre la femme de Pompée et un général romain, il n'y a pas quatre vers supérieur enient écrits ! (Y.)

1 II semble qu'Âristie ne doit point dire à Sertorius : Si vous m'aimiez, Je vous épouserais. Ce n'est point du tout son int«itioB de faire des coquetteries à ce vieux général : elle ne veut que se venger de Pompée. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre ; ce sont des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remné, et tout ce qui n'est que politique est plutôt fait pour être lu dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie. Plus j'examine les pièces de Corneille, et plus je suis surpris qu'après le 'prodigieux succès du Cid il ait presque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici que, quand j'ai pris la résolution de commenter les tragédies de Corneille, un homme qui honore sa haute naissance par les talents les plus distingués m'écrivit : Vous prenez donc TaciU et Tile-Live pour des poètes tragiques î En effet, Sertorius et toutes les pièces suivantes sent plutôt des dialogues sur la politique, et des pensées dans le goût et non dans le style de "Tacite, que des pièces de théâtre : il faut bien distinguer les intérêts d'Etat et les intérêt» du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'ame n'est pas du genre de la tragédie : le plus grand défaut est d'être froid. (V.) — Si ces pensées, sans être du style de Tacite, sont cependant, comme Voltaire le reconnott, dans le goût de Tacite, il ne fetloit pas^dire que les plus méprisables écrivains de l'autre siècle n'avoient rien écrit de

si ridicule et de si plat que les dernières pièces de Corneille.: car ces écrivains ne pensoient pas mieux qu'ils ne s'exprimoient ; et, à leur égard, Corneille demeure toujours à une aisance incommensurable. (P.)

ACTE I, SCÈNE III

Si je réduis Pompée à chasser Emilie, Peut-il, Sylla régissant, regarder l'Italie ? Ira-t-elle se livrer à son jacobinisme courroux ? Non, non ; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous. Ainsi par mon hymen vous avez assurance Que mille vrais Romains prendront votre défense : Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux. Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux ; Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ; Vous aurez du tyran la principale force, Son armée, ou du moins ses plus braves soldats, Qui de leur général voudront suivre les pas ; Vous marcherez vers Rome à communes enseignes. Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes. Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta liberté, Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté. Pour faire de Pompée un gendre de ta femme. Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme* : Mais, s'il me laisse encore quelques droits sur son cœur. Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur ; Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes ; Et nous t'accablerons sous nos communes haines. J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir : Voilà vos intérêts ; c'est à vous de choisir. Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête. Je vous le dis encore, ma main est toute prête
*. Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ; Qu'elle ne peut souffrir que

ma fuite m'y range, En captive de guerre, au péril d'un échange.
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi 3,

t On ne doit jamais donner le nom dMnfame & Pompée ; etf
surtout .iristie, qui l'aime encore, ne doit point le nommer ainsi.
(V.)

î L'amour de Sertorius n'est ni prompt ni lent ; car en effet il
n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux, pour être
au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains au-
raient été bien étonnés d'entendre reprocher à Sertorius un am-
jourtrop prompt. (V.)

8 Ce vers n'est pas français, c'est urf barbarisme : on dit bien,
Tl est Komme à recevoir sa foi, et encore ce n'est que dans le style
familier. Il y a dans Polycuclc^ Vous n'êtes pas homme à la vio-
lenter; mais

472 SERTORIUS

Qu'après vous et Pompée il n*en est point pour moi, El que...

SERTORIUS

Vous le Terrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée, Et j'y vais préparer
mon reste de pouvoir».

SERTORIUS

Moi, je vais donner l'ordre à le bien recevoir *.

Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique •**. Que c'est un sort cruel d'aimer par politique ! Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs. S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs !

an grand homme à faire quelque chose ne se peut dire. Souvenezvous qu'elle veut un grand homme est beau', mais un grand hontime k recevoir une foi ne forme point un sens; vouloir à est. encore plus vicieux. (V,)

t On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se pré parer à regagner Pompée, ce qui n'est pas bien flatteur pour Sertorius.

t C'est ainsi qu'on pourrait finir une scène de comédie. Rien n'est . plus difficile que de terminer heureusement une scène de politique. { V.)

3 On ne doit, ce me semble, s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion : c'est là qu'on peut dire, nec deus intersil nisi dignus; mais qu'il s'explique avec les dieux comme avec' quelqu'un à qui il parlerait d'affaire I... Le mot s'expliquer n'est pas le mot propre. Rt que dit-il aux dieux? qtie c'est un sort cruel que d'aimer par politique, et que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs. C'est en efTet la situation où Sertorius et Âristie se trouvent : mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers et de belles pensées ; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend k la prétendue passion du héros et aux offres qu« lui fait Aristie, et surtout parle mauvais style. (V.)

FIN ou PREMIER ACTE.

VIRIATE, THAMIRE

TIRIATE.

Thamiro, il faut parler, roccasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maltresse;
Et Texil d'Aiistie, enveloppé d'ennuis.
Est prêt à remporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards Tingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage ^ ;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix* :
JLe seul pour qui je tâche à le rendre visible s,
Ou n'ose en rien connoltre, ou demeure insensible ^
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus ♦.
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher... Tu le connoi ^, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui t
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ^ ?

t Un exil qui est prêt à remporter sur tout ce qu'est Viriate ,
expressions un peu trop négligées et trop impropres. Une grande

reine, une héroïne ne doit pas dire, ce me semble, qu'elle a employé Vingt-r niex langage de ses regards. [V.)

t J'ai cru faire éclater l'orgaei^ d'un autre choix ^

n'est pas une expression propre ; ce choix n'est pas orgueilleux. (V.)

* Est-ce son cœur! est-ce l'orguetf de son choix qu'elle tâche à rendre Tisible!(V.)

^ Il ne faut jamais parler do sa pudeur ; mais il faut encore mo'm.s laisser à sa pudeur des sentiments confus., que V amour - propre obstine k douter du re/us^ parceque c'est un galimatias ridicule. (Y.)

I Cet embarras, cette crainte de nommer celui qu'elle aime, pourraient convenir k une jeune personne timide, et semblent peu faits pour une femme politique. Mais, et pour gui mépriser tous nos rois, qtte pour Il »<.

474 SERTORIUS

Sertorius, lui seul digne de Vitiate,- Mérite que pour lui tout mon amour éclate. Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein De m*affermer au trône en lui donnant la main : Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse S Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE

Madame, en ce héros tout est illustre et grand; Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend. ^11 est assez nouveau qu'un homme de sou âge Ait des charmes si forts pour un jeune cou-

rage. Et que d'un front ridé les replis jauni[^]ants Trouvent T heu-
reux secret de captiver lés sens *.

lui ! est un vers digne de Corneille. 11 fi[^]iidrait,pour que ce
vers ftt son effet, qu'il Mt pour un jeune héros aimable, et non
pas pour un vieax soldat de fortune. (V.)

1 Peut-être le mot d'adresse est- il plus propre au comique
qu[^]au tragique dans cette occasion. (Y.)

* Des charmes si forts pour un Jeune courage, des replis jau-
nissants d*un front qui trouvent le secret de captiver les sens.
Discours de soubrette, sans doute, plutôt que de la confidente
d'une reine ; mais discours qui rendent Viriate un persopnage in-
tolérable k quiconque a un peu de goût. Ces replis jaunissants, et
cette pudeur de Viriate, et ce héros si cher que Thamire connaît,
font un étrange contraste. Rien n'est plus indigne de la tragédie.
La réplique deViriate me paraît admirable. Je ne voudrais pour-
tant pas qu'une reine parlât des sens. Racine, qu'on regarde si
mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui
est le seul qui en ait bien parlé , ne s'est jamais servi de ces mots,
les sens. Voyez la première scène de Pulchérie. (V.) — Peu de per-
sonnes avoient observé cette délicatesse de Racine ; et véritable-
ment il s'est interdit, mf me dans la tragédie de PhèdrCy Pusage
de ce mot, que son sujet sembloit amener si naturellement. C'est
une ditllculté qui n'étoit pas. aisée à vaincre, et que pourtant il a
surmontée dans tout le |[^]le de Phèdre, qui est un des chefe-
d'œuvrc de notre théâtre. Mais, parcequë Racine s'est interdit
cette expression, il y auroit trop de rigueur à la condamner dans
ces beaux vers de Yiriate. Voltaire, dans OEdipe, a fait dire â Jo-
caste :

Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée J'étoufibi de mes sens la rStolte cachée.

Elle ajoute, â quelques vers de distance, dans la même scène :

Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux, De mes sçns enchautcs enfant impétueux.

ACTE II, SCÈNE I

VIRIATE

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte : Il hait des passions Timpélueux tumulte; Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur. J'^aime en Sertorius ce grand art de la guerre Qui soutient un banni contre toute la terre; J'akne en lui ces cheveux tout couverts de lauriers. Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers j Ce bras qui semble avoir la victoire en partage. L'amour de la vertu u*a jamais d'yèux pour Tâge : Le mérite a toujours des charmes éclatants ; Et quiconque peut tout est aimable en tout temps '.

THAMIRB.

Mais, madame, nos rois, dont Tamour vous irrite, N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ? Et dans voire parti se peut-il qu'aucun d'eux N'ait signalé son nom par des exploits fameux? Celui des Turdetans, celui des Cellibères, Souliendroient-ils si mal le sceptre de vos pères?...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien ; Mais
contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien. Rome seule au-
jourd'hui peut résister à Rome : Il faut pour la braver qu'elle nous
prête un homme -, Et que son propre sang en faveur de ces lieux

et personne ne s'en est scandalisé. Il ne faut rien outrer, même
en matière de bienséance. (P.)

1 Ces sentiments de Yiriate sont les seuls qu'elle aurait dû ex-
primer. Il ne fallait pas les affaiblir par cette pudeur et ce héros
si cher. (Y.)

3 C'est dommage qu'un aussi mauvais vers suive ce vers si
beau :

Rome seule aujourd'hui peut résister à Borne.

C'est presque toujours la rime qui amène les vers faibles, in-
utiles et rampants, avant ou après les beaux vers. On en a fait
souvent la marque. Cet inconvénient attaché à la rime a fait
naître plus d'une fois la proposition de la bannir- mais il est plus
beau de vaincre une difficulté que de s'en débarrasser. La rime est né-
cessaire à la poésie française par la nature de notre langue, et est
consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands hommes. (V.)

476 SERTORIUS

Balance les destins, et partage les dieux toi. Depuis qu'elle a dai-
gné protéger nos provinces, Et de son amitié faire honneur à
leurs princes, Sous un si haut appui nos rois humiliés N'ont été
que sujets sous le nom d'alliés; Et ce qu'ils ont osé contre leur
servitude N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.

Qu'a fait Maïdonius, qu'a fait Indibiiis, Qu'y plonger plus
avant leurs trônes avilis, Et voir leur fier amas de puissance et de
gloire Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?

Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour, D'un sort plus favo-
rable eut un pareil retour ^ . Il défit trois prêteurs, il gagna dix
batailles, Il repoussa l'assaut de plus décent murailles ^[; Et de
Servilius l'astre prédominant ^ Dissipa tout d'un coup ce bon-
heur 'étonnant. Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie. Et lais-
soit sa couronne à jamais asservie. Si pour briser les fers de son
peuple captif Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.

Depuis que son courage à nos destins préside. Un bonheur si
constant de nos armes décide. Que deux lustres de guerre as-
surent nos climats Contre ces souverains de tant de potentats, Et
leur laissent à peine^ au bout de dix années,

l Balance, etc., est urf très-beau vers ; mais celui qui le précède
est mauvais. Le propre sang de Rome en faveur de ces lieux.' (V.)

î Faire honneur de son amitié n'est pas le mot propre. (V.)

y On dit bien en général un retour du sort^ et encore mieux
un, revers dxi sort y mais non pas un retour d'un sort favorable^
pour exprimer une disgrâce ; au contraire , . un retour d'un sort
favorabi* signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque
disgrâce passagère.

* Gagner des batailles, repousser Vassaut déplus de cent mu-
railles. Voilà de ces vers communs et faibles qu'on doit soigneu-
sément s'interdire. On voit trop que murailles n'est là que pour
rimer à batailles. (V.i

» Var.

Et du consul Brutus l'astre prédominant. (Voyez la préface de Corneille.)

ACTB II, SCENE 1. 477

Pour se couvrir de nous Fombre des Pyrénées.

Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux, Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups i t Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THÂVIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

VIRIATE

11 n'en prend pas le titre, et les traite d'égal : Mais, Tbamire, après tout, il est leur général ; Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent; Et tous ces rois.de nom > en effet obéissent, Tandis que de leur rang l'inutile fierté S'applaudit d'une vaine A fausse égalité.

THAMIRE

Je n'ose vous rien dire après cet avantage.

Et voudi'oïs comme vous faire grâce à son âge ;

Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,

A trop longtemps vaindu pour vaincre encor longtemps;

Et sa mort...

Jouissons, en dépit de l'envie, Des restes glorieux de son illustre vie : Sa mort me laissera pour ma protection La splen-

deur de son ombre et l'éclat de son nom *. Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie Ne redoutera point de puissance ennemie ; Ils feront plus pour moi que ne feraient cent rois.

t Rompre les coups du plus heureux, avoir l'ombre d'une montagne pour se couvrir, un bonheur qui décide des armes, tout cela est impropre, irrégulier, obscur. (V.)

î Racine s'est approprié cette belle expression dans Milhridate :

Reine longtemps de nom , mais en effet captive ,

dit Monime en parlant d'elle-même. (P.)

« Ces figures outrées ne réussissent plus. Le mot à*ombre est trop le contraire de splendeur; il n'est pas permis non plus à une femme telle que Yriate de dire que l'ombre d'un général ^ort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois : ces exagérations ne seraient pas même tolérées dans une ode. Le vrai doit régner partout, et surtout dans- la tragédie. La splendeur d'une ombre a quelque chose de si contradictoire, que cette expression dégénère en pure plaisanterie. { V.)

478 SÇRTORIUS.

Mais nous en parlerons encor quelque autre fois. Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II

SERTDRÎUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS

Que direz-vous Si madame, Du dessein téméraire où s'échappe
mon ame *? N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
Que demander à voir le fond de votre cœur?

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire, Seigneur, peut-être
plus que je ne puis vous dire; Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut
que des yeux.

SERTORIUS

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.

Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée ; Et comme vos
bontés font notre destinée. Par ces mêmes bontés j'ose vous
conjurer. En faisant ce grand choix, de nous considérer. Si vous
prenez un prince inconstant, infidèle. Ou qui pour le parti n'ait
pas assez de zèle,. Jugez en quel état nous nous verrons réduits.
Si je pourrai longtemps encor ce que je puis, Si mon bras...

VIRIATE

Vous formez des craintes que j'admire.

J'ai mis tous mes États si bien sous votre empire, Que quand il
me plaira faire choix d'un époux. Quelque projet qu'il fasse, il dé-
pendra de vous. Mais, pour vous mieux ôter cette'frivole crainte,
Ébofissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinté : Pour qui de
tous ces rois êtes-vous sans soupçon »?

1 Une ame ne s'échappe point à un dessein. (V.)

S C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on
a des soupçons, on jette des soupçons sur lui ; on n'a pos des

soupons pour quelqu'un, comme on a de rcstime, de l'amitié, de la haine pour quel-

ACTE I!, SCENE II

A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS

Je TOudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire; Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire, Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît. Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine S'efface au seul aspect de la gi'aiideur romaine.

SERTORIUS

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE

Poorrois-je refuser un don de votre main?

, SERTORIUS

J'ose après cet aveu vous faire offre d^un homme Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.

Il en a la naissance, il en a le grand cœur S Il est couvert de gloire, il est plein de valeur; De toute votre Espagne il a gagné

l'estime. Libéral, intrépide, affable, magnanime; Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE

Tattendois votre nom après ces qualités;

Les éloges brillants que vous daignez y joindre

Ne me permettoient pas d'esi)érer rien de moindre :

Mais certes le détour est un peu surprenant.

Vous donnez une reine à votre lieutenant!

Si vos Romains ainsi choisissent des maltresses,

A vos derniers tribuns il faudra des princesses «.

qu'un. Il est vraisemblable que c'est une faute ancienne des imprimeurs, et qu'on doit lire, sur qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon f ["V.)

1 Cette phrase signifie il a la naissance de Rome, il a le grand cœur de Rome. On sent bien que l'auteur veut dire ii est né Romain^ il a la valeur d'un Romain; mais il ne suffit pas qu'on puisse l'entendre, il faut qu'onrne puisse pas l'entendre autrement. ^ V.)

î Cette réponse est fort belle, elle doit toujours faire un grand effet. Les vers suivants semblent l'affoiblir. Parlons net sent un peu trop le dialogue de comédie; et le mot de maftresse n'a jamais été employé par Racine dans ses bonnes fièces. (V.) - On le trouve dans Bajazet,

480 SëRTORIUS.

sertorius.

Madame...

ViniATE.

Parlons net sur le choix d'un époux.

Êtes-vous trop pour moi ? suis-je trop peu pour vous? C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les Qreilles : Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles < : Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais. Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende * : Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ; Et ne trouverois pas nos rois à dédaigner, . N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner. Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre ', Leur foiblesse du moins en conserve le titre : Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous En préfère le moindre à tout autre qu'à vous *; Car ^nfm, pour remplir l'honneur de manaissance ^^ ' Il me faudroit un roi de titre et de puissance * :

dans Britannicus, dans Mithridate, et par conséquent dans les bonnes pièces de Racine. Voltaire lui-même l'a employé plus d'une fois dans Zaïre. (P.) .

t Un amour qui sied bien ou qui sied mal ne peut se dire : il semble qu'on parle d'un ajustement. On doit éviter le mot de mes pareilles^ il est plus bourgeois que noble. (V.) •

* Viriate n'élève pas ici la voix; elle parle devant sa confidente, qui connaît ses sentiments : ainsi ce vers n'est qu'un vers de comédie, qui ne Tievait pas avoir place dans une scène noble. (V.)

8 titre arbitre des rois se dit très bien, parcequ'en effet des rois peuvent choisir ou recevoir un arbitre. On est l'arbitre des lois, parceque souvent les lois sont opposées l'une à l'autre, l'arbitre des Etats qui ont des prétentions, mais non pas l'arbitre de la puissance; encore moins a-t-on le titre de sa puissance, (V.)

* Elle veut dire pré/ere le moindre des rois à tout autre Romain que vous. (V.)

^ On soutient l'honneur de sa naissance, on remplit les devoirs de sa naissance, mais on ne remplit point un honneur. Encore une fois, rien n'est si rare que le mot propre. (V.)

C On dit bien un roi de nom; par exemple, Jacques II fut roi de nom, et Guillaume resta roi en effet; mais on ne dit point roi de titre : on dit encore moins roi de puissance; cela n'est pas français. Toutes ces expressions sont des barbarismes de phrase ; mais le sens est fort

ACTE > SCENE II

Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS

J>dore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre

Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre V

A de moindres pensers son orgueil abaissé

Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.

Mais puisque, pour remplir la dignité royale,

Votre haute naissance en demande une égale,

Perpenna parmi nous est le seul dont le sang

Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang » ;

Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.

Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,

Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux ',

Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux *.

beau, et tous les sentiments de Yriate ont de la dignité. — Je pense m'en devoir au le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir. Voilà de ces jeux de mots qu'il faut soigneusement éviter; et si on se permet cette licence, il faut du moins s'exprimer avec netteté et correctement. Se devoir le pouvoir d'un roi sans nom est un barbarisme et une construction très-vicieuse. (V.)

t Cette expression ne paraît pas juste ; on ne voit personne descendre de Scènes aïeux. Racine dit, dans Iphigénie :

Le sang de ces héros dont lui me fais descendre;

mais non pas, le sang dont on me voit descendre. (V,)

S Qu'est-ce qu'un sang qui ne mêlerait point d'ombre à une splendeur! On ne peut trop redire que toute métaphore doit être juste et faire une image vraie. (V.)

. S Le mot de pevciiQ convient point à un nom ; un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation , de puissance, se dit dans toutes les langues, et un peu de nom y dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbes de quantité se joignent à des choses qui n'ont jpas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance , mais non pas plus ou moins de nom. V.)

4 II est étrange que Corneille fasse parler ainsi un Romain, après avoir ftit ailleurs, pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose^ et après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse, qu'i/ n'y point de bourgeois de Home qui ne soit au-dessus de tous les rois. Ces manières si différentes d'envisager la même chose font bien voir que l'archevêque Fénelon et le marquis de Vauvenargucs avaient raison d»

482 SERTORIUS

Cessez dé m'estimer jusqu'à loi faire injure :

Je ne veux que Je nom de votre créature ' ;

Un si glorieux litre a de quoi me ravir ?; ^

Il m*a fait triompher en voulatit vous servir s;

Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître ^...

VIRIATE

Si vous prenez ce. titre, agissez moins eu maître, Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi Vous n'osez m'accepter, et - disposez de moi. Accordez le respect que mon trône vous donne ^ Avec cet attentat sur ma propre- personne. Voir toute mon es-

time, et n'en pas mieux user, C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser. Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure; Puis(|ue vous le voulez, soyez ma créature; Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux, Portez-les jusqu'à moi, parceque je le veux. Pour votre Perpenna, que sa haute naissance N'affranchit point encor de votre obéissance, Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois^ Ne lui promettez plus la gloire de mon choix. Rome n'attache point le grade à la noblesse. Votre grand Marius naquit dans la bassesscT; Et c'est pourtant le seul que le peuple romain Ait jusques à sept fois choisi pour souverain. Ainsi pour estimer chacun a sa manière ^ :

(lire que Corneille atteignit rarement le véritable bat de la tragédie, et que trop souvent, au lieu d'émouvoir, il, exagérait ou il dissertait. (V.)

1 Créature : ce mot^dans notre langage n'est employé que pour le» subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons , et semble ne pas convenir à Sertorius. (V.)

i Ce titre n'est point glorieux; il n'a point de quoi ravir. Ce mot ravir est trop familier. (V.)

8 Par la construction de la phraso, c'est le glorieux titre qui n toulu servir Viriatc. (V.)

4 Tout le peu est une contradiction dans les termes ; les ftots de peu et de tout s'excluent ^^n l'autre. (V.)

s On^e donne point du respect, on l'impose, on l'imprime, çn Vinspire, etr. (V.)

6 Ainsi pour estimer chacun a sa manière ,

ACTE II, SCENE IL

Ail sang d'un Espagnol je ferois, grâce entière i ; Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang. Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang. Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine. Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine *: Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné Ne perd rien de son prix sur un front couronné. Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes, Je pense bien valoir une de mes sujettes; Et, si quelque Romaine a causé Vos refus, Je suis tout ce qu'elle est, et reine encore de plus. Peul-élre la pitié d'une illustre misère...

SERTORIUS

Je vous entends, madame, .et, pour ne vous rien taire. J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE

Elle nous a tout dit; Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit. Sans y perdre du temps, ouvrez votre pensée.

S[^]TOHIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée : Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans. Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,

^ist trop familier, et sa manière pour estimer est aussi bas que peu français. (V.) •

1 Au sang d'an Espagnol Je ferois grâce 'entière,

ne dit point ce qu'elle veut dire ; elle entend que ce serait une grâce à un Espagnol que de l'épouser. Faire gra ce entière , c'est ne point pardonner à demi. (V.l ■

« Elle ne doit point dire à Sertorius qu'il peut haïr le trône, après que Sertorius lui a dit qu'il déshonorerait le trône , s'il osait aspirer à -elle. Tous ces raisonnements sur le trône semblent trop se contredire; tantôt le trône de Yiriate dépend de Sertorius, tantôt Sertorius est audessous du trône, tantôt il hait le trône, tantôt Yiriate veut faire respecter son trône; mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours trop de froideur. Presque tous ces raisonnements sont faux: ils auraient besoin du style le plus élégant et le plus noble pour être tolérés; mais malheureusement le style est guindé, obscur, 'souvent bas, et hérissé de solécismes et de barbaris mes. (V.l — Voltaire affecte toujours d'oublier le temps où Corneille ♦MTivoit, (P.)

484 SERTORIUS

De grâce, examinez le commun avanta^gé, ^ Et jugez ce que doit un généreux courage.

Je trahirois, madame, et vous et vos États, De voir un tel secours, et ne l'accepter pas * : Mais ce même secours deviendrait notre perte, S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte. Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains s. Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie A ce puissant renfort votre Lusitanie.

Mais vous pouvez enfin àépelidre d'un époux, Kt le seul Perpenna peut m'assurer de vous. Voyez ce qu'il a. fait; je lui dois tant, madame. Qu'une juste prière en faveur de sa flamme ..

VIRIATE

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien?
Et lui faut-il payer vos dettes dé mon bien?
Après que ma couronne a garanti vos têtes s,
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes ?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secoi|rs?
Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse.
Du pouvoir souverain^ je deviendrai jalouse.
Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour pe vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avouerai plus : à qui que je me donne.
Je voudrai hautement soutenir ma couronne;
Et c'est ce gui me force à vous considérer,
Dé peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
Sous un même étendard puisi»e unir nos Ëspagnes :
Mais ce que je propose en est le seul moyen;
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S*il vous a secouru contre la tyrannie,

i Je trahirois de voir est un solécisme. (V.)

« On najétle point un dépôt , c'est un barbarisme ; il faut, re-
mit «r frand dépôt. (V.)

3 Que veut dire une couconnc qui garantit des têtes! Il fallait
au

moins dire de quoi elle les garantit : on garantit Un traité, une
posses*

un héritage ; mais une couronne ne garantit point une tête. |
V.i

ACTE II, SCÈNE II. 48S

n en est bien payé d'avoir sauvé sa vie <.

Les malheurs du parti raccabloient.à tel point.

Qu'il se yoyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;

Et même, si j'en veux croil'e la renommée,

Ses troupes, malgré lui, grossirent voire armée.

Rome offre un grand secours, du moins on vous récrit;

Mais, s'armât-elle toi|te en faveur d'un proscrit.

Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire <,

Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?

Encore une campagne, et nos seuls escadrons

Aux aigles de Sylla font repasser les monts.

Et ces derniers venus auront droit de nous dire

Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!

Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux ;

Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces '. Le plus heureux des lins surprend par les divorces *; Du trop de confiance il a su se venger'; Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.

Devons-nous exposer à tant d'incertitude L'esclavage de* Rome et notre servitude •,

i C'est un barbarisme et un contre-sens. On est payé en recevant une récompense, on est payé pour une récompense ; mais on n'est point payé de recevoir une récompense; il fallait : Il fut assez payé, vous, » avifâtes sa vie, ou quelque chose de semblable. (V.)

* La victoire n'a point de bords ; on touche à la victoire, on est près de la réimporter, de la saisir, mais on n'est point à ses bords. Cela ne peut se dire dans aucune langue , parce que dans toutes les langues les métaphores doivent être justes. (V.)

8 On ne peut dire les forces d'un espoir; aucune langue ne peut admettre ce mot, parce que les forces ne peuvent pas être dans un espoir. C'est un barbarisme. (V.)

* Un destin n'a point de divorces; il a des vicissitudes , des changements, des revers : et alors ce n'est pas l'heureux destin qui surprend. Cette expression est un barbarisme. (S.)

« Ce destin qui aime à se venger est une idée poétique .qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à se venger de la confiance qu'on a en lui ? Est-ce ainsi que doit raisonner un grand capitaine , un homme d'État (V.) . . ,

« Ce n'est point l'esclavage qu'on expose ainsi à l'incertitude de »

486 SERTORIUS

De peur de partager avec d'autres Romains

Un honneur où le ciel veut peut-être- leurs mains?

Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,

Si nous faisons sans eux la liberté du monde;

Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,

Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas!

D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,

Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème.

Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps

Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents;

Que, piqué du mépris, il osera peut-être...

VIRIATK.

Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon mattre,. Et je dois obéir malgré mon sentiment; C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.

Faites, faites entrer ce héros d'importimcc S Que je fasse un essai de mon obéissance; Et si vous le craignez, craignez. autant du moins ^ Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins *.

SEUTomus.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire :

J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire. Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

ÉTénements ; au contraire, c'est la liberté de Rome et celle de l'Espagne, pour laquelle Sertorius et Viriate combattent, et qu'on exposerait. (V.)

1 Faites, faites entrer ce héros d'iniportanee ,

est un p^u trop comique. L'auteur a d^a dit des gens d'importance : il n'est pas permis d'écrire d'un style si trivial , çurtoul après avt Ir écrit de si belles choses. (V.)

SI II faudrait achever la phrase. Prêter, vos soins n'a pas un" sens complet; on doit dire à qui on les a prêtés. De plus, on ne prête point de soins, on ne pirate que les choses qu'on peut retirer. Quand les soins sont une fois donnés, on peut eu refnser.de nouveaux. Il n'en «st pa» de même du mot appui^ secours ; on

prête son appui, son secours ^ son bras, son armée, etc., parce-
qu'on peut les retirer, les reprendre. Ce style est très-videux. (V.)

ACTE 11, SCENE 11f

SERTORIUS

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas* ! Si vous saviez...

Seigneur, (luc faut-il que je sache ?

Elquel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS

Ce soupir i edoublé * . . .

VIRIATE

N'achevez point; allez :

Je vous obéirai plus (fue vous ne voulez.

SCÉNE III.

VIRIATE, THAMJRE.

THAMIRE

Sa dureté m'étonne, et j'i ne puis, madame'...

1 Cet hélcLS dans la bouche de Sertorius est trop déplacé : il
ne con- Tient ni à son caractère, ni à son âge, ni à la scène poli-
tique et raisonnée •qui vient de se passer entre Viriate et lui. { V.)

* Ce soupir redoublé achève de dégrader Sertorius.

Qa'AckUe aime aatrement que Tyrcia et Philèue. Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ses soupirs à sa maîtresse est au-dessous de Tyrcis ; car Tyrcis soupirera sans le dire , et •ce sera sa maîtresse qui s'en apercevra.^ Qu'un amant passionné soit attendri, ému, troublé, qu'il- soupire; mais qu'il ne dise pas : Voyez •coifimeje suis attendri, comme je suis ému, comme je suis touché,, ^îomme je soupire! Cette pusillanimité dans laquelle Corneille fait tomber Sertorius et Viria'e est une preuve bien manifeste de ce que nous avons dit -tant dp fois, que l'amopr s'était emparé du théâtre très longtemps avant Racine ; qu'il n'y avait aucune pièce où cette passion m'entrât, et o'était presque toujours mal à propos. Encore une fois, l'ajntiour n'a jamais bien été traité que dans les scèneâ du Cid, imitées de 'Guillem de Castro, jusqu'à VAndromaque de Racine : je dis VAndromaque; car, dans la Thébâide et dans V Alexandre, on sent que Racine suit la mauvaise route que Corneille- avait tracée; c'est l'unique raison peut-être pour laquelle ces deux pièces n'intéressent point du tout. (V.) 8 II est assez difficile de comprendre comment Thamire peut parler de dureté après ces hélas et ces soupirs. (V.)

488 SERTORIUS

VIRIATE

L'apparence t'abuse; il m'aime au fond de Tame*.

THAHIRE.

Quoi! quand pour un rival il s'obstine au refus'...

VIRIATB.

Il veut que je l'amuse 3, et ne veut rien de plus.

THAHIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

ViRIAtB.

Parlons à ce rival ; le voilà qui s'avaDC«.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE

VIRIATE

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit : Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit *.

1 Rien n'est assurément moins tragique qu'une femme qui dit qu'un homme l'aimo. C'est de la comédie froide. (V.)

* Quoi quand forme une cacophonie désagréable. (V.^

8 Viriate, dans cet hémistiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire : sa vanité lui persuade qu'elle est aimée, et que Sertorius sacrifie son amour à l'amitié ; ce n'est pas là un amusement. Il faut convenir que rien n'est plus éloigné du caractère de la tragédie. (V.)

» Il fallait dire.^fi le crois. Corneille a bien employé le mot 7e croi* sans régime dans Polyeucte : Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée; mais c'est dans un autre sens. Pauline veut dire 7'ax la foi; mais Viriate n'a point la foi. Et lui dois tout crédit; ce- terme est impropre et n'est pas noble. Crédit ne signifie point confiance.

Racine s'est servi plus noblement de ce mot dans un autre sens, quandâ fait dire à Agrippihe :

Je tois mes honneurs croitre, et tomber mon crédit. -

Crédit alors signifie autorité, puissance, considération, (V.) —
Crédit peut signifier confiance, témoin ces vers du Menteur, qui
sont passés en proverbe : "

DORANTS. '

Je disois térité.

CLITOH. .

Quand on mentear la dit,

ACTE II , SCENE IV

ie sais donc votre amour; mais tirez-moi de peine : Par où préten-
dez-vous mériter une reine, A quel litre lui plaire', et par quel
charme un jour Obliger sa couronne à payer votre amour < î

PERPENNA

Par de sincères vœux, par d*assldus services,

Par de profonds respects, par d'humbles sacrifiees ;

Et si quelques effets peuvent juslifter...

VIRIATE

Eb bien I qu'ôtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie '.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie » ?

PERPENNA

Ah, madame!

VIRIATE

. A ce mot en vain le cœur vous bat ; Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'État. J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant, Jusque dans mes États prenne le pas devants

Eo pasMDt par sa bouche elle perd son crédit, c'est-à-dire elle perd son autorité, elle n'obtient plus de confiance. (P.^.

I On n'oblige point une couronne à payer; et payer un amour! (V.i

« On peut sacrifier son sang et sa vie, ce qui est la même chose : mais sacrifier son courage-! qu'est-ce que cela veut dire! on emploie son courage, ses soins ; on sacrifie sa vie. (Y.)

8 Dans une jalousie; le cœur vous bat; un orgueil de reine : ce n'est pas là le style noble; et cette idée d'être servie dans une jalousie est non-seulement du comique, mais du comique insipide* c« n'est pas là- le <poÉo; x.aX IXeoç, la terreur et la pitié. Voilà une plaisante intrigue tragique que de savoir qui de deux femmes passera la première à une porte. (V.)

» Prenne le pas devant ne se dit plus , et présente une petite idée. Voilà de ces choses qu'il faut ennoblir par l'expression. Racine dit :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal. . Prendre le pas devant est une mauvaise façon de parler, qui n'est pas même pardonnable aux gazettes, f V.}

il. ?i2

490 SBRTORIUS.

Serlorius y règne : si daus loïit notre empire

Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire,

Je ne in*en repens point, il en a bien usé;

Je rends grâces au ciel qui Ta favorisé.

Mais, pour vous dire-enlin de quoi je suis jalouse.

Quel rang puis-je gardei* auprès de son épouse ?

Aristie y prétend, et Toffre qu'elle fait.

Ou que Ton fait pour elle, en assure reffeti.

Délivrez nos climats de cette vagabonde,

Qui vient par son exi) troubler un autre monde;

Et forcez-La sans bruit dMionorer d'autres lieux

De cet illustre objet qui me blesse les yeux.

Assez d'autres États lui prêteront asile.

PERPEKNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me "sera facile :

Mais quand Sertoriis ne Tépousara pas,

Un autre hymen vous met dans le même embarras <.

Et qu'importe, ;ipr^ tout, d'une autre ou <1' Aristie,

Si...

YllIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie ; . Donnons ordre au 'présent ; et quant à Vayenir, Suivant l'occasion nous saurons y fournir. Le temps est uu grand maître, il règle bien des choses. Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes. Voulez-vous, me servir?

PERPENNA

Si je 'le veux? j'y cours, Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours»

t II faut éviter ces expressions prosaïques et négligées : celle-ci n'est ni noble ni exacte. Une offre n'assure point un effet; une offre est acceptée ou dédaignée ; le niot d'e^et ne s'applique qu'aux desseins et aux causes, aux menaces, aux prières. (V.*)

s Perpenna n'a aucune raison.de parler d'un autre hymen de Sertorius, puisqu'il n'en est point question dans la pièce : et quel style de comédie! un hymen qui Met dans l'embarras. (V.)

8 II fallait, et je meurs; mais cette façon de parler est du style de la comédie ; encore ne dit- on pas même. Je meurs d'aller^ Je

meurt, de urvtr, mais^e meurt d'envie d'aileTf de tervir; et cela ne se dit que dJum la conversation familière. (V.)

ACTE II, SCEWE V. m

Mais pourrai-je espérer que ce foible sjèrvice Attirera sur moi quelque regard propice, Que le cœur attendri fera suivre...

. yiRIATÉ.

Arrêtez, Vous porteriez trop loin des vœux précipités. Sans doute un tel service aura droit de me plaire; Mais laissez-moi, de grâce, arbitre dusalaire : Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ; Et c'est vous dire assez pour la première fois. Adieu.

SCÈNE V

PERPENNA, AUFIDE

'aufide.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue. Tout son cœur est ailleurs; Sertorius Tavoue, Et fait auprès de vous roffcieuiL rival S Cependant que la reine...

PERPENNA

Ah! n'en juge point mal.

A lui rendre service elle m'ouvre une voie Que tout mon cœur
embrasse avec excès de joie^.

AUFIDE

Vous ne voyez donc pas que soq esprit jaloux Ne cherche à se
servir de vous que contre vous. Et que, rompant le cours d'une
flamme nouvelle ', Vous forcez ce rival à retourner vers elle?.

PEEPENNA. ^

N'importe, >servons^la, méritons son amour; La force et la
vengeance agiront à leur tour. Hasardons quelques jpurs sur l'es-
poir qui nous flatte, Dussions-nous pour tout frftit ne faire
qu*une ingrate.

AUFIDE

Mais, seigneur...

1 Encore une fois, style de comédie. (V.)

t Embrasser avec excès de joie une voie hrendre service; on ne
peut écrire avec plus diAipropriété. C'est un amas de barba-
rismes. (V.) • Rompre le cours. d'une Jlamme^ autre barbarisme.
(V.)

492 SERTORIUS

PBRPENNA.

ÉpargpQons les discours superflus; Songeons à la servir, et ne
contestons plus : Cet unique souci tient mon ame occupée. Ce-
pendant de nos murs on découvre Pompée ; Tu sais qu'on me Ta
dit': allons le recevoir, Puisque Sertorius m'impose ce devoir ^ *

l Dans cette scène Perpenna paraît généreux ; il n'est plus question de l'assassinat de Sertorius, qui fait le sujet du drame. C'est d'ordinaire un grand défaut dans une pièce, soit tragique, soit comique, qu'un personnage paraisse sans rappeler les premiers sentiments et les premiers desseins qu'il a d'abord annoncés ; c'est rompre l'unité de dessein qui doit régner dans tout l'ouvrage. Nous sommes entrés dans presque tous les détails de ces deux premiers actes, pour montrer aux com^{*} mençants combien il est difficile de bien écrire en vers , pour éviter le reproche qu'on nous a fait de n'en avoir pas assez dit, et pour répondre au reproche ridicule que quelques gens de parti, très mal instruits, nous ont fait d'en avoir trop dit. Nous ne pouvons assez répéter que nous cherchons uniquement la vérité[^] et qu'aucune cabale ne nous» Jamais intimidé. Nous reprenons quatre fois plus de fautes dans cette édition * que dans les précédentes', parcequ'il y a des gens qui ne savent pas le français ont eu le ridicule d'imprimer qu'il ne fallait pas s'apercevoir de ces fautes. (V.)

* L'in-4» d» 1774.

FIN DU SECOND ACTE.

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE

SERTORIUS

Seigneur[^] qui des mortels eût jamais osé croire Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire * ;

1 Cette scène, ou plutôt la Seconde, dont celle-ci n'est que le commencement, Bt le succès de Sertorius, et elle aura toujours

une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentiments, à la politique, aux bien* séances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens; elle n'est qu' politique. La pièce de Sertorius n'a rien de là chaleur et du pathétique de la vraie tragédie, comme Corneille l'avoue dans son examen; mais cette scène de Sertorius et de Pompée, prise à part, est un grand modèle. Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La première, dans Shakespeare entre Cassius et Brutus; elle est dans un goût un peu différent de celui de Corneille. Brutus reproche à Cassius d'avoir fait gratter la patte. Cassius répond qu'il aimerait mieux être un chien, et aboyer à la lune, que de se faire donner des pots-de-vin. Il y a d'ailleurs des choses vives et animées, mais ce ton de la scène n'est pas tout à fait celui de la scène tragique; ce n'est pas celui du sage Addison. La seconde conférence est dans l'Alexandre de Racine, entre Porus, Ephésion et Trébile. Si Ephésion était un personnage principal, et si la tragédie était intéressante, cette conférence pourrait encore plaire beaucoup au théâtre, même après celle de Sertorius et de Pompée. Le mal est que ces scènes ne sont pas absolument nécessaires à la pièce. Sertorius même dit au quatrième acte :

-Quel bruit fait par là-telle

De Pompée et de moi l'entretien inutile ?

Ces scènes donnent rarement au spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands hommes conférer ensemble. (V.) Certainement Sertorius n'a jamais dit à Pompée, quel homme an-

Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir Dans Tombre de la paix trouvât si'agrandir ? Certes, je doute encoi: si itia vue est trompée, Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée; Et quand il lui plaira je saurai quel bonheur Cemble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire *, Afin qu'en liberté je puisse vous les dire. L'inimitié qui règne entre nos deux partis • N'y rend pas de rhoineur tous les droits amortis'.

rait jamais osé croire que na gloire pût être augmentée î On ne parle point ainsi de soi-même ; la bienséance n'est pas observée dans les expressions : le fond de la pensée est que la visite de Pompée est le plus grand honneur qu'il ait Jamais reçu ; mais il ne doit pas commencer par parler de sa gloire, et par dire que jamais mortel n'eût osé croire que cette gloire pût augmenter : ces vers peuvent paraître une fanfaronnade plutôt qu'un compliment. Il eût été plus court, plus naturel, plus décent, de supprimer ces vers, et de dire avec une noble simplicité, Seigneur, je doute encoi si ma vue est trompée, etc. (V.) " i Comment est-ce qu'un nom trouve quelque chose! Sertorin Tent dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneur ; mais un nom ne s'agrandit pas, et il ne fallait pas qu'il commençât une conversation poKe et modeste par dire que la guerre a fait applaudir à son nom. Ce n'est pas au nom qu'on applaudit, c'est à la personne, aux actions. (V.) — Le nom d'un homme célèbre s'agrandit de que sa réputation peut s'accroître. Le nom de Voltaire, déjà très célèbre par Zatre Al-

rire, Brutus., s'agrandit encore par Mahomet. Il n'y a rien là que d'extrêmement simple. (P.). •

% Pompée ne doit pas demander qu'on se retire pour pouvoir dire en liberté à Sertorius qu'il l'estime. On peut faire un compliment en public , et faire ensuite retirer les assistants : cela même eût fait un bon effet au théâtre. (y.)

8 Cet amortissement des droits^ ces prérogatives du vrai nu-riie , gâtent un peu ce commencement du discours de Pompée. Préroga- ^ tives n'est pas le mot propre ; et des prérogatives qui prennent le dessus des haines! rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pécheraient en ce qu'ils sont inutiles; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles et si simples : L'e«(iin« et le respect tont les jnstcs tributs Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.

Rien de trop, voilà la grande règle. (V.)

ACTE m.,. SCENE I

Comme le vrai mérite à ses prérogatives.S Qui prennent le dessus des haines les plus vives, L'^estime et le respect sont de justes tributs Qu'aux plus tiers ennemis arrachent les vertus ; Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance * Dont je ne fais ici que trop d'expérience L'ardeur de voir de près un si £aineux héros, Sans lui voir en la main piques ni javelots', Et le front désarmé de ce regard terrible^ Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.

Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur. Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ; Mais, et] ce franc aveu

siecf.bien aux grands coumges'^ J'apprends plus contre vous par mes désavantages Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés ' Ne m'ont encore appris par mes prospérités. Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites "^ : Les sièges, les assauts, les savantes retraites. Bien Camper, bien choisir à chacun son^emploi, Votrereexemple est partout une étude pour moi.

1 Cette phrase, ce comme^ ne conviennent pas à Pompée. Cela sent trop son rhéteur. Ce tour est trop apprêté, cette expression trop prosaïque. Le défaut est petit; n:a's il faut remarquer tout dans un dialogue aussi important que celui de Pompée et de Sertorius. (V.)

2 Ce rendre se rapporte à tribut; mais on ne rend point un tribut, on rend justice, on rend hommage; on paie un tribut. (V.)

* 1} serait à désirer que Corneille eût autrement tourné ce vers. Voir piques n'est pas français. {Y.) — La phrase est françoise, mais voir piques n'est point agréable. (P.)

* Le front désarmé se rapporte à sans voir; de sorte que la véritable construction est, sans lui voir le front désarmé; ce qui est précisément le contraire de ce qu'il entend. Il reste à savoir si un généra) doit parler à un autre général de son regard terrible. (V.)

5 C'est ce qu'on doit dire de Pompée, mais c'est ce que Pompée ne doit pas dire^de lui : c'est une parenthèse du poète. Jamais un général ' d'armée ne se vante ainsi , et ne s'appelle grand courage. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient «uxmême»^ c'est une règle générale qu'on ne peut trop répéter.] V.)

t On emporte une place, on remporte un avantage, on a un succès ; on n'emporte point un succès. Cest un. barbarisme (V.)

7 Je vois à voir, répétition qu'il faut éviter. (V.)

496 SIIRTORIUS.

Ah .' si je vous poiyyois rendre à la. république, Que je croirois lui faire un présent magnifique! Et que jMrois, seigneur, à Rome ayec plaisir. Puisque la trêve enûn m'en donne lé loisir, Si j'y pouvois porter quelque foible espérance D'y conclure un accord d'une telle importance! Près de Theureux Sylla nepuis-je rien pour vous? El près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous f

SERTORIUS

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine, Si vous vouliez avoir Tame toute romaine : Mais, avant que d'entrer en ces difficultés. Souffrez que je réponde à vos civilités >.

Vous ne me donnez rien par cette hante estime Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime*. La victoire attachée à vos premiers exploits. Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois, Avant la dignité qui permet d'y prétendre. Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre. Si dans l'occasion je ménage un peu mieux L'assiette du pays et la faveur des lieux s,

1 II eût été mieux que Sertorius eût répondu aux civilités de Pompée «ans le dire; cela donne à son discours- un air apprêté et contraint. Il annonce qu'il veut faire un counpliment ; un tel compliment doit être «ans appareil, afin qu'il paraisse plus naturel et plus vrai. On n'a pat besoin de faire retirer les assistants pour faire un compliment (V.)

s Degré sublime, expcession faible et impropre employée pour la rime. (-V.)

s Je ne peux m'empêcher de remarquer ici qu'on trouve dans plusieurs livres, et surtout dans VHistoire du Théâtre, que le vicomte de Turenne, à la représentation de Serforius s'écria : Où donc Corneille <i-t-il pu apprendre l'art de la guerre î Ce conte est ridicule. Corneille eût très mal fait d'entrer dans les détails de cet art; il fait dire «n général à Sertorius ce que Ce Romain devait peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrain que Popipée. Il n*y a pas là de quoi étonner un Turenne. Les généraux -de Charles-lQuint et de François 1er pouvaient, en effet, s'étonner que Machiavel, secrétaire de Florence, donnât des règles excellentes dé tactique, et enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui ; c'est alors qu'en pouvait dire : Où Machiavel a-t-il appris. Vart de la gmemt Mais si le vicomte de Turenne en avait dit autant sur un ou deux Tef»

ACTE III, SCliXE I

Si mon expérience en prend quelque avantage,

Le grand art de la guerre attend quelquefois T≥

Le temps y fait beaucoup; et de mes actions

S'il vous a plu tirer quelques instructions,

Mes exemples un jour ayant fait plccj aux vôtres,

Ce que je vous apprends, vous L'apprendrez à d'autres ;

Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
 S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
 . Quant à l'heureux Sylla, je u'ai rien à vous dire.
 Je vous ai montré l'art d'allbiblir son empire;
 Et, si je puis jamais y joinclre des leçons
 Dignes de vous apprendre à repasser les monts.
 Je suivrai -d'assez près voire illustrç retraite
 Pour traiter avec lui sans l>esoin d'interprète,
 Et sur les bords du Tibre, une pique ji la main S
 Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles. Et pourroient'-
 vous donner quelques soins inutiles, Si vous faisiez dçssoin de
 me les expliquer. Jusqu'à m'a voir appris à les bien pratiquer'.

de Corneille, qui n'enseignent point la tactique, et qui ne
 doivent point l'enseigner, il aurait dit une puérité doat i) ^tait
 incapable. On pouvait plus justement dire que Corneille parlait
 supérieurement dé poli* tique. La preuve en est dans ces vers :

Lorsque deux f^elions divisent on empire, etc.

Bile est encore plus dans Cinna. Nous sommes inondés depuis
 peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obJjcurs, inca-
 pables de se gouverner eux-mAmes, et ne connaissant ni le
 monde, ni la cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les.

rois et les ministres, et même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres, je n'en excepte pas un, qui approche de loin de la délibération d'Auguste dans Cinna, et de la conversation de Sertorius et de Pompée! C'est là que Corneille est bien grand ; et la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la politique le rend encore plus grand, et est le plus bel éloge de la poésie. (V.) ^

1 On se servait encore de piques' en France lorsqu'on représentait Sertorius et cette expression était plus noble qu'aujourd'hui. (V.)

t Ce vers n'a pas un sens *net. On ne sait si l'intention de l'auteur «st, si vous, vouliez m'expliquer mes leçons jusqu'à ce que vous m'appriessiez à les mettre en pratique ; mais /aire dessein de les expliquer

498 SERTORIUS

SERTORIUS

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine» Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine ; Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE

Ce discours rebattu Lasserait une austère et farouche vertu. Pour moi, qui vous honore assez pour m'en contraindre A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre, Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités : Mais, seigneur, étant seules, je parle avec franchise; Bannissant les témoins, vous me l'avez permise; Et je garde avec vous la même liberté Que si votre Sylla n'a voit jamais été.

Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre ? Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ? Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû. C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu. C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves* ; Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves; Et la gloire, qui suit vos plus nobles travaux Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux : Leur misère est le fruit de votre illustre peine : Et vous pensez avoir l'âme toute romaine! ' Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ; Mais s'ils vous étoient cher, vous le rempliriez mieux.

POMPEE

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique Aux soins de rétablir un jour la république :

jusqu'à m'avoir appris est un contre-sens en toute langue. Faire dessein est un barbarisme. (V.)

1 On est chef de parti, on n'est pas chef d'une guerre. Le mot est trop impropre. (V.)

* Trainer des cœurs peut se dire.. Racine a dit :"

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi. Mais cet après soi ou après lui est absolument nécessaire. Entraînant après lui tous les cœurs des soldats. (Y.)

ACTE III, SCÈNE I

Mais vous jugez, seigneur, de Pâme par le bras; Et souvent Tuti parolt ce que Tautre n'est pas*.

Lorsque deux factions divisent un empire, Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire. Suivant Toccasion ou la nécessité Qui remporte vers Tun ou vers Tautre côté. Le plus juste parti, difficile à connoltre. Nous laisse en liberté de nous choisir un maître; Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus. J'ai servi sous Sylla du temps de Marius, Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste De nos divisions soutiendra quelque reste*. Comme je n'avois pas dans le fond de son <xBnr, rignore quels projets peut former son bonheur ^ : S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme; Je lui prèle mon bras sans engager mon an^e ; Je m'abandonne au cours de sa félicité, Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté; Et (Test ce qui me forc€ à garder une pl^ce Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace, Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir . Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir ^. Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

t Ces expressions sont trop négligées : et comment un bras peut-il paraître diffèreçt d'une ame! La plupart des fautes de langage sont au fond des défauts de j ustesse. (Y.)

• Soutiendra n'est pas le mot propre; on entretient un reste de divisions, on les fomente, etc. ; bn soutient un parti, une cause, une prétention : mais c'est un trt-s léger défaut dans un aussi beau discours que celui de Pompée. ,

Lorsqque deux factions dÎTisent un empire.

Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire...

Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus, etc.

Quelle vérité dans ces vers ! et quelle force dans leur simplicité ! point d'épithète, rien de superflu ; c'est la maison en vers. (V.)

Si Un bonheur qui forme des projets est trop impropre. (V.)

* On peut animer tout dans la poésie; mais, dans une conférence sans passion, les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu : peut-être cette expression porte encore plus l'empreinte d'une négligence qui échappe que d'une figure qu'on recherche. (V.)

500 SERTORIUS

sertorius.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre; Et nous, qui jugeous tout sur la foi de nos yeux, Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux. Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ; Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui, Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire Que de la liberté vous feriez voire gloire. Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux ; Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux, Tous aidez aux Romains à faire essai d'un maître. Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être. La main qui les opprime, et que vous soutenez. Les accoutume au joug que vous leur destinez; Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage, Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage*.

POMPEE

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ; Mais justifiera-t-il ce que Ton voit ici ? Permettez qu'à mon tour, je parle avec franchise; Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise : Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux, Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme? N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome? Du nom de dictateur, du nom de général. Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ? Les titres différents ne font rien à la chose; Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose;

■ 1 Ce mot tûr, qui par lui-même est ramilicr, et même ignoble, fait ici un très bel effet; car, comme on Ta déjà remarqué, il n'y a guère de mot qui, étant heureusement placé, ne puisse contribuer au sublime. Ce discours de Sertorius est un des plus beaux morceaux, de Corneille ; et le reste de la scène en est digne, à quelques négligences près. Ces vers : ' . .

Et votre empire en est d'autant plus dangereux, etc.

Rome n'est plus dans Rome, elle est (où je suis, etc. •ont égaux aux plus beaux vers de Cinna et des Horace». (V.)

ACTE III, SCÈNE I. vi

Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr, Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.

Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes, J'en userai peut-être alors comme vous faites : . Jusque-là...

SERTORIYS.

Vous pourriez en douter jusque-là.

Et me faire, un peu moins ressembler à Sylla. Si je commande ici, le sénat tte Tordonne. Mes ordres n'opt encore assassiné personne. Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ; Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un. C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ; Et, si Ton m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE

Et votre empire en est d'autant plus dangereux. Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux. Qu'en assujettis^nt vous avez l'art de pjairé. Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire, Et que la liberté trouvera peu de jour A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçoiineuses. Mais n'examinons point ces questions fâcheuses, Ni si c'est un sénat qu'un nmas de bannis. Que cet asile ouvert sous vous a réunis. ' Une seconde fois, n'est-il aucune voie Par où je puisse à Rome emporter quehiue joie? Elle seroit extrême à trouver les moyens De rendre un si grand homme à ses concitoyens: Il est doux de revoir les mûrs de- la patrie : C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie; . ^ . C'est Rome..;

SERTORIUS

Le séjour de votre potentat.

Qui n'a que ses fureurs poiIr maximas d'État *?

1 Voilà encore un dés plus bekux endroits de Corneille : il y a de 1^{re} force, de la grandeur, de la vérité, et même il est supérieurement écrit, à quelques négligences, à quelque» familiarités près , comme U tyran Ml bas, donner celte joie^ ouvrir tou» ses bras. Mais quand «ne «xpreſ-

502 SERTORIUS

Je n'appelle plus Rome un enclos, de murailles Que SOS proscriptions comblent de funérailles; Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau, N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau : Mais, pour revivre ailleurs dans sa première foi-ce, Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ; Et, comme autour de moi j'ai tous seâ vrais appuis, Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie Qui puisse avec honneur nous donner cette joie. ^

Unissons-nous ensemble, et le tyran, est bas : - Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras. Ainsi nous ferons voir Ta-mour de la patrie, Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâ-trie ; Et nous épargnerons ces fl(^ts de sang romain Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE

Ce projet, qui pour vous est tout brillant (Je gloire, N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire ? Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS

Du droit de commander je ne suis point jaloux ; Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne, Non jusqu'à vous servir de ma seule personne; Je prétends un peu plus : mais dans cette union De votre lieutenant m'envierez-vous le nom ?

POMPÉEÇ.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée ;

Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;

Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est i

sioivfaniltère;et£oinmune est bien placée et fait un contraste, alors elle tient presque du sublimç ; tel est ce vers :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Ce mot enclosy qui ailleurs est si commun et même bas, s'en-noblit id, et fait un très beau contraste avec ce vers admirable :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où j.e sais. (V.) 1 II fautéviter ces expressions triviales çfite c'est^ (j^ni n'est pas français, et ce que c'est y qui, étant plus régulier, est dur à l'oreille "et du style de conversation. (V.)

ACTE IH, SCENE I

De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur platt. Je sais une autre voie, et plus noble et plus sftre. Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ; Et déjà de lui-même il s'en «erait démis, S'ilvoyoit qu'en ces lieux il n'^ût plus d'ennemis. Mettez les armes bas, je ré-

ponds de l'issue, . J'en donne ma parole après l'avoir teçue. Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS

Je né m'éblouis point de cette illusion.

Je connois le tyran, j'en vois le stratagème;

Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.

Vous.qu'à sa défiance il a sacrifié

Jusques à vous forcer d'être son allié ^ . .

POMPÉE

ttélas f ce mot me tue, et, je le dis sans feinte, C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte. J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher*; Mon cœur frémit encore à me le reprocher : V^rs. tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ; Et je vous rends, seigneur, raille grâces pour elle, A vous, à ce grand cœur dont la compassion Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS

Protéger hautement les vertus malheureuses. C'est le moindre devoir des âmes généreuses' : Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPEE

Un époux ! dieux ! qu'entends-je î Et qui, seigneur?

1 Cette transi tioa ne die paraît pas assez ménagée. Je crois queSertorias devait, dans rénumératioh des cruautés de SyUa,

compter cello d'avoir forcé Pompée à répudier -sa femme. (Y.)

t J'aimais mon Aris fi j est taiMe^ trivial, et comique. CV,]—
J'aimois mon Aristie ne nous parott m trivial, ni comique sur-
tout; nous n'y ▼ oyons qu'une expression simple ou naïve, qui,
employée à propos, ne seroit pas déplacée dans le sujet le plus
noble. Il y a loin du naïf, du familier même, au trivial ; et ce qui
n'est que simple n'est pas toujours comique. (P.) ,

a Sertorius ne doit point dire qu'il est une ame généreuse : il
doit le laisser entendre : c'est le défaut de tous les héros de Co-
roeUle de se vanter toujours. (V.)

504 SERTORIUS

SERTO^mUS.

Moi.

POMPÉE

Vous?

Seigneur, toute son ame est à moi dès renfanCe : Timitez point
Sylla par cette flolence; :Vfes maux sont assez grands, sans y
joindre celui De voir tout ce que j'afme entre l<^s bras d'autrni.

SERTORIUS

Tout est encor à vous. Venez , venez, madame, Faire voir quel
pouvoir j*usurpe sur votre ame, Kt montrer, s'il se peut, à tout le
genre humain 1^ roi*ce qu'on vous fait pour me donner la malh i.

POMPEE

(Test elle-ipême, ô ciel !

SERTORIUS

Je vous laisse avec eHe,

1 La force qu'on vous fait est un barbarisme : on dit prtmdre a/orce, faire force de rames, de voiles, céder à la force, employer la force : mais Xkon faire force à quelqu'un. Le terme propre est faire violence Q^ forcer. Remarquons ici que le grand Pompée est présenté sous un it^pect bien défavorable ; c'est llaventure la pluja honteuse de sa vie : il a répudié Antistia, qu'il aimait, et a épousé Emilie, la petite-£[lle de Sylla, pour faire sa cour à ce tyran : cette bassesse était d'autant plut iionteisc, qu^ Emilie était grosse de son premier mari quand Pompée répousa par un double divorce. Pompéo avoue ici sa honte à Sertoriut et à sa première femme : il ne paraît que comme un esclave de Sylla, <}ui craint de déplaire à son maître; dans'cet^ position, quelque chose «lu'il dise où qu'il fasse, il est impossible de s'intéresser à lui. On prend un intérêt médiocre à ScrtoriiTs amoureux. Viriate est peut-être le premier personnage de la pièce; mais quiconque n'étalera que de la politique n'excitera jamais les grands mouvementé, qui sont l'ame de la tragédie. Il est dit, dans le Boléarat, que Bo^eai^ n'aimait pas cette fameuse conférence de Sertorius et de Pompée^. On prétend que Boileau .lisait que cette scène n'était Ai dans la' raison , ni dans la nature , et qu'il était ridicule que Pompée vint redemander sa /emme à Sertorius, tandis qu'il en avait une autre de la main de Sylla.. J'&voue que Tobjet «le cette confétence peut être critiqué ; mais j'ai bien de la peine à rroire que Boile&u ne fût pas contenu des morceaux adroits et sublimes de cette scène ; il savait trop bien que le goût consiste assavoir adlAirer les beautés au milieu des défauts. (Y.) — Le Bo-

léana est un livre assez méprisé, qui n'a jamais eu d'autorité chez les littérateurs instruits. \V.y

POMPÉE, ARISTIE

POMPÉE

Me dit-on vrai, madame, et seroit-il possible?...

ARISTIE

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible ; *

Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour.

Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.

Mais, si de mon amour elle est la souveraine,

Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine ;

Je ne la suis pas même; et je hais quelquefois.

Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE

Cette baine a pour moi toute son étendue. Madame, et la pitié ne Ta point suspendue ; La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer? Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être, Cherche en dépit de moi le

vôtre pour renaître 3; Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant

1 Après une scène de politique, il n'est guère possible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le cœur veut être mené par degrés ; il ne peut passer rapidement d'un sujet à un autre : et toutes les fois qu'on promène ainsi le spectateur d'objets en objets, tout intérêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent presque toutes les tragédies de Corneille d'être touchantes. Il paraît qu'il a senti ce défaut, puisque Sertorius et Pompée ont parlé d'Aristie à la fin de \A scène précédente, mais ils n'en ont parlé que par occasion. (Y.)

t Ces vers et les suivants sont un peu du haut comique , et ôtent à la femme de Pompée toute sa dignité. (V.)

* Ce/eu qui cherche le /eu de Pompée, ce courroux qui trébuche; en un mot, cette scène entre un mari et une femme ne passerait pas aujourd'hui. (V.)

II

50\$ SERTORIUS

Trébuche, perd sa force, et niouit en vous parlanl. M^aime-riez-vous encor, seigneur ?

POMPÉE

Si je vous aime^î Demandez si je vis, ou si je suis moi-même. Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux : Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire. Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire. Quoi qu'on n'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus. Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius* ; Te suis-je au grand Pompée ; et, puisqu'il m'aime encore. Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore. Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez ; Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez. Plus de Sertorius. Hélas ! quoi que je die, Vous ne me dites rien, seigneur, Plus d'Emilie '. Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments. Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements ; C'est vous que je veux croire ; et Pompée infidèle Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle ; Il l'afermit pour moi. Venez, Sertorius,

< Ce qui fait en partie que cette scène est froide, c'est précisément cette chaleur que Pompée essaie de mettre dans sa réponse à sa femme. S'il est vrai qu'il l'aime si tendrement, il joue le rôle d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de Sylla ; et Pompée ainsi avili ne peut plus intéresser les spectateurs, comme on vient de le faire voir. Aristie paraît encore moins, en ne paraissant que pour dire à Pompée qu'elle prendra un autre mari , s'il ne veut pas d'elle. Ce sont là des intérêts qui n'ont rien de grand ni d'attendrissant. (V.)

4 II n'y a personne qui puisse souffrir cet apprêt, ces refrains, ces je«x d'esprit compassés. Cela ressemble un peu à ces anciennes pièces de poésie nommées chanis royaux , ballades , virelais ; amusements qu'il n'y a jamais ni les Grecs ni les Romains ne connurent , excepté dans les vers phaléuques, qui étaient une es-

pèce de f o sic molle et efféminée, où les fefrains étaient admis, et quelquefois aussi dans l'eglogve :

Dneite ab orbe doroom, m«a camaina, ducite Daphain. (Y.)

3 <3ela serait à sa place dans une pastorale ; maid dans una tragédie !...

ACTE ni, SCENE II. ^m

11 me rend toute à vous par ce muet refus. Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée ; Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée : Il le verra sans peine, et celte dureté Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage. Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage ^ Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas, Plaiguez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas ; Demeurez en état d'être toujours ma femme, Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame. Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé ; Son règne passera, s'il n'est déjà passé ; Ce grand pouvoir lui pèse, il s*apprête à le rendre; Comme à Sortorius, je veux bien vous l'apprendre. Ne vous jetez donc point, madame, eu d'autre bras %; Plaiguez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas : Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

1 Ce qu*il /ail éfimjure est un barbarisme; mais y* voui aime^ et ne puis davantage^ déshonore enliènmcat Pompée. Le ^Vainqueur ée Mithridate ne devait pas t'avilir |U8qiie-là. (V.)

t Coraeill« a été trop •• tirent un peintre trop exact des mœurs de TaDtiquité. La scène, dans Sertorius^ entre Pompée et Aristie est admirable pour un homme qui sait se transporter au temps de Pompée ; mais elle ne paroît pas vraisemblable au plus grand nombre des spectateurs, qui ne peuvent comprendre qu'un mari dise à sa femme :

Non, ne vous jetés point, madame, en d'autres bras.

Pompée, pour prouver à son ancienne épouse que la nouvelle qu'ir vient dé prendre teste toujours attachée à son premier époux , s*exprime ainsi :

Elle porte en ses flancs

k ces mots, qui étonnent un spectateur peu instruit des mœurs romaines, Aristie fait cette réponse non moins étonnante pour lui :

Rcndcz*!e-inoi , scip^nciir

Pour sentir la beauté de cette réponse, il faudroit presque être un ancien Romain. Le tableau est ressemblant, mais il l'est târop : il est des occailoûs où une ressemblance exacte ne convient |»as. (L. RacIxë.

508 SERTORIUS

ARISTIK.

Mais quoi ! n'êtes-vous pas entre les bras d^une autre?

POMPÉS

NoD, puisqu'il vous en faut confier le secret,

Emilie à Sylla n'obéit qu'à regret.

Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache

Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache;

Elle porte en ses flancs le fruit de cet amour*,

Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;

Et, dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée

N'a fait que Véblouir par un feint hyménée.

Tandis que, tout entière à son cher Glabrimon,

Elle parolt ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte. Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte «.

J'aimai votre tendresse et vos empressements ; Mais je suis au-dessus de ces attachements; Et tout me sera doux, si ma trame coupée Me rend à mes aïeux en femme de Pompée, Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé. J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices; Un moment de sa perte a pour moi des supplices. Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui. Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ; Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale ; Qu'il me relève autant que Sylla me ravale : Non que je puisse aimer aucun autre que vous; Mais pour venger ma gloire il me faut un époux ',

1 Ce déUil domestique, cette confidence de Pompée, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, et qu'elle est grosse d'un autre, sont au-dessous de la comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de Pompée et de Sertorius justifient ce que Molière disait de Corneille, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, et tantôt le laissait travailler lui-même. (V.)

1 C'est le luUn qui fit ce vers-là ; mais ce n'est pas loi qui ûtpo*^ elles de ma sorte :

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte. (V.)

« Une femme qui dit que, pour la venger, il lui faut un mari, di»

ACTE m, SCENE If

Il mVn faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE

Ah ! ne vous laissez point d'aimer et d'être aimée '. Peut-être touchons-nous au moment désiré Qui saura réunir ce qu'on a séparé.

Ayez plus de courage et moins d'Impatience ' ; Souffrez que Sylia meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE

J'attendrai de sa mort ou de son repentir Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir? Et je verrai toujours votre cœur plein de glace, Mon tyran impuni, ma rivale à ma place, Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu, Après ravoir gardé tant qu'il l'aura voulu?

POMPÉE

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-Je, madame s?

ARISTIE

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme S

La ramiuer chez vous avec vos légions.

Et rendre un heureux calme à nos divisions ''.

une étrange chose. Corneille l'a bien senti en releyant cet aveu par ces mots, il m'en faut un illustre; et ce n'est peut-être pas encore assez.

1 Ah! ne vous laissez poiat d'aimer et d'être aimée,

est un vers d'églogue ; et entre un mari et une femme, il est au-dessous dcl'églogue. (V.)

* C'est, au contraire, c'est Aristie qui doit dire à Pompée, ayez plus décourage: c'est lui seul qui en manque ici. (V.)

8 Ce vers humilie trop Pompée. Il y a des hommes qu'il ne faut jamais faire voir petits. (V.) ^ On ne suit point un exil, on suit une exilée. (Y.) 5 On rend le calme à un peuple agité et divisé, on ne rend point le calme à une division ; cela est impropre et forme un contre-sens : on fait succéder le calme au trouble, à l'orage;

l'union, la concorde, à la division. Corneille, dans ses vingt dernières pièces *, ne se sert presque jamais du mot propre, ne parle presque jamais français, et surtout n'est jamais intéressant : et cela, tandis que la langue se perfectionnait sous la plume de tant de beaux génies du grand siècle; tandis que Racine

* Exagération impardonnable. Ce n'est point là juger Corneille, c'est le diffamer. (P.)

Ma SERTORIUS.

Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée. Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée! Et quand Sertorius sera joint avec vous. Que pourra le tyran? qu'osera son courroux ?

POMPÉE

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroltre^,

Ni secouer le joug que de changer de maître.

Sertorius pour vous est un illustre appui;

Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui ;

Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.

Perpenna, qui Ta joint, saura que vous en dire*.

Je sers : mais jusqu'ici Tordre vient de si loin.

Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin;

Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,

Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence'.

Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre honuie ;
Moi, qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non, si vous m'aimez comme j'aime à le croire»
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer.
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIB.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souviennne. Vous mettrez
votre gloire à me rendre la mienne. Mais il est tcmpâ qu'un mot
termine ces débats.

parlait au cœur avec tant de chaleur, de noblesse, d'élégance,
et dans un langage si pur. (V.)

t Pour que ce vers fût français, il faudrait ce n'estpas être
a^ffrnchi que le paraître. (V.)

t Ce vers familier, et la dissertation politique de Pompée avec
sa femme, augmentent les défauts de cette scène. Le principal
vice est dans le sujet ; et je crois qu'il était impossible de mettre
de la chaleur dans cette pièce. (V.)

* Xc peu de déférence qui est jaloux du fouvoir^ et qui sert en apparence, est un galimatias qui n'est pas français. (V.)

ACTE m, SCÈNE II. 5H

Me voulez-vous, soigneur ? ne me voulez-vous pas' ? Parlez : que voulez-vous régler ma destinée, Suis-je encore à Tépoux à qui Ton m'a donnée? Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté : Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POMPÉE

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve. Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève; Et vous savez si peu T'ir de vous secourir, Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE

Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

POMPÉS

La vôtre à la garder coûtera bien des têtes < ; Comme elle fermera la porte à tout accoté, Rieu ne la peut jamais assurer que ma mort. Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne, Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne; Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés. Nous vous ferons connaître à quel point nous vous forçons.

ARISTIE

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance. D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance; Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs. Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs; Ceux de servir Sylla, d'aimer son Emilie, D'imprimer du respect à toute l'Italie, De rendre à votre Rome un jour sa liberté. Sauront tourner vos pas de quelque autre côté. Surtout ce privilège acquis aux grandes âmes. De changer à leur gré de maris et de femmes. Mérite qu'on l'étalé aux bouts de l'univers, Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

1 C'est un vers de comédie qui avilit tout ; et ce vers est le précis de toute la scène. (V.)

* La vôtre, etc., est un vers de Nicomède^e qui est bien plus à sa place dans Nicomède qu'ici , parcequ'il sied mieux à Nicomède* de braver son frère qu'à Pompée de braver sa femme. (V.)

SERTORIUS

POMPÉE

Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure *...

ARISTIE

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPEE

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE

Ah ? si ce nom vous plaît, je suis encore à vous. Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE

Gardez-la moi, madame.

ARISTIE

Tandis que vous avez à Rome une autre femme? Que par un autre hymen vous me déshonorez? Me punissent les dieux que vous avez jurés, Si, passé ce moment, et hors de votre vue, Je vous garde une foi que vous avez rompue * !

POMPÉE

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE

Ce que vous m'enseignez.

POMPEE

htcindre un tel amour ' !

ARISTIE

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE

J'en fais tous mes souhaits.

1 Ce vers fait bien connaître à quel point cette scène de politique amoureuse était difficile à faire. Quand on répète ce qu'on a déjà dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire. (V.)

3 II faudrait au moins qu'elle fût sûre d'épouser Sertorius pour parler ainsi |V.)

3 Si Pompée est en effet si amoureux, il n'a pas dû se séparer d'Aristie ; et s'il n'a pas une passion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer. (V.)

ACTE m, SCENE II

POMPEE

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE

Adieu pour tout jamais * !

1 Pour Jamais est bien pins fort que po«r tout jamais. Ce dialogue pressé, rapide, coupé, est souvent, dans Corneille, d'une grande beauté. II ferait beaucoup d'effet entre deux amants ; il n'en fait point entre un mari et une femme qui ne sont pas dans

une situation assez douloureuse. Il était impossible de faire d'un tel sujet une véritable tragédie. Les demi-passions ne réussissent jamais à la longue ; et les intérêts politiques peuvent tout au plus produire quelques beaux vers qu'on aime à citer. La seule scène de Sertorius et de Pompée suffisait alors à une nation qui sortait des guerres civiles. On n'avait rien d'aucun auteur qu'on pût comparer à ce morceau sublime, et on pardonnait à tout le reste en faveur de ces beautés qui n'appartenaient, dans le monde entier, qu'à Corneille. (V.)

SERTORIUS, THAMIRE

SERTORIUS

Pourrtil-jc voir la reine?

THAMIRE

Attendant qu'elle vieuae, Elle m'a commandé que je vous entretienne, Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments. Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence; Mais j'ose présumer qu'offert de votre main, Il aura peu de peine à fléchir son dédain. Vous pouvez tout sur elle.

Ah! j'y puis peu de chose, Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose; Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS

Me plaire?

1 Cette scène de Sertorius avec une confidente a quelque chose de comique. Les scènes avec les subalternes sont d'ordinaire très froides dans la tragédie, à moins que ces personnages secondaires n'apportent des nouvelles intéressantes, ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéressantes encore. Mais ici Sertorius demande simplement des nouvelles; il veut savoir où vont les sentiments de Viriate, quoique des sentiments n'aillent point. Thamire semble un peu le railler, en lui disant que Perpenna, offert par \n\, Jléchira le dédain de la reine; et Sertorius répond qu'il a pour elle un violent respect. Cela n'est pas fort tragique. (V.)

ACTE IV» SCENE I

THAMIRE.

Où : mais, seigneur, c'est où vient cette surprise? Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appellez point mépris un violent respect

Que sur mes plus doux vœux foit régner son aspect.

THAMIRE

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre, S'il ne sait
que trouver des raisons pour un autre; Et je préférerois un peu
d'emportement Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement
K

SERTORIUS

Il n'en est rien parti capable de me nuire, Qu'un soupir échappé
ne dût soudain détruire : Mais la reine, sensible à de nouveaux
désirs, Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

TflAMHIB.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire.

Nous n'cDtendoos pas bien ce qu'un soupir veut dire;

Et je vous servirois de meilleur truchement.

Si vous vous expliquiez un peu plus clairement

Je sais qu'en ce cliioat, que vous nommes barbare^

Vuama par ub soupir quelquefois se déclare;

Hais la gloire, qui fait toutes vos passions.

Vous met trop au-dessus de ces impressions ;

De tels désirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS

Ah ! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme ' :

t Avouons que Bertorins et cette suivante débitent un étrange galimatias de comédie. Ce violent respect que Taspect de Yiriate fait régner sur les plus doux vœux de Sertorius, ce peu de respects qui ressemblent aux respects de Sertorius, ce respect qui ne sait que trouver des raisons pour un autre, et cette suivante qui préférerait un peu ti^empcrlement aux plus humbles devoirs d'un accablement ! enfin Tandre qui lui réplique qu'iV n'en est tien parti capable de lui nuire, et qu'un soupir échappé ne pût détruire ! Ce n'est pas le lutin qui a fait tic tels vers. |V.)

» Ce vers a quelque chose de comique ; aussi est-il excellent dans la bouche du Tartufe, qui dit :

Ah ! pour être dévot, je n*cn suis pas moins homme. Mais il n'est pas permis à Sertorius de parler comme le Tartufe. (V.)

5«6 SERTORIUS

J'aime, et peut-être plus qu'où o'a jamais aimé ^ : Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé. J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse D.ms mes plus grands efforts m'a fait voir ma foiblesse; <]eux de la politique, et ceux de Taraitié, M'out mis en un état à me faire pitié. Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine. Si toutefois...

THAMIRE

.Seigneur, elle a de la bonté; Mais je vois son esprit fortement irrité; Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre. Vous

pouvez espérer, mais vous avez à craindre. N'y perdez point de temps, et ne négligez rien ; C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien, La voici. Profitez des avis qu'on vous donne, Et gardez-vous surtout qu'elle ne m'en soupçonne s.

1 Ce vers prouve encore que ceux qui ont dit que Corneille dédaignait de faire parler d'amour ses héros se sont bien trompés. Ce vers est d'autant plus déplacé dans la bouche de Sertorius, qu'il n'a rien dit jusqu'ici qui puisse faire croire qu'il ait une grande passion. Rien ne déplaît plus au théâtre que les expressions fortes d'un sentiment faible; plus on cherche alors à attacher, et moins on attache. Et qu'est-ce qu'une reine qui est sensible à de nouveaux desirs, et qui ^{n'}entend des raisons et non pas des soupirs 1 Et cette suivante qui n'entend pas bien ce qu'un soupir veut dire, et qui serait un meilleur truchement! Non, jamais on n'a rien mis de plus mauvais sur la scène tragique. On dira tant qu'on voudra que cette critique est dure; je dois et je veux la publier, parceque je déteste le mauvais autant que j'aime le bon. (V.)

2 Profilez de mes avis y mais ne me nommez pas; discours de soubrette ridicule. A quoi sert cette froide scène de comédie! Mais il faut remplir son acte, mais il faut donner à un parterre, souvent ignorant, grossier et tumultueux, trois cents vers*, pour les cinq sous qu'on payait alors. Non, il faut bien plutôt ne donner que deux cents beaux vers par acte que trois cents mauvais. Il ne faut point prostituer ainsi l'art de la poésie. Il est honteux qu'il y ait en France un parterre où les spectateurs sont debout, pressés, gênés, nécessairement tumultueux; peut-être c'est encore un mal qu'on donne des spectacles tous les jours ; s'ils étaient plus rares, ils pourraient devenir meilleurs :

Yoluptates commendat rarior usus. (V.)

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE

VIRIATB.

On m'a dit qu'Arislie a manqué son projet, Et que Pompée échappe à cet illustre objet. Seroit-il vrai, seigneur?

SERTORIUS

Il est trop vrai, madame ; Mais, bien qu'il Tabandonne, il Ta-dore dans Tame, Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain, S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE

Vous vous alarmez peu d'une telle menace ?

SERTORIUS

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse. Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE

D'obéir sans remise au pouvoir absolu *;

1 Cette scène remplie d'ironie et de coquetterie semble bien peu convenable à Sertorius et à Viriate. Les vers en paraissent aussi contraints que les sentiments. Mais quand on voit ensuite Sertorius qui dit qu'il aime malgré ses cheveux gris, et qu'il a cru qu'il ne lui en coûterait que deux ou trois soupirs j Sertorius pa-

rait trop petit. Virate d'ailleurs lui dit à peu près les mêmes choses qu'Aristie a dites à Pompée. L'une dit : Me voulez-vous t ne me votUez'Vous pas 1 l'autre dit : M'aimez-vou^ t L'une veut que Pompée lui rende sa main \ l'autre, que Sertorius lui donne sa main. Pompée a parlé politique à sa femme; Sertorius parle politique à sa maîtresse. Viriate lui dit : Vous savez que Vamour n'est pas ce qui me presse. L'un et l'autre s'épuisent en raisonnements. Enfin Viriate finit cette scène en disant :

Je sais reine; et qni sait porter une couronne. Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.

Ces* parler à Sertorius, dont elle dépend, comme si elle parlait à son domestique ; et ce n'aime point qu'on raisonne est d'un comique qui n'est pas supportable. La fierté est ridicule quand elle n'est pas à 8a place. (Y.)

î Obéir sans remise^ une oj^e en l'air, assurer des nœuds, une frénésie poussée au dernier éclat. Quels vers f quelles expressions I Et de

518 SERTORIUS

Et si d'une offre en Tair votre ame encoi* frappée Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée, Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux De Pun et l'autre hymen nous n'assurons les noeuds; DAt se rompre la trêve, et dût la jalousie Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SSBTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

TiaiATt.

Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement; Et quand l'obéissance a de l'exactitude *, Elle voit que sa gloire est dans la promptitude,

SSRTOKIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.

Qui peut ce qui lui commande alors qu'il prie.

D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie :

Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,

Le pouvoir souverain dont il est soutenu.

Valent bien tous ensemble un trône imaginaire

Qui ne peut subsister que par l'heur de tous plaire.

petits écoliers oseront me reprocher d'être trop sévère. (V.) — Cet écoliers dont Voltaire parle « l'Yec indignation, et qu'il eût « fifféB davantage en n'en parlant pas, étoient les écrivains & la semaine, qui, lorsque cet ouvrage parut, s'érigèrent tous en vengeurs de Cômelle, motes par zèle pour sa mémoire, que pour outrager Voltaire. Aucun d'entre eux n'eût été capable de faire une seule des excellentes remarques dispersées dans ce commentaire ; mais ils relevèrent avec arrogance celles où Voltaire a pu se tromper, tandis qu'ils se récrioient d'admiration même sur les défauts les plus évidents de Corneille. Si Ton en croyoit ces critiques, Tk^dm-e^ PerihariU, Attila même étoient des ouvrages

où le génie de ce grand homme se montrait encore tout entier, et très supérieurs aux meilleures tragédies de Vo'tairc, qui ne les avoit décriés que par jalousie. Tel étoit le zèle de ces messieurs pour la gloire d'un mort qu'ils auroient outragé pendant sa vie. Mais d'où venoit leur emportement contre Voltaire 1 Du sentiment de leur médiocrité, qui les avertissoit de son mépris. (P.)

* Une obéissance qui a de l'exactitude ! (V.)

ACTE IV, SCENE If

6£AToBIUS.

Je n'ai donc qu'à uK)urir ca faveur de ce choix * : J'en ai reçu ia loi de voire (xrope voix ; C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende. Pour aimer un Romain» vous voulez qu'il commande ; Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort, Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort. Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame. De lui céder ma place au camp et dans votre ame. Il est, il est trop juste, après un tel bonheur. Qu'il l'ait dans noire armée, ainsi qu'en voire cœur. J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie^.

VIRIATE

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie, Pui&-j6 me plaindre à vous d'un retour inégal Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival*? Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine! L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêneî Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez '.

SERTORIUS

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds *. J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre : Mais je ne puis vous voir enle les bras d'un autre; Et c'est assez vous dire à quelle extrémité Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.

1 II n'y a guère dans toutes ces scènes d'expression qui soit juste ; mais le pis est que les sentiments sont encore moins naturels. Un vieux factieux tel qoeSertoritts doit'il dire à une femme qnUl moHrra enfavtur du choix q%'tllefera iiPun autre 1 (Y.)

s Ce n'est pas parler français, c'eat coudre ensemble, pour rim«r, des paroles qui ne signifient rien ; car que peut signifier vn retour iac^ gai î Que d'obscurités ! que de barbarismes entassés 1 et quelle froideur !

5 II n'y a point de vers pljis comique. (V.)

* Jamais le ridicule excessif des intrigues amoureuses de nos hi'rps de théâtre n'a paru plus sensiblement que dans ce couplet, où ce vieuic militaire, ce vieux conjuré, veut mourir d'amour aux pieds de sa Viriate quil n'aime guère. Il s'en est défendu à voir ses cheveux gris; mais sa passion ne s'est pas vue alentte^ quoiqu'il se fût figiué que de tels déplaisirs ne lui coûteraient que deux ou trois soupirs; il envisageait Vestime de ce chef magnanime. (V.) ■

Bien qu'un si digne objet le rendit excusable, J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable ; J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris, Et me suis répondu longtemps de vos mépris. Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée, Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée; Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois. Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit

point le choix. Tallois me déclarer sans l'offre d'Aristie : Non que ma passion s'en soit vue alentie; Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur De tout sacrifier pour le commun bonheur. L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées; Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées. Je m'étois figuré que de tels déplaissirs Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs; Et pour m'en consoler, j'envisageois l'estime Et d'ami généreux et de chef magnanime : Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis Que je me promettois bien plus que je ne puis. Je me rends donc, madame ; ordonnez de ma vie : Encor tout de nouveau je vous la sacrifie. Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE

Je sais vous obéir.

Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr * ; Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme. Je n'en ai point i)Our lui, je n'en eus point pour vous; Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux ; Mais je veux un héros, qui par son hyménée Sache élever si haut le trône où je suis née,

1 Aristie a dit à Pompée : Suivant qu'on m'aime ou hait , j'aime ou hait à mon tour; et Viriate dit à Sertorius qu'elle ne sait que c'est d'aimer ni de haïr. Dès qu'elle ne sait que c'est ou ce que c'est, elle n'a qu'un intérêt de politique, par conséquent elle est froide. Cependant elle dit, le moment d'après, m'aimez-vous ? Ne devrait-elle pas lui dire : L'amour n'est pas fait pour nous y l'intérêt de l'État, le vôtre, celui de ma grandeur^ doivent présider à notre hyménée!

ACTE IV, SC2NE II

Qu'il puisse de TEspagne éti*e l'iicureux soutien, Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.

Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse Qui pour ce cher fival contre moi sMntéresse, Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois. Une répudiée a mérité le choix.

Je Toublierai pourtant, et veux vous faire grâce. M'aimez-vous?

SERTORIUS

Oserai-je en prendre encor Taudacc?

VIBIATE.

Prenez-la, j*y consens, seigneur; et dès demain, Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère ^

Qui n'auroit autre but que de se satisfaire ^,

Et qui se rempliroit de sa félicité

Sans prendre aucun souci de votre dignité !

Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,

Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire;

Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE

Seigneur, vous faire grâce, est-ce m'en éloigner?

Ah! madame, est-il temps que cette grâce éclate?

VIRIATE

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.

L'amour de Perpenna le fera révolter;

Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,

Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage :

Des amis d'Aristie assurons le secours

A force de promettre, en di Héraut toujours.

Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,

C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine.

Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir

* Autre but que de se satisfaire donne nne idée qui est un peu comlquef et qui assurément ne convient pas à la tragédie. { V.)

VI&UTE

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non ^ ?

Quand j'aurai de ses maux effacé ridême,

J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie

Je vous verrai consul m'en apporter les lois,

Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois !

Si vous m'aimez, seigneur, lèos mers et nos montagnes

Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes :

Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,

Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.

Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.

La liberté n'est rien quand tout le monde est libre ,*

Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers

Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers ;

Il est beau d'étaler cette prérogative

Aux yeux du Rhène esclave et de Rome captive;

Et de voir envier aux peuples abattus

Ce respect que le sort garde pour les vertus.

Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable. Remettez-moi le soin de le rendre traitable : Je sais Tart d'empêcher les grands

ceurs de faillir.

SERTOftinS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir? Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes Cet ordre surprenant formera sur nos têtes *. Ne Cherchons point, madame, à ffeirc des mutins. Et ne nous brouillons point avec nos bons destins. Rome nous donnera sans eux assez de peÎHe, Avant que de souscrire à l*tiymen d'une reine; El nous n'en fléchirons jamais la dureté,

1 YoUà enân des testiments dignes d'une reine et d^une ennemie di Rome. Voilà des vera qui senûent dig«es de Tontcevue ée Foi&pée et de Sertorius , avec un peu de correction. Si tout le rôle de Tiriata était de cette force, la pièce serait au rtng des chefs-d'oeuvse.IV.t

* ZTn ordre surprenant ^tii /orme des temples sur des têtes / îY^

V1R1ATB

Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,

Elle en prendra pour vous une haine oft j'aspire ',

Un courroux implacable, un orgueil endurci ;

Et c'est par où je veux vous arrêter ici,

Qu'âi-je à foire dans Romet et pourquoi, je vous prie...

SEHTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie; Et de tous leurs travaux Tunique et doux espoir, C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir ».

VÎRIATB.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,

Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :

Ils aimeront à vivre et sous tous et sous moi,

Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

scToaius.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine. Et n'obéiront point au mari d'un reine.

VIWATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix Oii le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois. Nos Espagnols, formés à votre art militaire. Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire. La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ; Rome attire encore moins la fierté de mes vœux « : L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces Au milieu d'une ville où régner les divorces, Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.

1 Prendre une haine! aspirer à une haine! un orgueil endurci! et c'est par là qu'on veut l'arrêter ici! (V.)

* Vaincre assez pour revoir Rome! (V.) — Ce n'étoit, en effet, que par des victoires répétées que les compagnons de Sertorius

pourroient se flatter de revoir leur patrie , et nous ne voyons pas
Ce que Voltaire peut reprocher à cette expression. (P.)

8 Attirer la fierté des vœux; c'est encore une de ces expres-
sions impropres et sans justesse. Un hymen qui ne peut trouver
d'amorces nu milieu d'une ville! des attraits où l'on n'est roi
qu'un an ! Quand on examine de près cette foule innombrable de
fautes, on est effrayé. (V.

524 SERTORIUS

Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :

Elle vous a banni, j'ai pris votre (luerelle ;

Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.

Prenez le diadème, et laissez-la servir.

11 est beau de tenter des choses inouïes.

Dût-on voir par TelTet ses volontés trahies.

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi;

Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :

C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême. Madame, et
san& besoin faire des mécontents ! Soyons heureux plus tard
pour l'être plus longtemps. . Une victoire ou deux jointes à
quelque adresse....

VIRUTE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse S Seigneur.
Mais, après tout, il faut le confesser, Tant de précaution com-
mence à me lasser. Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne. Je vais penser
à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS

Ah! si vous écoutez cet injuste courroux...

VIRUTE.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude Ne veut plus
dans mon sort aucune incertitude : Vous me direz demain où je
dois l'arrêter. Cependant je vous laisse avec qui consulter.

ACTE IV, SCÈNE III

AUFIDE, à Perpenna.

Loî-même a quelque chose en Tame qui le gêue, Seigneur; et
potre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ? L'avez-You
mis fort loin au delà de la porte ?

PERPENNA

Comme assez près des murs il avoit son escorte, Je me suis
dispensé de le mettre plus loin. Mais de votre secours, seigneur,
j'ai grand besoin. Tout son visage montre une fierté si haute...

SERTORIUS

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute ; Et vous savez...

PERPENNA

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas ; Il n'est pas encor temps.

PERPENNA

Continuez, de grâce ; Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien : Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre; Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS

Je serois le premier dont on seroit jaloux ; Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous. Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre. Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.

tais de Sylla ; l'autre, Je parlais de la reine. Ces petites mé-
prises ne sont permises que dans la comédie. Il est vrai que cette
scène est toute comique : Quelque chose qui le gêne. Savez-vous
ce qu'on dit ? L'avesvous mis /cri loin au delà de la pot te ? Je me
suis dispensé de le mener plus loin. Nous n'avons rien conclu,
mais ce n'est pas ma faute. Si/e m'en trouvais mal, vous ne seriez
pas bien... Tout le reste est écrit de ce style. (V.)

52a SERTOBIUS.

Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

FIRPEMKI.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran, ?

SERTOBIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connaître.

PUPINKA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître.

SEETORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits : Tout le mien
s'attachait aux périls de la paix; Et je vous déniais quel bruit
fait par la ville > De Pompée et de moi Tentretien inutile Vous le
serez, Aufide?

AUFIDE

A ne rien déguiser, Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal
user»; J'en crains parmi le peuple un insolent murmure : Ils ont

dit que Sylla quitte sa dictature. Que vous seul refusez les douceurs de la paAn,

< Quel bruit /ait par la ville est du style de la comédie, comme on le sent assez. Mali ce qu« Sertorius fait trop sentir, c'est qu'en effet la conrénence qu'il a eue avec Pompée n'a ma produit daae la pièce. Ce n'est, comme on l'a déjà dit, qu'une belle conversation dont il ne résulte rien, un beau dialogue de politique. Si cette estrevue «Tftit fait naître la conspiration de Ferpenna , ou quelque autie intsigiue intéressante et terrible, elle eût été une beauté tragique , au lieu qu'elle n'est qu'une beauté de dialogue. Bemarquez que cette tragédie est un tissu de conversations souvent très embrouillées, jusqu'à ce que le héros de la pièce soit assassiné. De là natt la froideur qui produit l'ennui. (V.)

2 Les gens de la smte de Pompée 9m e» ont su mcU user; le coup d'une erreur qu'ou veut rompre avant qu'elle grossiase; une potttrpre qui agit; l'erreur qui s' épand Jusqu'en nos garnisons; des gens eomvu vous deux et moi; Sylla qui prend cette mesure de rendre l'impunité fort sûre; la reine qui est d'une humeur si-dère : ce sont là des expressions peu convenables et bien vicieuses ; mais le plus grand vice, encore une fois, c'est le manque d'intérêt \ et ce manque d'intérêt vient pria* cipalement de ce qu'il n'y a dans la pièce que des denai-desseins, des demi- passions et des demi -volontés. Sertorius conseille à Perpenn» d'épouser la reine des Ilergètes, qui rendra ses volontés Inen, plus tôt satUs/aïtes; après quoi il lui dit qu'il ira souper chez lui. Assurément il n'y a rien là de tragique. (V.)

ACTE IV, SCENE III

Et voulez une guerre à ne finir jamais. Déjà de nos soldats Tame préoccupée Montre un peu trop de joie à parler de Pomiée, Et si Terreur s'épand jusqu'en nos garnisons, Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS

Nous eu romprons le coup avant qu'elle grossisse, Et ferons par nos soins avorter ParliGce. D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti, Seigneur? Trouvez- vous rofTre ou honteuse ou mal sûre ?

SERTORIUS

Sylla peut en effet quitter sa dictature;

Mais il peut faire aussi des consuls à son choix.

De qui la pourpre esclave ^ agira sous ses lois ;

Et, quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,

Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.

Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi 2,

Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.

Sylla par politique a pris celle mesure ^

De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;

Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,

Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.

Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne.

Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne.

Je me perdrai plutôt dans quelque vilain cliutat,

La Loi pourpre esclave est une de ces expressions de génie dont on ne trouve d'exemples que chez les poètes vraiment inspirés ; elle eût mérité qu'Voltaire en fît la remarque (P.)

* Des gens comme vous deux ! (V.)

8 Un homme d'Etat prend des mesures; un ouvrier, un maçon, un tailleur, un cordonnier, prennent une mesure. (V.) — Parmi les mesures que prend un homme d'Etat pour arriver à son but, ne peut-il pas en être une sur laquelle il compte beaucoup plus que sur les autres! Alors ne dirait-il pas très bien, au singulier, j'ai pris cette mesure, parcequ'elle m'a paru devoir me conduire infailliblement au succès! On dit, il est vrai, d'un tailleur et d'un cordonnier, qu'ils prennent mesure, mais non qu'ils prennent une mesure. La différence paraît très petite, mais n'en est pas moins réelle. (P.)

528 SEUTOMUS.

Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat. Vous...

PERPENNA

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me lient en peine : Exclu du consulat par Thymon d'une reine, Du moins si vos bontés m'obligeaient ce bonheur, Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur ; Et, banni pour jamais dans la Lusitanie, J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS

Oui ; mais je ne vois pas encor de sûreté A ce que vous et moi nous avons concerté. Vous savez que la reine est d'une humeur si fière... Mais peut-être le temps la rendra moins altière. Adieu : dispensez-moi de parier là-dessus.

PERPENNA

Parlez, seigneur: mes vœux sont-ils si mal reçus? Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA

Elle m'a dit beaucoup : mais, seigneur, achevez, Et ne me cachez point ce que vous en savez. Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole ?

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole. Je l'aime; et vous la donne encor malgré mon feu; Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu ; Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines. Que vous dirai-je enfin ? L'Espagne a d'autres reines ; Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux^ .Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous. Celle des Vacéens, celle

des UergètesS Rendraient vos volontés bien plus tèt satisfaites ;
La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

i On ne s'aHendait ni à la reine des Vacéens, ni à celle des Ilergètes. Rien n'est plus Troid que de pareilles propositions ; et, dans une tragédie, Je froid est encore plus insupportable que le comique déplacé et que les fautes de langage. (V.)

ACTE IV, SCENE III

PERPENNA

Vous me l'avez promise, et me Ta liez ravir!

SERTORIUS

Que sert que je promette et que je vous la donne, Quand son ambition rattache à ma personne? Vous savez les raisons de cet attachement. Je vous en ai tantôt parlé conUdemraeut; Je vous en fais encor la même confidence. Faites à votre amour un peu de violence ; J^ai triomphé du mien, j'y suis encor tout prêt : Mais, s'il faut du parti mén::ger l'intérêt, Faut-il pousser à bout une reine obstinée. Qui veut faire à son choix toute sa destinée. Et de qui le secours, depuis plus de dix ans, Nous a mieux soutenus que tous nos partisans ?

PERPENNA

La trouvez- vous, seigneur, en état de vous nuire?

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire :

Mais, si vous m'enchatnez à ce que j'ai promis.

Dès demain elle traite avec nos ennemis.

Leur camp n'est que trop proche ; ici chacun murmure ;

Jugez ce qu'il faut craindre eu cette conjoncture.

Voyez quel prompt remède on y peut apporter.

Et quel fruit nous aurons de la violenter ^{*}.

PERPENNA

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne :

Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne...

SERTORIUS

Ne vous contraignez point ; dût m'en coûter le jour, Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu. Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu ;

1 Un fruit de violenter est un barbarisme et un solécisme. (V.)

J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître; Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître, Vous direz à la reioe...

SERTOniUS.

Eh bien î je lui dirait

PERPENNA

Rien, seigneur, rien encor ; demain j'y penserai. Toutefois la colère où s'emporte son ame Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame. Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ; Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS

Je vous admire et plains.

PERPE^•NA.

Que j'ai Vame accablée!

SERTORIUS

Je partage les maux dont je la vois comblée. Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin, Et me rendrai chez vous à l'heure du festin *.

SCÈNE IV

PERPENNA, AUFIDE

AUFIDE

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles*;

Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles !

Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé.

Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.

Quels services faut-il que votre espoir hasaixle.

Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde 3?

Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux

De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?

Elle n'est point ingrate; et les lois qu'elle imix)se,

1 La scène commence par un général de l'armée romaine , qui dit qu'il a reconduit le grand Pompée jusqu'à la porte, et finit par un autre général! qui dit : Allons souper! (V.)

* Du comique encore, et de Tironie, et dans un subalterne! (V.) 8 Des services qu'un espoir hasarde, et un amour qxCon garde! (V.i

ACTE IV, SCÈNE IV

Pour se faire obéir promeltent peu de chose; Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix, Et courir sans scrupule exécuter ses lois. Vous ne me dites rien ? Appreaez-moi de grâce. Comment vous résolvez que le festin se passe? Dissimulerez-vous ce manquement de foi ? Et voulez- vous...

PEIIPENNA.

Allons en résoudre chez moi'.

i II peut aussi bien se résoudre dans l'endroit où il parle, (Y.)

ARISTIE, VIRIATE

ARISTIE

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie. Vous aimez les grandeurs, et je liais l'infamie. Je cherche à me venger, vous, à vous établir; Mais vous pourrez me perdre, et moi, vous aObiblr, Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence Votre établissement avecque ma vengeance.

On m'a volé Pompée; et moi pour le braver, Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver, Je cherche un autre époux qui le passe ou l'égale : Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale, Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain Une reine jamais daignât pencher sa main. Ni qu'un héros,*dont l'ame a paru si romaine, Démentit ce grand nom par Thymen d'une reine.

* Que veulent Aristic et Viriate! qu'ont-^Ues à se dire! Elles se parlent pour se parler : c'est une dame qui rend visite à une autre, elles font la conversation ; et cela est si vrai, que Viriate répète à la femme de Pompée tout ce qu'elle a déjà dit de Sertorius. La règle est qu'aucun personnage ne doit paraître sur la scène sans nécessité : ce n'est pas encore assez, il faut que cette nécessité soit intéressante. Ces dialogues inutiles sont ce qu'on appelle du remplissage. Il est presque impossible de faire une tragédie

exempte de ce défaut. L'usage a voulu que les actes eussent une longueur à peu près égale. Le public, encore grossier, se croyait trompé s'il n'avait pas deux heures de spectacle pour son argent. Les chœurs des anciens étaient absolument ignorés* et, dans ces malheureux jeux de paume, où de mauvais farceurs étaient accoutumés à déclamer les farces de Hardi et de Garnier, le bourgeois de Paris exigeait pour ses cinq sous qu'on déclamât pendant deux heures. Cette loi a prévalu depuis que nous sommes sortis de la barbarie où nous étions plongés. On ne peut trop s'élever contre ce ridicule usage. (V.)

ACTE V, SCÈNE I

J'ai cru dans sa naissance et votre dignité Pareille aversion et contraire fierté.

Cependant on me dit qu'il consent Thyménée, Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée. Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat, Vous allez du parti séparer votre État.

Gomme je n'ai pour but que d'en grossir les forces, Taurois grand déplaisir d'y causer des divorces, Et de servir Sylla mieux que tous ses amis, Quand je lui veux partout faire des ennemis. Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vn prendre. Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre; Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux, Saura voir sans chagrin Sertorius à vous. Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée Tous les ressentiments de ma place usurpée; Et, comme son amour eut peine à me trahir, rai voulu me venger, et n'ai pu le haïr. Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATK.

Viriate à son tour vous doit même franchise, Madame; et d'ailleurs même on vous en a trop dit. Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.

J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique Pour sauver mes États d'un pouvoir tyrannique; Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain appui. Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre* ; Avec mes sujets seuls il commença la guerre : Je mis entre ses mains mes places et mes ports, Et je lui conHai mon sceptre et mes trésors. Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire Enfler de jour en^ jour sa puissance et sa gloire. Nos rois lassés du joug, et vos persécutés. Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,

t Ces particularités ont déjà été annoncées dès le premier acte. Viriate fait, au cinquième, une nouvelle exposition. Rien ne fait mieux voir qu'elle n'a rien à dire : point de passion, point d'intrigue dans Viriate, nul changement d'état. (V.)

634 SERTORIUS

Qu'enfin il a poussé nos arnies fortunées Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées. Mais, après Ta voir mis au point où je le roi, Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ; Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage, J3 périrai plutôt qu'une antre la partage. Mes sujets valent bien que j'aime à Icnr donner Des monarques d'an sang qai sache gouverner, Qui sache faire tête à vos tyrans du monde. Et rendre notre Espagne en laniiers si féconde. Qu'on voie un jour le P6 redouter ses efforts, Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

AHisns.

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.

Je sais qu'il seroit bon de tarfre et différer

Ce glorieux hymen qu'il me faut es|)érer :

Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme

Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.

Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi,

Et je l'en veux bannir par le don de ma fol.

Si je hasarde trop de m'èlre déclarée,

J'aime mieux ce péril que ma perle assurée;

Et, si tous vos proscrits osent s'en désunir,

Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.

Mes peuples aguerris sous votre discipline

N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;

Et ce sont des Romains dont Tunique souci

Est de combattre, >'aincre, et triompher ici.

Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,

Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.

Un exemple si grand dignement soutenu ^

Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu i ?

1 Comme Pompée et Sertorius ont eu un entretien qui n'a rien produit, Aristie et Viriate ont ici un entretien non moins inutile, mas plus froid. Viriate conte à Aristie l'histoire de Sertorius, qu'elle a déjà coAtée à d'autres dans les actes précédents. Les fautes principales de langage sont, daigner pencher sa main^ pour dire abaisser sa main: consent Vhyménée, au lieu de consent h Vhymèné; s'il n'a tout son

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS

ARISTIE

Madame, c'est Aroas, l'affranchi de mon frère; Sa venue en ces lieux cache quelque mystère. Parle, Arcas, et dis-nous...

ARCAS

Ces lettres mieux que moi Vous diront un succès qu'à peine encor je croi *.

ARISTIE lit.

« Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches « Que nos maux et les tiens vont finir en eflFet. « Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches, « Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.

« Il s'est en plein sénat démis de sa puissance; « Et si vers' toi Pompée a le moindre penchant, « Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance, ((Et la triste Emilie est morte en accouchant.

« Sylla même consent, pour calmer tant de haines,

éclat, pour s'il ne s'efféitiê pas ; vn reste d'autre espoir ; la paix qui ouvre trop les partes de Home; Home qui domine au cœur; l'ordre qu'un grand effet demande^ et qui arrête Pompée à le donner.

Si le terme att impropre et le toHr vicient » En vain voim m'é-tale! nne scène savante.

Mais ici la scène n'est point savante, et les termes sont très impropres, les tours sont très vicieux. (V.)

1 La nouTelle, arrivée de Rome, que Sylla quitte la dictature, qu'Emilie est morte en accoHchant, et que Pompée peut reprendre sa femme, n'a rien qui coit digne de la tragédie; «Ile avilit le frawl Pompée, qui n'ose se marier et se remarier qu'arec la permission de Sylla : de plus, cette nouvelle n'est qu'un événement qui ne naît poitt de l'iatrigoe et da fond d« 8i]Qet. Ce n'est pas comiae dans Bajmztt : Tîen», j'ai reçu cet ordre, il fuit Tintimider. (V.)

— La nouvelle de l'abdication de Sylla n'icst rien moins qu'indiflérieniê dans la pièce, telle que l'auteur L'a conçue. Cette nouvelle poavoi; changer les destinées du monde. (P.)

556 SERTORIIS.

« Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité, « Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes, « En même temps qu*à

Rome il rend sa liberté.

« QuiNTUs Aristius. »

Le ciel s'est donc lassé de m'être impiloyable! Ce bonheur comme à toi me parott incroyable. Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

ARCAS

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas. De la part de Sylla chargé de lui remettre Sur ce grand changement une pireille lettre, A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer i.

ARISTIE

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer ? Que dit-il? que fait-il?

ARCAS

Par votre expérience Vous pouvez bien juger de son impatience; Mais, rappelé vers vous par un transport d'amour Qui ne lui permet pas d'achever son retour, L'ordre que pour son camp ce grand eflfet demande L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende*.

i Ce j'ai su fait entendre qu'il y avait beaucoup de peine, beaucoup d'art et de savoir-faire à rencontrer Pompée : J'ai su vaincre et régner^ parceque ce sont deux choses très difficiles.

J'ai su, par une longue et pénible industrie, Des plus morlels venins prévenir la furie... J'ai su lui préparer des craintes et des veilles... J'ai prévu ses complots, je sais les prévenir.

Le mot savoir est bien placé dans tous ces exemples : il indique la peine qu'on a prise. Mais^'at su rencontrer un homme en chemin est ridicule. Tous les mauvais poètes ont imité cette faute. (Y.)

S Tout ce couplet est confus, obscur, inintelligible; tournez- le en prose : Son transport d'amour qui le rappelle ne lui permet pas d'achever son retour, et l'ordre que ce grand effet demande pour son camp l'arrête à le donner, attendant qu'il se rende à ce camp. Un pareil langage est- il supportable! Il est triste d'être forcé de relever des fautes si considérables et si fréquentes. Un domestique qui apporte une lettre et des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théâtre. Aristie, qui n'a

ACTE V, SCÈNE IH

Il me suivra de près, et m'a fait avancer

Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE

Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale, Madame; vous voilà sans crainte et sans rivale.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter; Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter : Rome, que ce héros aime plus que lui-même, Et qu'il préférerait sans doute au diadème , Si contre cet amour...

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS

THAMIRE..

Ah, madame!

VIRIATE

Qu'as-tu, Thamire? et d'où te vient ce visage abattu >? Que nous disent tes pleurs ?

THAMIRE

Que vous êtes perdue, Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE

Sertorius?

THAMIRE

Hélas! ce grand Sertorius...

produit dans la pièce aucun événement, apprend par un exprès que la seconde femme de Pompée est morte en couches. Arcas dit qu'il a rendu une pareille lettre à Pompée, qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande -Aristote ; c'est un fait historique altéré mis en dialogues. |V.)

t L'assassinat de Sertorius, qui devait faire un grand effet, n'en fait

'aucun ; la raison en est que ce qui n'est point préparé avec
terreur

n'en peut point causer : le spectateur y prend d'autant moins
d'intérêt

que Viriate elle-même ne s'en occupe presque pas ; elle ne
songe qu'à

«elle; elle dit qu'on veut disposer d'elle et de son trône. (V.)

1 Qu'as-tu ! d'où, te vient ce visage et cet illustre bras ! (V.) II.
35

SERTORIUS

YRIUS.

N'achèveras-tu point?

THAIUS.

Madame, il ne vit plus.

VIEIUS.

Il ne vit plus, ô ciel ! Qui te Ta dit, Thamius-e?

THAMIRUS.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire ; Ces tigres,
dont la rage, au milieu du festin Par Tordre d'un perfide a tran-
ché son dessein, Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbecile; El Perpenna par eux

proclamé général Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

YIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause. Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose ; C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir; Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.

Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes. N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes ; Ce sont amusements que dédaigne aisément Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment 2 : Qui pleure l'affoiblit; qui soupire l'exhale. Il faut plus de fierté dans une ame repaie; Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

ARISTIE

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger : Songez à fuir, madame.

TUAMIRE.

Il n'est plus temps : Auûde.

Des portes du palais saisi pour ce perfide,

t II semble ^ue l'auteur^ refroidi lui-mtme dans cette scène, fait répéter à Viriate les mêmes vers et les mêmes choses que dit Corne ie en tenant Toine de Pompée, à «ela près que les «r» de CornéUe swit très touchants, et que ceux de Viriate languissent. (Y.)

t Ce soTki amtisementa est comique j^ et le prompt tt noble orgutU n'a point de sens. On n'a jamais dit, v» prampt orgueil, et

assurément ce n'est pas un sentiment d'oigueit qu'on doit épron-
xer quani on apprend Tassaçsinal de soq aœant. (V4

PERPENNA, ARISTÏE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS

PERPENNA, àVirialc.

Sertorius est mort ; cessez d'être jalouse, Madame, du haut
rang qu'^auroit pris son épouse. Et n'appréhendez plus , comme
de son vivant, Qu'en vos propres États elle ait le pas devant*.

1 J'ai dit souvent qu'on doit soigneusement éviter ce concours
de syllabes qui offensent roreine,>us9i('à ce qve. Cela paraît une
minutie ; ce n'en est point une : ce défaat répété forme un styie
trop barbare. J'ai lu dans une tragédie :

Nous raU«Bdr»at tous troît JM^'A ce qa'ii m aontre, Parceqne
les proscrire s'en Toai à s« reBcoatre, (Y.)

t C'est une diose également révoltante et froide que l'ironie
avec laquelle cet assaniu vient répéter à Yiriate ce qu'elle lui avait
dit an second acte, qu'elle craignait qu'Aristie ne prit lepa\$ de-
vant. Il vient se proposer avec des qualités où Viriate trouvera de
quoi mérier wne reine. Son bras l'a dégagée d'un choix abject.
Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que Sertorius.
Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture ; le
seul fruit qu'on en puisse retirer, c'est que jamais on ne doit
mettre un grand crime sur la scène, qu'on ne fasse frémir le spec-
tateur; que c'est là où il faut porter le trouble et l'effroi dans

l'ame, et que tout ce qui n'émeut point est indigne de la scène tragique. C'est une règle puisée dans la nature, qu'il ne faut point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un scélérat pourrait-il produire quelque intérêt ? Que le forcené Ladislas, emporté par sa passion, teint du sang de son rival, se jette aux pieds de sa maîtresse, on est ému d'horreur et de pitié. Oreste fait un effet admirable dans Andromaque, quand il paraît devant Hermione, qui l'a forcé d'assassiner Pyrrhus. Point de grands crimes sans tie

5fto SERTORIUS.

Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,

Je puis TOUS assurer et d'Ulle et de tout autre,

Et que ce coup heureux saura vous maintenir <

Et contre Je présent et contre Ta venir.

(Tétoit un grand guerrier, mais dont le sang ni Tàge

Ne pouvoient avec vous taire un digne assemblage ;

Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,

C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.

Le nom de général vous le rendroit aimable ;

A vos rois, à moi-même il étoit préférable ;

Vous vous éblouissiez du titre et de remploi :

Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,

Avec des qualités où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Je laisse Tàge à part) peut espérer son choix.
Surtout quand d'un affront son amour Ta vengée,
Et que d'un choix abject son bras Ta dégagée.
ARTSTLE.

Après t'être immolé chez toi ton général. Toi, que faisoit trembler Tombre d'un tel rival, L&ch^, tu viens ici braver encor des femmes >, Vanter insolemment tes détestables flammes, Temparrer d'une reine en son propre palais. Et demander sa main pour prix de tes forfaits! Grains les dieux, scélérat; crains les dieux, ou Pompée; Grains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son é[>éc ; Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler. Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler. Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses; Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas; Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas ;

grandes passions qui fassent pleurer pour le criminel même.
C'e:it là la vraie tragédie. (V.)

* Un coup qui saura la maintenir! Voilà encore ce mot de savoir aussi mal placé que dans les scènes précédentes, l V.)

* Pourquoi Aristie ne fait-elle aucun effet! c'est qu'elle est de trop (Jans cette scène. (V.

ACTE V, SCENE IV

Et quand il me verra commander une armée Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée, Il se rendra facile à conclure une paix Qui faisoit dès tantôt ses plus ardents souhaits. J'ai même entre mes mains un assez bon otage, Pour faire mes traités avec quelque avantage. Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien. Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien ^ . Ces menaces en Tair vous donnent trop de peine. Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine ; Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous, Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE

Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre. Et mon silence ingrat a droit de me confondre*. Ce généreux exploit, ces nobles sentiments, Méritent de ma part de hauts remerciements : Les différer encor, c'est lui faire injustice.

11 m'a rendu sans doute un signalé service; Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi. Le grand Sertorius fut son parfait ami. Apprenez-le, seigneur (car je me persuade Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ; Et iH)ur le peu de temps qu'il pourra vous durer, Il me coûtera peu de vous le déférer); Sachez donc que pour vous il osa me déplaire. Ce héros; qu'il osa mériter ma colère; Que malgré son amour, que malgré mon courroux, Il a fait tous eQbrts pour me donner à vous; Et qu'à moins qu'il vous

plût lui rendre sa parole, Tout mon dessein n'étoit qu'un atteinte
^ frivole;

1 Ce sont des vers de Jodeïet ; et Je ne vous dis rien, après lui
avoir parlé assez longtemps, est encore plus comique. (V.)

1 Le silence ingrat de Viriate! celte ingrante de fièvre! joignez à
cela de hauts remerciements. (V.)

8 La dernière édition donnée par Pierre Corneille (1682), et
celle publiée par Thomas Corneille, son frère (1692), portent at-
teinte. Cependant Voltaire, et après lui tous les éditeurs mo-
dernes ont mis attente, qui rend la phrase inintelligible, et qui,
djms l'édition originale \1662), doit être regardé comme une
faute d'impression.

542 SERTORIUS

Qu'il s'obstinoit pour v<mis au refus de ma maiiii.

▲ BISTIK.

Et tu peux lui plonger un poigaard dans le sein ! Et ton bras...

VIBUTE.

Permettez, madame» que j'estime La grandeur de Tamour par
la grandeur du crime.

Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festiuy. D'un si par-
fait ami devenir l'assassin»

Et de son général se faire un sacrifice. Lorsque son amitié lui
rend un tel service; Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits; Jusqu'en mon

cabinet porter sa violence; Pour obtenir ma main, m'y tenir sans défense; Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ; Tout cela montre une ame au dernier point charmée ; Il se: oit moins coupable à m'avoir moins aimée; Et comme je u*ai point les sentiments ingrats. Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas. Ce seroit en son lit mettre son ennemie. Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ; Et je me résoudrois à cet excès d'honneur. Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur '.. Seigneur, voilà Teffet de ma reconnaissance. Du reste, ma personne est en votre puissance : Vous êtes mattre ici; commandez, disposez, Et recevez enfin ma main si vous l'osez.

1 Rodelinde dit dans Pertharite :

Pour mieax choisir la place à te percer le cœur.

A ces conditions, prends ma main si tu l'oses.

Mai& CCS Tcrs ne font aucune i]Qpres8K)B ni dans PerlhariU^ ni d«is SerioriuSy parceque les personnages qui les proâ-HUncat n'ont pis d'assea fortes passions. On est quelquefois étonné que le mêm* vers, le même hémistiche, fasse un très | [rand effet dans un endroit, et soit à peine remarqué dans un autre. La situation en est cause : aussi on appelle vers de situation ceux qui par eux-mPmes n'ayant rien de sih blime le deviennent par les circonstances où ils sottt ptaeés. (V.)

NA

Moi! si je Toserai? Vos conseils magnanimes

Pouvoient perdre moins d'arl à m'êt i 1er mes crtmes i :

J'en connois mieux que vous toute l'énormité,

Et pour la bien connotlre ils m'ont assec ooftié.

On ne s'attache point sans nn remords bien rude

X tant de pertidie et tant dMgratitude :

Pour vous je Tai dompté, pour vous je Tai détifdt ;

J'en ai rignominie, et j'en aurai le fruit.

Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête,

De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;

Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,

Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.

J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;

J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.

Mon triomphe...

SCÈNE V

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, TUAMIRE.

AUFIDE

Seigneur, Pompée est arrivé, Nos soldats mutinés, le peuple soulevé *. La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre. Nous

n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre : Antoine et Manlius déchirés par morceaux, Tout morts et tout sanglants, ont encore des bourreaux. On cherche avec chaleur le reste des complices. Que lui-même il destine à de pareils supplices. Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,

1 Dès qu'on fait sentir qu'il y a de l'art dans une scène, cette set ne ne peut plus toucher le cœur. (V.)

* Ceci est une aventure nouvelle qui n'est pas assez préparée. Pompée pouvait venir ou ne venir pas le même jour; les soldats pouvaient ne se pas mutiner : ces accidents ne tiennent point au nœud de la pièce. Toute catastrophe qui n'est pas tirée de l'intrigue est un défaut de l'art, et ne peut émouvoir le spectateur. (V.)

544 SERTORIUS

Et de sa propre main vous me voyez percé ; Maître absolu de tout, il change ici la garde. Pensez à vous, je meurs; la suite vous regarde.

ARISTIE

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer * A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer? Avez-vous en vos mains un assez bon otage. Pour faire vos traités avec grand avantage ?

PBRPENNA.

G*est prendre en ma faveur un peu trop de souci. Madame; et j*ai de quoi le satisfaire ici.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE

PERPENNA

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire. Je vous ai de la paix immolé l'adversaire, L'amant de votre femme, et ce rival fameux Qui s'opposoit partout au succès de vos vœux. Je vous rends Aristie, et finis cette crainte * Dont votre ame tantôt se monlroit trop atteinte: Et je vous affranchis de ce jaloux ennui Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.

Je fais plus : je vous livre une fière ennemie, Avec tout son orgueil et sa Lusilaie *; Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains

i Aristie répète ici les mêmes choses que lui a dites Perpenna dans la scène précédente. On a déjà observé que l'ironie doit rarement être employée dans le tragique; mais dans un moment qui doit inspirer le trouble et la terreur, elle est un défaut capital. Aristie ne fait ici qu'un rôle inutile et peu digne de la femme de Pompée. On a tué Sertorius, qu'elle n'aimait point; elle se trouve dans les mains de Perpenna; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne. (V.)

* Finir une crainte! (V.)

3 Comme si cet orgueil était un effet appartenant à Viriate. (V.) — Voilà une remarque bien peu digne de Voltaire. (P.)

ACTE V, SCENE VI. 51

Que déjà leur bonheur a remis en vos mains. Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude, On ne s'explique pas avec la multitude; Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ; Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages. Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ; Et vous reconnaissez, par leurs perfides traits, Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets*. Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance «, Avec Sertorius étoient d'intelligence.

Lisez.

(II lui donne les lettres qu' Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.) ARISTIE.

Quoi, scélérat! quoi, lâche! oses-tu bien...

PERPENNA

Madame, il est ici votre maître et le mien^; Il faut en sa présence un peu de modestie. Et si je vous oblige à quelque répartie, La faire sans aigreur, sans outrages mêlés. Et ne point oublier devant qui vous parlez.

Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales, Que cette perte anime à des haines égales. Jusques au dernier point elles m'ont outragé ; Mais, puisque je vous vois, je suis assez vengé. Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire : Et ne puis... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPEE , après avoir brûlé les lettres sans les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir*.

1 Des ennemis pour quelqu'un, c'est un solécisme et un barbarisme.

8 Enflammés de vengeance pour, même faute. (V.)

8 Quand même la situation serait intéressante, théâtrale et terrible, elle ne pourrait émouvoir, parce que Pericenna n'est là qu'un misérable, qu'un vil délateur, et qu'on ne peut jouer un rôle plus bas et plus lâche.

IV

♦ Cette action de brûler des lettres est belle dans l'histoire , et fait un mauvais effet dans une tragédie. On apporte une bougie, autrefois on apportait une chandelle. jV.) — Qu'on apporte une bougie ou une chandelle pour brûler ces lettres, cela prouve seulement que le service

liQ SSRTOMIUS.

Si vous m'aviez connu, vous Tauriez su prévoir.

Rome, en ilenx faaioas trop loagteoi^ pM'U{;je9 N*y sera point pour ib(h de aouveay replongée; Et quand Sylla lui rend sa gloire et son boAheur, Je n'y remettrai point le ctàroâige et rbor-reur^ Oyez, Celsus.

([I lui parle à l'oreille.)

Surtout empêchez qu'il ne nomme Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpeniu.)

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts Qui demandent
ici des entretiens secrets.

PERPENNA

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

POMPÉE

J'en connois Timportance, et lui rendrai justice. Allez.

PEBPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPÉE

C'est assez.

Je suis maître, je parle, allez, obéissez:.

du théâtre s'est fait longtemps avec une indécence révaltuite ;
mais raclion de Pompée n'en est pas moins belle. Chénier, dans
sa tragédie de Philippe second^ a fait un emploi très heureux
d'un moyen à peu près semblable. Don Carlos brûle des papiers
qu'on veut lui arracher, et qui compromettroient des citoyens fi-
dèles à qui l'on fait un crime de réclamer les droits de leur patrie.
(P.)

1 On ne remet point le carnage dans une ville, comme on y re-
met la paix. Le carnage et r horreur, termes vagues et usés qu'il
faut éviter. Aujourd'hui, tous nos mauvais versificateurs em-
ploient le carnage et l'horreur à la fin d'un vers, comme les armes
et les alarmes pour rimer.

S Le froid qui règne dans ce dénoûment vient principalement du rôle bas et méprisable que joue Perpenna. Il est assez lâche pour venir accuser la femme de Pompée d'avoir voulu faire des ennemis k son mari dans le temps de son divorce , et assez imbécile pour croire que Pompée lui en saura gré dans le temps qu'il reprend sa femme. Un défaut non moins grand , c'est que cette accusation contr« Aristie est un faible épisode auquel on ne s'attend point. C'est une belle chose daas l'histoire que Pompée brûle les lettres sans les lire; mais ce n'est point du ta-it une chose tragique : ce qui arrive dans un cinquième acte, sans

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS

POMPÉE

Ne VOUS oflFensez pas d*miir parler en maître. Grande reine : ce n'est que pour punir un traître.

Criminel envers vous d'avoir trop écouté L'insolence où montoit sa noire lâcheté, J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire, Pour me justifier avant que tous rien dire : Mais je n'abuse point d^im si facile accès,

avoir été préparé dans les premiers, me fait jamais ime impression violente. Ces lettres sont une chose abscedument étrugère à ja pic ce. Ajoutez à tociB ces défauts contre Part du tkéâtre q«e le supplice d^uB criminel, et siirti>ut d'un criminel méprisable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame ; le spectateur ne craint ni n'espère. Il n'y a point d'exemple d'un dénoû-

ment pareil qui ait remué l'ame, et il n'y en aura point. Âristote avait bien raison et connaissait bien le cœur humain, quand il disait que le simple châtimement d'un coupable ne pouvait être un sujet propre au théâtre. Encore une fois, le cœur veut être ému ; et, quand on se le trouble pas, on manque à la première loi de la tragédie. Virgile parle noblement à Pompée ; mais des étonnements finissent toujours une tragédie froidement. Toutes ces Ténalités sont dures, je l'avoue ; mais à qui dures ! à un homme qui n'est plus ! Quai bien lui ferai-je en le flattant ! quel mal , en disant vrai ! Ai-je entrepris un vain panégyrique ou un ouvrage utile ! Ce n'est pas pour lui que je réfléchis, et que j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience, c'est pour les auteurs et pour les lecteurs. Quiconque ne connaît pas les défauts est Incapable de connaître les beautés ; et je répète ce que j'ai dit dans l'examen de presque toutes ces pièces, que la vérité est préférable à Corneille, et qu'il ne faut pas tromper les vivants par respect pour les morts. Je ne suis pas même retenu par la crainte de me voir soupçonné de sentir un plaisir secret à rabaisser un grand homme, dans la vaine idée de m'égaler à lui en l'avilissant : je me crois trop au-dessous de lui. Je dirai seulement ici que je parlerais avec plus de hardiesse et de force si je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art de Corneille. J'ai dit ma pensée avec l'honnête liberté dont j'ai fait profession toute ma vie ; et je sens si vivement ce que le père du théâtre a de sublime, qu'il m'est permis plus qu'à personne de montrer en quoi il n'est pas imitable. IV. ^

548 SERTORIUS

Et je n'ai jamais su dérober mes succès. Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève, Je vous offre la paix, et ne

romps point la trêve; Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous Peuvent y demeurer sans craindre mou courroux.

Si de quelque péril je vous ai garantie. Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie, A qui devant vos yeux, enfm maître de moi, Je rapporte avec joie et ma main et ma foi. Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE

Le mien sa voit vous rendre une ardeur mutuelle; Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé. Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIBIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte; C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte; Elle est irréparable : et, comme je ne voi Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi, Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée * ; Mais j'aime encor Tbonneur du trône où je suis née. D'une juste amitié je sais garder les lois. Et ne sais point régner comme régner nos rois. S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine. Je m'ensevelirai sous ma propre ruine : Mais, si je puis régner sans honte et sans époux. Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous; Vous choisirez, seigneur ; ou, si votre alliance Ne peut voir mes États sous ma seule puissance, Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains, Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE

Madame, vous avez l'ame trop généreuse Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse; Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu.

Ou j'y ferai toujours honorer la vertu *.

* Cette tirade de Viriate est très à sa place , pleine de raison et de noblesse. (V.)

* Après tant de tragédies peu dignes de Corneille , en voici une où

CELSUS

Oui, seigneur; le perfide

vous retrouvez souvent l'auteur de Cinna; elle mérite plus d'attention et de remarques que les autres. L'entrevue de Pompée et de Sertorius eut le succès qu'elle méritait ; et ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable était alors l'abbé d'Aubignac , homme célèbre en son temps, et que sa Pratique du Théâtre, toute médiocre qu'elle est, faisait regarder comme un législateur en littérature. Cet abbé, qui avait été longtemps prédicateur, s'était acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il était bien douloureux sans doute à l'auteur de Cinna de voir un prédicateur et un homme de lettres considérable écrire à madame la duchesse de Retz, à l'abri d'un privilège du roi, des choses qui auraient flétri un homme moins connu et moins estimé que Corneille. «Vous êtes poète, et pnète de théâtre, dit-il à u ce grand homme dans sa quatrième dissertation adressée à madame « de Retz ; vous êtes abandonné à une vile dépendance des histrions : « votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers ; vos amis ne « sont que des libraires du Palais. Il faudrait avoir perdu le sens, tt aussi bien que vous, pour

être en mauvaise humeur du gain que vous *t pouvez tirer de vos veilles et de vos empressements auprès des his- " trions et des libraires. Il vous arrive assez souvent, lorsqu'on vous »< loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent... Défaites- .< vous, monsieur de Corneille, de ces mauvaises façons de parler, qui « sont encore plus mauvaises que vos vers... J'avais cru, comme plu- '« sieurs, que vous étiez le poète de la critique de l'Ecole des femmes, " et que Licidas était un nom déguisé comme celui de M. de Corneille ; '4 car vous êtes, sans doute, le marquis de Mascarille, qui piaille tou- « jours, qui ricane toujours, qui parle toujours, et ne dit jamais rien M qui vaille, etc. •» Ces horribles platitudes trouvaient alors des protecteurs, parceque Corneille était vivant. Jamais les ZoYle, les Gacon, le§ PréroB, n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua Corneille sur sa famille, sur sa personne ; il examina jusqu'à sa voix, sa démarche, toutes ses actions, toute sa conduite dans son domestique ; et dans cet torrents d'injures il fut secondé par les mauvais auteurs, ce que l'on

550 SfiRTOiaUS.

A vu plus de cent bras punir son parricide ; Et livré par votre ordre à ce peuple irrité, Sans rien dire...

POMPÉE

Il suffit, Rome est en sûreté ;

croira sans peine. J'épargne à la délicatesse des honnêtes gens*, et à des yeux accoutumés à ne lire que fx qui peut instruire et plaire, toutes ces personnalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ee graad homme ces faiseurs de brochures et de feuilles qui déshonorent la nation, et que l'appât du plus léger et

du plus vil gain engage encore plus que l'envie à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à insulter le mérite et la vertu, à vomir imposture sur imposture, dans le vain espoir que quelqu'un de leurs mensonges pourra venir enfin aux oreilles des hommes en place, et servir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaisser. On alla Jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avait point faits; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un ouvrage sous le nom d'un grand homme n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue. Mais enfin rien ne put obscurcir la gloire de Corneille, la seule chose presque qui lui restât. Le public de tous les temps et de toutes les nations , toujours juste à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons «uvrages , et non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais.

Les belles scènes du Cid, les admirables morceaux des Horacts, les beautés nobles et sages de Cinna^ le sublime de Cornélie, les rôles de Sévère et de Pauline, le cinquième acte de Rodogune^ la conférence de Sertorius et de Pompée ; tant de beaux morceaux, tous produits daice un temps où l'on sortait à peine de la barbarie, assureront à Corneille une place parmi les plus grands honmies jusqu'à la dernière postérité. Ainsi l'excellent Racine a triomphé des injustes dégoûts de madame de Sévigné, des farces de Subligni, des méprisables critiques de Visé, des cabales des Boyer et des Pradon ; ainsi Molière se soutiendra toujours, et sera le père de la vraie comédie, quoique ses pièces ne soient pas suivies comme autrefois par la foule ; ainsi les charmants opéras dcQuinault feront toujours les délices de quiconque est sensible à la douce harmonie de la poésie, au naturel et à la vérité de l'expression, aux grâces faciles du style, quoique

ces mêmes opéras aient toujours été en butte aux satires de Boileau, son ennemi personnel, et quoiqu'on les représente moins souvent qu'autrefois. Il est des chefs-d'œuvre de Corneille qu'on joue rarement; il y en a, je crois, deux raisons : la première, c'est que notre nation n'est plus ce qu'elle était du temps des

* Ne peut-on pas encore épargner aussi les sottises de d'Anbigouac, en se dispensant de les reproduire? (P.)

ACTE V, SCENE VIII

Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,

N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre,

(à Yriate.)

Vous, madame, agréez pour notre grand héros Que ses mânes vengés goûtent un plein repos. Allons donner votre ordre à des pompes funèbres* A régal de son nom illustre- et célèbres, Et dresser un tombeau, témoin de son malheur, Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

Horaces et de Cinna: les premiers de l'État alors, soit dans Tépée, soit dans la robe, soit dans l'Église, se faisaient un honneur, ainsi que le sénat de Rome, d'assister à un spectacle où l'on trouvait une instruction et un plaisir si noble. Quels furent les premiers auditeurs de Corneille! un Condé, un Turenne, un cardinal de Retz, un duc de La Rochefoucauld, un Mole, un Lamoignon, des évêques gens de lettres, pour lesquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, aussi bien que pour messieurs de l'Aca-

démie: le prédicateur venait y apprendre Té! oquence et l'art de prononcer; ce fut l'école de Bossuet; rhomme destina aux premiers emplois de la robe venait s'instruire à parler dignement. Aujourd'hui, qui fréquente nos spectacles î un certain nombre déjeunes gens et de jeunes femmes. La seconde raison efcet qu'on a rarement des acteurs dignes de représenter Cinna et les Horaces. On n'encourage peut-être pas assez cette profession, qui demande de l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de la langue, et tous les talents extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il se trouve des artistes qui réunissent tous ces ipérites, c'est alors que Corneille paraît dans toute sa grandeur. Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de suivre ici le devoir que je me suis prescrit, de marquer avec autant de franchise que d'impartialité ce qui me paraît défectueux, aussi biea que ce qui me semble sublime. Autant les injures des d'Aubignac et de ceux qui leur ressemblent sont méprisables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on respecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaisseurs qu'on a consultés, et l'auteur illustre que l'on commente. La critique s'exerce sur l'ouiirage, et non sur la personne : elle ne doit ménager aucun défaut, si elle veut être utile. (V.)

1 Donner un ardre à des pompes l et, qi.i pis est, noire ordre ! (V.) — Les éditions donuées par Corneille portent voire ordre ^ et non noire ordrcy comme Voltaire parott l'avoir lu dans quelque édition peu correcte.

FIN DE SERTORirS.

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME

Pages.

Le menteur, comédie I

Épître 3

Au Lecteur 5

Examen du menteur 96

RODOGUNE , princesse des Parthes , tragédie 99

A monseigneur le Prince 101

Appian Alexandrin , au livre des guerres de Syrie, sur

la fin 404

Examen de Rodogune 214

l'ÉRACLius , tragédie 221

A monseigneur Séguier, chancelier de France 223

Au Lecteur 225

Examen d'Héraclius 336

Nicomède , tragédie 341

Au Lecteur 343

Examen de Nicomède 444

Sertorius 447

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsduvresdramoocorngoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.